MORCEAUX CHOISIS


600070579Y



MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS MODERNES,

A

L'USAGE DE LA JEUNESSE:

WITH

A TRANSLATION OF THE NEW AND DIFFICULT WORDS AND IDIOMATIC PHRASES WHICH OCCUR IN THE WORK.

BY

FREDERICA ROWAN.



NEW EDITION.

LONDON:
WILLIAM TEGG.
1868.

PREFACE.

ELEMENTARY books, numerous and various, are constantly issuing from the press, professing to afford every facility for obtaining a speedy and accurate knowledge of foreign languages. But the knowledge so acquired must necessarily be also elementary, unless the study of these books be succeeded by a course of reading, which will render the learner familiar with the language as it is written and spoken at the present day. Here a great difficulty presents itself to the teacher of French, for while the language of educated society in France has undergone a great change from the influence of modern writers, the works themselves which exercise this influence are most of them totally unfit to be put into the hands of young people. A comparison between the familiar phraseology of the works of the last century, and even of the elegant writer De Jouy in the beginning of this, with the works which now give the tone to conversational French, will demonstrate the great idiomatic revolution which has taken place in the language within the last quarter of a century; yet young people still continue to read extracts from Gil Blas, Marmontel's tales, Marivaux's novels, &c., to obtain a knowledge of the French idiom of the present day. It is as though a Frenchman should present himself in an English circle with fashionable phrases from Johnson's Rambler, or Goldsmith's comedies.

Books exemplifying the modern idiomatic construction of the language must, therefore, be found of great assistance to its teachers. The chief object of the present volume is to offer this assistance, by

affording the means of making the youth of England acquainted with the French language, as it is spoken in the present day, and as it is presented in the works of the modern authors of France, without the risk of sullying the mind of the young reader by an introduction to such scenes and principles as but too often disgrace the pages of writers, who would be an honour to humanity were their moral qualities but equal to their genius.

The second object is to facilitate the task of the teacher, by endeavouring to render the work attractive in the eyes of the pupil; and such selections have, therefore, been made, as will, it is hoped, be interesting and entertaining to the young reader, while, at the same time, they will prove worthy specimens of the peculiar style of their respective authors.

The compiler has further endeavoured, as much as possible, to make selections which are not only negatively pure, but which are calculated to inspire those noble sentiments, and to awaken those holy feelings, toward the development of which every branch of education ought to tend. Should the serious, nevertheless, be inclined to desire that these passages had been more numerous, and those of pure amusement more rare, it may be sufficient to reply, that the very nature of the undertaking necessitated the insertion of a large proportion of the latter. Idiomatic phraseology is not exemplified in grave and important disquisitions, but in those of a lighter and more social cast; and it may perhaps be due to the authors themselves to say, that the compiler has had more regard to her own objects than to their fame in her selections.

TABLE DES MATIÈRES.

MORCEAUX CHOISIS

DES

AUTEURS MODERNES.

Un Bienfaiteur Récompensé.

COMMENT cela s'est fait, mon cher monsieur, dit le médecin ; mais tout naturellement, et en vertu d'une loi sociale d'attraction entre les nécessités que nous créons et le moyen de les satisfaire. Tout est là. Les peuples sans besoins sont pauvres. Quand je vins m'établir dans ce bourg, j'y trouvai cent trente familles de paysans, et dans la vallée environ deux cents feux. Les seules autorités du pays étaient un maire qui ne savait pas écrire, et qui avait pour adjoint un métayer demeurant hors de la commune ; puis, un juge de paix, pauvre diable qui vivait de ses appointemens et faisait faire les actes de l'état civil par son greffier, autre malheureux, à peine en état de comprendre son métier ; enfin, l'ancien curé étant mort à l'âge de soixante-dix ans, son vicaire, homme sans instruction, venait de lui succéder. Ces gens-là formaient toute la somme d'intelligence qui se trouvait dans le pays. Le reste des habitans, au milieu de cette belle nature, croupissait dans la fange et vivait en parti de laitage. Les fromages que la plupart d'entre eux portaient sur de petits paniers à Grenoble ou aux environs, étaient les seuls produits dont ils tirassent quelque argent ; les plus riches ou les moins paresseux semaient du sarrazin pour la consommation du bourg, quelquefois de l'orge ou de l'avoine, mais point de blé. Enfin le seul industriel

du pays était le maire, qui possédait une scierie à planches, et achetait à bas prix les coupes de bois pour les débiter. Faute de chemins, il transportait ses arbres, un à un, dans la belle saison, en les traînant, comme il pouvait, au moyen d'une chaîne attachée au licou de ses chevaux et terminée par un crampon de fer enfoncé dans le bois. En effet, soit à cheval, soit à pied, il fallait, pour aller à Grenoble, passer par un large sentier situé en haut de la montagne. La vallée était impraticable. La jolie route par laquelle vous êtes sans doute venu, ne formait en tout temps qu'un bourbier, d'ici au premier village que vous avez vu en arrivant dans ce canton.

Ce pays inaccessible était complètement en dehors du mouvement social. Napoléon seul y avait jeté son nom. Il y était une religion grace à deux ou trois vieux soldats du pays, revenus dans leurs foyers, et qui, pendant les veillées, racontaient à ces gens simples les aventures presque fabuleuses de la vie nationale de cet homme et de ses armées. Leur retour est d'ailleurs un phénomène inexplicable. Avant mon arrivée, les jeunes gens partis à l'armée y restaient tous, et ce fait accuse assez la misère du pays pour me dispenser de la peindre.

Voilà, monsieur, dans quel état j'ai pris ce canton, d'où dépendent au-delà des montagnes, des communes bien cultivées, plus heureuses et presque riches. Je ne vous parle pas des chaumières du bourg ; c'étaient alors de véritables écuries où bêtes et gens se trouvaient entassés pêle-mêle. Je passai par ici, en revenant de la Grande-Chartreuse ; et, n'y trouvant pas d'auberge, je fus forcé de coucher chez le vicaire qui habitait provisoirement cette maison alors en vente. De question en question, j'obtins une connaissance superficielle de la déplorable situation de ce pays dont j'avais admiré la belle température, la riche végétation, la bonté du sol

et les productions naturelles. En ce moment, monsieur, je cherchais à me faire une vie autre que celle dont j'étais las, et il me vint alors au cœur une de ces pensées que Dieu nous envoie pour nous faire accepter nos malheurs. Je résolus d'élever ce pays comme un précepteur élève un enfant. Il ne faut pas me savoir beaucoup de gré de ma bienfaisance ; j'y étais trop intéressé par le besoin de distraction que j'éprouvais, et je cherchais d'ailleurs à user ma vie dans quelque entreprise ardue. Aussi les changemens qu'on pouvait faire dans ce pays si beau par la nature, mais que l'homme rendait si pauvre, le bien qu'on pouvait y produire et qui devait occuper toute une vie d'homme, me tentèrent-ils par la difficulté même de les opérer. J'achetai la maison du curé, mais surtout beaucoup de terres vaines et vagues qu'on me vendit à bon marché. Puis, je me fis nommer maire, et me dévouai à n'être qu'un chirugien de campagne, triste état, le dernier de tous ceux qu'un homme pense à prendre dans son pays. Je voulus devenir l'ami des pauvres, sans en attendre la moindre récompense. Je ne me suis laissé aller à aucune illusion, ni sur le caractère des gens de la campagne, ni sur les obstacles que l'on rencontre en essayant d'améliorer les hommes ou les choses. Je n'ai point fait des idylles sur mes paysans, je les ai pris pour ce qu'ils sont, de pauvres gens, ni entièrement bons, ni entièrement méchans, auxquels un travail constant ne permet point de se livrer aux sentimens, mais qui parfois peuvent sentir vivement. Enfin, j'ai surtout compris que je ne pouvais agir sur eux que par des calculs d'intérêt et de bien-être immédiats ; car tous les paysans sont fils de Saint Thomas, l'apôtre incrédule, et veulent toujours des faits à l'appui des paroles.

Vous allez peut-être rire de mon début, monsieur, reprit le médecin après une pause, mais j'ai commencé

cette œuvre difficile par faire faire des paniers. Ces pauvres gens achetaient à Grenoble, chez le vannier, leurs clayons à fromages et tout ce qui leur était nécessaire pour leur misérable commerce. Je donnai l'idée à un jeune homme intelligent, de prendre à ferme, le long du torrent, une grande portion de terrain que les alluvions enrichissent annuellement et où l'osier devait très bien venir. Puis, supputant ce que le canton consommait de vanneries, j'allai à Grenoble pour y dénicher quelque jeune ouvrier qui n'eût aucune ressource pécuniaire et fut un habile travailleur. Quand je l'eus trouvé, je le décidai facilement à s'établir ici, en lui promettant de lui avancer le prix de l'osier nécessaire à ses fabrications, jusqu'à ce que mon planteur d'oseraies pût lui en fournir. Je lui persuadai que, dans son intérêt, il devait vendre ses paniers au-dessous du prix auquel étaient ceux de Grenoble, même en les faisant mieux ; et il me comprit, heureusement. L'oseraie et la vannerie étaient une spéculation qui ne pouvait produire tout son effet qu'au bout de quatre années ; car, comme vous le savez sans doute, l'osier n'est bon à couper qu'à trois ans. Mais pendant sa première campagne, mon vannier vécut, et gagna de quoi faire ses provisions. Puis, ayant épousé une femme de Saint-Laurent-du-Pont, qui avait quelque argent, il se fit bâtir une maison saine, bien aérée, dont il choisit l'emplacement et qu'il distribua d'après mes conseils.

Quel triomphe, monsieur, que d'avoir créé dans ce bourg une industrie, d'y avoir amené un protecteur et quelques travailleurs ! . . . Vous traiterez cela d'enfantillage ; mais pendant les premiers jours de l'établissement de mon vannier, je ne passais point devant sa boutique sans que les battemens de mon cœur ne s'accélérassent. Puis, lorsque dans cette maison neuve, à volets peints en vert, et à la porte de laquelle il y avait un banc, une vigne et des

bottes d'osier, je vis une femme propre, bien vêtue, allaitant un gros enfant rose et blanc, au milieu d'ouvriers tous gais, chantant, façonnant avec activité leur vanneries, et commandés par un homme qui, naguère, était pauvre et have, mais qui, alors, respirait le bonheur ; je vous l'avoue, monsieur, je ne pouvais pas résister au plaisir de me faire vannier pendant un moment, en entrant dans la boutique pour m'informer de leurs affaires, et je m'y laissais aller à un contentement que je ne saurais peindre ; j'étais joyeux de la joie de ces gens et de la mienne. La maison de cet homme, le premier qui crût fermement en moi, devenait toute mon espérance. N'était ce pas l'avenir de ce pauvre pays ? pays, monsieur, que déjà je portais en mon cœur, comme la femme du vannier portait dans le sien son nourrisson.

Mais, il fallait mener bien des choses de front, et heurter aussi bien des idées. Ayant mécontenté le maire ignorant en lui prenant sa place et son pouvoir, je n'eus rien plus à cœur que d'en faire mon adjoint et le complice de ma bienfaisance. Ce fut cette tête, la plus dure de toutes, dans laquelle je voulus jeter d'abord quelques lumières. Je pris mon homme et par l'amour-propre et par son intérêt. Pendant six mois nous dinâmes ensemble, et je m'arrangeai de manière à lui faire croire qu'il était pour moitié dans mes plans d'améliorations. Il y a bien des gens qui verraient, dans cette amitié nécessaire, les plus cruels ennuis de ma tâche ; mais cet homme n'était-il pas un instrument, et le plus précieux de tous ? or, malheur à qui méprise sa cognée ou la jette même avec insouciance ! Il nous fallait évidemment une route. Je prouvai, par des calculs fort clairs, à mon adjoint, que si nous obtenions du conseil municipal l'autorisation de construire un bon chemin d'ici à la route de Grenoble, il serait le pre-

mier à en profiter. En effet, si, au lieu de trainer à grand' peine ses arbres à travers de mauvais sentiers, il pouvait, au moyen d'une bonne route cantonale, les transporter facilement, ne devait-il pas faire un gros commerce de bois de toute nature, et gagner non plus six cents malheureux francs par an, mais de belles sommes qui lui donneraient un jour une certaine fortune. Monsieur, je finis par convaincre cet homme et par m'en faire un prosélyte. Alors, pendant tout un hiver mon ancien maire alla trinquer au cabaret avec tous ses amis, et sut prouver à nos administrés qu'un bon chemin par où passeraient des charrettes et qui permettrait à chacun de commercer facilement avec Grenoble, serait une source de fortune pour le pays. Lorsque le conseil municipal eut voté le chemin, j'obtins du préfet quelque argent sur les fonds de charité du département, afin de payer les charrois que la commune n'était pas en état de faire, faute de chevaux et de charrettes. Enfin, pour terminer plus promptement ce grand ouvrage et en faire apprécier immédiatement les résultats aux ignorans qui murmuraient contre moi, en disant que je voulais rétablir les corvées, j'ai, pendant tous les dimanches de la première année de mon administration, constamment entrainé, de gré ou de force, la population du bourg, les femmes, les enfans et même les vieillards, en haut de la montagne, où j'avais tracé moi-même sur un excellent fond, le grand chemin qui mène de notre village á la route de Grenoble. Les matériaux étaient abondans et bordaient fort heureusement l'emplacement du chemin.

Ce fut une bien longue entreprise et pour laquelle il fallut déployer beaucoup de patience. Tantôt les uns, ignorant les lois, se refusaient à la prestation en nature ; tantôt les autres, qui manquaient de pain, ne pouvaient réellement pas perdre une journée ; alors, tantôt il fallait donner du blé à ceux-ci, puis

tantôt aller calmer ceux-là par des paroles amicales. Cependant lorsque nous eûmes achevé les deux tiers de ce chemin qui a deux lieues de pays environ, tous les habitans en avaient si bien reconnu les avantages, que le dernier tiers s'acheva avec une ardeur dont je fus surpris. Voulant enrichir la commune, je plantai une double rangée de peupliers le long de chaque fossé latéral ; et aujourd'hui, ces arbres, qui sont presqu'une fortune, donnent à notre chemin l'aspect d'une route royale. Il est, par la nature de sa situation, toujours sec, et si bien confectionné d'ailleurs, qu'il ne coûte pas deux cents francs d'entretien par an. Je vous le montrerai. Vous n'avez pas dû venir par cette route, mais par notre joli chemin du bas, que les habitans ont voulu faire eux-mêmes, il y a trois ans, enfin d'ouvrir des communications aux établissemens qui se formaient alors dans la vallée. Ainsi, monsieur, il y a trois ans le bon sens public de ce bourg naguère sans intelligence, avait acquis toutes les idées que cinq ans auparavant un voyageur aurait peut-être désespéré de pouvoir lui faire adopter.

Mais poursuivons. L'établissement de mon vannier etait un exemple donné fructueusement à cette pauvre population ; le chemin devait être le plus grand moteur de la prospérité future du bourg. Le vannier était le principe, et la route, un des moyens ; mais il fallait amener toutes les industries premières qui devaient féconder ces deux germes de bien-être. Aussi, tout en aidant le planteur d'oseraies, le faiseur de paniers, tout en construisant la route, insensiblement je continuais mon œuvre. D'abord, j'eus deux chevaux ; le marchand de bois en avait trois, mais il ne pouvait les faire ferrer qu'à Grenoble quand il y allait ; je fis venir un maréchal-ferrant qui connaissait un peu l'art vétérinaire, en lui promettant beaucoup d'ouvrage, et certes un jour il ne devait pas en

manquer. En embauchant le maréchal, je rencontrai un vieux soldat, possédant cent francs de retraite, naturellement assez embarrassé de son sort, lequel savait lire et même écrire ; je lui donnai la place de garde-champêtre, en y joignant celle de secrétaire de la mairie, et, par un heureux hasard, je lui ai trouvé une femme. Or, monsieur, il fallut des maisons à ces deux nouveaux ménages, à celui de mon vannier, et aux vingt-deux familles qui abandonnaient le village des crétins. Alors vinrent s'établir ici douze autres ménages dont tous les chefs étaient travailleurs, producteurs et consommateurs. Parmi eux se trouvait un maçon, un charpentier, un couvreur, un menuisier, le serrurier, le vitrier, etc., auxquels je promis de l'ouvrage pour long-temps, et je ne les trompais point. Ne devaient-ils pas se construire leurs maisons après avoir fait celles des autres? N'amenaient-ils pas des ouvriers avec eux ? En effet, pendant la seconde année de mon administration, il y eut ici soixante-dix maisons en train de se bâtir. Puis, monsieur, une production en faisait naître une autre. En peuplant le bourg, j'y créais des nécessités nouvelles, inconnues jusqu'alors à ces pauvres gens. Le besoin amenait l'industrie ; l'industrie, le commerce ; le commerce, un bien-être ; et le bien-être, des idées utiles. A ces différens ouvriers, il fallait du pain tout cuit, nous eûmes bientôt un boulanger. Mais le sarrazin ne pouvait plus être la nourriture de cette population tirée de sa degradante inertie et devenue essentiellement active. Je l'avais trouvée mangeant du blé noir. Je voulais la faire passer d'abord au régime du seigle ou du méteil ; puis, voir un jour aux plus pauvres gens un morceau de pain blanc à la main. Pour moi, les progrès intellectuels étaient tout entiers dans le progrès sanitaire de la nourriture. Un boucher dans un village annonce autant l'intelligence d'un pays que sa

richesse. Qui travaille, mange ; et qui mange, pense. Aussi, prévoyant le jour où la production du froment serait nécessaire, j'avais examiné soigneusement la qualité des terres, et m'étais assuré, quand je vins ici, de pouvoir faire un pas rapide à ce bourg vers une grande prospérité agricole, et en doubler la population, dès qu' elle serait mise au travail. Le moment était venu. M. Gravier de Grenoble possédait dans la commune beaucoup de terres dont il ne tirait aucun revenu, mais qui, toutes, pouvaient être converties en excellentes terres à blé. Il est comme vous le savez, chef de division à la Préfecture ; et, autant par attachement pour son pays que vaincu par mes importunités, il s'était prêté fort complaisamment à toutes mes exigences. Alors j'allai le trouver et je réussis à lui faire comprendre qu'il avait, à son insu, travaillé pour lui-même. En effet, après plusieurs jours de sollicitations, de conférences, de devis débattus , après avoir engagé ma fortune pour le garantir de tous les risques d'une entreprise dont sa femme, cervelle étroite, essayait de l'épouvanter, il consentit à bâtir ici quatre fermes de deux cent cinquante arpens chacune, et promit d'avancer les sommes nécessaires aux défrichemens, à l'achat des semences, des instrumens aratoires, des bestiaux, et à la confection des chemins d'exploitation. De mon côté, je bâtissais deux fermes autant pour mettre en culture mes terres vaines et vagues, que pour enseigner par l'exemple, les méthodes les plus utiles de l'agriculture moderne. En six semaines, monsieur, le bourg s'accrut de trois cents habitans. Six fermes à construire, six ménages de fermiers, des défrichemens énormes à opérer, des labours à faire, des charrons, des terrassiers, tout venait à la fois. Le chemin de Grenoble était couvert de charrettes, d'allans et de venans ; chacun travaillait ; ce fut un mouvement général dans le pays, et la circulation de l'argent

fit naître chez tout le monde le désir d'en gagner. C'était beaucoup ; l'apathie avait cessé, le bourg s'était réveillé.

Pour vous finir en deux mots l'histoire de M. Gravier qui, certes, a été le bienfaiteur de ce canton ; car, malgré sa défiance, assez naturelle à un homme de bureau, de ville et de province, il a, sur la foi de mes promesses, avancé quarante mille francs, au moins, sans savoir, lui, s'il les recouvrerait ; mais chacune de ses fermes est louée anjourd'hui mille écus ; mais ses fermiers ont si bien fait leurs affaires que chacun d'eux possède au moins deux cents arpens de terre, cinq cents moutons, vingt vaches, dix bœufs, cinq chevaux, et emploie plus de vingt personnes. Je reprends.

Dans le cours de la quatrième année, toutes les fermes furent achevées, et il y eut une récolte en blé qui fut miraculeuse pour les gens du pays, et abondante comme elle devait l'être dans un terrain vierge. La culture du blé a nécessité le moulin que vous venez de voir, et que j'ai fait bâtir : il me rapporte cinq cents francs par an. Aussi, les paysans disent-ils dans leur langage que *j'ai la chance*, et croient-ils en moi, comme en leurs reliques. Ces constructions nouvelles, les fermes, le moulin, les plantations, les chemins, ont donné à travailler à tous les gens de métier que j'avais attirés ici. Alors, les soixante mille francs jetés dans le pays par M. Gravier et par moi, nous ont été amplement rendus en revenus que créaient les consommateurs, quoique déjà nos constructions représentassent bien notre capital. Aussi faisais-je tonjours de nouveaux efforts pour animer cette naissante industrie. Par mon avis, un jardinier-pépiniériste vint s'établir dans le bourg, et je prêchais à tout le monde de cultiver les arbres fruitiers, afin de pouvoir, un jour, conquérir à Grenoble le monopole de la vente des fruits.

Vous y portez des fromages, disais-je aux pauvres gens ; pourquoi ne pas y conduire des volailles, des œufs, des légumes, du gibier, du foin, de la paille, &c.?

Or, chacun de mes conseils étant la source d'une fortune, ce fut à qui les suivrait, et il s'est créé une multitude de petits établissemens, dont les progrès lents d'abord ont été rapides par la suite. Aujourd'hui tous les lundis, il part du bourg pour Grenoble, plus de cent charrettes pleines de nos divers produits, et il se récolte maintenant plus de sarrazin pour donner à manger aux volailles qu'il ne s'en semait autrefois pour nourrir les gens du bourg. Le commerce de bois est devenu si considérable qu'il s'est subdivisé. Dès la quatrième année de notre ère industrielle, nous avons eu marchands de bois de chauffage, de bois carrés, de planches, d'écorces, des charbonniers, et il s'est établi quatre nouvelles scieries de bois. L'ancien maire a acquis des idées de commerce, il a appris à lire, à écrire, a été à Grenoble pour comparer le prix des bois, dans les diverses localités ; et il a vu de telles différences à l'avantage de son exploitation, qu'il a été, de place en place, se faire des pratiques, et fournit maintenant les deux tiers du département. Nos transports ont si subitement augmenté, que nous avons occupé trois charrons, deux bourreliers, et chacun d'eux n'avait pas moins de sept garçons. Enfin, il a fallu tant de fer, qu'un taillandier est venu s'établir dans le bourg et s'en est très bien trouvé.

En effet, l'esprit inventif que crée le désir du gain a naturellement poussé tous mes industriels à réagir du bourg sur le canton, et du canton sur le département, pour augmenter leurs profits en augmentant leur vente ; et, alors, souvent il me suffisait de dire un seul mot pour leur indiquer des débouchés nouveaux ; leur bon sens faisait le reste.

Trois années avaient suffi pour changer la face

de ce bourg, si désert quand j'y vins, que je n'y avais pas entendu le moindre cri. Mais au commencement de la quatrième année, tout y était vivant, animé. Partout retentissaient des chants joyeux, le bruit de chaque atelier, les sifflemens de tous les ouvriers, les cris sourds ou aigus de leurs outils; enfin, c'étaient les allées et venues d'une population assez considérable agglomérée dans un bourg nouveau, propre, assaini, planté d'arbres. Chacun était gai, tous avaient en quelque sorte la conscience de leur bien-être, et sur les figures régnait le contentement particulier à l'être dont la vie est utilement occupée. Ces trois années forment à mes yeux le premier âge de la vie prospère de notre bourg. Pendant ce temps, j'avais tout défriché, tout semé, tous mis en germe dans les têtes et dans les terres; le mouvement progressif de la population et des industries ne pouvait plus s'arrêter désormais, et le second âge devait être la conséquence du premier.

BALZAC.

Un Militaire du Temps de Napoléon.

L'ÉTRANGER était en effet un des militaires, maintenant assez rares, qui, malgré leur bravoure et quoiqu'ils se soient trouvés sur tous les champs de bataille où commanda Napoléon, ont été respectés par le boulet.

Sa vie et son histoire n'avaient rien d'extraordinaire: il s'était bien battu, en simple et loyal soldat; faisant son devoir pendant la nuit aussi bien que pendant le jour, loin comme près du maître; ne donnant pas un coup de sabre inutile, mais incapable d'en donner un de trop.

S'il portait à sa boutonnière la rosette appartenant aux officiers de la Légion d'Honneur, c'est qu'après la bataille de la Moscowa, la voix unanime de son régiment l'avait désigné, sans intrigue, comme le plus digne de la recevoir dans cette journée

Il était du petit nombre de ces hommes froids en apparence, timides, toujours en paix avec eux-mêmes, dont la conscience est humiliée par la seule pensée d'une sollicitation à faire, de quelque nature qu'elle soit. Aussi ses quatres grades lui furent-ils conférés en vertu des lentes lois de l'ancienneté.

Devenu sous-lieutenant en 1802, il ne se trouvait, en 1829, que chef d'escadron, malgré ses moustaches grises. Mais sa vie était si pure que pas un homme de l'armée, fût-il général, ne l'abordait sans éprouver un sentiment de respect involontaire dont peut-être ses supérieurs ne lui pardonnaient point l'avantage incontesté. Jamais il n'avait rien pris à l'ennemi, si ce n'est des vivres ou des fourrages. En récompense, les simples soldats lui vouaient tous un peu de ce sentiment que les enfans portent à une bonne mère. Pour eux il savait être à la fois indulgent et sévère. Jadis soldat comme eux, il connaissait les joies malheureuses et les joyeuses misères, les écarts pardonnables ou punissables des soldats.

Quant à son histoire personnelle et à ses sentimens, ils étaient ensevelis dans le plus profond silence. Comme presque tous les militaires de cette époque, ayant vu le monde à travers la fumée des canons, ou pendant les momens de paix, si rares au milieu de la lutte Européenne soutenue par l'empereur, il ne s'était point marié, ne se souciait plus de l'être.

Espèce de Bayard sans faste, M. Pierre Joseph Genestas n'offrait donc en lui rien de poétique. ni de romanesque, tant il paraissait vulgaire. Il était toujours tenu comme un homme cossu. Quoiqu'il

n'eût que sa solde pour fortune et sa retraite pour avenir, néanmoins, semblable aux vieux loups du commerce auxquels les malheurs ont fait une expérience qui avoisine l'entêtement, le chef d'escadron avait toujours devant lui deux années de solde. Il ne dépensait jamais ses appointemens annuels. Il était si peu joueur, qu'il regardait sa botte, quand on demandait un rentrant ou un parieur pour l'écarté. Enfin, il ne se permettait rien d'extraordinaire, mais ne manquait à aucune chose d'usage. Ses uniformes lui duraient plus long-temps qu' à tout autre officier du régiment, par suite des soins qu'inspire la médiocrité de fortune, et dont il avait mécaniquement contracté l'habitude. Peut-être eût-il été soupçonné d'avarice, sans l'admirable désintéressement et la facilité fraternelle avec laquelle il ouvrait sa bourse à quelque jeune étourdi, ruiné par un coup de carte, ou par toute autre folie. Alors, il semblait que, jadis, il eût perdu de grosses sommes au jeu, tant il mettait de délicatesse à obliger, ne se croyant point le droit de contrôler les actions de son débiteur et ne lui parlant jamais de sa créance.

Enfant de troupe, seul dans le monde, il s'était fait une patrie de l'armée, et, de son régiment, une famille. Aussi, rarement recherchait-on le motif de sa respectable économie. On se plaisait à l'attribuer au désir assez naturel d'augmenter la somme de son bien-être pendant ses vieux jours. A la veille de devenir lieutenant-colonel de cavalerie, il était présumable que son ambition consistait à se retirer avec la retraite et les épaulettes de colonel, dans quelque campagne.

Après la manœuvre, si les jeunes officiers causaient de lui, ils le rangeaient dans la classe des hommes qui ont obtenu au collége les prix d'excellence, et restent durant leur vie, exacts, probes, sans passions, utiles et fades comme le pain blanc. Mais

les gens sérieux le jugeaient bien différemment; car souvent quelque regard, ou une expression pleine de sens comme l'est la parole d'un sauvage, échappaient à cet homme et attestaient une âme orageuse, de même que son front calme accusait le pouvoir de faire taire ses passions et de les refouler au fond de son cœur, pouvoir chèrement conquis par l'habitude des dangers et des malheurs toujours imprévus de la guerre.

Le fils d'un pair de France, nouveau venu au régiment, ayant dit, un jour, en parlant de M. Genestas, qu'il eût été le plus consciencieux des prêtres ou le plus honnête des épiciers:

Ajoutez, le moins courtisan des Marquis! . . . répondit-il en regardant jeune fat, qui s'était cru hors de la portée auriculaire du commandant.

Tous les auditeurs éclatèrent de rire; le père du lieutenant était le flatteur de tous les pouvoirs, un homme élastique, rebondissant au-dessus des révolutions; et le fils tenait déjà du père.

Il y a eu, dans les armées françaises, quelques-uns de ces caractères, tout bonnement grands dans l'occurrence, et redevenant simples après l'action, insoucians de gloire, oublieux du danger. Il s'en est rencontré, beaucoup plus peut-être que les défauts de notre nature ne permettraient de le supposer.

Cependant l'on se tromperait étrangement en croyant que M. Genestas fût parfait. Il était essentiellement défiant, enclin à de violens accès de colère; quelque fois taquin dans une discussion; voulant surtout avoir raison lorsqu'il avait tort, et plein de préjugés nationaux. Il avait conservé, de sa vie soldatesque, un penchant pour le bon vin; mais, il ne sortait jamais d'un repas que dans tout le décorum de son grade; seulement, il paraissait sérieux, méditatif, et personne n'était alors dans le secret de ses pensées. Enfin, il connaissait assez bien les mœurs

du monde, les lois de la politesse, espèce de consigne à laquelle il ne manquait point, en l'observant avec une raideur toute militaire; s'il avait de l'esprit naturel et acquis, s'il possédait la tactique, la manœuvre, la théorie de l'escrime à cheval, et les difficultés de l'art vétérinaire, il faut avouer que ses études avaient été prodigieusement négligées. Il savait, mais vaguement, que César était un Romain; Alexandre un Grec ou un Macédonien; il vous eût accordé l'une ou l'autre origine sans discussion. Aussi, dans les conversations scientifiques ou historiques, devenait-il grave, se bornant à y participer par de petits coups de tête approbatifs, comme un homme profond, arrivé au pyrrhonisme.

Quand Napoléon écrivit, à Schœnbrunn, le 13 Mai 1809, dans un bulletin adressé à la grande-armée, maîtresse de Vienne, que *comme Médée les princes autrichiens avaient de leurs propres mains égorgé leurs enfans*, Genestas, nouvellement nommé capitaine, ne voulut pas compromettre la dignité de son grade en demandant ce qu'était Médée. Il s'en reposa sur le génie de Napoléon, certain que l'empereur ne devait dire que des choses officielles à la grande-armée et à la maison d'Autriche. Bref, il pensa que Médée était une archiduchesse de conduite équivoque. Néanmoins, comme la chose pouvait concerner l'art militaire, il fut inquiet de la Médée du bulletin, jusqu'au jour où mademoiselle Raucourt fit reprendre Médée. Après avoir lu l'affiche le capitaine ne manqua pas d'aller, le soir, au Théâtre-Français, pour voir cette célèbre actrice dans ce rôle mythologique dont ses voisins lui racontèrent l'histoire.

Cependant un homme qui, simple soldat, avait eu assez d'énergie pour apprendre à lire, écrire et compter, devait comprendre que, capitaine, il fallait s'instruire. Aussi, depuis cette époque, lut-il avec

ardeur les romans et les livres nouveaux qui lui donnèrent des demi-connaissances dont il tirait un assez bon parti. Dans sa reconnaissance pour ses professeurs, il allait jusqu'à prendre la défense de Pigault-Lebrun, disant que cet auteur était extrêmement instructif.

BALZAC.

Intervention active de Napoléon dans toutes les Affaires.

Le soin que mettait l'Empereur à se conserver en tout une part d'intervention personnelle, comme à l'égard de la cour des comptes, tenait en même temps et à son caractère et à la manière dont il envisageait le pouvoir. Son principe bon pour lui et pour le gouvernement qu'il s'était formé, était que le prince doit tout voir et présider à tout. Il fallait bien qu'il en fût ainsi dans un ordre de choses où les ministres n'avaient de responsabilité que devant le prince ; autrement la responsabilité n'eût été nulle part. Ainsi le ministre du trésor pense que, le budget étant une fois bien réglé, il convient que la trésorerie remette, par douzième, à chaque ministre, les fonds qui doivent lui revenir. Napoléon ne partage pas cette manière de voir. C'est par lui-même qu'il entend que soit déterminée, chaque mois, la part nécessaire aux divers départemens. "La marche qu'on "lui propose n'est bonne, dit-il, que pour les princes "qui méprisent la manœuvre des chiffres. Les "méthodes ne se défendent pas elle-mêmes ; les lois "seules ne gouvernent pas les hommes, et moins "en France qu'ailleurs ; la France est faite pour la "monarchie, mais elle à besoin de sentir la main

" du monarque ; c'est elle qu'elle invoque, c'est rare-
" ment elle qu'elle accuse ; il ne faut pas oublier ce
" cri par lequel les paysans français se consolaient
" autrefois des vexations subalternes : Ah ! si le roi
" le savait ! Croyez-moi, j'ai de bonnes raisons de
" ne pas m'endormir sur ce siége ; je connais la na-
" tion française ; elle me sait gré de mes longues
" veilles ; je les dois à l'exemple de tant d'hommes
" dont je n'entretiens l'activité que par la mienne, dont
" je ne préviens les écarts que par ma surveillance ;
" il faut que cette surveillance soit de tous les mo-
" mens ; qu'elle s'étende à tous les détails. Je ne
" cherche pas les plus courts chemins ; je ne crains
" ni la fatigue, ni l'ennui des longues routes ; elles
" m'offrent plus de choses à voir." Dans ces maximes se trouve la pensée du gouvernement de Napoléon. Avec un homme de sa trempe, ce système a fait moins de mal qu'il n'en eût pu faire avec tout autre ; mais en lui-même il est toujours dangereux, puisque faire dépendre de la personne seule d'un prince la bonne administration d'un pays, c'est laisser le pays sans garanties véritables. C'était d'après cette manière d'envisager ses devoirs, que depuis son avénement à la tête des affaires, consul et empereur, il avait, indépendamment de ses agents officiels, un grand nombre de correspondants, inconnus les uns aux autres, ayant droit de tout lui écrire. Parmi ces correspondants, il se trouvait naturellement des hommes de mérite et des hommes ordinaires, des hommes très-estimables et d'autres qui ne l'étaient pas. Cependant jamais il ne prenait de décision, soit sur les hommes, soit sur les choses, qu'après des enquêtes conformes aux règles de la justice. On serait entièrement dans l'erreur si on voulait voir, dans cette correspondance secrète, un système de délation organisé. Les rapports, tels qu'il les demandait, n'avaient point pour objet l'accusation des

personnes. Ils ne devaient point servir les passions d'un parti ; ils ne servaient que la passion du maître pour tout savoir, pour commander toujours de nouveaux efforts, en prouvant qu'on n'en faisait pas assez. Quelquefois il riait des bévues de ses correspondants ; mais il ne les leur reprochait pas : c'eût été les décourager, et il croyait avoir besoin d'eux pour entretenir dans ses principaux agents cette inquiétude d'esprit qui l'agitait lui-même, et qu'il regardait comme la première qualité d'un homme d'Etat. La tâche de ses correspondants était diversement répartie. Les uns fournissaient un article tous les mois, les autres toutes les semaines ; ceux-ci sur la marche de l'administration, ceux-là sur les plus hautes questions d'intérêt public. On était sûr du secret. Il brûlait lui-même toutes les pièces. On n'a connu depuis que ceux qui ont jugé à propos de se faire connaître De ce désir qu'avait l'Empereur de tout savoir, il résultait un inconvénient grave, c'était le besoin pour lui de faire plus que régner, l'habitude de gouverner sans cesse, d'administrer personnellement plus que chacun de ses ministres.

L'Empereur, qui a tenté un si grand nombre d'innovations en divers genres, était routinier en ce qui concernait les affaires administratives. Il aimait à tout rapporter à la tradition, " se fiant plus, disait-il, " aux souvenirs qu'aux essais." C'est assurément un principe très-sage que de se conduire d'après le positif des faits, et de ne pas se livrer légèrement aux théories ; mais ce principe poussé trop loin arrête toute espèce de progrès. L'un des mots de notre langue que l'Empereur appliquait le plus mal était celui d'*idéologue*. C'était de ce nom qu'il qualifiait les hommes qui avaient de l'indépendance dans les opinions et le caractère. " Je vais faire discuter " une loi qui n'est pas dans le système de vous autres

"idéologues, dit-il un jour devant quelques-uns de "ses ministres, car elle doit déclarer usuraire tout "ce qui excède un intérêt de cinq pour cent." Le projet, accueilli par le conseil d'État, fut converti en une loi qui subsiste encore. Cependant ces allusions ironiques ne l'empêchaient pas d'accorder toute l'estime qui leur était due, à des hommes dont l'opinion n'était pas toujours la sienne. Un de ses ministres, qui se crut personnellement désigné dans ces saillies contre les novateurs, ayant jugé à propos de lui en écrire, Napoléon lui répondit: "Je ne comprends "rien à votre lettre. Je pourrais même en être "blessé si elle ne me fournissait pas l'occasion de "vous renouveler l'assurance de la satisfaction que "j'ai de vos services et dont je me propose de vous "donner une marque éclatante." Peu de jours après il lui accorda une gratification pécuniaire et le décora d'un grand cordon étranger. Ce procédé, comme tant d'autres, montre la fausseté de ce qu'on a dit sur sa dureté prétendue envers ses principaux agents. Il est très-vrai, et nous ne voulons nullement le dissimuler, que dans ses conversations de cabinet, lorsqu'il avait plusieurs témoins, il exprimait quelquefois ses idées d'une manière tranchante et même despotique. Après avoir tout fait pour opérer la conviction, s'il n'y réussissait pas, il semblait la commander, ou du moins il commandait l'assentiment du silence. Lorsqu'il avait ainsi parlé, il faisait un appel au jugement des personnes présentes, et il ne manquait jamais de braves pour accourir à son secours. Parfois aussi, faisant un retour sur lui-même, et honteux de se donner raison en abusant de ses avantages, il cherchait à s'en excuser avec ses interlocuteurs. "Convenons, dit-il un jour en montrant son fauteuil, qu'on a facilement de l'esprit sur "un tel siége." Pour tout dire, nous devons ajouter que, par un faible commun à tous les hommes, s'il

estimait plus son courageux contradicteur, il avait plus de penchant pour les hommes toujours prêts à être de son avis. Du reste, la polémique impériale n'avait ce ton impérieux que pour la controverse, en présence de plusieurs témoins. C'était un rôle qu'à tort, selon moi, il avait cru nécessaire à sa position. La toile baissée, l'acteur avait disparu. La métamorphose était complète. Personne n'était plus bienveillant, plus attentif dans les conférences privées. Il écoutait avec sang-froid, examinait avec patience, et souffrait à merveille la dissidence d'opinion. Il n'est pas de fonctionnaire admis auprès de lui, qui n'en ait conservé de flatteurs et quelquefois de touchants souvenirs.

S'il lui était arrivé de chagriner quelque homme honorable, il cherchait bientôt l'occasion de le lui faire oublier. Il demanda un jour si un conseiller d'État, qui venait d'assister à une séance, n'était pas malade. On lui rappela qu'il lui avait parlé avec sévérité quelques jours auparavant. « Il a bien tort « d'y penser, répliqua l'Empereur ; pour moi, je ne « m'en souviens plus ;» et l'injustice qu'il se reprochait devenait une occasion de faveur pour celui qui avait eu à s'en plaindre.

BIGNON.

Destruction des Fortifications de Vienne.

Du haut du château impérial, je contemplais l'action de la mine et ses redoutables effets. Les remparts, soulevés en l'air et gonflés comme des montagnes, s'ouvraient en volcans d'où jaillissaient des masses de feu et des torrens de pierres. La marche et le progrès de cette explosion, sur une ligne

extrêmement étendue, formaient le plus terrible, mais peut-être le plus magnifique des spectacles.

Les jours suivants, toute la population de Vienne visita ses vastes ruines. Si là, comme partout, il y avait une portion du peuple, peu soigneuse de l'honneur national, qui se montrait satisfaite de ce que Vienne cessait d'être une place de guerre, on pouvait aussi remarquer sur le visage d'un grand nombre d'habitants l'empreinte de la douleur et d'un vif ressentiment.

On fit circuler alors une de ces plaisanteries assez justes en elles-mêmes, sur la forfanterie de la veille qui se dément le lendemain. On disait qu'une vieille femme, occupée à fouiller les ruines et interrogée sur les motifs de sa sollicitude, avait répondu: "Je "cherche ce pauvre archiduc Reynier, qui avait juré "de s'ensevelir sous les remparts."

BIGNON.

Reconnaissance de Napoléon pour son peuple.

PARMI les recherches auxquelles se livrait l'empereur pour inventer, en faveur de son armée, des rémunérations qui ne pussent exister nulle part ailleurs, il eut une ambitieuse pensée, qui sourit quelque temps à son imagination, et qu'il transforma en décret: ce fut la création de *l'ordre des Trois Toisons d'Or*. Les trois pays où il avait existé un ordre de la Toison d'Or, se trouvant ou en sa possession ou sous sa dépendance actuelle, son amour-propre se complaisait à former, de ces trois ordres si recommandables en Europe, un ordre unique, qui éclipserait tous les emblêmes de chevalerie anciens ou nouveaux. La réflexion corrigea les écarts de

l'orgueil. L'empereur ne tarda pas à comprendre quelle grave atteinte l'introduction de cet ordre nouveau porterait à la belle institution de la Légion d'honneur, et le décret rélatif aux Trois Toisons d'Or resta sans exécution.

Dans l'élan de sa reconnaissance non seulement pour l'armée, mais pour la France entière, Napoléon décida, par un décret daté aussi du 15 Août, qu'il serait élevé, sur le terre-plein au Pont-Neuf, un obélisque en granit de Cherbourg, de cent quatre-vingts pieds de hauteur, avec l'inscription: *L'Empereur Napoléon au peuple français.* En 1805, il avait consacré à l'armée la colonne d'Austerlitz. Ces dernières mesures, et en général tous les actes de sa vie, attestent en lui un désir constant de flatter la nation française et de lui plaire. Doit on s'étonner que, même au milieu de ses malheurs et de ses fautes, il ait trouvé tant de sympathies dans la nation et dans l'armée.

BIGNON.

Sentiment religieux des Irlandais.

LE clergé catholique est ce qu'il y a en Irlande de plus national: il tient aux entrailles même du pays. Nous l'avons vu ailleurs, l'Irlande ayant été en même temps attaquée dans sa liberté et dans son culte, la religion et la patrie se sont mêlées dans l'âme de l'Irlandais, et sont devenues pour lui une seule chose. A force de lutter pour sa religion contre l'Anglais, et pour sa patrie contre le protestant, il s'est accoutumé à ne voir de partisans de sa foi que parmi les défenseurs de son indépendance;

et à ne trouver de dévouement pour son indépendance que parmi les amis de sa religion.

Au milieu des agitations dont son pays et son âme ont été le théâtre, l'Irlandais, qui a vu se consommer tant de ruines au-dedans et autour de lui, ne croit à rien de stable et de certain dans ce monde, si ce n'est à son culte ; ce culte aussi vieux que la vieille Irlande, ce culte supérieur aux hommes, aux siècles, aux révolutions, qui a traversé les plus sinistres orages et les plus dures tyrannies, contre lequel Henri VIII n'a rien pu, qui a bravé la reine Elizabeth, sur lequel a passé, sans l'abattre, la sanglante main de Cromwell, et que n'ont pas même atteint cent cinquante années de persécutions continues. Pour l'Irlandais il n'y a de souverainement vrai que son culte.

En défendant ce culte, l'Irlandais a été cent fois envahi, conquis, chassé du sol natal ; il a gardé sa foi et perdu sa patrie. Mais après la confusion qui s'était faite dans son esprit de ces deux choses, sa religion sauvée est devenue tout pour lui, et s'est encore étendue dans son cœur en y prenant la place qu'y tenait son indépendance. L'autel où il prie est encore sa patrie.

Parcourez l'Irlande, regardez les populations, étudiez leurs mœurs, leurs passions, leur caractère, vous reconnaîtrez qu'aujourd'hui même où l'Irlande est politiquement libre, ses habitants sont encore tout pleins de préjugés et de souvenirs de leur ancienne servitude ; voyez seulement leur aspect extérieur : ils marchent le front incliné vers la terre ; leur attitude est humble, leur langage timide ; ils reçoivent comme une grâce ce qu'ils pourraient demander comme un droit, et ils ne croient point à l'égalité que la loi leur assure et dont on leur donne des marques. Mais si de la cité vous passez dans l'Église, vous êtes tout à coup frappé du contraste. Ici se redres-

sent les contenances les plus abattues, et les têtes les plus humbles se relèvent, portant vers le ciel les plus nobles regards ; l'homme reparaît dans sa dignité. Le peuple irlandais est dans son église, et là seulement il se sent libre, là seulement il est sûr de son droit. Il occupe le seul terrain qui n'ait jamais manqué sous ses pieds.

GUSTAVE DE BEAUMONT.

Le Père de Louis XVI.

POUR expliquer le règne de Louis XVI, ses grandeurs, ses faiblesses et ses infortunes, il faut non-seulement connaître l'esprit des générations contemporaines, mais encore remonter à son éducation première et à cette vie du grand dauphin, fils de Louis XV, dont la grave solennité prélude pour ainsi dire aux événemens sinistres de la monarchie des Bourbons. Louis XVI était fils de Louis dauphin de France et de Marie-Josèphe de Saxe, tous les deux morts déjà depuis près de dix années ; caractères nobles, sérieux au milieu de la cour licencieuse de Louis XV. Nous connaissons du père de Louis XVI quelques écrits lacérés par la main du temps ; prince studieux, écrivant ses pensées et ses conseils, et surtout profondément pénétré de la nécessité de gouverner les peuples avec des principes de justice et d'autorité, au milieu des étranges mœurs de ce temps.

La conduite de M. le dauphin fut de demeurer austère dans une société dissolue, comme pour faire contraste ; il s'était formé des idées considérables sur le principe monarchique et la marche de l'esprit hu-

main; ami et protecteur des jésuites, il était resté avec eux partisan de l'autorité royale venue de Dieu et rendue à Dieu. Avec cela, un désir immense d'assurer le bien-être des classes diverses de la société, l'économie sévère dans les finances, l'émancipation des corporations ouvrières, la liberté de commerce, l'amélioration du sort du pauvre, toutes les perfections sociales préparées par les labeurs et les devoirs de l'autorité souveraine, de sorte que la puissance royale aurait été la source de tout le bien public dont le siècle était avide. Ces idées, M. le dauphin les avait développées dans des cahiers destinés par lui-même à l'éducation de sa noble lignée qu'il faisait élever sous ses yeux.

Louis XV, jaloux de son autorité, traitait son fils de rêveur et d'opposant à ses principes de gouvernement et d'administration pratique: le roi aimait les idées positives et réalisables. Pendant tout le ministère du Duc de Choiseul, le dauphin fut laissé à l'écart avec une rigueur qui tenait à la légèreté dédaigneuse du ministre; on le présenta au roi comme l'ami des jésuites, au moment où ceux-ci étaient accusés de régicide, après le coup de couteau de Damiens. Cette union du dauphin et des jésuites venait de la conviction profonde qu'il fallait rétablir l'autorité royale en France par l'énergie et la grandeur de la religion et de la morale. Maître de l'esprit de Louis XV, le Duc de Choiseul ne garda plus aucune mesure envers M. le dauphin; des paroles dures furent échangées, et l'on parla même de jeter le prince à Vincennes. Aussi, quand la mort rapide vint s'emparer du malheureux héritier de France, on accusa M. de Choiseul d'avoir préparé la catastrophe; il y eut en effet des choses étranges racontées. mais l'histoire ne doit pas jeter légèrement la cause des forfaits sur les hommes politiques, et les jésuites n'aiguisèrent pas plus le couteau de

Damiens, que le Duc de Choiseul n'attenta à la vie du Dauphin. La mort a ses secrets impénétrables; plus capricieuse qu'une folle femme couronnée de fleurs, elle moissonne indistinctement par grandes fauchées, et Holbein seul l'a comprise dans sa danse macabre.

CAPEFIGUE.

Jeunesse de Louis XVI.

C'ÉTAIT dans les écrits du dauphin, son père, que Louis XVI. avait étudié les premiers élémens de l'histoire et de l'administration publique; il avait gardé de lui un souvenir qui remuait toute son existence. Sa mère, de Saxe, noble Allemande, tendre et sérieuse aussi, avait ajouté quelque chose de sa vertu, de son intelligence, à cette éducation, qui fut pour elle une mission si noble; chaque jour la dauphine lisait attentivement les manuscrits de son époux à ses enfans, et dans le court intervalle que la mort lui laissa (quinze mois à peine), on la vit s'absorber dans le devoir de graver l'esprit du grand dauphin au cœur de ses fils, pour ne plus faire de cet enseignement qu'une longue chaîne de traditions dans sa race. Reléguée au fond du palais de Versailles, dans les appartemens particuliers, cette mère affligée demeurait tout à fait en dehors de la cour dissolue de Louis XV, épuisant ce qui lui restait de force pour enseigner à ses fils les langues étrangères, les chefs-d'œuvre de l'antiquité dont elle possédait le génie; cette sainte mission de mère, la grande dauphine l'accomplit jusqu'à ce tombeau qui la réunit bientôt au dauphin sous le marbre de la cathédrale de Sens.

En présence d'un enseignement si grave, Louis d'abord duc de Berry, puis dauphin de France, avait contracté des habitudes de travail et de réflexion ; brusque de caractère, facile à se laisser emporter, il avait néanmoins une indicible faiblesse dans ses résolutions. Son premier instinct était juste, son premier aperçu vrai ; s'il avait suivi son impulsion naturelle, il aurait bien jugé, parfaitement exécuté un plan, une idée ; mais, toujours hésitant, sur la moindre observation, il doutait de lui-même. Ces sortes de caractères se rencontrent souvent, et justes et réfléchis on les pousse néanmoins au mal et à la déconsidération. Un défaut opposé à la présomption orgueilleuse, c'est de trop douter de soi ; la foi n'est pas seulement bonne en religion, elle l'est aussi en politique. Peut-être aussi l'éducation émanée d'une femme, quelque puissante et forte qu'on la suppose, conserve-t-elle encore une empreinte de faiblesse et d'infirmité ; c'est pour cela qu'autrefois, à l'âge de sept ans, on faisait sortir les enfans de France des mains des femmes pour les confier à quelques nobles et fiers gentilshommes. Enfin l'absence de toute distraction forte dans les caractères humains, la vie de solitude et d'isolement, le trop grand amour du foyer domestique, favorise cette faiblesse de nature. Il faut le monde aux âmes qui veulent exercer un empire sur le monde, et un peu de passion est nécessaire pour mieux comprendre et dominer l'état social. Une âme trop pure prépare souvent la ruine et la décadence du pouvoir.

Ainsi le jeune dauphin, comme sa mère, tout retiré de la cour, n'y paraissait qu'aux solennités mémorables, sous prétexte du deuil profond et de la douleur naturelle. Jaloux de son autorité, Louis XV. avait tenu son petit-fils à l'écart de toutes les affaires du gouvernement : on aurait dit qu'il avait crainte de

son successeur; perspective lamentable pour la vieillesse qui voit la mort . . . . .

Le besoin de se créer des distractions en dehors du gouvernement avait porté le dauphin, duc de Berry, vers l'étude; nul ne dessinait mieux une carte géographique et ne reproduisait plus exactement une modèle ; son goût pour les voyages, les ports de mer et la marine, était poussé bien loin; sa prodigieuse mémoire lui fournissait tous les noms des colonies et des comptoirs français : souvent il avait dit, avec un noble orgueil de patriotisme, que la France, avec sa belle étendue de côtes, devait être la première puissance maritime. Quant aux arts manuels, ce goût était héréditaire dans sa famille : Louis XV tournait admirablement de petits bijoux en ivoire, de petites tabatières qu'ils distribuait à ses courtisans ou qu'il offrait en loterie. Le roi eut les mêmes fantaisies pour ces charmans riens, marquetés d'ivoire, de nacre ou d'ébène, délices de la toilette; et comme tout se changeait dans l'esprit du dauphin en des choses sérieuses, il s'était jeté dans la serrurerie ; indépendamment de l'attrait qu'il trouvait à l'art de polir le fer et l'acier, peut-être se proposait-il un but éminemment utile. Dans les vieilles traditions de la famille il avait lu qu'un grand nombre de secrets d'État avaient été livrés par des ministres et des agents infidèles. Il voulait donc s'assurer, par des serrures et des clefs particulières, certaines pièces secrètes que lui seul connaîtrait, et pour cela il se faisait initier dans les métiers de la menuiserie et de la serrurerie. Devenu roi, Louis XVI aimait à placer sous son scel particulier les correspondances, les notes intimes qu'il réservait pour la solitude de ses méditations. Il étiquetait par ordre toutes les affaires de son gouvernement, descendant aux plus petits détails par ses habitudes d'économie.

Cet esprit un peu minutieux se révèle dans le

jeune prince tout enfant. A peine son père le grand dauphin est-il mort, qu'il commence un tout petit journal pour se rendre compte de sa vie : dans cette œuvre il n'y a pas de pensée, c'est un carnet où sont recueillies, jour par jour, ses impressions de chasse, de jeux, de plaisirs, et l'on peut dire que cette vie-là est monotone, comme l'étiquette l'imposait aux princes de la maison de Bourbon. Ce journal précieux, parce qu'il est entièrement écrit de la main du roi (depuis l'âge de douze ans jusqu'à la fatale journée du 10 août, et sans que l'écriture ait beaucoup varié au milieu de tant de vicissitudes), indique la vie la plus sereine et la plus uniforme pendant vingt ans. L'enfant royal assiste à un service pour la mémoire de son père, aux Récollets, et il en consigne la mémoire ; il reçoit les cendres, puis il fait une promenade en voiture dans la forêt, une prière à Notre-Dame, une visite à Trianon. Le jeune prince vient d'assister à l'audience de l'envoyé de Pologne ou du prince héréditaire de Brunswick, et il va présider l'ordre de Saint-Lazare, ou une revue des gardes françaises et suisses. Il a reçu l'ambassadeur d'Espagne, ensuite il a joué aux barres ; il a chassé aux cerfs dans les bois de Compiègne ou passé la revue du régiment de Navarre ; il a baptisé les cloches des Carmélites ou assisté aux états du Languedoc : "Aujourd'hui, dit-il dans ce journal, Mme "du Barry a été présentée." Les fanfares annoncent une chasse aux daims à Verrières, et dans chacune de ces chasses le dauphin n'oublie pas la quantité des pièces jetées sur le carreau ; noble mémoire d'un chasseur. Voici un bien beau jour pour un enfant pieux : "Mercredi 24 décembre j'ai fait ma "première communion, j'ai été confirmé, et pour la "première fois, le 31, j'ai soupé dans le cabinet du "roi ; j'ai été reçu dans l'ordre du Saint-Esprit." Ensuite vient toujours la chasse : à Compiègne c'est

le sanglier ; à Fontainebleau, le loup et le daim ; à Marly le perdreau, le faisan et le faucon ; déjà se développe dans le jeune prince ce goût vif pour la chasse, et qui peut lui en faire un reproche ? y a-t-il quelque chose de plus attachant que ces courses et ces cris quand le cor retentit et que la meute jappe au loin dans la forêt ?

CAPEFIGUE.

Marie-Antoinette.

RIEN de plus gracieux que Marie-Antoinette de quatorze à dix-sept ans. Il existe à Schœnbrunn comme à Versailles des portraits de la jeune princesse au front haut de Lorraine, au nez aquilin et à la bouche autrichienne de Marie-Thérèse, aux yeux bleus d'Allemagne, avec ce teint si blanc et si beau qu'il efface le satin de ses vêtemens d'archiduchesse. Quel enthousiasme n'excita pas Marie-Antoinette, quand elle vint s'unir à notre jeune dauphin ? Le peuple aime le contraste, et à côté de la cour dissolue de Louis XV et de Mme du Barry, on aimait à contempler cette physionomie d'innocence et de candeur qui fit dire au chevaleresque duc de Brissac : "Autour de vous, Madame, il y a cent mille amou-" "reux de votre personne." Par la même raison que l'éducation du dauphin avait considérablement influé sur la vie et la destinée du jeune prince qui fut Louis XVI, les conseils et la direction de Marie-Thérèse avaient également exercé une grande influence sur l'esprit, et les manières de l'archiduchesse Marie-Antoinette. La vie agitée, héroïque de l'impératrice l'avait entraînée à placer le courage comme la première des vertus, et Marie-Antoinette en hérita

de sa mère. Dès qu'elle fut destinée à épouser M. le dauphin, elle reçut une éducation toute française, sous l'abbé de Vermond, un des hommes les plus distingués, les plus spirituels de ce temps; sa mère voulut faire de la jeune archiduchesse un lien permanent pour assurer l'alliance entre la France et l'empereur, et ce fut sans doute ce qui fit accuser Marie-Antoinette de demeurer Autrichienne au fond de l'âme; accusation tant répétée,qui ne tenait aucun compte du changement opéré dans la situation diplomatique! A la fin du XVIIIe siècle le système du cardinal de Richelieu, pour la grandeur de la maison de Bourbon, avait dû se modifier par la marche des circonstances; les intérêts étaient changés, la France n'avait plus à craindre l'Autriche. Une autre rivalité s'était élevée bien plus puissante, celle de l'Angleterre, depuis l'avénement de la maison de Hanovre, et le meilleur moyen de tourner toutes les forces de la monarchie contre la Grande Bretagne, n'était-ce pas d'assurer la paix continentale par une alliance permanente avec l'Autriche? Que Marie-Thérèse ait voulu consacrer ce principe en donnant une archiduchesse à la France, cela est exacte, mais que Marie-Antoinette, jeune et gracieuse femme, folle comme on est à quinze ans, spirituelle enfant aux blonds cheveux, ait été chargée d'un rôle politique ou de trahison fatale pour Louis XVI et la France, comme on l'a supposé, et que l'Autriche se soit servie d'une main si frêle pour remuer de hautes questions, c'est absurde à supposer. Il faut laisser ces récits puérils ou scandaleux à cette chronique misérable qui prépara cette épithète *d'Autrichienne*, avec laquelle on fit monter sur l'échafaud la fille des Césars.

De nobles choses se montrent dans le caractère de Marie-Antoinette: l'amitié tendre et affectueuse, une gaieté d'enfant, un besoin de plaisirs naïfs, l'absence de formes, d'étiquette, et ces habitudes alle-

mandes si belles et si bonnes partout. On aurait dit qu'elle était appelée à compléter les portions défectueuses du caractère de Louis XVI, cette empreinte trop grave, trop sérieuse pour une cour de gentilshommes. La jeune princesse ne dominait pas son mari d'une manière violente ou fausse ; seulement, comme tous les esprits timides, Louis XVI avait besoin de quelqu'un qui le poussât incessamment pour le plaisir comme pour la peine, pour la force d'action comme pour la résistance qui persévère. La nature des goûts était diverse entre eux, et cependant ils s'entendaient ; car il y avait dans Marie-Antoinette quelque chose de délicat qui la faisait obéir même à ce qu'elle ne croyait ni vrai, ni juste. Les habitudes allemandes inspirent à la femme une résignation douce et bonne ; si Marie-Antoinette avait ses idées, sa volonté, si elle les disait au prince avec une entière franchise, quand celui-ci persistait, l'épouse se dévouait à l'obéissance la plus absolue.

Néanmoins elle se créa de vives inimitiés dans cette cour. Marie-Antoinette, étrangère au milieu de tant de princes, obligée de plaire à Louis XV, coquette même à ce point de caresser la favorite Mme du Barry ; jeune femme parmi tant d'autres qui ne l'étaient plus ; assez belle, assez majestueuse, pour corriger et ennoblir un laisser aller trop au-dessous d'elle pour ne pas la compromettre, quelle vengeance pouvait-elle garder au cœur, si ce n'est quelques petits mots contre l'étiquette et les formes qui l'ennuyaient ? Cette étiquette était pour elle comme un vêtement étroit et serré sur le corps d'un enfant qui aime à s'agiter dans des jeux folâtres. On peut s'imaginer la haine des vieilles douairières de la cour contre la dauphine, et ce besoin qu'elle eut de conquérir l'amitié de quelques jeunes femmes, bonnes et aimantes comme elle, les Lamballe, les Polignac, les Vaudreuil, corbeille de fleurs jetée autour de la

plus belle, la rose de Trianon, de Versailles. Mon Dieu ! qu'elle est douce et tendre cette correspondance de Marie-Antoinette avec la princesse de Lamballe ! qu'elles sont gracieuses ses lettres à Mme de Polignac ! et pourquoi ne vouliez-vous pas que la dauphine de France, à seize ans, recherchât quelque joie d'intimité, quelque entraînement de sensibilité exquise, que la calomnie venue même de très-haut et de ses parens les plus proches ne sut point épargner ?

CAPEFIGUE.

Histoire d'un Vieillard.

NOUS étions arrivés à Ibach, et comme notre déjeuner commençait à être loin, je proposai à notre homme de manger un morceau avec nous : il accepta l'offre avec la même bonhomie qu'elle était faite, et nous nous mîmes à table.

A propos, lui dis-je, pendant qu'on faisait notre omelette, vous avez laissé tomber un mot que j'ai ramassé.

Lequel, notre bourgeois ? dit le bonhomme qui commençait à se familiariser avec mes manières.

Vous avez dit que vous aviez connu les Français du temps de Masséna ?

Un peu, répondit le paysan, après avoir vidé son verre, et en faisant claquer sa langue contre son palais.

Et vous avez eu affaire à eux ?

Oh ! à un entre autres. Quel chenapan ! c'était pourtant un capitaine.

Est-ce que vous ne pourriez pas nous conter cela ?

Si fait ! imaginez-vous . . . . Ah ! c'est que voilà l'omelette . . . .

En effet, on apportait ce plat indispensable et quelque fois unique des mauvaises auberges, et à la manière empressée dont mon convive avait salué sa présence, il y aurait eu cruauté à le détourner des soins qu'il paraissait disposé à lui rendre.

Diable dis-je, c'est facheux que nous ne suivions probablement pas plus loin la même route, nous aurions causé de la fameuse bataille.

Oh ! oui, c'en est une fameuse, vous allez à Schwitz ?

Oui, mais pas tout de suite ; je voudrais auparavant voir la Muotta-Thal.

Eh bien ! mais ça tombe à merveille, il me semble : j'y demeure en plein ; de ma fenêtre on voit jusqu'au village de Muotta, où le plus chaud de la chose s'est passé. Venez coucher à la maison ; dam ! vous ne serez pas crânement ; mais la petite chambre est là.

Ma foi ! dis-je, j'accepte la chose comme vous me l'offrez, sans façon.

Vous avez raison, où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir. Vous verrez Marianne, qui est une brave fille qui a bien soin de moi, vous n'aurez pas de chamois parceque le tueur n'est plus là. Le vieillard poussa un soupir : pauvre François ! . . . Enfin ; mais vous trouverez des poules, de bon beurre et de fameux lait, allez !

Je suis sûr que je serai parfaitement bien.

Parfaitement bien n'est pas le mot ; mais enfin on tâchera que vous n'y soyez pas trop mal. A votre santé !

A la vôtre, mon brave, et à celle des gens que vous aimez !

Merci ; vous me faites souvenir que j'ai oublié Pierrot.

J'y ai pensé, moi, et probablement qu'à l'heure qu'il est, il dîne mieux que nous.

Eh bien je vous remercie. Voyez-vous, Marianne, Fidèle et Pierrot, c'est tout ce qui me reste sur la terre.

Quand nous sommes pour rentrer, Pierrot brait, Fidèle vient au-devant de moi. Marianne paraît sur le seuil de la maison. Ceux qui arrivent sont les bienvenus de ceux qui attendent. Quand on vit isolé comme nous vivons nous autres, les animaux deviennent des amis, dont on connaît les bonnes et les mauvaises habitudes; les bonnes leur viennent de la nature, les mauvaises de leurs rapports avec nous. Quand on sait cela, on leur passe les mauvaises. Pourquoi vouloir que les bêtes soient plus parfaites que les hommes? Si Pierrot n'avait jamais connu de Parisiens, soit dit sans vous offenser....

Oh! allez, allez je ne suis pas de Paris.

Il n'aurait pas le caractère gâté comme il l'a.

C'était vrai au moins, ce qu'il disait; la civilisation corrompt tout, jusqu'aux ânes.

Tout en dialoguant, l'omelette et le fromage avaient disparu; il ne restait plus dans la bouteille que de quoi trinquer une dernière fois: nous trinquâmes, et nous partîmes.

Et notre capitaine? dis-je aussitôt que nous eûmes dépassé la dernière maison.

Ah! le capitaine; eh bien! c'était le matin de la bataille, le 29 septembre; je m'en souviens comme d'hier, et cependant il y a trente-quatre ans. Comme le temps passe! je venais de me marier il y avait huit jours; je tenais en location la maison que j'occupe aujourd'hui. J'avais couché à Ibach, lorsqu'en sortant de l'auberge je suis arrêté par quatre grenadiers; on me conduit devant le général, je ne savais pas ce qu'on voulait faire de moi.

Tu parles français? me dit-il.

C'est ma langue.

Tu demeures depuis long-temps dans le pays?

Depuis cinq ans.

Et tu le connais?

Dam! je le crois.

C'est bien. Capitaine, continua le général en se tournant vers un officier qui attendait ses ordres, voilà l'homme qu'il vous faut. S'il vous conduit bien, faites-lui donner une récompense ; s'il vous trahit, faites-le fusiller.

Tu entends ? dit le capitaine

Oui mon officier, répondis-je.

Eh bien ! en avant, marche !

Où cela ?

Je te le dirai tout-à-l'heure.

Mais enfin.

Allons ! pas de raisons ou je t'assomme.

Il n'y avait rien à répondre, je marchai. Nous nous engageâmes dans la vallée, et quand nous eûmes dépassé Schonembuch, où étaient les avant-postes français : Maintenant dit le Capitaine, me regardant en face, ce n'est plus cela ; il faut prendre à gauche ou à droite et nous conduire au-dessus du village de la Muotta ; nous avons quelque chose à y faire et prends garde que nous ne tombions dans quelque parti ennemi ; car je te préviens qu'au premier coup de feu—il prit un fusil des mains d'un soldat qui en portait deux, le fit tourner comme une badine, et laissant retomber la crosse jusqu'à deux pouces de ma tête, —je t'assomme.

Mais enfin, dis-je, ce ne serait cependant pas ma faute si . . . .

Te voilà prévenu, arrange-toi en conséquence ; plus un mot et marchons.

On fit silence dans les rangs, nous nous engageâmes dans la montagne ; comme il fallait dérober notre marche aux Russes qui étaient à Muotta, je gagnais ces sapins que vous voyez et qui s'étendent jusqu'au delà de ma maison. Arrivé près de chez nous, je me retournai vers le capitaine. Mon officier, lui dis-je, voulez vous me permettre de prévenir ma femme ?

Ah ! brigand, me dit le capitaine en me donnant

un coup de crosse entre les deux épaules, tu veux nous trahir.

Moi mon officier ! Oh ! . . . .

Du silence et marchons !

Il n'y avait rien à dire, comme vous voyez. Nous passâmes à cinquante pas de la maison, sans que je pusse dire un mot à ma pauvre femme : j'enrageais que c'était une pitié. Enfin, par un éclairci, nous aperçûmes Muotta ; je le lui montrai du doigt, je n'osai plus parler. On voyait les Russes qui s'avançaient par la route.

C'est bien, dit le capitaine. Maintenant, il s'agit de nous conduire, sans être vus, le plus près possible de ces gaillards-là.

C'est bien facile, dis-je, il y a un endroit où le bois descend jusqu'à cinquante pas de la route.

Le même que celui où nous sommes.

Non, un autre ; il y a une plaine entre les deux ; mais le second bois empêchera qu'on nous voie sortir du premier.

Mènes nous à l'endroit en question, et prends garde qu'ils ne nous aperçoivent, car au premier mouvement qu'ils font, je t'assomme.

Nous revinmes sur nos pas ; car je désirais prendre toutes les précautions possibles pour que nous ne fussions pas vus, attendu que j'étais convaincu que le maudit capitaine ferait la chose comme il le disait. Au bout d'un quart d'heure nous arrivâmes à la lisière : il y avait un demi-quart de lieue à peu près d'un bois à l'autre. Tout paraissait tranquille autour de nous. Nous nous engageâmes dans l'espace vide, ça allait bien jusque là ; mais voilà qu'en arrivant à vingt pas de l'autre bois il en sortit une fusillade enragée ! . . . Oh ! mais, tiens, dis-je au capitaine, il parait que les Russes ont eu la même idée que vous. Je n'eus pas le temps d'en dire davantage ; il me sembla que la montagne me descendait sur la tête ;

c'était la crosse du fusil du capitaine, je vis du feu et du sang, puis je ne vis plus rien du tout et je tombai.

Lorsque je revins à moi, il faisait nuit ; je ne savais où j'étais, j'ignorais ce qui m'était arrivé, je ne me souvenais de rien, seulement j'avais la tête affreusement lourde, j'y portai la main ; je sentis mes cheveux collés à mon front ; je vis ma chemise pleine de sang : autour de moi il y avait des corps morts, alors je me rappelai tout.

Je voulus me lever ; mais il me sembla que la terre tremblait, et je fus forcé de m'accouder d'abord jusqu'à ce que mes esprits fussent un peu revenus. Je me souvins qu'une source coulait à quelques pas de l'endroit où j'étais, je m'y trainai sur mes genoux, je lavai ma blessure, j'avalai quelques gorgées d'eau, elles me firent du bien ; alors je pensai à ma pauvre femme, à l'inquiétude où elle devait être, cela me rendit mon courage, je m'orientai, et quoique chancelant encore, je me mis en route. Il parait que la troupe à laquelle j'avais servi de guide avait battu en retraite par le même chemin où je l'avais conduite ; car tout le long de la route je trouvai des cadavres, mais en moindre quantité, cependant, à mesure que j'avançais ; enfin il vint un moment où je n'en trouvai plus du tout, soit que la petite colonne eût changé de direction, soit qu'elle fût arrivée à l'endroit où l'ennemi avait cessé de la poursuivre. Je marchai encore un quart d'heure ; enfin j'aperçus la maison : entre le bois et elle, il y avait un espace vide où nous faisions pâturer nos bêtes, et aux deux tiers de cet espace, j'apercevais à la lueur de la lune quelque chose comme un homme couché ; je marchai vers l'objet en question. Au bout de quelques pas, il n'y avait plus de doute ; c'était un militaire ja voyais briller ses épaulettes, je me penchai vers lui ; c'était mon capitaine.

J'appelai alors, comme j'avais l'habitude de le faire quand je rentrais, pour annoncer de loin mon retour : ma femme reconnut ma voix et sortit ; je courus à elle, elle tomba presque morte dans mes bras ; elle avait passé une journée affreuse et pleine d'inquiétude. On s'était battu aux environs de la maison ; elle avait entendu toute la journée, la fusillade, et dominant la mousquéterie, le canon qui grondait dans la vallée.

Je l'interrompis pour lui montrer le corps du capitaine.

Est-il mort ? s'écria-t-elle.

Mort ou non, répondis-je, il faut le porter dans la maison : s'il est vivant encore, peut-être parviendrons-nous à le sauver ; s'il est mort, nous renverrons à son régiment ses papiers, qui peuvent être importans et ses épaulettes qui ont une valeur ; va préparer notre lit.

Rose courut à la maison, je pris le capitaine dans mes bras et je l'emportai en me reposant plus d'une fois ; car je n'étais pas bien fort moi-même ; enfin, j'arrivai tant bien que mal ; nous déshabillâmes le capitaine ; il avait trois coups de baïonnette dans la poitrine, mais cependant il n'était pas mort !

Dam ! j'étais assez embarrassé moi je ne suis pas médecin ; mais je pensai que le vin, qui fait du bien à l'intérieur, ne put pas faire de mal à l'extérieur ; je versai une bouteille du meilleur dans une soupière, je trempai dedans des compresses, et je les lui appliquai sur ses blessures. Pendant ce temps ma femme qui comme toutes les paysannes de nos Alpes, connaissait certaines herbes bienfaisantes, sortit pour tâcher d'en cueillir au clair de lune, heure à laquelle elles ont plus de vertu.

Il parait que mes compresses faisaient du bien au capitaine ; car au bout de dix minutes il poussa un soupir et au bout d'un quart d'heure il ouvrit les

yeux, mais sans rien voir encore ; on m'aurait donné plein la chambre d'or, que je n'aurais pas été plus content. Enfin ses regards reprirent de la vie, et, après avoir erré autour de la chambre, ils s'arrêtèrent sur moi : je vis qu'il me reconnaissait.

Eh bien ! capitaine lui dis-je tout joyeux . . . si vous m'aviez tué cependant !

Je fis un bond en entendant cela ; le mot était magnifique d'évangélisme ! . . .

Quinze jours après,continua le vieillard, le capitaine rejoignit son régiment ; le surlendemain un aide de camp m'apporta cinq cents francs de la part du général Masséna ; alors j'achetai la maison que je tenais en location, ainsi que la prairie qui est à l'entour.

Et comment s'appelait le capitaine ?

Je ne le lui ai pas demandé.

Ainsi ce vieillard avait été assassiné par un homme, il avait sauvé la vie à son assassin, et il n'avait eu dans le cœur ni assez de ressentiment du mal qu'il avait reçu, ni assez d'orgueil du bien qu'il avait fait, pour désirer savoir le nom de celui qui lui devait la vie et à qui il avait failli devoir la mort.

Je serai plus curieux que vous ne l'avez été, répondis-je, car je veux savoir comment vous vous appelez, vous.

Jacques Elsener, pour vous servir, dit le vieillard en ôtant son chapeau pour me saluer, et en découvrant, du même coup et sans y penser, la cicatrice que lui avait faite la crosse du fusil du capitaine.

En ce moment Pierrot se mit à braire ; cinq minutes après Fidèle accourut, et au premier détour du chemin nous aperçûmes Marianne qui nous attendait sur le seuil de la maison.

Ma fille, dit Jacques, je te ramène un brave monsieur qui vient nous demander à coucher et à souper.

Qu'il soit le bien venu dit Marianne ; la maison est petite et la table étroite ; mais cependant il y a

place pour le voyageur ; et elle prit mon sac et mon bâton pour les emporter dans ma chambre.

Hein comme elle parle, dit Jacques en la voyant s'éloigner avec un sourire : c'est qu'elle a reçu une éducation de demoiselle, cette pauvre Marianne ; c'est la fille du maître d'école de Goldau.

Mais, dis-je, me rappelant la catastrophe arrivée en 1806, au village que Jacques venait de nommer, sa famille n'habitait pas ce pays lors de la chute de la montagne qui l'a écrasé ?

Si fait me répondit Jacques : mais Dieu a préservé le père et les enfans : la mère seule a péri.

Est-ce-que votre belle-fille consentira à me donner des détails sur cet événement ?

Tout ce que vous voudriez, quoiqu' elle fût bien jeune lorsqu'il est arrivé ; mais son père le lui a raconté si souvent, qu'elle se le rappelle comme si la chose était d'hier ; à bas, Fidèle—Excusez, Monsieur, c'est sa manière de vous faire de son côté, les honneurs de la maison.

En effet, Fidèle sautait aprés moi comme si nous eussions été de vieilles connaissances : peut-être flairait-il le chasseur.

Maintenant me dit Jacques, si vous n'êtes pas trop fatigué et que vous vouliez monter sur la petite montagne qui est derrière ma maison, vous embrasserez d'un seul coup d'œil le champ de bataille de Muotta-Thal ; pendant ce temps, Marianne préparera ses petites affaires.

Je suivis mon guide en appelant Fidèle qui marcha derrière nous pendant vingt pas à peu près ; mais arrivé là, il s'arrêta en remuant la queue, nous regarda quelques temps ; puis voyant que nous continuions notre route il retourna en arrière s'arrêtant pour nous regarder de dix pas en dix pas ; puis enfin il alla s'asseoir sur le seuil de la porte, aux derniers rayons du soleil couchant.

Il paraît que Fidèle n'est pas des nôtres, dis-je à Jacques, car tout dans cette famille me semblait tellement uni, que je cherchais la raison des plus simples choses, sûr d'y trouver toujours un mystère d'intimité.

Oui, oui, me répondit le vieillard, du temps de mon pauvre François, Fidèle aimait également tout le monde ici, car tout le monde était heureux ; mais depuis que nous l'avons perdu, il s'est attaché à sa veuve ; il paraît que c'est elle qui a le plus souffert ; cependant j'étais le père, moi. Enfin Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté, sa volonté soit faite !

Je suivis avec respect ce vieillard si simple et si résigné dans sa douleur et nous arrivâmes au sommet de la petite colline d'où l'on découvrait une partie de la vallée depuis Muotta jusqu' à Schonembuch : à droite, nous apercevions la cîme de la montagne, qu'on a appelée depuis 99, *le pas des Russes ;* deux lieues au-delà de Muotta le mont Pragel fermait la vallée et la séparait de celle de Klon, qui commence à l'autre versant de la montagne et qui descend jusqu' à Nœfels. Nous dominions la place même, où était venue se briser sur nos baïonnettes la sauvage réputation de Suwarow, et où le géant du nord venu au pas de course de Moscou, fut obligé de battre en retraite lui-même, après avoir écrit à Korsakoff et à Jallachich, qui avait été battus par Lecourbe et par Molitor : "Je viens réparer vos " fautes, tenez ferme comme des murailles. Vous " me répondez sur votre tête de chaque pas que vous " ferez en arrière." Quinze jours après, celui qui avait écrit cette lettre, battu et fuyant lui-même, après avoir laissé dans les montagnes huit mille hommes et dix pièces de canons, traversait la Reuss sur un pont formé a la hâte par deux sapins que ses officiers avaient joints avec leurs écharpes.

Je restai là une heure à peu près à examiner toute cette vallée, si tourmentée alors et aujourd' hui si

tranquille. Au premier plan, j'avais la maison, s'élevant au milieu de sa pelouse verte, ombragée par un immense noyer, avec sa cheminée dont la fumée s'élevait perpendiculairement, tant l'atmosphère était calme; au second plan, le village de Muotta, assez rapproché de moi pour que je visse ses maisons, mais trop éloigné pour que je distinguasse ses habitans. Enfin, à l'horizon, le mont Pragel, dont la cîme neigeuse empruntait une teinte de rose aux derniers rayons du soleil.

Il y a entre le marin et le montagnard une grande ressemblance, c'est qu'ils sont religieux l'un et l'autre; cela tient à la puissance du spectacle qu'ils ont incessamment sous les yeux, aux dangers éternels qui les entourent et à ces grands cris de la nature qui se font entendre sur la mer et dans la montagne! A nous autres habitans des villes, rien n'arrive de grand; la voix du monde couvre celle de Dieu, il nous faut, pour retrouver un peu de poésie, aller la chercher au milieu des vagues, ces montagnes de l'Océan, ou au milieu des montagnes, ces vagues de la terre. Alors pour peu que nous soyons nés poêtes ou religieux, ce qui est souvent la même chose, nous sentons se réveiller dans notre cœur une fibre qui frémit, nous sentons vibrer dans notre âme une voix qui chante, et nous comprenons bien que cette fibre et cette voix n'étaient pas absentes mais endormies; que c'était le monde qui pesait sur elles, et qu'aux ailes de la poésie et de la religion, comme à celles des aigles, il faut la solitude et l'immensité. Alors on comprend parfaitement la résignation du montagnard et du matelot, tant qu'il erre dans les glaciers, tant qu'il vogue sur l'Océan. Là l'espace est trop grand pour qu'il sente dans toute sa profondeur la perte d'une personne aimée; ce n'est que lorsqu'il rentre dans sa cabane ou dans son chalet qu'il s'aperçoit qu'il y a une mère de moins au foyer,

entre lui et son fils, ou qu'il manque un enfant à table, entre lui et sa femme; ce n'est qu'alors que ses yeux, qu'il avait portés hauts et résignès, tant qu'il avait pu voir le ciel où est allée l'âme, une fois qu'ils ont perdu le ciel de vue, s'inclinent en pleurant vers la terre qui renferme le corps.

Le vieillard me frappa sur l'épaule ; Fidèle venait annoncer que le souper était prêt.

ALEXANDRE DUMAS.

Un cuisinier passionné.

MON premier soin, en rentrant, fut de m'informer à M. Martin Zit, maître de *la Vittoria*, où je pourrais trouver le cordon-bleu (cuisinier) demandé. M. Martin Zit me répondit que cela tombait à merveille, et qu'il avait justement mon affaire sous la main. Au premier abord, cette réponse me satisfit si complètement, que je montai à ma chambre sans insister davantage ; mais, arrivé là, je pensai qu'il n'y avait pas de mal à prendre quelques renseignements préalables sur les qualités morales de notre futur compagnon de voyage. En conséquence, j'interrogeai un des serviteurs de l'hôtel, qui me répondit que je pouvais être d'autant plus tranquille sous ce rapport, que c'était son propre cuisinier que me donnait M. Martin. Malheureusement cette abnégation, loin de me rassurer de la part de mon hôte, ne fit qu'augmenter mes craintes. Si M. Martin était content de son cuisinier, comment s'en défaisait-il en faveur du premier étranger venu ? S'il n'en était pas content, si peu difficile que je sois j'en aimais autant un autre. Je descendis donc chez M. Martin, et je lui de-

mandai si je pouvais réellement compter sur la probité et la science de son protégé. M. Martin me répondit en me faisant un éloge pompeux des qualités de Giovanni Cama. C'était à l'entendre, l'honnêteté en personne, et, ce qui était bien de quelque importance aussi pour l'emploi que je comptais lui confier, l'habileté la plus parfaite. Il avait surtout la réputation du meilleur *friteur*,—qu'on me passe le mot, je n'en connais pas d'autre pour traduire *frittatore*,—non-seulement de la capitale, mais du royaume. Plus M. Martin enchérissait sur ses éloges, plus mon inquiétude augmentait. Enfin je me hasardais à lui demander comment, possédant un tel trésor, il consentait à s'en séparer.

Hélas ! me répondit en soupirant M. Martin, c'est qu'il a malheureusement pour moi qui reste à Naples, un défaut qui devient sans importance pour vous qui allez en Sicile.

Et lequel ? m'informai-je avec inquiétude.

Il est *appassionato*, me répondit M. Martin. J'éclatai de rire.

C'est qu'en passant devant la cuisine, M. Martin m'avait fait voir Cama à son fourneau, et que Cama, dans toute sa personne, depuis le haut de sa grosse tête, jusqu'à l'extrémité de ses longs pieds, était bien l'homme du monde auquel me paraissait convenir le moins une pareille épithète ; d'ailleurs un cuisinier *passionné*, cela me paraissait mythologique au premier degré. Cependant, voyant que mon hôte me parlait avec le plus grand sérieux, je continuai mes questions.

Et passionné de quoi ? demandai-je.

De Roland, me répondit M. Martin.

De Roland ? répétai-je croyant avoir mal entendu.

De Roland, reprit M. Martin avec une consternation profonde.

Ah ça, dis-je, commençant à croire que mon hôte

se moquait de moi, il me semble, mon cher monsieur Martin, que nous parlons sans nous entendre. Cama est passionné de Roland, qu' est-ce que cela veut dire ?

Avez-vous jamais été au môle ? me demanda M. Martin.

A l'instant où je suis entré, je venais de la lanterne même.

Oh ! mais ce n'est pas l'heure.

Comment, ce n'est pas l'heure ?

Non. Pour que vous comprissiez ce que je veux dire, il faudrait que vous y eussiez été le soir quand les improvisateurs chantent. Y avez-vous jamais été le soir ?

Comment voulez-vous que j'y aie été le soir ? je suis arrivé ici depuis ce matin seulement, et il est deux heures de l'après-midi.

C'est juste. Eh bien ! vous avez quelquefois, parmi les proverbes traditionnels sur Naples, entendu dire que, lorsque le lazzarone a gagné deux sous, sa journée est faite.

Oui.

Mais savez-vous comment il divise ses deux sous ?

Non. Ya-t-il indiscrétion à vous le demander ?

Pas le moins du monde.

Contez-moi cela alors.

Eh bien ! il y a un sou pour le macaroni, deux liards pour le *cocomero*, un liard pour le *sambreco*, et un liard pour l'improvisateur. L'improvisateur est, après la pâte qu'il mange, l'eau qu'il boit et l'air qu'il respire, la chose la plus nécessaire au lazzarone. Or, que chante presque toujours l'improvisateur ? Il chante le poëme du divin Arioste, *l'Orlando Furioso*. Il en résulte que, pour ce peuple primitif, aux passions exaltées, à la tête ardente, la fiction devient réalité ; les combats des paladins, les félonies des géants ; les malheurs des châtelaines,

ne sont plus de la poésie, mais de l'histoire; il en faut bien une au pauvre peuple qui ne sait pas la sienne. Aussi s'éprend il de celle-là. Chacun choisit son héros et se passionne pour lui ; ceux-ci pour Renaud, ce sont les jeunes têtes ; ceux-la pour Roland, ce sont les cœurs amoureux ; quelques-uns pour Charlemagne, ce sont les gens raisonnables. Il n'y a pas jusqu'à l'enchanteur Merlin qui n'ait ses prosélytes. Eh bien ! comprenez vous maintenant ? Cet animal de Cama est passionné de Roland.

Parole d'honneur ?

C'est comme je vous le dis.

Eh bien ! qu'est-ce-que cela fait ?

Ce que cela fait ?

Oui.

Cela fait que, lorsque vient l'heure de l'improvisation, il n'y a pas moyen de le retenir à la cuisine, ce qui est assez gênant, vous en conviendrez, dans une maison comme la nôtre, où il descend des voyageurs à toute heure du jour et de la nuit. Enfin, cela ne serait rien encore. Mais attendez donc, c'est qu'il y a ici un valet de chambre, qui est renaudiste, et que si, sans y penser, j'ai le malheur de l'envoyer à la cuisine au moment du dîner, alors tout est perdu. La discussion s'engage sur l'un ou sur l'autre de ces deux braves paladins, les gros mots arrivent, chacun exalte son héros et rabaisse celui de son adversaire, il n'est plus question que de coups d'épée, de géants occis, de châtelaines délivrées. De la cuisine, plus un mot ; de sorte que le pot-au-feu se consume, les broches s'arrêtent, le rôti brule, les sauces tournent, le dîner est mauvais, les voyageurs se plaignent, l'hôtel se vide, et tout cela parce qu'un gredin de cuisinier s'est mis en tête d'être fanatique de Roland ! Comprenez-vous maintenant ?

Tiens, c'est drôle.

Mais non, c'est que ce n'est pas drôle du tout, sur-

tout pour moi, mais, quant à vous, cela doit vous être parfaitement égal. Une fois en Sicile, il n'aura plus là son damné improvisateur et son enragé valet de chambre qui lui font tourner la tête. Il rôtira, il fricassera à merveille, et de plus, il fera tout pour vous, si vous lui dîtes seulement une fois tous les huit jours qu'Angélique est une drôlesse, et Médor un polisson.

Je le lui dirai.

Vous le prenez donc ?

Sans doute, puisque vous m'en répondez. On fit monter Cama. Cama fit quelques objections sur le peu de temps qu'il avait pour se préparer à un pareil voyage, et sur les dangers qu'il pourrait y courir, mais dans la conversation, je trouvai moyen de placer un mot gracieux pour Roland. Aussitôt Cama écarquilla ses gros yeux, fendit sa bouche jusqu'aux oreilles, se mit à rire stupidement, et séduit par notre communauté d'opinion sur le neveu de Charlemagne, se mit entièrement à ma disposition.

ALEXANDRE DUMAS.

Catane.

NOTRE réveil fut moins pittoresque que la veille : je me crus en face d'une église tendue de noir pour un enterrement. Nous étions dans le port de Catane.

Catane se lève comme une île entre deux rivières de lave. La plus ancienne, et qui enveloppe sa droite, est de 1381 ; la plus moderne, et qui presse sa gauche, est de 1669. Saisie par l'eau, qu'elle a commencé par refouler à la distance d'un quart de

lieue, cette lave enfin finit par se refroidir comme une immense falaise pleine d'excavations bizarres et sombres qui semblent autant de porches de l'enfer, et qui, par un contraste bizarre, sont toutes peuplées de colombes et d'hirondelles. Quant au fond du port, il a été comblé, et les petits bâtiments seuls peuvent maintenant y entrer.

ALEXANDRE DUMAS.

Causerie.

UNE des choses les plus rares à rencontrer à l'étranger est pour un Français cette bonne et franche causerie parisienne, dont on ne sent le prix que lorsqu'on l'a perdue et qu'on la cherche vainement. Je me rappelle qu'un jour une provinciale demandait devant moi à Madame Nodier qui lui parlait de nos soirées a l'Arsenal :—Madame faites-moi le plaisir de me dire qui mène la conversation chez vous.—Oh ! mon Dieu, répondit Madame Nodier, personne ne la mène, ma chère amie ; elle va toute seule. Cela étonna beaucoup la provinciale, qui croyait que la conversation, comme une fille honnête, a besoin d'être dirigée par une gouvernante.

Eh bien, cette conversation insoucieuse, frivole, profonde, colorée, légère, poétique, Protée aux mille formes, fée insaisissable, Ondine bondissante, qui nait d'un rien, s'attache à un caprice, s'élève par l'enthousiasme, retombe avec une plaisanterie, se prolonge par l'intimité, meurt par l'insouciance, se rallume à une étincelle, brille de nouveau comme un incendie, s'éteint tout à coup comme un météore pour renaître, sans que l'on sâche pour-

quoi ni comment ; cette conversation dont notre esprit altéré était plus avide que l'estomac le plus exigeant ne le sera jamais d'un bon dîner, nous la retrouvâmes chez le prince Corsini. Le prince se rappelait Paris, la duchesse de Carigliano le devinait. Quant à la princesse, elle est Russe, et l'on sait la difficulté que nous avons nous-mêmes à distinguer une Russe d'une Française. On parla de tout et de rien, de bal, de politique, de Jockey-Club, de toilette, de poésie, de théâtre, de métaphysique, et on se leva de table après avoir, sans qu'aucun de nous pût dire de quoi il avait été question, échangé assez d'idées pour défrayer pendant une année une petite ville de province.

ALEXANDRE DUMAS.

Le Père de Bellini.

JE demandai à mon guide s'il connaissait M. Bellini père. A cette demande il se retourna vivement, et me montrant un vieillard qui passait dans une petite voiture attelée d'un cheval :—Tenez, me dit-il, le voilà, qui va à la campagne.

Je courus à la voiture, que j'arrêtai pensant, qu'on n'est jamais indiscret quand on parle à un père de son fils, et d'un fils comme celui-là surtout. En effet, au premier mot que je lui en dis, le vieillard me prit les mains en me demandant s'il était bien vrai que je le connusse. Alors je tirai de mon portefeuille une lettre de recommendation qu'au moment de mon départ de Paris, Bellini m'avait donné pour la duchessc de Noja, et je lui demandais s'il connaissait cette écriture. Le pauvre père ne me

répondit qu'en me la prenant des mains et en baisant l'adresse, puis, se retournant de mon côté :

Oh ! c'est que vous ne savez pas, dit-il, comme il est bon pour moi ! Nous ne sommes pas riches: eh bien ! à chaque succès, je vois arriver un souvenir de lui, et chaque souvenir a pour but de donner un peu d'aisance et de bonheur à ma vieillesse. Si vous veniez chez moi, je vous montrerais une foule de choses que je dois à sa piété. Chacun de ses succès traverse les mers et m'apporte un bien-être nouveau. Cette montre, c'est de *Norma;* cette petite voiture et ce cheval, c'est une partie du produit des *Puritains.* Dans chaque lettre qu'il m'écrit, il me dit toujours qu'il viendra ; mais il y a si loin de Paris à Catane, que je ne crois pas à cette promesse, et que j'ai bien peur de mourir sans le revoir. Vous le reverrez, vous.

Mais oui, repondis-je, car je croyais le revoir ; et si vous avez quelque commission pour lui . . .

Non. Que lui enverrai-je, moi ? ma bénédiction ? Pauvre enfant ! je la lui donne le matin et le soir. Vous lui direz que vous m'avez fait passer un jour heureux en me parlant de lui ; puis, que je vous ai embrassé comme un vieil ami. Le vieillard m'embrassa.

Mais vous ne lui direz pas que j'ai pleuré. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, c'est de joie que je pleure. Et c'est donc vrai qu'il a de la réputation, mon fils ?

Mais une très grande, je vous assure.

Quelle étrange chose ! Et qui m'aurait dit cela quand je le grondais de ce qu'au lieu de travailler, il était là, battant la mesure avec son pied et faisant chanter à sa sœur tous nos vieux airs siciliens ? Enfin, tout cela est écrit là-haut. C'est égal, je voudrais bien le revoir avant de mourir. Est-ce que votre ami le connait aussi, mon fils ?

Certainement.

Personnellement ?

Personnellement. Mon ami est lui-même le fils d'un musicien distingué.

Appelez-le donc alors, je veux lui serrer la main aussi, à lui.

J'appelai Jadin, qui vint. Ce fut son tour alors d'être choyé et caressé par le pauvre vieillard, qui voulait nous ramener chez lui et voulait passer la journée avec nous. Mais c'était chose impossible : il allait à la campagne, et l'emploi de notre journée était arrêté. Nous lui promîmes d'aller le voir si nous repassions à Catane ; puis il nous serra la main et partit. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il me rappela. Je courus à lui.

Votre nom me dit-il ; j'ai oublié de vous demander votre nom.

Je le lui dis, mais ce nom n'éveilla en lui aucun souvenir. Ce qu'il connaissait de son enfant même, ce n'était pas l'artiste, c'était le bon fils.

Alexandre Dumas, Alexandre Dumas, répéta-t-il deux ou trois fois. Bon, je me rappellerai que celui qui portait ce nom-là m'a donné de bonnes nouvelles de mon. . . . . Alexandre Dumas, adieu, adieu ! Je me rappellerai votre nom ; adieu !

Pauvre vieillard ! je suis sûr qu'il ne l'a pas oublié, car les nouvelles que je lui donnais, c'étaient les dernières qu'il devait recevoir !

ALEXANDRE DUMAS.

La buona mano.

A L'HEURE dite, le *legno* est à la porte. En Italie le mot *legno* s'applique à tout ce qui transporte ; c'est

aussi bien une barque qu'un carrosse à six chevaux, un cabriolet qu'un bateau à vapeur. *Legno* est le mâle de *roba ; legno et roba* sont le fond de la langue. *Le legno* est une infâme brouette, il ne faut point y faire attention ; il n'y en a pas d'autres dans les écuries du *padrone*. D'ailleurs on n'y sera pas plus mal que dans une diligence. La seule question dont il reste à s'occuper, est celle de la *buona mano*, c'est à dire du pourboire. C'est là une grande affaire, et elle demande à être conduite sagement. Du pourboire dépend le temps qu'on restera en voyage ; ce temps varie, au gré du cocher, de six à douze heures. Un prince russe de nos amis, qui avait oublié de se faire donner des renseignements à ce sujet, est même resté vingt-quatre heures en route, et a passé une fort mauvaise nuit.

Voici l'histoire ; nous reviendrons ensuite à la *buona mano*.

Le Prince C . . était arrivé avec sa mère et un domestique allemand à Livourne ; comme tout voyageur qui arrive à Livourne, il avait cherché anssitôt les moyens de partir le plus vite possible. Or, ainsi que nous l'avons dit, les moyens viennent au-devant de vous, il ne s'agit que de savoir en faire usage.

Le *vetturino* avait su des *facchini* qui avaient porté les malles, qu'il avait affaire à un Prince. En conséquence, il lui avait demandé douze piastres au lieu de dix ; et de son côté au lieu de lui en offrir cinq, le Prince lui avait répondu :—C'est bon, je vous donnerai douze piastres ; mais je ne veux pas être ennuyé à chaque relai par les cochers, et vous vous chargerez de la *buona mano*— *Va bene*, avait répondu le vetturino ; en conséquence, le Prince C . . . avait donné ses douze piastres, et le *legno* était parti au galop, emportant lui et toute sa roba. Il était neuf heures du matin ; selon son calcul, le Prince

devait être à Florence vers les trois ou quatre heures de l'après midi.

A un quart de lieue de Livourne, les chevaux s'étaient ralentis tout naturellement, et s'étaient mis à marcher au pas. Quant au cocher, il chantait sur son siége, ne s'interrompant que pour causer avec ses connaissances ; mais bientôt, comme on cause mal en marchant, il s'arrêta toutes les fois qu'il trouva l'occasion de causer.

Le Prince supporta ce manége pendant une demi-heure ou trois quarts d' heures ; mais au bout de ce temps, calculant qu'il avait fait à peu près un mille, il mit la tête à la portière en criant, dans le plus pur toscan—*Avanti! avanti! tirate via.*

Combien donnerez vous de bonne-main ? demanda le cocher en même idiome.

Que venez-vous me parler de bonne-main ? dit le Prince ; j'ai donné douze piastres à votre maître, à condition qu'il se chargerait de tout.

La bonne-main ne regarde pas les maîtres, répondit le cocher ; combien donnerez-vous de bonne-main ?

Pas un sou, j'ai payé.

Alors s'il plaît à Votre Excellence, nous irons au pas.

Comment ! nous irons au pas ; mais votre maître s'est engagé à me conduire en six heures à Florence.

Où est le papier ? demanda le cocher.

Le papier ? est-ce qu'il y avait besoin de faire un papier pour cela ?

Vous voyez bien que, si vous n'avez pas le papier, vous ne pouvez pas me forcer.

Ah ! je ne puis pas te forcer ? dit le Prince.

Non, Votre Excellence.

Eh bien ! c'est ce que nous allons voir.

C'est ce que nous allons voir, répéta tranquillement le cocher ; et il remit son attelage au pas.

Frantz, dit en Saxon le Prince à son domestique, descendez, et donnez une volée à ce drôle.

Frantz descendit de la voiture sans faire la moindre observation, enleva le cocher de son siége, le rossa avec une gravité tout allemande, le remit sur son siége; puis, lui montrant le chemin: *Vorwaerts*, lui dit-il; et il se rassit près de lui. Le cocher se remit en route; seulement il marcha un peu plus doucement qu'auparavant. On se lasse de tout, même de battre un cocher. Le Prince, convaincu que, d'une façon ou d'une autre, il finirait toujours par arriver, invita sa mère à s'endormir, et s'enfonçant dans son coin, il lui donna l'exemple.

Le cocher mit six heures pour aller de Livourne à Pontedera; c'était quatre heures de plus qu'il ne fallait; puis, arrivé à Pontedera, il invita le Prince à descendre en lui annonçant qu'il fallait changer de voiture.

Mais, dit le prince, j'ai donné douze piastres à votre maître à la condition expresse qu'on ne changerait pas de voiture.

Où est le papier ? demanda le cocher.

Mais vous savez bien, drôle, que je n'en ai pas.

Eh bien si vous n'avez pas de papier, on changera de voiture.

Le prince avait grande envie de rosser cette fois le cocher lui-même; mais il vit, aux mines de ceux qui entouraient la voiture, que ce ne serait pas prudent. En conséquence, il descendit du *legno;* on jeta sa roba sur le pavé, et au bout d'une heure d'attente à peu près, on lui amena une mauvaise charrette disloquée, et deux chevaux qui n'avaient que le souffle.

En toute autre circonstance, le prince qui est généreux à la fois comme un grand seigneur russe et comme un artiste Français aurait donné un louis de guides; mais il était tellement dans son droit,

que céder lui parut d'un mauvais exemple et qu'il résolut de s'entêter. Il monta donc dans sa charrette, et, comme le nouveau cocher était prévenu qu'il n'y avait pas de bonne-main, il repartit au pas au milieu des rires et presque des huées de tous les assistants.

Cette fois les chevaux étaient si misérables, que c'eût été conscience d'exiger qu'ils allâssent autrement qu'au pas. Le prince mit donc six autres heures à aller de Pontedera à Empoli.

En entrant à Empoli, le cocher arrêta sa voiture et s'en vint à la portière :

· Son Excellence couche ici, dit-il au prince.

Comment ! je couche ici. Est-ce que nous sommes à Florence ?

Non Excellence ; nous sommes à Empoli, une charmante ville.

J'ai payé douze piastres à ton maître pour aller coucher à Florence et non à Empoli. J'irai coucher à Florence.

Où est le papier, Excellence ?

Va-t-en au diable avec ton papier.

Votre Excellence n'a pas de papier ? Non.

Bien, dit le cocher en remontant sur son siége.

Que dis-tu ? cria le prince.

Je dis très-bien répondit le cocher en fouettant ses haridelles.

Et pour la première fois depuis Livourne, le prince se sentit emporté au petit trot. L'allure lui parut de bon présage ; il mit la tête à la portière ; les rues étaient pleines de monde et les fenêtres illuminées ; c'était la fête de la madone d'Empoli, qui passa pour fort miraculeuse. En traversant la grande place il vit qu'on dansait.

Le prince était occupé à regarder ce monde, ces illuminations et ces danses, quand tout à coup il s'aperçut qu'il entrait sous une espèce de voûte ; aussitôt la voiture s'arrêta.

Où sommes nous ? demanda le prince.

Sous la remise de l'auberge, Excellence.

Pourquoi sous la remise ?

Parce que ce sera plus commode pour changer de chevaux.

Allons allons, dépêchons, dit le prince.

Subito, répondit le cocher.

Le prince savait déjà qu'il y a certains mots dont il faut se défier en Italie, attendu qu'ils veulent toujours dire le contraire de ce qu'ils promettent. Cependant, voyant qu'on détachait les chevaux, il ferma la glace de la voiture, et attendit. Au bout d'une demi-heure d'attente, il baissa la glace, et se penchant hors de la voiture :

Eh bien ? dit-il. Personne ne lui répondit.

Frantz ! cria le prince ; Frantz !

Monsieur, répondit Frantz en se réveillant en sursaut.

Mais où diable sommes nous donc ?

Je n'en sais rien, monseigneur.

Comment tu n'en sais rien.

Non. Je me suis endormi, et je me réveille.

Oh ! mon Dieu ! s'écria la princesse nous sommes dans quelque caverne de voleurs.

Non, dit Frantz, nous sommes sous une remise.

Eh bien ! ouvre la porte et appelle quelqu'un, dit le prince.

La porte est fermée, répondit Frantz.

Comment ! fermée ? s'écria à son tour le prince en sautant en bas de la voiture.

Voyez plutôt, monseigneur.

Le prince secoua la porte de toute ses forces, elle était parfaitement fermée ; le prince appela à tuetête, personne ne répondit ? le prince chercha un pavé pour enfoncer la porte, il n'y avait pas de pavé.

Or, comme le Prince était avant tout un homme d'un sens exquis, après s'être assuré qu'on ne pou-

vait pas ou qu'on ne voulait pas l'entendre, il résolut de tirer le meilleur parti possible de sa position, remonta dans la voiture, ferma les glaces, s'assura à tout hasard que ses pistolets étaient à sa portée, souhaita le bonsoir à sa mère, étendit les jambes sur la banquette de devant et s'endormit; Frantz en fit autant sur son siége, il n'y eut que la princesse qui resta les yeux tout grands ouverts, ne doutant pas qu'elle ne fût tombée dans quelque guet-apens.

La nuit se passa sans alarmes. A sept heures on ouvrit la porte de la remise, et un voiturin parut à la porte avec deux chevaux.

Eh! n'y-a-t-il pas ici des voyageurs pour Florence? demanda le voiturin avec un ton de bonhomie parfait et comme s'il faisait là une question toute naturelle.

Le Prince ouvrit la portière et sauta hors de la voiture, dans l'intention d'étrangler celui qui lui faisait cette question; mais voyant que ce n'était point son conducteur de la veille, il pensait qu'il pourrait bien châtier, sinon le bon pour le mauvais, du moins l'innocent pour le coupable; il se contint donc.

Où est le cocher qui nous a amenés ici? demanda-t-il tout pâle de colère, mais avec le plus grand sang-froid apparent et répondant à une question par une autre question.

Peppino, que votre Excellence veut dire?

Le cocher de Pontedera?

Eh bien c'est Peppino.

Alors où est Peppino?

Il est en route pour retourner chez lui.

Comment, en route pour retourner chez lui?

Oui, oui, comme c'était fête à Empoli, nous avons bu et dansé ensemble toute la nuit, et ce matin, il y a une heure, il m'a dit: Gaëtano, tu vas prendre les chevaux, et tu iras chercher deux voyageurs et un domestique qui sont sous la remise de la *Croix d'Or*; tout est payé, excepté la bonne-main. Alors je lui

ai demandé, moi, comment il se faisait qu'il y avait des voyageurs sous une remise, au lieu d'être dans une chambre. Ah bien, ce sont des Anglais qu'il m'a dit, ils ont eu peur qu'on ne leur donne pas de draps blancs, et ils ont mieux aimé coucher dans leur voiture. Comme je sais que les Anglais sont tous des originaux, j'ai dit: c'est bon, alors j'ai vidé encore un fiasco, j'ai éte chercher mes chevaux, et me voilà. Est-il de trop bonne heure? Je reviendrai.

Non sacredieu, dit le Prince, atteler et ne perdons pas une minute; il y a une piastre de bonne-main si nous sommes dans trois heures à Florence.

Dans trois heures, mon Prince, dit le voiturier; oh il ne faut pas tant que cela. Du moment où il y a une piastre de bonne-main j'espère bien que dans deux heures nous y serons.

Dieu vous entende, mon brave homme, dit la Princesse.

Le premier soin du Prince, après avoir déjeuné, car ni lui, ni la Princesse n'avaient mangé depuis la veille au matin, fut d'aller déposer sa plainte.

Avez-vous un papier? demanda le chef du *buon governo.*

Non, dit le Prince.

Eh bien je vous conseille de laisser la chose tomber à l'eau; seulement la prochaine fois ne donnez que cinq piastres au maître, et donnez une piastre et demie aux conducteurs; vous aurez cinq et demie d'économie, et vous arriverez dix-huit heures plus tôt.

Depuis ce temps le Prince n'a pas manqué chaque fois que l'occasion se présentait, de suivre le conseil du président du *buon governo*, et il s'en est toujours bien trouvé.

La morale de ceci est qu'en sortant de Livourne, il faut tirer sa montre, la mettre devant les yeux du cocher, et lui dire:

Il y a cinq paoli de bonne-main si nous sommes dans deux heures à Pontedera. On y sera en deux heures.

On usera du même procédé en sortant de Pontedera et d'Empoli, et en six heures, six heures et demie au plus tard, on sera à Florence; on mettrait deux heures de plus en prenant la poste.

ALEXANDRE DUMAS.

Napoléon et Lucien.

Si vous voulez me suivre maintenant dans les rues tortueuses de Milan, nous nous arrêterons un instant en face de son Dôme miraculeux ; mais comme nous le reverrons plus tard, et en détail, je vous inviterai à prendre promptement à gauche, car un de ces scènes qui se passent dans une chambre et qui retentissent dans un monde, est prête à s'accomplir.

Entrons donc au Palais Royal, montons le grand escalier, traversons quelques uns de ces appartemens qui viennent d'être si splendidement décorés par le pinceau d'Appiani: nous nous arrêterons devant ces fresques qui représentent les quatre parties du monde, et devant le plafond où s'accomplit le triomphe d'Auguste ; mais, à cette heure, ce sont des tableaux vivans qui nous attendent, c'est de l'histoire moderne que nous allons écrire.

Entrebaîllons doucement la porte de ce cabinet, afin de voir sans être vus. C'est bien: vous apercevez un homme, n'est-ce pas ? et vous le reconnaissez à la simplicité de son uniforme verte, à son pantalon collant de cachemire blanc, à ses bottes assouplies et montant jusqu'au genou. Voyez sa tête modelée comme un

marbre antique ; cette étroite mèche de cheveux noirs qui va s'amincissant sur son large front ; ces yeux bleus dont le regard s'use à percer le voile de l'avenir; ces lèvres pressées, qui recouvrent deux rangés de perles dont une femme serait jalouse. Quel calme !—c'est la conscience de la force, c'est la sérénité du lion—Quand cette bouche s'ouvre, les peuples écoutent ; quand cet œil s'allume, les plaines d'Austerlitz jettent des flammes comme un volcan ; quand ce sourcil se fronce, les rois tremblent. A cette heure, cet homme commande à cent vingt millions d'hommes, dix peuples chantent en chœur *l'hosanna* de sa gloire en dix langues différentes ; car cet homme c'est plus que César ; c'est autant que Charlemagne ;— c'est Napoléon le Grand, le Jupiter Tonnant de la France.

Après un instant d'attente calme, il fixe ses yeux sur une porte qui s'ouvre ; elle donne entrée à un homme vêtu d'un habit bleu, d'un pantalon gris collant, audessous du genou duquel montent, en s'échancrant en cœur, des bottes à la hussarde. En jetant les yeux sur lui, nous lui trouverons une ressemblance primitive avec celui qui paraît l'attendre. Cependant il est plus grand, plus maigre, plus brun :—celui-là c'est Lucien, le vrai Romain, le republicain des jours antiques, la barre de fer de la famille.*

Ces deux hommes, qui ne s'étaient pas revus depuis Austerlitz jetèrent l'un sur l'autre un de ces regards qui vont fouiller les âmes ; car Lucien était le seul qui eût dans les yeux la même puissance que Napoléon.

Il s'arrêta après avoir fait trois pas dans la chambre. Napoléon marcha vers lui et lui tendit la main. Mon frère, s'écria Lucien en jetant les bras autour du cou de son aîné—mon frère ! que je suis heureux de vous revoir !

* Le Prince de Canino n'avait point encore à l'époque ou j'écrivais ces lignes, publié ses Mémoires.

Laissez nous seuls, messieurs, dit l'empereur, faisant signe de la main à un groupe. Les trois hommes qui le formaient s'inclinèrent et sortirent sans murmurer une parole, sans répondre un mot. Cependant ces trois hommes qui obéissaient á un geste, c'étaient Duroc, Eugène et Murat: un maréchal, un prince, un roi.

Je vous ai fait mander, Lucien, dit Napoléon lorsqu'il se vit seul avec son frère.

Et vous voyez que je suis empressé de vous obéir comme à mon aîné, répondit Lucien.

Napoléon fronça imperceptiblement le sourcil.

N'importe ! vous êtes venu, et c'est ce que je désirais, car j'ai besoin de vous parler.

J'écoute, répondit Lucien en s'inclinant. Napoléon prit avec l'index et le pouce un des boutons de l'habit de Lucien, et le regardant fixement :—Quels sont vos projets ? dit-il.

Mais projets à moi ? reprit Lucien étonné : les projets d'un homme qui vit retiré, loin du bruit, dans la solitude ; mes projets sont d'achever tranquillement, si je le puis, un poème que j'ai commencé.

Oui, oui, dit ironiquement Napoléon, vous êtes le poète de la famille, vous faites des vers tandis que je gagne des batailles : quand je serai mort, vous me chanterez ; j'aurai cet avantage sur Alexandre d'avoir mon Homère.

Quel est le plus heureux de nous deux ?

Vous, certes vous, dit Napoléon en lâchant avec un geste d'humeur le bouton qu'il tenait ; car vous n'avez pas le chagrin de voir dans votre famille des indifférens, et peut-être des rebelles.

Lucien laissa tomber ses bras, et regarda l'empereur avec tristesse.

Des indifférens ! . . . . Rappelez vous le 18 brumaire . . . . Des rebelles ? et où jamais m'avez vous vu évoquer la rébellion ?

C'est une rébellion que de ne point me servir ; celui qui n'est point avec moi est contre moi. Voyons, Lucien ; tu sais que tu es parmi tous mes frères celui que j'aime le mieux !—il lui prit la main, —le seul qui puisse continuer mon œuvre : veux-tu renoncer à l'opposition tacite que tu fais ? . . Quand tous les rois de l'Europe sont à genoux, te croirais-tu humilié de baisser la tête au milieu du cortége de flatteurs qui accompagnent mon char de triomphe ? Sera-ce donc toujours la voix de mon frère qui me criera : César, n'oublie pas que tu dois mourir ! Voyons, Lucien, veux-tu marcher dans ma route ?

Comment votre majesté l'entend-elle ? répondit Lucien en jetant sur Napoléon un regard de défiance.

L'Empereur marcha en silence vers une table ronde qui masquait le milieu de la chambre, et, en posant ses deux doigts sur le coin d'une grande carte roulée, il se retourna vers Lucien, et lui dit :

Je suis au faîte de ma fortune, Lucien, j'ai conquis l'Europe, il me reste à la tailler à ma fantaisie ; je suis aussi victorieux qu'Alexandre, aussi puissant qu'Auguste, aussi grand que Charlemagne ; je veux et je puis. Eh bien ! . . . . il prit le coin de la carte, et la déroula sur la table avec un geste gracieux et nonchalant—choisissez le royaume qui vous plaira le mieux mon frère, et je vous engage ma parole d'Empereur, que, du moment où vous me l'aurez montré du bout du doigt, ce royaume est à vous.

Et pourquoi cette proposition à moi, plutôt qu'à tout autre de nos frères ?

Parce que toi seul es selon mon esprit Lucien.

Comment cela se peut-il, puisque je ne suis pas selon vos principes ?

J'espérais que tu avais changé depuis quatre ans que je ne t'ai vu.

Et vous vous êtes trompé mon frère : je suis toujours le même qu'en 99 : je ne troquerais pas ma chaise curule contre un trône.

Niais et insensé ! dit Napoléon en se mettant à marcher et en se parlant à lui-même, insensé et aveugle, qui ne voit pas que je suis envoyé par le destin pour enrayer ce tombereau de la guillotine qu'ils ont pris pour un char républicain ! Puis s'arrêtant tout-à-coup et marchant à son frère :—Mais laisse moi donc t'enlever sur la montagne, et te montrer les royaumes de la terre : lequel est mûr pour ton rêve sublime ? Voyons, est-ce le corps germanique, où il n'y a de vivant que ces universités, espèce de pouls républicain qui bat dans un corps monarchique ? est-ce l'Espagne, catholique depuis le treizième siècle seulement, et chez laquelle la véritable interprétation de la parole du Christ germe à peine ? est-ce la Russie, dont la tête pense peut-être, mais dont le corps, galvanisé un instant par le czar Pierre, est retombé dans sa paralysie polaire ? Non, Lucien, non, les temps ne sont pas venus ; renonce à tes folles utopies ; donne-moi la main comme frère et comme allié, et demain je te fais le chef d'un grand peuple, je reconnais ta femme pour ma sœur, et je te rends tout mon amitié

C'est cela, dit Lucien, vous désespérez de me convaincre, et vous voulez m'acheter.

L'empereur fit un mouvement. Laissez moi dire à mon tour, car ce moment est solennel, et n'aura pas son pareil dans le cours de notre vie : je ne vous en veux pas de m'avoir mal jugé ; vous avez rendu tant d'hommes muets et sourds en leur coulant de l'or dans la bouche et dans les oreilles, que vous avez cru qu'il en serait de moi ainsi que des autres. Vous voulez me faire roi dites-vous ? Eh bien j'accepte, si vous me promettez que mon royaume ne sera point une préfecture. Vous me donnez un

peuple : je le prends, peu m'importe lequel, mais la condition que je le gouvernerai selon ses idées selon ses besoins ; je veux être son père et non s tyran ; je veux qu'il m'aime, et non qu'il r craigne : du jour où j'aurai mis la couron d'Espagne, de Suède, de Wurtemberg ou de H lande sur ma tête, je ne serai plus Français, m Espagnol, Allemand ou Hollandais ; mon nouve peuple sera ma seule famille. Songez-y bien, alo nous ne serons plus frères selon le sang, mais sel le rang, vos volontés seront consignées à mes fro tières, si vous marchez contre moi, je vous attend debout : vous me vaincrez, sans doute, car vous êt un grand capitaine, et le Dieu des armées n'est p toujours celui de la justice ; alors je serai un r détrôné, mon peuple sera un peuple conquis, et lib à vous de donner ma couronne et mon peuple quelque autre plus soumis ou plus reconnaissa J'ai dit.

Toujours le même, toujours le même ! murmu Napoléon ; puis tout-à-coup, frappant du pie Lucien vous oubliez que vous devez m'obéir, comr à votre père, comme à votre roi.

Tu es mon aîné, non mon père ; tu es mon frè non mon roi; jamais je ne courberai la tête sous t joug de fer, jamais, jamais !

Napoléon devint affreusement pâle, ses ye prirent une expression terrible, ses lèvres trembl rent.

Réfléchissez à ce que je vous ai dit Lucien.

Réfléchis à ce que je vais te dire Napoléon : tu mal tué la république, car tu l'as frappée sans os la regarder en face ; l'esprit de liberté que tu cr étouffé sous ton despotisme, grandit, se répand, propage; tu crois le pousser devant toi, il te suit p derrière ; tant que tu seras victorieux, il se muet, mais vienne le jour des revers, et tu verras

tu peux t'appuyer sur cette France que tu auras faite grande mais esclave. Tout empire élevé par la force doit tomber par la violence, et la force. Et toi, toi, Napoléon, qui tomberas du faîte de cet empire, tu seras brisé—prenant sa montre et l'écrasant contre terre,—brisé, vois tu, comme je brise cette montre, tandis que nous, morceaux et débris de ta fortune, nous serons dispersés sur la surface de la terre, parce que nous serons de ta famille, et maudits parce que nous porterons ton nom. Adieu, sire!

Lucien sortit.

Napoléon resta immobile les yeux fixes ; au bout de cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture qui sortait des cours du palais ; Napoléon sonna.

Quel est ce bruit ? dit-il à l'huissier qui entr'ouvrit la porte.

C'est celui de la voiture du frère de votre majesté qui repart pour Rome.

C'est bien, dit Napoléon, et sa figure reprit ce calme impassible et glacial sous lequel il cachait, comme sous un masque, les émotions les plus vives.

Dix ans étaient à peine écoulés que cette prédiction de Lucien s'était accomplie. L'empire élevé par la force avait été renversé par la force, Napoléon était brisé, et cette famille d'aigles, dont l'aire était aux Tuileries, s'était éparpillée, fugitive, proscrite et battant des ailes sur le monde. Madame mère, cette Niobé impériale, qui avait donné le jour à un empereur, à trois rois, à deux archiduchesses, s'était retirée à Rome, Lucien dans sa principauté de Canino, Louis à Florence, Joseph aux Etats-Unis, Jérôme en Wurtemberg, la princesse Elisa à Baden, madame Borghése à Piombino, et la reine de Hollande au château d Arenemberg.

ALEXANDRE DUMAS.

Auberge Italienne.

Une auberge Italienne est une habitatio tolérable encore l'été ; mais l'hiver, attendu cune précaution n'a été prise contre le froi quelque chose dont on ne peut se faire aucun On arrive glacé, on descend de voiture, on de une chambre ; le maître de la maison, sans se dé de sa sieste, fait signe au garçon de vous co Vous le suivez, dans la confiance que vou trouver un abri, erreur, vous entrez dans un é galetas aux murs blancs, dont l'aspect seul vo frissonner. Vous parcourez des yeux votre n demeure, votre vue s'arrête sur une petite fr elle représente une femme nue, en équilibre a d'une arabesque ; rien que de la voir vous g Vous vous retournez vers le lit, vous voyez le couvre avec une espèce de châle de co une courtepointe de basin blanc : alors les vous claquent. Vous cherchez de tous c cheminée, l'architecte l'a oubliée : il faut en p votre parti. En Italie, on ne sait pas ce qu que le feu : l'été on se chauffe au soleil, l'h Vésuve ; mais comme il fait nuit et que vous quatre-vingts lieues de Naples, vous vous em de fermer les fenêtres. Cette opération acc vous vous apercevez que les carreaux sont vous en bouchez un avec votre mouchoir r tampon, vous murez l'autre avec une serviette en voile. Vous vous croyez enfin barricadé le froid ; alors vous voulez fermer votre porte, la manque ; vous poussez votre commode contre, commencez à vous déshabiller. A peine av ôté vote redingote, que vous sentez un vent atroce : ce sont les panneaux qui ont joué, et touchent ni du haut ni du bas ; alors vous d

les rideaux des fenêtres, et vous en faites des rouleaux; puis, quand tout est bien calfeutré, quand vous le croyez du moins, vous faites le tour de votre appartement avec votre bougie. Un dernier courant d'air que vous n'avez pas encore senti vous la souffle dans les mains. Vous cherchez une sonnette, il n'y en a pas; vous frappez du pied pour faire monter quelqu'un, votre plancher donne sur l'écurie. Vous dérangez votre commode, vous tirez vos rideaux de leurs fentes, vous rouvrez votre porte et vous appelez: peine perdue, tout le monde dort; et quand on dort on ne se réveille pas en Italie: c'est aux voyageurs de se procurer eux-mêmes ce dont ils ont besoin.... Et comme, à tout prendre, c'est encore de votre lit que vous avez le plus à faire, vous le gagnez à tâtons, vous vous couchez suant d'impatience, et vous vous réveillez raide de froid.

L'été c'est autre chose; tous les inconvéniens que nous venons de signaler disparaissent pour faire place à un seul, mais qui à lui seul les vaut tous: aux moustiques. Il n'est point que vous n'ayez entendu parler de ce petit animal, qui affectionne particulièrement le bord de la mer, des lacs et des étangs; il est à nos cousins du nord ce que la vipère est à la couleuvre. Malheureusement, au lieu de fuir l'homme et de se cacher dans les endroits déserts comme celle-ci, il a le goût de la civilisation, la société le réjouit, la lumière l'attire: vous avez beau tout fermer, il entre par les trous, par les fentes, par les crevasses: le plus sûr est de passer la soirée dans une autre chambre que celle où l'on doit passer la nuit; puis à l'instant même où l'on compte se coucher, de souffler sa bougie et de s'élancer vivement dans l'autre pièce. Malheresement la moustique a les yeux du hibou et le nez de la hyène; il vous voit dans la nuit, il vous suit à la piste, si toutefois, pour être plus sûr encore de son affaire, il ne se pose pas sur vos cheveux. Alors vous croyez l'avoir mis en défaut, vous vous avancez

en tâtonnant vers votre couchette, vous ren' un guéridon chargé de vieilles tasses de porc que le lendemain on vous fera payer pour ne vous faites un détour pour ne pas vous coup pieds sur les tessons, vous atteignez votre lit, soulevez avec précaution la moustiquaire qui l' loppe, vous vous glissez sous votre couverture c un serpent; et vous vous félicitez de ce que, gr ce faisceau de précautions, vous avez acheté un tranquille; l'erreur est douce, mais courte: au de cinq minutes vous entendez un petit bourd ment autour de votre figure: autant vaudrait (dre le rauquement du tigre et le rugissement du vous avez renfermé votre ennemi avec vous; s tez vous à un duel acharné: cette trompette sonne est celle du combat à outrance. Bier bruit cesse, c'est le moment terrible: votre e: est posé, où? vous n'en savez rien, à la botte qı vous porter il n'y a pas de parade: tout-à-cour sentez la blessure, vous y portez vivement la votre adversaire a été plus rapide encore que v(cette fois vous l'entendez qui sonne la victo: bourdonnement infernal enveloppe votre tête d cles fantastiques et irréguliers, dans lesquels essayez vainement de le saisir: puis une secon(le bruit cesse. Alors votre angoisse recomn vous portez les mains partout où il n'est pas, jı ce qu'une nouvelle douleur vous indique où il car au moment où vous croyez l'avoir écrasé c un scorpion sur la plaie, l'atroce bourdonnemeı commence: cette fois il vous semble un rican diabolique et moqueur; vous y répondez par ı gissement concentré, vous vous apprêtez à le prendre partout où il va se poser; vous étenc deux mains, vous leur donnez tout le développ dont elles sont susceptibles, vous tendez vous-la joue à votre adversaire, vous voulez l'attir

cette surface charnue, que la paume de votre main emboîterait si exactement. Le bourdonnement cesse, vous retenez votre haleine, vous suspendez les battemens de votre cœur, vous croyez sentir, en mille endroits différens, s'enfoncer la trompe acérée: tout-à-coup la douleur se fixe à la paupière, vous ne pensez qu'à la vengeance, vous vous appliquez sur l'œil un coup de poing à assommer un bœuf; vous voyez trente-six étincelles; mais ce n'est rien que tout cela, si votre vampire est mort: un instant vous en avez l'espoir, et vous remerciez Dieu qui vous a accordé la victoire. Une minute après le bourdonnement satanique recommence: oh! alors vous rompez toute mesure; votre imagination se monte, votre tête s'exaspère, vous sortez de votre couverture, vous ne prenez plus aucune précaution contre l'attaque, vous vous levez tout entier dans l'espoir que votre antagoniste commettra quelque imprudence, vous vous battez le corps des deux mains, comme un laboureur bat la gerbe avec un fléau; puis enfin après trois heures de lutte, sentant que votre tête se perd, que votre esprit s'égare, sur le point de devenir fou, vous retombez, anéanti, épuisé de fatigue, écrasé de sommeil, vous vous assoupissez enfin. Votre ennemi vous accorde une trêve, il est rassasié: le moucheron fait grâce au lion; le lion peut dormir.

Le lendemain vous vous réveillez, il fait grand jour: la première chose que vous apercevez, c'est votre infâme moustique, cramponné à votre rideau et le corps rouge et gonflé du plus pur de votre sang; vous éprouvez un mouvement d'effroyable joie, vous approchez la main avec précaution et vous l'écrasez le long du mur comme Hamlet Polonius; car il est tellement ivre, qu'il ne cherche pas même à fuir. En ce moment votre domestique entre, vous regarde avec stupéfaction, et vous demande ce que vous avez sur l'œil; vous vous faites apporter un miroir, vous

y jetez les yeux, vous ne vous connaissez pas vous-même: ce n'est plus vous, c'est quelque chose de monstrueux, quelque chose comme Vulcain, comme Caliban, comme Quasimodo.

ALEXANDRE DUMAS.

Hospitalité des Corses.

VERS le commencement du mois de mars de l'année 1841, je voyageais en Corse.

Rien de plus pittoresque et de plus commode qu'un voyage en Corse: on s'embarque à Toulon: en vingt heures on est à Ajaccio, ou en vingt-quatre heures à Bastia. Là on achète ou on loue un cheval: si on le loue, on en est quitte pour cinq francs par jour; si on l'achète, pour cent cinquante francs une fois payés. Et qu'on ne rie pas de la modicité du prix; ce cheval, loué ou acheté, fait, comme ce fameux cheval du Gascon qui sautait du pont neuf dans la Seine, des choses que ne feraient ni *Prospero* ni *Nautilus*, ces héros des courses de Chantilly et du Champ-de-Mars.

Il passe par des chemins où Balmah lui-même eût mis des crampons, et sur des ponts où Auriol demanderait un balancier.

Quant au voyageur, il n'a qu'à fermer les yeux et à laisser faire l'animal: le danger ne le regarde pas.

Sans compter qu'avec ce cheval, qui passe partout, on peut faire une quinzaine de lieues tous les jours sans qu'il vous demande ni à boire ni à manger. De temps en temps, quand on s'arrête pour visiter un vieux château bâti par quelque grand seigneur, héros et chef d'une tradition féodale, pour dessiner

une vieille tour élevée par les Génois, le cheval tonde une touffe d'herbe, écorce un arbre ou lèche une roche couverte de mousse, et tout est dit.

Quant au logement de chaque nuit c'est bien plus simple encore : le voyageur arrive dans le village, traverse la rue principale dans toute sa longueur, choisit la maison qui lui convient et frappe à la porte. Un instant après, le maître ou la maîtresse parait sur le seuil, invite le voyageur à descendre, lui offre la moitié de son souper, son lit tout entier s'il n'en a qu'un, et le lendemain, en le reconduisant jusqu'à la porte, le remercie de la préférence qu'il lui a donnée.

De rétribution quelconque, il est bien entendu qu'il n'en est aucunement question : le maître regarderait comme une insulte la moindre parole à ce sujet. Si la maison est servie par quelque jeune fille, on peut lui offrir quelque foulard, avec lequel elle se fera une coiffure pittoresque lorsqu'elle ira à la fête de Calvi ou de Corte. Si le domestique est mâle, il acceptera volontiers quelque couteau-poignard, avec lequel, s'il le rencontre, il pourra tuer son ennemi.

Encore faut-il s'informer d'une chose, c'est si les serviteurs de la maison, et cela arrive quelquefois, ne sont point des parents du maître, moins favorisés de la fortune que lui, et qui alors lui rendent des services domestiques en échange desquels ils veulent bien accepter la nourriture, le logement et deux ou trois piastres par mois.

Et qu'on ne croie pas que les maîtres qui sont servis par leurs petits-neveux ou par leurs cousins à quatrième ou vingtième degré, soient moins bien servis pour cela. Non, il n'en est rien. La Corse est un département Français, mais la Corse est encore bien loin d'être la France.

Quant aux voleurs, on n'en entend pas parler ;

des bandits à foison, oui, mais il ne faut pas confondre les uns avec les autres. Allez sans crainte d'Ajaccio à Bastia, une bourse pleine d'or pendue à l'arçon de votre selle, et vous aurez traversé toute l'île sans avoir couru l'ombre d'un danger ; mais pas d'Occana à Levaco, si vous avez un ennemi qui vous ait déclaré la vendetta, car je ne répondrais pas de vous pendant ce trajet de deux lieues.

J'étais donc en Corse, comme je l'ai dit, au commencement de mars. J'y étais seul, Jadin étant resté à Rome.

J'y étais venu de l'île d'Elbe : j'avais débarqué à Bastia : j'avais acheté un cheval au prix susmentionné. J'avais visité Corte et Ajaccio, et je parcourais pour le moment la province de Sartène.

Ce jour-là j'allais de Sartène à Sullacaro. L'étape était courte : une dizaine de lieues peut-être à cause des détours, et d'un contre-fort de la chaîne principale qui forme l'épine dorsale de l'île et qu'il s'agissait de traverser ; aussi avais-je pris un guide de peur de m'égarer dans les makis.

Vers les cinq heures nous arrivâmes au sommet de la colline, qui domine à la fois Olmento et Sullacaro. Là, nous nous arrêtâmes un instant.

Où votre Seigneurie désire-t-elle loger ? demanda le guide.

Je jetai les yeux sur le village dans les rues duquel mon regard pouvait plonger, et qui semblait presque désert ; quelques femmes seulement apparaissaient rares dans les rues ; encore marchaient-elles d'un pas rapide et en regardant autour d'elles.

Comme, en vertu des règles de l'hospitalité établies, et dont j'ai dit un mot, j'avais le choix entre les cent ou cent-vingt maisons qui composent le village, je cherchai des yeux l'habitation qui semblait m'offrir le plus de chances de comfortable, et je m'arrêtai à une maison carrée, bâtie en manière de

forteresse, avec mâchecoulis en avant des fenêtres et au-dessus de la porte. C'était la première fois que je voyais ces fortifications domestiques, mais aussi il faut dire que la province de Sartène est la terre classique de la vendetta.

Ah! bon, me dit le guide suivant des yeux l'indication de ma main, nous allons chez Madame Savilia de Franchi. Allons, allons, votre Seigneurie n'a pas fait un mauvais choix, et l'on voit qu'elle ne manque pas d'expérience.

N'oublions pas de dire que dans le quatre-vingt sixième département de la France, on parle constamment italien.

Mais, demandai-je, n'y a-t-il pas d'inconvénient à ce que j'aille demander ainsi l'hospitalité à une femme, car, si j'ai bien compris, cette maison appartient à une femme.

Sans doute reprit-il d'un air étonné, mais quel inconvénient Votre Seigneurie veut-elle qu'il y ait à cela?

Si cette femme est jeune, repris-je, mû par un sentiment de convenance, ou peut-être, disons le mot, d'amour-propre parisien, une nuit passée sous son toit ne peut-elle pas la compromettre ?

La compromettre ? répéta le guide, cherchant évidemment le sens de ce mot que j'avais italianisé, avec l'aplomb ordinaire qui nous caractérise, nous autres Français, quand nous nous hasardons à parler une langue étrangère.

Eh ! sans doute, repris-je, commençant à m'impatienter ; cette dame est veuve, n'est-ce pas ?

Oui, Excellence.

Eh bien ! recevra-t-elle chez elle un jeune homme.

Si elle recevra un jeune homme! répéta le guide Eh bien! qu'est-ce que cela peut donc lui faire que vous soyez jeune ou vieux?

Je vis que je n'en tirerais rien si je continuais à employer ce mode d'interrogation.

Et quel âge a Madame Savilia? demandai-je.

Quarante ans à peu près.

Ah! fis-je, répondant toujours à mes propres pensées, alors à merveille; et des enfants, sans doute?

Deux fils, deux fiers jeunes gens.

Les verrai-je?

Vous en verrez un, celui qui demeure avec elle.

Et l'autre?

L'autre habite Paris.

Et quel âge ont-ils?

Vingt et uns ans.

Tous deux?

Oui, ce sont des jumeaux.

Et à quelle profession se destinent-ils?

Celui qui est à Paris sera avocat.

Et l'autre?

L'autre sera Corse.

Ah! ah! fis-je, trouvant la réponse assez caractéristique, quoiqu'elle eût été faite du ton le plus naturel. Eh bien! va pour la maison de Madame Savilia de Franchi.

Et nous nous remîmes en route.

Dix minutes après nous entrâmes dans le village: alors je remarquai une chose que je n'avais pu voir du haut de la montagne. C'est que chaque maison était fortifiée comme celle de Madame Savilia; non point avec des mâchecoulis, la pauvreté de leurs propriétaires ne leur permettant pas sans doute ce luxe de fortifications, mais purement et simplement avec des madriers dont on avait garni les parties inférieures des fenêtres tout en ménageant des ouvertures pour passer des fusils. D'autres fenêtres étaient garnies en briques rouges. Je demandai à mon guide comment on nommait ces meurtrières; il me répondit que c'étaient des *archières*, réponse qui me fit voir que les vendette corses étaient antérieures à l'invention des armes á feu.

A mesure que nous avancions dans les rues, le village prenait un plus profond caractère de solitude, et de tristesse. Plusieurs maisons paraissaient avoir soutenu des siéges et étaient criblées de balles.

De temps en temps, à travers les meurtrières, nous voyions étinceler un œil curieux qui nous regardait passer ; mais il était impossible de distinguer si cet œil appartenait à un homme ou à une femme.

Nous arrivâmes à la maison que j'avais désignée à mon guide, et qui, effectivement, était la plus considérable du village. Seulement, une chose me frappa, c'est que, fortifiée en apparence par les mâchecoulis qui m'avaient frappé, elle ne l'était pas en réalité, c'est-à-dire que les fenêtres n'avaient ni madriers, ni briques, ni archières, mais de simples carreaux de vitres, que protégeaient, la nuit, des volets de bois.

Il est vrai que ces volets conservaient des traces que l'œil d'un observateur ne pouvait méconnaître pour des trous de balle. Mais ces trous étaient anciens, et remontaient visiblement à une dizaine d'années.

A peine mon guide eut-il frappé, que la porte s'ouvrit, non pas timide, hésitante, entre-bâillée, mais toute grande, et un valet parut.

Quand je dis un valet, je me trompe, j'aurais dû dire un homme. Ce qui fait le valet, c'est la livrée, et l'individu qui nous ouvrit était simplement vêtu d'une veste de velours, d'une culotte de même étoffe, et de guêtres de peau. La culotte était serrée à la taille par une ceinture de soie bariolée, de laquelle sortait le manche d'un couteau de forme espagnole. Mon ami, lui dis-je, est-ce indiscret à un étranger qui ne connait personne à Sullacaro, de venir demander l'hospitalité à votre maîtresse ? Non certainement, Excellence, répondit-il ; l'étranger fait honneur à la maison devant laquelle il s'arrête.

Maria, continua-t-il en se retournant du côté d'une servante qui apparaissait derrière lui, prévenez Madame de Savilia que c'est un voyageur français qui demande l'hospitalité.

En même temps, il descendit un escalier de huit marches, roides comme les degrés d'une échelle, qui conduit à la porte d'entrée, et prit la bride de mon cheval.

Je mis pied à terre.

Que votre Excellence ne s'inquiète de rien, dit-il ; tout son bagage sera porté dans sa chambre.

Je profitai de cette gracieuse invitation à la paresse, l'une des plus agréables que l'on puisse faire à un voyageur, et je me mis à escalader lestement l'échelle susdite, et fis quelques pas dans l'intérieur.

Au détour du corridor, je me trouvai en face d'une femme de haute taille, vêtue de noir. Je compris que cette femme, de trente-huit à quarante ans, encore belle, était la maîtresse de la maison et je m'arrêtai devant elle.

Madame, lui dis-je en m'inclinant, vous devez me trouver bien indiscret ; mais l'usage du pays m'excuse, et l'invitation de votre serviteur m'autorise.

Vous êtes le bienvenu par la mère, me répondit Madame de Franchi, et vous serez tout à l'heure bienvenu par le fils. A partir de ce moment, monsieur, la maison vous appartient, usez-en donc comme si elle était la vôtre.

Je viens vous demander l'hospitalité pour une nuit seulement, madame. Demain matin au point du jour, je partirai.

Vous êtes libre de faire ainsi qu'il vous conviendra, monsieur. Cependant, j'espère que vous changerez d'avis et que nous aurons l'honneur de vous posséder plus longtemps.

Je m'inclinai une seconde fois.

Maria, continua madame de Franchi, conduisez

monsieur à la chambre de Louis. Allumez du feu à l'instant même et portez de l'eau chaude. Pardon, continua-t-elle en se retournant de mon côté, tandis que la servante s'apprêtait à suivre ses instructions. Je sais que le premier besoin du voyageur fatigué est l'eau et le feu. Veuillez suivre cette fille, monsieur. Demandez-lui les choses qui pourraient vous manquer. Nous soupons dans une heure, et mon fils, qui sera rentré d'ici là, aura d'ailleurs l'honneur de vous faire demander si vous êtes visible.

Vous excuserez mon costume de voyage, madame.

Oui, monsieur, répondit-elle en souriant, mais à la condition que, de votre côté, vous excuserez la rusticité de la réception.

La servante montait l'escalier. Je m'inclinai une dernière fois, et je la suivis.

La chambre était située au premier étage en donnant sur le derrière ; les fenêtres s'ouvraient sur un joli jardin tout planté de myrtes et de lauriers-roses, traversé en écharpe par un charmant ruisseau qui allait se jeter dans le Taravo. Au fond, la vue était bornée par une espèce de haie de sapins tellement rapprochés les uns des autres qu'on eût dit une muraille. Comme il en est de presque toutes les chambres des maisons italiennes, les parois de celle-ci étaient blanchies à la chaux et ornées de quelques fresques représentant des paysages. Je compris aussitôt qu'on m'avait donné cette chambre, qui était celle du fils absent, comme la plus comfortable de la maison.

ALEXANDRE DUMAS.

Messine-La-Noble.

Nous approchions rapidement, dévorant des yeux l'horizon circulaire qui s'ouvrait devant nous comme un vaste amphithéatre. A midi nous étions à la hauteur du cap Pelore, ainsi appelé du nom du pilote d'Annibal. Le général africain fuyait en Asie les Romains qui l'avaient poursuivi en Afrique, lorsque arrivé au point où nous étions, et d'où il est impossible de distinguer le détroit, il se crut trahi et acculé dans une anse où les ennemis allaient le bloquer et le prendre. Annibal était l'homme des résolutions rapides et extrêmes, il regarda sa main; l'anneau empoisonné qu'il portait toujours n'avait pas quitté son doigt. Sûr alors d'échapper á la honte de l'esclavage par la rapidité de la mort, il voulut que celui qui l'avait trahi allât annoncer son arrivée à Pluton, et sans lui accorder les deux heures qu'il demandait pour se justifier, il le fit jeter à la mer; deux heures plus tard, il s'aperçut de son erreur, et nomma du nom de sa victime le cap qui, en se prolongeant, lui avait dérobé la vue du détroit; tardive expiation qui consacrée par les historiens, s'est conservée jusqu'à nos jours.

De moment en moment, au reste, tous les accidents de la côte nous apparaissaient plus visibles: les villages se détachaient en blanc sur le fond verdâtre du terrain, nous commencions à apercevoir l'antique Scylla, ce monstre au buste de femme et à la ceinture entourée de chiens dévorants, si redouté des anciens matelots, et que le devin Helenus avait tant recommandé à Énée de fuir. Quant à nous, nous fûmes moins prudents que le héros troyen, quoique nous vinssions comme lui d'échapper à une tempête. La mer était redevenue tout à fait calme, les aboiements des chiens avaient cessé pour faire place au bruit de

la mer qui se brisait contre le rivage; la Scylla moderne nous apparaissait dans son pittoresque développement avec ses roches antiques surmontées d'une forteresse bâtie par Murat, et sa cascade de maisons qui descend du haut de la montagne jusqu'à la mer, comme un troupeau qui court à l'abreuvoir. Je demandais alors au capitaine si l'on ne pourrait pas diminuer la rapidité de notre course pour me laisser le temps de reconnaître, ma carte à la main, toutes ces villes aux noms sonores et poétiques; ma demande cadrait à merveille avec ses intentions. Notre speronare, trop fier et trop coquet pour entrer à Messine tout endolori qu'il était encore par l'orage, avait besoin de s'arrêter lui-même un instant pour qu'on rajustât son antenne brisée et qu'on le couvrît de voiles neuves. On mit en panne pour que les matelots fissent plus tranquillement leur besogne. Je pris mon album et jetai mes notes; Jadin prit son carton et se mit à croquer la côte. Deux ou trois heures passèrent ainsi, rapides et occupées, puis, chacun ayant fini son affaire, on remit le cap sur Messine, et le petit bâtiment fendit de nouveau la mer avec la rapidité d'un oiseau qui regagne son nid.

La journée s'était écoulée au milieu de tous ces soins, et le soir commençait à descendre. Nous nous approchions de Messine, et je me souvenais de la prophétie du pilote, qui nous avait annoncé que deux heures après *l'Ave Maria* nous serions arrivés à notre destination. Cela me rappela que depuis notre départ je n'avais vu aucun de nos matelots remplir ostensiblement les devoirs de la religion, que ces enfants de la mer regardent cependant comme sacrés. Il y avait plus: une petite croix de bois d'olivier incrusté de nacre, pareille à celles que fabriquent les moines du Saint-Sépulcre et que les pèlerins rapportent de Jérusalem, avait disparu de notre cabine, et je l'avais re-

trouvée à la proue du bâtiment, au dessous d'une image de la *Madone du pied de la grotte*, sous l'invocation de laquelle notre petit bâtiment était placé. Après m'être informé s'il y avait eu un motif particulier pour changer cette croix de place et avoir appris que non, je l'avais reprise où elle était et l'avais rapportée dans la cabine, où elle était restée depuis lors; on a vu comment la madone, reconnaissante sans doute, nous avait protégés à l'heure du danger.

En ce moment je me retournai, et j'aperçus le capitaine près de nous.

Capitaine, lui dis-je, il me semble que, sur tous les bâtiments napolitains, génois ou siciliens, lorsque vient l'heure de *l'Ave Maria*, on fait une prière commune: est-ce que ce n'est pas votre habitude, à bord du speronare ?

Si fait, Excellence, si fait, reprit vivement le capitaine; et s'il faut vous le dire, cela nous gêne même de ne pas la faire.

Eh ! qui diable vous en empêche ?

Excusez, Excellence, reprit le capitaine, mais comme nous conduisons souvent des Anglais qui sont protestants, des Grecs qui sont schismatiques, et des Français qui ne sont rien du tout, nous avons toujours peur de blesser la croyance ou d'exciter l'incrédulité de nos passagers, par la vue de pratiques religieuses qui ne seraient pas les leurs. Mais quand les passagers nous autorisent à agir chrétiennement, nous leur en avons une grande reconnaissance, de sorte que, si vous le permettez. . . . .

Comment donc, capitaine ? je vous en prie; et si vous voulez commencer tout de suite, il me semble que, comme il est près de huit heures. . . . .

Le capitaine regarda sa montre; puis voyant qu'il n'y avait effectivement pas de temps à perdre:

L'Ave Maria, dit-il à haute voix.

A ces mots, chacun sortit des écoutilles, et s'élança

sur le pont. Plus d'un sans doute avait déjà commencé mentalement la salutation angélique, mais chacun s'interrompit aussitôt pour venir prendre sa part de la prière générale.

D'un bout à l'autre de l'Italie, cette prière qui tombe à une heure solennelle, clôt la journée et ouvre la nuit. Ce moment de crépuscule, plein de poésie partout, s'augmente encore sur la mer d'une sainteté infinie. Cette mystérieuse immensité de l'air et des flots, ce sentiment profond de la faiblesse humaine comparée au pouvoir omnipotent de Dieu, cette obscurité qui s'avance pendant laquelle le danger, présent toujours, va grandir encore, tout cela prédispose le cœur à une mélancolie religieuse, à une confiance sainte qui soulève l'âme sur les ailes de la foi. Ce soir là surtout le péril auquel nous venions d'échapper, et que nous rappelaient de temps en temps une vague houleuse ou des mugissements lointains, tout inspirait à l'équipage et à nous-mêmes un recueillement profond. Au moment où nous nous rassemblions sur le pont, la nuit commençait à s'épaissir à l'orient; les montagnes de la Calabre et la pointe du cap de Pelore perdaient leur belle couleur bleue pour se confondre dans une teinte grisâtre qui semblait descendre du ciel comme s'il en fût tombé une fine pluie de cendres, tandis qu'à l'occident, un peu à droite de l'archipel de Lipari, dont les îles aux formes bizarres se détachaient avec vigueur sur un horizon de feu, le soleil élargi et barré de longues bandes violettes commençait à tremper le bord de son disque dans la mer Tyrrhénienne, qui, étincelante et mobile, semblait rouler des flots d'or fondu. En ce moment le pilote se leva derrière la cabine, prit dans ses bras le fils du capitaine qu'il posa à genoux sur l'estrade qu'elle formait, et abandonnant le gouvernail comme si le bâtiment était suffisamment guidé par la prière, il soutint l'enfant afin que le roulis ne

lui fit pas perdre l'équilibre. Ce groupe singulier détacha aussitôt sur un fond doré pareil à une pe ture de Giovanni Fiesole, ou de Benozzo Gozzoli; une voix si faible, qu'elle arrivait à peine jusq nous, et qui cependant devait monter jusqu'à Di commença de réciter la prière virginale que les ma lots écoutaient à genoux, et nous inclinés.

Voilà de ces souvenirs pour lesquels le pince est inhabile et la plume insuffisante; voilà de scènes qu'aucun récit ne peut rendre, qu'aucun bleau ne peut reproduire, parce que leur grand est tout entière dans le sentiment intime des acte qui l'accomplissent. Pour le lecteur de voyages l'amateur de marines, ce ne sera jamais qu'un enf qui prie, des hommes qui répondent et un navire flotte; mais pour quiconque aura assisté à une pare scène ce sera un des plus magnifiques spectacles q aura vus, un des plus magnifiques souvenirs q aura gardés; ce sera la faiblesse qui prie, l'imm sité qui regarde et Dieu qui écoute.

La prière finie, chacun s'occupa de la manœuv Nous approchions de l'entrée du détroit; après av côtoyé Scylla, nous allions affronter Charybde. phare venait de s'allumer au moment même où soleil s'était éteint. Nous voyions, de minute minute, éclorent comme des étoiles les lumières Solano, de Scylla et de San-Giovanni; le vent, q selon la superstition des marins, avait suivi le sol nous était aussi favorable que possible, de sorte q vers les neuf heures, nous doublâmes le phare et trâmes dans le détroit. Une demi-heure après com l'avait prédit notre vieux pilote, nous passions sa accident sur Charybde, et nous jetions l'ancre dev le village *Della Pace*.

Il était trop tard pour prendre la patente, et no ne pouvions descendre à terre sans avoir rempli ce formalité. La crainte du choléra avait rendu la s

veillance des côtes très active : il ne s'agissait de rien moins que d'être pendu en cas de contravention, de sorte qu'arrivés à peine à cinquante pas de leurs familles, nos matelots ne pouvaient, après deux mois d'absence, embrasser ni leurs femmes ni leurs enfants. Cependant la vue du pays natal, notre heureuse arrivée malgré la tempête, le plaisir promis pour le lendemain, avaient chassé les souvenirs tristes, et presque aussitôt les cœurs naïfs de ces braves gens s'étaient ouverts à toutes les émotions joyeuses du retour. Aussi à peine le speronare était-il à l'ancre et les voiles étaient-elles carguées, que le capitaine, qui l'avait fait arrêter juste en face de sa maison et le plus près possible du rivage, poussa un cri de reconnaissance. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit; une femme parut, deux mots furent échangés seulement à terre et à bord : Giuseppe, Maria.

Au bout de cinq minutes le village était en révolution. Le bruit s'était répandu que le speronare était de retour, et les mères, les filles, les femmes et les fiancées, étaient accourues sur la plage, armées de torches. De son côté, tout l'équipage était sur le pont; chacun s'appelait, se répondait; c'étaient des cris, des questions, des demandes, des réponses qui se croisaient avec une telle rapidité et une telle confusion que je ne comprenais pas comment chacun pouvait distinguer ce qui lui revenait en propre de ce qui était adressé à son voisin. Et cependant tout se démêlait avec une incroyable facilité; chaque parole allait trouver le cœur auquel elle était adressée; et comme aucun accident n'avait attristé l'absence, la joie devint bientôt générale et se résuma dans Pietro, qui commença, accompagné par le sifflement de Filippo, à danser la tarentelle, tandis qu'à terre sa maîtresse, suivant son exemple, se mit à se trémousser de son côté. C'était bien la chose la plus originale que cette danse exécutée, moitié à bord, moitié

sur le rivage. Enfin, les gens du village s'en mêlèrent; l'équipage, de son côté, ne voulut pas demeurer en reste, et, à l'exception de Jadin et de moi, le ballet devint général. Il était en pleine activité lorsque nous vîmes sortir du port de Messine une véritable flotte de barques portant toutes à leurs proues un foyer ardent. Une fois au delà de la citadelle elles s'étendirent en ligne sur un espace d'une demi-lieue à peu près, puis rompant leurs rangs, elles se mirent à sillonner le détroit en tout sens, n'adoptant aucune direction, aucune allure régulière; on eût dit des étoiles qui avaient perdu leur route et qui se croisaient en filant. Comme nous ne comprenions absolument rien à ces évolutions étranges, nous profitâmes d'un moment où Pietro épuisé, reprenait des forces assis les jambes croisées sur le pont, et nous l'appelâmes. Il se leva d'un seul bond et vint à nous.

Eh bien ! Pietro, lui dis-je, nous voilà donc arrivés ?

Comme vous voyez, Excellence ; à l'heure que le vieux a dite; il ne s'est pas trompé de dix minutes.

Et nous sommes contens ?

Un peu. On va revoir sa petite femme.

Dites nous donc, Pietro, repris-je, ce que c'est que toutes ces barques.

Tiens, dit Pietro, qui ne les avait pas aperçues, tant ses yeux étaient attirés d'un autre côté; tiens, la pêche au feu! Au fait c'est le bon moment. Voulez-vous la faire?

Mais certainement, m'écriai-je, me rappelant l'excellente partie de ce genre que nous avions faite sur les côtes de Marseille avec Méry, M. Morel et toute sa charmante famille; est-ce qu'il y a moyen ?

Sans doute; il y a tout ce qu'il faut à bord pour cela.

Eh bien ! deux piastres de bonne-main à partager entre le harponneur et les rameurs.

Giovanni! Filippo! Ohé! les autres! voilà du macaroni qui nous tombe du ciel.

Les deux matelots accoururent. Giovanni, comme on se le rappelle, était le harponneur en titre. Lorsque Pietro leur eut dit ce dont il s'agissait, il cria deux ou trois paroles explicatives à sa maîtresse, et disparut sous le pont.

En effet, à mesure que les barques se rapprochaient de nous, nous commençions à distinguer, tout couvert d'un reflet rougeâtre et pareil à un forgeron près d'une forge, le harponneur son arme à la main, et derrière lui, dans l'ombre, les rameurs pressant ou ralentissant le mouvement de leurs avirons, selon le commandement qu'ils recevaient. Presque toutes ces barques étaient montées par de jeunes gens et de jeunes femmes de Messine; et pendant le mois d'août et de septembre, le détroit illuminé *a giorno*, comme on dit en Italie, est tous les soirs témoin de ce singulier spectacle. De son côté, Reggio ouvre quotidiennement aussi son port à de pareilles expéditions, de sorte que, des côtes de la Sicile aux côtes de la Calabre, la mer est littéralement couverte de feux follets, qui, vus du haut des montagnes bordant chaque rive, doivent former les évolutions les plus bizarres et les dessins les plus fantastiques qu'il soit possible d'imaginer.

Au bout de dix minutes, la chaloupe était prête et portait fièrement à sa proue un grand réchaud de fer dans lequel brûlaient des morceaux de bois résineux. Giovanni nous attendait, armé de son harpon, et Pietro et Filippo leurs rames à la main. Nous descendîmes, et nous prîmes place le plus près possible de l'avant. Quant à Milord, comme nous nous rappelions la scène qu'en pareille circonstance il nous avait faite à Marseille, nous le laissâmes à bord.

Il n'y avait au reste aucune variété dans la manière de faire cette pêche. Les poissons, attirés par la

lueur de notre feu, comme à la chasse les alouettes par le reflet du miroir, montaient du fond de la mer et venaient à la surface regarder avec une curiosité stupide cette flamme inaccoutumée. C'était ce moment de badauderie que saisissait Giovanni avec une admirable agilité et une adresse parfaite. Nous avions déjà cinq ou six pièces magnifiques, lorsque nous nous joignîmes à la flotte messinoise, et que nous nous perdîmes au milieu d'elle.

La merveilleuse chose que cette mer, qui, la veille, avait voulu nous engloutir dans des gouffres sans fond; qui, à cette heure, nous berçait mollement sur son miroir uni; qui, après un danger, nous offrait un plaisir, et qui feignait elle-même l'oubli, pour nous ôter, à nous, le souvenir ! Aussi, comme l'on comprend bien que les marins ne puissent se séparer longtemps de cette capricieuse maîtresse, qui finit presque toujours par les dévorer.

Nous errions depuis une demi-heure à peu près au milieu de ces cris de joie, de ces chants, de ces éclats de rire, de ces démonstrations bruyantes que prodiguent si volontiers les Italiens méridionaux, lorsque d'une barque sans foyer, sans harponneur, et qui venait à nous voilée et mystérieuse, nous entendîmes sortir une harmonie douce et tendre, et qui n'avait rien de commun avec les sons qui nous entouraient. Une voix de femme chantait en s'accompagnant d'une guitare, non plus la mélodieuse chanson sicilienne, mais la naïve ballade allemande. Pour la première fois peut-être depuis la chute de la maison de Souabe, le pays habitué aux refrains vifs et gracieux du Midi entendait le chant poétique du Nord. Je reconnus les stances de Marguerite attendant Faust. D'une main je fis signe aux rameurs de s'arrêter; de l'autre à Giovanni de suspendre son exercice, et nous écoutâmes. La barque s'approchait doucement de nous, nous apportant plus

distincte, à chaque coup d'aviron, cette ballade allemande si célèbre par sa simplicité :

Rien ne console
De son adieu ;
Je deviens folle,
Mon Dieu ! mon Dieu ! &c. &c.

La barque passa près de nous, nous jetant cette suave émanation germanique. Je fermai les yeux, et je crus descendre encore le cours rapide du Rhin ; puis la mélodie s'éloigna. On avait fait silence pour la laisser passer ; une fois perdue dans le lointain, la bruyante hilarité italienne se ranima. Je rouvris les yeux, et je me retrouvai en Sicile, croyant avoir fait, comme Hoffman, quelque songe fantastique.

ALEXANDRE DUMAS.

La Tarentelle.

LE capitaine m'offrit de venir voir la fête de la châsse de saint Nicolas. On comprend que je me gardai bien de refuser une pareille proposition. Nous nous mîmes en route en continuant de remonter le chemin qui conduit au Phare. Bientôt nous nous engageâmes, à gauche, dans de petits mouvements de terrain qui nous firent perdre de vue la mer ; enfin, nous nous trouvâmes au bord d'un petit lac isolé, bleu, clair, brillant comme un miroir, encadré, à gauche, par une rangée de maisons, à droite, par une suite de montagnes qui empêche cette jolie coupe de s'épancher dans le détroit. C'était le lac de Pantana. Ses bords présentaient l'aspect d'une fête de campagne réduite à sa plus naïve simplicité, avec ses

jeux où il est impossible de gagner, ses petites boutiques chargées de fruits, et ses tarentelles.

Ce fut là que j'eus pour la première fois l'occasion d'examiner cette danse dans tous ses détails. C'était une merveilleuse danse, et la plus commode que je connaisse, pourvu qu'on ait le musicien, et encore, à la rigueur, on peut chanter ou siffler l'air soi-même. Elle se danse seul, à deux, à quatre, à huit, et indéfiniment, si l'on veut, homme à homme, femme à femme, qu'on se connaisse ou qu'on ne se connaisse pas : la chose n'y fait rien, à ce qu'il paraît, et ne semble nullement inquiéter les danseurs. Quand un des spectateurs a envie de danser à son tour, il sort du cercle des assistants, entre dans l'espace reservé au ballet, saute alternativement sur un pied et sur un autre, jusqu'à ce qu'une autre personne se détache et se mette à sauter vis-a-vis de lui. Si le partenaire tarde et que le monologue ennuie l'acteur, il s'approche en mesure du couple qui danse déjà, donne un coup de coude à l'homme ou à la femme qui danse depuis le plus longtemps, l'envoie se reposer et prend sa place sans que la galanterie lui fasse faire aucune différence de sexe. Il est vrai de dire aussi que les Siciliens apprécient tous les avantages d'une gigue si indépendante : la tarentelle est une véritable maladie chez eux. J'étais arrivé sur les bords du lac avec le capitaine, sa femme, Nunzio, Giovanni, Pietro et Peppino. Au bout de dix minutes, je me trouvai absolument seul et libre de me livrer à toutes les réflexions que je jugerais convenable de faire. Chacun sautillait à qui mieux mieux, et il n'y avait pas jusqu'au fils du capitaine qui ne se trémoussât en face d'une espèce de géant qui n'offrait d'autre différence avec les cyclopes, dont il me paraissait descendre en droite ligne, que l'accident qui lui avait donné deux yeux.

Quant à la musique qui donnait le branle à toute cette population, elle n'était pas comme chez nous réunie sur un seul point, mais disséminée au contraire sur les bords du lac; l'orchestre se composait en général de deux musiciens, l'un jouant de la flûte, et l'autre d'une espèce de mandoline. Ces deux instruments réunis formaient une mélodie assez semblable à celle qui chez nous a le privilége de faire exclusivement danser les chiens et les ours. Les musiciens étaient mobiles et cherchaient la pratique, au lieu de l'attendre. Lorsqu'ils avaient épuisé les forces du groupe qui les entourait, et que la recette abandonnée à la généreuse appréciation du public était épuisée, ils se mettaient en marche, jouant l'air éternel, et ils n'avaient pas fait vingt pas, que sur leur passage un autre groupe se formait et les forçait de faire une nouvelle halte chorégraphique. Je comptai soixante et dix de ces musiciens, qui tous avaient plus ou moins d'occupation.

Au plus fort de la fête, et vers les trois heures à peu près, la châsse de saint Nicolas sortit de l'église où elle était enfermée; aussitôt les danses cessèrent; chacun accourut, prit sa place dans le cortége, et la procession commença de faire le tour du lac, accompagnée de l'explosion éternelle d'un millier de boîtes. Ce nouvel exercice dura à peu près une heure et demie, puis la châsse rentra dans l'église avec les prêtres, et la foule s'éparpilla de nouveau autour du lac.

ALEXANDRE DUMAS.

Kœnigsfelden.

Le lendemain nous partîmes au point du jour; ma nuit avait été un long cauchemar où la réalité se

mêlait avec le rêve ; il me semblait que mon lit avait conservé le mouvement du bateau. Je me sentais attiré par la cataracte ; puis, au moment d'être précipité, ce n'était plus moi que le danger menaçait, c'était sir Williams, je l'avais revu les bras croisés et les yeux au ciel, et le pauvre garçon avait bouleversé tout mon sommeil. Qu'était devenu son corps ? Le Rhin le roulerait-il jusqu'à l'Océan, et l'Océan le jetterait-il aux rives de l'Angleterre qu'il avait quittées si désespéré, et auxquelles il retournait guéri ? Je traversai le pont qui sépare le grand-duché de Bade du canton d'Argovie ; mais je m'arrêtai au milieu pour jeter un dernier regard sur le Rhin : à travers le brouillard qui nous enveloppait, j'apercevais jusqu'à une certaine distance ses vagues bouillonnantes, et il me semblait à tout instant qu'au sommet d'une de ces vagues j'allais voir se dresser le corps de ce pauvre Blundel; je ne pouvais m'arracher des bords du fleuve, il me semblait qu'en les abandonnant je perdais un suprême espoir; enfin il fallut me décider, je jetai un dernier regard, un dernier adieu sur le cours du fleuve, et je pris la route de Baden.

Pendant une heure je marchai au milieu de ce brouillard, puis enfin, vers les huit ou neuf heures du matin, cette voûte mate et froide s'échauffa et jaunit dans un coin, quelques pâles rayons percèrent la nuée, bientôt elle se déchira par bandes et s'en alla rasant le sol, formant des vallées dont les parvis semblaient solides et des montagnes de vapeur, qu'on eût cru pouvoir gravir : peu à peu cette mer de nuages se souleva, montant doucement, et découvrant d'abord les vignes, puis les arbres, puis les montagnes, enfin toutes ces îles flottantes sur la mer du ciel se confondirent dans son azur, et finirent par se mêler et se perdre dans les flots limpides de l'éther.

Alors se déroula devant moi une route riante et gracieuse, qui vint riche de toutes les coquetteries de la nature, essayant de me distraire des émotions de la veille ; les prairies avec leur fraîcheur, les arbres avec leur murmure, la montagne avec ses cascades, tentèrent de me faire oublier le crime du fleuve. Je me retournai vers lui, lui seul continuait à charrier une masse de vapeur, lui seul comme un tyran, essayait de se cacher à la vue de Dieu. Je ne sais comment une idée aussi bizarre me vint, je ne sais comment elle prit une réalité dans mon esprit ; mais le fait est que je fis plusieurs lieues sous cette préoccupation que toute ma raison ne pouvait écarter. Ainsi est fait l'orgueil de l'homme, toujours prompt à croire, avec ses souvenirs instinctifs et despotiques de l'Éden, qu'il est le souverain de la terre, et que tous les objets de la création sont ses courtisans.

J'arrivai ainsi, à travers un pays délicieux, à la ville de Baden. Je mis à profit le temps que l'aubergiste me demanda pour préparer mon dîner, et je montai sur le vieux château qui domine la ville. C'est encore une de ces grandes aires féodales dispersées par la colère du peuple. Cette forteresse, qu'on appelait le rocher de Bade, resta entre les mains de la maison d'Autriche jusqu'en 1415 époque à laquelle les confédérés s'en emparèrent et se vengèrent, en la démolissant, de ce que ses murs avaient offert si longtemps un asile imprenable à leurs oppresseurs, qui y résolurent les campagnes de Morgarten et de Sempach. Du sommet de ces ruines, qui, du reste n'offrent point d'autre intérêt, on domine toute la ville, rangée aux deux côtés de la Limmat, et qui, avec ses maisons blanches et ses contrevents verts semble sortir des mains des peintres et des maçons, au second plan, des collines boisées, qui semblent le marche-pied des glaciers, et, enfin, à l'horizon, comme une dentelure gigantesque, les

pics déchirés et neigeux des grandes Alpes, depuis la Jungfrau jusqu'au Glarnich.

Comme rien de bien curieux ne me retenait à Bade, que j'avais fait un assez long séjour à Aix pour avoir épuisé la curiosité que pouvait m'inspirer le mystère des eaux thermales, je me contentai de jeter un coup d'œil sur celles qui bouillonnent au milieu du cours de la Limmat ; leur chaleur, qui est de trente-huit degrés, est due, dit-on, au gypse et à la marne recouverts de couches de pierres calcaires dont est formé le Legerberg, au travers duquel elles filtrent. Je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut, en me hâtant toutefois d'en décliner la responsabilité.

Ce qui, du reste, m'attirait comme un aimant, c'était le désir de visiter le lieu où avait été assassiné l'empereur Albert, et que les descendants de ses ennemis ont appelé Kœnigsfelden ou le Champ du Roi. Ce champ, situé, comme nous l'avons dit, sur les rives de la Reuss, s'étend jusqu'à Windisch, l'ancienne Windonissa des Romains, fondée par Germanicus lors de ses campagnes sur le Rhin ; la ville antique, dont il ne reste aujourd'hui d'autres ruines que celles qui sont cachées sous terre, couvrait tout l'espace qui s'étend de Hausen à Gebistorf, et se trouvait ainsi à cheval sur la Reuss, au confluent de l'Aar et de la Limmat. Quinze jours avant mon arrivée un laboureur avait, avec sa charrue, effondré un vieux tombeau, et y avait trouvé les restes d'un casque, d'un bouclier et d'une de ces épées de cuivre que les Espagnols seuls savaient tremper dans l'Ebre, et auxquelles ils donnaient un tranchant supérieur à celui du fer et de l'acier.

C'est sur l'emplacement même où expira l'empereur Albert, qu'Agnès de Hongrie, sa fille, éleva le couvent de Kœnigsfelden. A l'endroit où pose l'autel s'élevait le chêne contre lequel l'empereur assis s'adossait lorsque Jean de Souabe, son neveu,

lui perça la gorge d'un coup de lance. Agnès fit déraciner l'arbre tout teint qu'il était du sang de son père, et elle en fit faire un coffre dans lequel elle enferma les habits de deuil qu'elle jura de porter tout le reste de sa vie.

Tout à l'entour du chœur sont les portraits de vingt sept chevaliers à genoux et priant. Ces chevaliers sont les nobles tués à la bataille de Sempach. Parmi ces fresques est un buste, ce buste est celui du duc Léopold qui voulut mourir avec eux. Ce chœur, éclairé par onze fenêtres dont les vitraux coloriés sont des merveilles de la fin du quinzième siècle, est séparé de l'église par une cloison ; on passe de l'un dans l'autre, et l'on se trouve au pied du tombeau de l'empereur Albert ; il est de forme carrée, entouré d'une balustrade en bois peint, aux quatre coins et aux quatre colonnes de laquelle sont appendues les armoiries des membres de la famille impériale qui dorment près de leur chef.

C'est qu'outre l'empereur Albert, qui a perdu la vie ici, cette pierre recouvre, dit l'inscription de la balustrade "sa femme Madame Elisabeth, née à Keindten ; sa fille Madame Agnès, ci-devant reine de Hongrie, ensuite aussi notre seigneur le duc Léopold, qui a été tué à Sempach."

Autour de ces cadavres impériaux gisent les reliques ducales et princières du duc Léopold le Vieux, de sa femme Catherine de Savoie, de sa fille Catherine de Habsbourg et deux comtes de Griffenstein, et à gauche quatre comtes de Lauffenbourg et cinq comtes de Reinach et de Brandis.

Il en résulte que, si aujourd'hui Dieu permettait que l'empereur Albert se soulevât de sa tombe, et réveillât la cour mortuaire qui l'entoure, ce serait, certes, le plus noble et le mieux accompagné de tous les rois qui, à cette heure, portent un sceptre et une couronne.

Au moment où je foulais aux pieds toutes ces cendres féodales, l'homme qui m'accompagnait vit que l'heure des vêpres était arrivée, et, quoique personne ne dût venir à cet appel, il sonna la cloche, la même qui fut donnée au couvent par Agnès. J'allai à lui, et lui demandai si l'on allait célébrer un office divin. Non, me répondit-il, je sonne les vêpres pour les morts ; laissons leur leur église. Nous sortîmes.

Cet homme sonne ainsi trois fois par jour : la première à l'heure de la messe, la seconde à l'heure des vêpres, et la troisième à l'heure de l'Angèlus.

Nous passâmes dans le couvent de Sainte Claire, où est située la chambre à coucher où Agnès entra, le cœur plein de jeunesse et de vengeance, à l'âge de vingt-sept ans, resta plus d'un demi-siècle à prier, et sortit, comme elle le dit elle-même, purgée de toute souillure, pour rejoindre son père à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sur le panneau, et en dehors de la porte de cette chambre, est peint en pied le portrait du fou de la reine, qui s'appelait Henrick, et qui était du Canton d'Ury. Sans doute ce portrait est une allusion aux joies, aux plaisirs et aux vanités du monde, qu'Agnès, entrant dans la retraite, laissait en dehors de sa cellule.

Cette cellule resta triste, nue et austère comme celle du plus sévère cénobite tant que l'habita la fille d'Albert. Dans un cabinet, au pied du lit, est encore le coffre grossier, taîllé dans le chêne, où la religieuse orpheline serrait ses habits de deuil. En certains endroits l'écorce a été respectée: se sont ceux qui étaient tachés, de sang. Après la mort d'Agnès, cette cellule fut habitée par Cécile de Reinach, qui après avoir perdu son mari et ses frères à Sempach, vint à son tour demander asile au couvent et consolation à Dieu. Ce fut elle qui fit peindre dans cette même cellule les portraits des vingt-sept chevaliers

agenouillés, dont les fresques de la chapelle ne sont que des copies.

La journée s'avançait; il était trois heures, j'avais vu à Kœnigsfelden tout ce qui est curieux à voir; je remontai dans la voiture que j'avais pris à Bade; car je désirais arriver le même soir à Aarau. Cependant, quelque diligence que je me fusse promis de faire, au bout d'une heure j'arrêtai ma voiture au pied du Wulpesberg: c'est qu'à son sommet s'élève le château d'Habsbourg, et que je ne voulais pas passer si près du berceau des Césars modernes sans le visiter.

Ce château est situé sur une montagne longue et étroite; il en reste une tour toute entière qui, grâce à son architecture carrée et massive, est parfaitement conservée, quoiqu'elle date du onzième siècle; une des salles dont les boiseries, grâce au temps et à la fumée, sont devenues noires comme de l'ébène, conserve encore des restes de sculptures. Au flanc de la tour s'est cramponné un bâtiment irrégulier qui se soutient à elle; il est habité par une famille de bergers, qui a fait une écurie de la salle d'armes du grand Rodolphe. Par un vieil instinct de faiblesse et par une antique habitude d'obéissance, quelques cabanes sont venues se grouper autour de ces ruines qui furent la demeure du premier-né de la maison d'Autriche. Un nom et quelques pierres couvertes de chaume, voilà ce qui reste du château et des propriétés de celui dont la descendance a régné cinq cents ans, et ne s'est éteint qu'avec Marie-Thérèse.

L'homme qui habite ces ruines, et qui s'en est constitué le cicerone, me fit voir, de l'une des fenêtres orientales, une petite rivière qui coule dans la vallée, et à laquelle se rattache une tradition assez curieuse. Un jour que Rodolphe de Habsbourg revenait de Mellingen, monté sur un magnifique cheval, il aperçut sur ses bords un prêtre portant le viatique: les

pluies avaient enflé le torrent, et le saint hom
savait comment le franchir.

Il venait de se déterminer à se déchausse
passer la rivière à gué, lorsque le comte arriv
de lui, sauta à bas de son cheval, mit un ge
terre pour recevoir la bénédiction de l'homme de
puis, l'ayant reçue, lui offrit sa monture ; le c
suivit à pied jusqu'au lit du mourant, et assist
ciant dans la sainte cérémonie. Le viatique
istré, le prêtre sortit, et voulut rendre au com
dolphe le cheval qu'il lui avait prêté ; mais l
gieux seigneur refusa, et comme le prêtre in
A Dieu ne plaise, mon père, répondit le comt
je sois assez orgueilleux pour oser me servir
d'un cheval qui a porté mon créateur ! gardez-le
mon père, comme un gage de ma dévotion
saint ordre : il appartient désormais à votre é

Dix ans plus tard, le pauvre prêtre était
chapelain de l'archevêque de Mayence, et le
Rodolphe de Habsbourg était prétendant à l'e
Or le prêtre se souvint que son seigneur s'éta
milié devant lui, et il voulut lui rendre les ho
qu'il avait reçus. Sa place lui donnait un
crédit sur l'archevêque celui-ci en avait à so
sur les électeurs. Rodolphe de Habsbourg ob
majorité et fut élu empereur de Rome.

Vers la fin du quinzième siècle, les conf
vinrent mettre le siége devant le château de
bourg. Il était commandé par un gouverneur
chien qui se défendit jusqu'à la dernière ext
Plusieurs fois les Suisses lui avaient offert une
lation honorable, mais il avait constamment r
enfin, pressé par la famine, il envoya un
mentaire. Il était trop tard ; ses ennemis s
à quel état de détresse la garnison était r
repoussèrent toute proposition, et exigèrent
siégés qu'ils se rendissent à discrétion : alors la

du gouverneur demanda la libre sortie pour elle, avec la permission d'emporter ce qu'elle avait de plus précieux. Cette permission lui fut accordée: aussitôt les portes s'ouvrirent, et elle sortit du château, emportant son mari sur ses épaules; les Suisses, esclaves de leur parole, laissèrent passer; mais à peine avait-elle déposé á terre celui que cette pieuse ruse avait sauvé, qu'il la poignarda, pour qu'il ne fût pas dit qu'un chevalier avait dû la vie à une femme.

ALEXANDRE DUMAS.

Le Voeu du Héron.

Le 25 septembre, 1338, à cinq heures moins un quart du soir, la grande salle du palais de Westminster n'était encore éclairée que par quatre torches, maintenues par des poignées de fer scellées aux angles des murs, et dont la lueur incertaine et tremblante avait grand'peine à dissiper l'obscurité causée par la diminution des jours, si sensible déjà vers la fin de l'été et le commencement de l'automne. Cependant cette lumière était suffisante pour guider dans les préparatifs du souper les gens du château, qu'on voyait, au milieu de cette demi-teinte, s'empresser de couvrir des mets et des vins les plus recherchés de cette époque une longue table étagée à trois hauteurs différentes, afin que chacun des convives pût s'y asseoir à la place que lui assignait sa naissance ou son rang. Lorsque ces préparatifs furent achevés, le maître d'hôtel entra gravement par une porte latérale, fit avec lenteur le tour du service pour s'assurer que chaque chose était à sa place; puis, l'inspection finie, il s'arrêta devant un valet qui attendait ses ordres près de la grande porte, et lui dit avec la dignité d'un

homme qui connait l'importance de ses fonctions tout va bien, cornez l'eau.*

Le valet approcha de ses lèvres une petite tromp d'ivoire qu'il portait suspendue en bandoulière, et en tira trois sons prolongés; aussitôt la porte s'ouvrit cinquante varlets entrèrent à la suite les uns des autres, tenant des torches à la main, et, se séparant en deux bandes qui s'étendaient sur toute la longueur de la salle, se rangèrent le long du mur; cinquante pages les suivirent, portant des aiguières et des bassins d'argent, et se placèrent sur la même ligne que les varlets; puis enfin, derrière eux deux hérauts parurent tirèrent chacun à soi la tapisserie blasonnée qui servai de portière, et se tinrent debout de chaque côté de l'entrée en criant à haute voix: Place à monseigneur le roi, et à madame la reine d'Angleterre!

Au même instant le roi Edouard III. parut, donnant la main à madame Philippe de Hainaut, sa femme: ils étaient suivis des chevaliers et des dames les plus renommés de la cour d'Angleterre, qui était à cette époque une des plus riches au monde en noblesse, en vaillance et en beauté. Sur le seuil de la salle le roi et la reine se séparèrent, passant chacun d'un côté de la table et gagnant le bout le plus élevé. Ils furent suivis dans cette espèce de manœuvre par tous les convives, qui, arrivés à la place qui leur était destinée, se retournèrent chacun vers le page attaché à son service: celui-ci versa l'eau de l'aiguière dans le bassin, et présenta à laver aux chevaliers et aux dames. Cette cérémonie préparatoire achevée, les convives passèrent sur les bancs qui entouraient la table, les pages allèrent déposer l'argenterie sur les magnifiques dressoirs où ils l'avaient prise, et revinrent attendre, debout et immobiles, les ordres de leurs maîtres.

* On appelait corner l'eau donner le signal du diner, parce que les convives se lavaient les mains avant de se mettre à table.

Edouard était tellement absorbé dans ses pensées que le premier service fut enlevé avant qu'il s'aperçût, que la place la plus proche de sa gauche était restée vacante, et qu'il manquait un convive à son festin royal. Cependant, après un instant de silence que personne n'osa interrompre, soit qu'ils errassent au hasard, soit qu'ils cherchassent où se fixer, ses yeux parcoururent cette longue file de chevaliers et de dames étincelans d'or et de pierreries sous la lumière ruisselante de cinquante torches, s'arrêtèrent un instant avec une expression indéfinissable, sur la belle Alix de Granfton, assise entre son père le comte d'Erby, et son chevalier Pierre de Montaigu, auquel, en récompense de ses bons et loyaux services, le roi venait de donner le comté de Salisbury, et finirent enfin par se fixer avec surprise sur cette place si proche de lui que chacun se fût disputé l'honneur de la remplir, et qui cependant était restée vide. Cette vue changea sans doute, l'ordre de pensées que suivait l'esprit d'Edouard; car il jeta sur toute l'assemblée un regard d'interrogation auquel personne ne répondit. Voyant donc qu'il fallait une demande directe pour obtenir explication précise, il se tourna vers un jeune et noble chevalier du pays de Hainaut, qui tranchait devant la reine:

Messire Gauthier de Mauny, lui dit-il, sauriez-vous par hasard, quelle importante affaire nous prive aujourd'hui de la présence de notre hôte et cousin le comte Robert d'Artois? Serait-il rentré dans la grâce de notre oncle, le roi Philippe de France, et aurait-il été si pressé de quitter notre île qu'il ait oublié de nous faire ses visites d'adieu? Je présume, sire, répondit Gauthier de Mauny, que monseigneur le comte Robert n'aurait point oublié si promptement que le roi Edouard a eu la générosité de lui donner un asile que, par crainte du roi Philippe, lui avaient refusé les comtes d'Auvergne et de Flandre.—Je

n'ai cependant fait que ce que je devais : le comte Robert est de lignée royale, puisqu'il descend du roi Louis VIII, et c'était bien le moins que je le recueillisse. D'ailleurs le mérite de l'hospitalité est moins grande de ma part qu'il ne l'eût été de celle des princes que vous venez de citer. L'Angleterre est, par la grâce du Ciel, une île plus difficile à conquérir que les montagnes de l'Auvergne et les marais de Flandre, et peut braver impunément la colère de notre suzerain, le roi Philippe. Mais n'importe, je ne tiens pas moins à savoir qu'est devenu notre hôte. En avez-vous appris quelque nouvelle, Salisbury?— Pardon, sire, répondit le comte; mais vous me demandez une chose à laquelle je ne saurais faire une réponse convenable. Depuis quelque temps mes yeux sont tellement éblouis par la splendeur d'un seul visage, mes oreilles sont tellement attentives à la mélodie d'une seule voix, que le comte Robert, tout petit fils de roi qu'il est, fût il passé devant moi en me disant lui-même où il allait, je ne l'aurais probablement ni vu ni entendu. Mais attendez sire; car voici un jeune bachelier* qui se penche sur mon épaule, et qui a probablement quelque chose à me dire à ce sujet.

En effet, Guillaume de Montaigu, neveu de Salisbury, derrière lequel il se tenait debout, s'inclinait et lui disait à ce moment quelques mots à l'oreille.

Eh bien? dit le roi.—Je ne m'étais pas trompé, continua Salisbury; Guillaume l'a rencontré ce matin.

Et où cela ? dit le roi en adressant directement la parole au jeune bachelier.

Sur les bords de la Tamise, sire ; il descendait vers Greenwich, et sans doute il allait à la chasse,

* On appelait ainsi les fils de famille qui possédaient moins de quatre bachelles de terre.

car il portait sur son gant le plus joli faucon muscadin qui ait jamais été dressé pour le vol de l'alouette.—A quelle heure cela? dit le roi.—Vers tierce, sire. —Et qu'alliez vous faire de si bon matin sur les bords de la Tamise? dit d'une voix douce la belle Alix.—Rêver, répondit en soupirant le jeune homme.—Oui, oui, dit en riant Salisbury; il parait que Guillaume n'est pas heureux dans ses amours, car depuis quelque temps je lui vois tous les symptomes d'une passion sans espoir.—Mon oncle! dit Guillaume, en rougissant.—Vraiment! s'écria avec une curieuse naïveté Alix, si cela est, je veux devenir votre confidante.— Prenez pitié de moi au lieu de me rallier, madame, murmura d'une voix étouffée Guillaume, qui fit en même temps un pas en arrière et porta la main à ses yeux pour cacher deux grosses larmes qui tremblaient aux bords de ses paupières.—Pauvre enfant, dit Alix, mais il parait que c'est chose sérieuse.— Des plus sérieuses, répondit avec une gravité apparente, le comte de Salisbury, mais c'est un bachelier discret que Guillaume, et je vous préviens que vous ne saurez son secret que lorsque vous serez sa tante. Alix rougit à son tour.

Alors tout s'explique, dit le roi: la chasse l'aura emporté jusqu'à Gravesend, et nous ne le reverrons que demain à déjeuner.—Je crois que votre Altesse se trompe, dit le comte Jean de Hainaut, car j'entends dans l'antichambre quelque chose comme un bruit de voix qui pourrait bien annoncer son retour. Il sera bien venu, répondit le roi.

Au même instant la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battans et le comte Robert, magnifiquement vêtu, entra dans la salle, suivi de deux menestrels jouant de la viole, derrière eux marchaient deux jeunes filles nobles, portant sur un plat d'argent un héron rôti auquel on avait laissé, afin

qu'il fût plus facile à reconnaître, son long bec et ses longues pattes ; enfin, derrière les jeunes filles venait, sautant et grimaçant, un jongleur qui accompagnait les menestrels en frappant sur un tambour de basque. Robert d'Artois commença lentement le tour de la table, suivi de ce singulier cortége, et, s'arrêtant près du roi, qui le regardait avec étonnement, il fit signe aux deux jeunes filles de déposer le héron devant lui.

Edouard bondit plutôt qu'il ne se leva, et, se retournant vers Robert d'Artois, il le regarda avec des yeux étincelans de colère ; mais voyant que son regard ne pouvait faire baisser celui du comte: Qu'est-ce à dire, notre hote ? s'écria-t-il d'une voix tremblante ; est-ce ainsi que se paye en France l'hospitalité ? et un misérable héron, dont mes faucons et mes chiens méprisent la chair, est-il gibier royal que l'on puisse servir devant nous ?—Écoutez, sire, dit le comte Robert d'une voix calme et forte : il m'est venu en tête, lorsque mon faucon a pris aujourd'hui cette bête, que le héron était le plus lâche des oiseaux, puisqu'il a peur de son ombre, et que, lorsqu'il la voit marcher près de lui au soleil, il crie et pleure comme s'il était en danger de mort ; alors j'ai pensé que le plus lâche des oiseaux devait être servi au plus lâche des rois !

Edouard porta la main à son poignard. Or, le plus lâche des rois, continua Robert sans paraître remarquer ce geste, n'est-ce pas Edouard d'Angleterre, héritier par sa mère Isabelle du royaume de France, et qui cependant n'a pas le courage de le reprendre à Philippe de Valois, qui le lui a volé ?

Un silence terrible succéda à ces mots. Chacun s'était levé, connaissant la violence du roi, et tous les yeux étaient fixés sur ces deux hommes, dont l'un venait de dire à l'autre de si mortelles paroles. Ce-

pendant toutes les prévisions furent trompées; le visage d'Edouard reprit peu à peu l'apparence du calme; il secoua sa tête comme pour faire tomber de ses joues la rougeur qui les couvrait; puis, posant lentement la main sur l'épaule de Robert: Vous avez raison, comte, lui dit-il d'une voix sourde; j'avais oublié que j'étais petit-fils de Charles IV de France: vous m'en faites souvenir, merci; et, quoique le motif qui vous pousse soit plutôt votre haine pour Philippe, qui vous a banni, que votre reconnaissance pour moi qui vous ait reçu, je ne vous en suis pas moins obligé; car maintenant que, grâce à vous, cela m'est revenu à la pensée que j'étais le véritable roi de France, soyez tranquille, je ne l'oublierai pas; et, comme preuve, écoutez le vœu que je vais faire. Asseyez-vous, mes nobles seigneurs, et n'en perdez pas un mot, je vous prie.

Tout le monde obéit; Edouard et Robert restèrent seuls debout. Alors le roi, étendant la main droite sur la table: Je le jure, dit-il, par ce héron, chair de couard et de lâche, et que l'on a placé devant moi parce qu'il est le plus lâche et le plus couard des oiseaux, qu'avant six mois j'aurai passé la mer avec une armée et que j'aurai mis le pied sur la terre de France, soit que j'entre par le Hainaut, la Guienne ou la Normandie; je jure que je combattrai le roi Philippe partout où je le rencontrerai, toute fois que les hommes de ma suite ou de mon armée seront seulement un contre dix. Je jure enfin qu'avant six ans de ce jour j'aurai campé en vue du clocher de la noble église Saint-Dénis, où est enterré le corps de mon aïeul; et je jure cela nonobstant le serment de vassalité que j'ai fait au roi Philippe à Amiens, et qui m'a été surpris comme à un enfant que j'étais. Eh! comte Robert, vous voulez des batailles et des mêlées; eh bien je vous promets que ni Achille, ni Hector, ni Paris, ni Alexandre de Macédoine, qui

conquit tant de pays, n'aura fait sur sa route pareil ravage à celui que je ferai en France, à moins cependant qu'il ne plaise à Dieu, à Monseigneur Jésus, et à la bienheureuse vierge Marie de me faire mourir à la peine et avant l'accomplissement de mon vœu. J'ai dit. Maintenant enlevez le héron, comte, et venez vous asseoir près de moi.—Pas encore, sire, répondit Robert : il faut que le héron fasse le tour de la table ; il y a peut-être bien ici quelque noble chevalier qui tiendra à honneur de joindre son vœu à celui du roi.

A ces mots, il ordonna aux deux jeunes filles de reprendre le plat d'argent, et se remit de nouveau en route, suivi par elles et par les menestrels qui jouaient de la viole pendant que les jeunes filles chantaient un chanson de Guilbert de Berneville ; et, en jouant et en chantant ainsi, ils arrivèrent derrière le comte de Salisbury, qui était assis, comme nous l'avons dit, près de la belle Alix de Granfton. Alors Robert d'Artois s'arrêta, et fit signes aux jeunes filles de poser le héron devant le chevalier. Elles obéirent. —Beau chevalier, dit Robert, vous avez entendu ce qu'a dit le roi Edouard. Au nom du Christ, le roi du monde, je vous adjure de vouer à notre héron. Vous avez bien fait, dit Salisbury, de m'adjurer par le saint nom de Jésus, car si vous l'eussiez fait au nom de la vierge, je vous aurais refusé, ne sachant plus maintenant si elle est au ciel ou sur la terre, tant la dame qui me tient en son servage est fière, sage et belle. Jamais elle ne m'a dit encore qu'elle m'aimait, jamais elle ne m'a rien accordé, car jamais encore je n'ai osé la requérir d'amour. Eh bien! aujourd 'hui, je la supplie de m'octroyer une faveur, c'est de poser son doigt sur un de mes yeux.—Sur mon âme, dit tendrement Alix, une dame que requiert si respectueusement son chevalier ne saurait lui répondre par un refus. Vous avez demandé un

de mes doigts, comte, je veux être prodigue envers vous : voici toute ma main. Salisbury la saisit et la baisa plusieurs fois avec transport ; puis il la posa sur son visage de manière qu'elle lui couvrit entièrement l'œil droit. Alix souriait, ne comprenant rien à cette action. Salisbury s'en aperçut.—Croyez-vous cet œil bien fermé ? lui dit-il. Certainement répondit elle. Eh bien! continua Salisbury, je jure de ne revoir le jour de cet œil que sur la terre de France ; je jure que jusqu'à cette heure-là ni vent, ni douleur, ni blessure ne me forceront de l 'ouvrir, et que jusqu'à ce moment je combattrai l'œil clos en lice, tournoi ou bataille. Mon vœu est fait, advienne qu'advienne. A votre tour, n'en ferez-vous point un, madame ? Si fait, monseigneur, répondit Alix en rougissant : je jure que le jour où vous reviendrez à Londres, après avoir touché la terre de France, je vous donnerai mon cœur et ma personne avec la même franchise que je vous ai donné aujourd'hui ma main ; et en gage de ce que je promets à cette heure, voici mon écharpe, pour vous aider à accomplir votre vœu.

Salisbury mit un genou en terre, et Alix lui noua sa ceinture autour du front, aux applaudissemens de toute la table. Alors Robert fit enlever le héron de devant le comte et se remit en marche dans le même ordre et toujours suivi de ses menestrels, de ses jeunes filles et de son jongleur : cette fois le cortége s'arrêta derrière Jean de Hainaut.

Noble sire de Beaumont, dit Robert d'Artois, comme oncle du roi d'Angleterre et comme un des plus braves chevaliers de la chrétienté, ne ferez-vous pas aussi vœu sur mon héron d'accomplir quelque grande entreprise contre le royaume de France. Si fait, frère, répondit Jean de Hainaut, car je suis banni commo vous, et cela pour avoir prêté secours à la reine Isabelle lorsqu 'elle reconquit son royaume

d'Angleterre. Je jure donc, que si le roi veut m'accepter pour son maréchal et passer par mon comté de Hainaut, je conduirai son armée sur les terres de France, ce que je ne ferais pour nul autre homme vivant. Mais si jamais le roi de France, mon seul et véritable suzerain, me rappelle et lève mon ban, je prie mon neveu Edouard de me rendre ma parole, que j'irai aussitôt lui redemander. C'est justice, dit Edouard en faisant un signe de la tête, car je sais que de terre et de cœur vous êtes plus Français qu'Anglais. Jurez donc en toute tranquillité, car, sur ma couronne, le cas échéant, je vous relèverai de votre vœu. Comte Robert, passez le héron à Gauthier de Mauny. Non pas, sire, non pas, s'il vous plait, dit le jeune chevalier ; car vous savez qu'on ne peut suivre deux vœux à la fois, et j'en ai déjà fait un : c'est celui de venger mon père qui, vous le savez, est mort assassiné en Guienne, et de retrouver son meurtrier et son tombeau, afin de tuer l'un sur l'autre. Mais soyez tranquille, sire, le roi de France n'y perdra rien.—Nous vous croyons, messire, et nous aimons autant une promesse de vous qu 'un serment d'un autre.

Pendant ce temps Robert d'Artois s'était approché de la reine, avait fait déposer le héron devant elle, avait mis un genou en terre et attendait en silence. La reine se tourna alors de son côté en riant : que voulez-vous de moi, comte, lui dit-elle, et que venez-vous me demander ? Vous savez qu'une femme ne peut vouer, puisqu'elle est en puissance d'un maître. Honnie soit donc celle qui, en pareille circonstance, oublierait ses devoirs au point de ne pas attendre la permission de son seigneur ! Faites hardiment votre vœu, madame, dit Edouard, et je vous jure que de ma part il y aura toujours aide, et jamais empêchement.—Eh bien ! dit la reine, je ne vous avais pas encore dit que j'eusse l'espoir de devenir mère.

Maintenant, écoutez moi donc; car, puisque vous m'avez autorisée à jurer, je jure par notre Seigneur, né de la vierge, et qui est mort sur la croix, que mon enfant ne viendra au monde que sur la terre de France; et, si vous n'avez pas le courage de m'y conduire lorsque le temps de ma délivrence sera venu, je jure encore de me poignarder avec ce couteau, afin de tenir mon serment aux dépens de la vie de mon enfant et du salut de mon âme. Voyez, sire, si vous êtes assez riche de lignée pour perdre à la fois votre femme et votre enfant.

Personne ne vouera plus, s'écria Edouard d'une voix altérée. Assez de serments comme cela, et que Dieu nous les pardonne.—N'importe, dit Robert d'Artois en se relevant, j'espère qu'il y a, grâce à mon héron, plus de paroles engagées qu'il n'en faut à cette heure pour que le roi Philippe se repente éternellement de m'avoir chassé de France.

ALEXANDRE DUMAS.

L'Hospitalité des Florentins.

Nous n'avions eu à nous occuper de rien; l'étranger est l'élu de Florence. Pourvu qu'il soit bien recommandé, il peut vivre dégagé de tout soin. On le prend chez lui, on le mène en voiture, on lui fait voir les fêtes, on le conduit au spectacle, on le ramène à la maison. C'est un devoir presque national de l'amuser, et on fait ce qu'on peut pour cela. Malheureusement, l'étranger a en général le caractère morose et ingrat; s'il s'amuse, il ne veut pas en convenir, et une fois qu'il a quitté la ville, il remercie ceux qui l'ont amusé, en disant du mal d'eux. Par bonheur encore, les Florentins ne se découragent

pas pour si peu ; ce qu'ils font, sans doute ils le font parce qu'ils doivent le faire, et ils pensent que l'hospitalité, comme toutes les vertus, a sa récompense en elle-même.

ALEXANDRE DUMAS.

Le Repas de Noces.

IL était bon, car c'était Aristide Froissart qui l'avait dicté à son maître d'hôtel. Dire tous les mets dont il se composait, ce serait tomber dans ce choléra descriptif qui a commencé par les montagnes de l'Ecosse et a fini, s'il est fini, par des clous de fauteuil. Prenons le dîner à sa fin, c'est assister au plus chaud engagement de la bataille. Deux cents personnes parlaient à la fois. C'était une mitraille de verbes sans sujets, une grêle d'adverbes sans verbes, un gâchis de propos sans queue ni tête.

Ici une conversation politique, là un dialogue sur la littérature du feuilleton, cette belle et noble littérature inconnue aux XVII et XVIII siècle. Et Lacervoise, le sculpteur, qui disait à un marchand de vin de Bercy:

Voici, monsieur, ce qu'est l'art.

Oui, monsieur, répondit le négociant à moitié gris.

L'art, c'est la forme; la forme, c'est l'art.

Oui, monsieur.

La forme, c'est vous, c'est cette bouteille, c'est la nature poussée au relief, c'est vous.

Il prenait le nez au négociant.

L'art, c'est Giotto, c'est Coccie, c'est Masaccio. Je ne connais que cela. Etes vous ronde bosse?

Oui, monsieur.

Tant mieux; poursuivons: vous êtes ronde bosse ?

Oui, monsieur.

Vous allez encore mieux me comprendre. L'art, c'est le style, et le style, voici tout uniment ce que c'est . . .

Ici Lacervoise ferma l'œil gauche, ouvrit tout rond l'œil droit, tira la langue dont il toucha le bout avec l'extremité d'un de ses doigts, la rentra et la fit claquer contre son palais, en s'écriant: Voilà le style, le grand style.

Oui, monsieur.

Je me félicite de vous avoir fait partager mes opinions.

Ah çà! reprit enfin le bourgeois, vous faites sans doute des monuments funèbres?

Moi! jamais; bon pour les maçons, s'il vous plaît.

Vous faites donc des statues, desHercules en bronze, des Samsons en marbre?

Moi toucher au marbre? A quoi bon? Je suis l'homme du jet. Une poignée de plâtre, de la salive, et voilà un chef-d'œuvre.

Vous fabriquez alors de ces petits bons dieux qu'on vend sur les boulevards ?

Vous voulez rire?

Que faites vous donc dans votre atelier?

Atelier! est-ce que je connais l'atelier? Mon atelier, c'est ma tête, ce sont mes mains, c'est ma pensée.

Mais quand vous avez des commandes . . .

Je n'en ai jamais . . .

Ici le bourgeois regarda Lacervoise pour s'assurer qu'il n'avait pas affaire à un fou. Il frémit de lui voir un couteau à la main.

Plus loin, c'était Madame de Neuvilette qui ayant pris à part le vieux Froissart, lui disait avec une doucereuse impertinence.

Ainsi donc, M. Froissart, nous voilà pour tout de bon devenus bons parents ?

Ce m'est un grand honneur, madame, d'en convenir.

Pourtant nous n'avons pas toujours été cousins, il me semble.

Il faut le plus possible ne conserver le souvenir que des choses heureuses.

Aussi je me souviens que cet hôtel, où je fus fort heureuse, nous appartenait autrefois.

Le vieux Froissart toussa.

Redoutant le tour que prenait la conversation, le marquis de Neuvilette y entra timidement pour étouffer le serpent.

Ne parlons pas du passé.

Il nous plaît d'en parler, M. Froissart et moi, répliqua la marquise. Savez-vous, continua-t-elle, que vous ne l'avez pas acheté bien cher, M. Froissart, ce bel hôtel ?

Je ne me souviens plus guère.

Mais rien du tout. Vous nous payâtes comptant. . , .

J'ai beaucoup dépensé en réparations. . .

En sorte qne vous croyez l'avoir encore acheté trop cher ?

Je ne dis pas cela.

Elle me roule tout nu sur des épines, pensa Froissart.

Comme elle ose lui parler ! murmurait le marquis. Où allons-nous ?

Pour un républicain austère, ce n'était pas trop mal. Salons dorés, galerie de tableaux, jardin à l'Anglaise, cour d'honneur, écurie. Vous gardâtes aussi les chevaux, je crois ?

C'étaient de vieux chevaux.

Ah ! vraiment.

Tout cela, dit d'un ton merveilleusement ironique par la marquise de Neuvilette, prêtait à la conversation un caractère de comédie digne de la scène.

Vous y êtes-vous bien trouvé, du moins ? ajouta-t-elle.

Le marquis épouvanté, n'était déjà plus sûr de n'être pas dénoncé le lendemain au comité de salut public.

Quant à Froissart, il se croyait devant une des cours prévôtales de 1815.

Vous savez ma chère, se permit pourtant de dire le vieux marquis, qu'à son retour Louis le Désiré prononça ces belles paroles : *Union et oublie.*

Vous entendez, madame ? dit Froissart en répétant avec un sourire forcé la réflexion du marquis.

Je le sais si bien, dit la marquise, que les Froissart et les Neuvilette s'unissent aujourd'hui. Quant à l'oubli. . . . .

Est-ce que vous n'y consenteriez pas ? demanda Froissart, qui s'était déjà cru sauvé par la maxime de Louis XVIII.

Mais c'est vous qui vous refusez à l'oubli, M. Froissart. C'est vous.

Moi ? par exemple !

Est-ce que vous n'êtes pas toujours un peu terroriste au fond de l'âme ?

Je ne suis qu'un pauvre vieillard revenu de beaucoup d'erreurs.

Vous me charmez en parlant ainsi, ajouta la marquise. Entre nous, reprit-elle d'une voix mielleuse, est-ce que vous étiez sincère lorsque vous tourmentiez tant ces pauvres royalistes ?

Le torrent vous emporte : on a la main forcée, répondit Froissart.

Oui, forcé à prendre. Eh bien ! mon cher M. Froissart, je vous ai toujours jugé ainsi : un homme faible, mais bon. Ainsi, s'il faut vous parler avec franchise, j'ai été bientôt consolée de la perte de mes biens en songeant qu'ils étaient tombés entre des mains dignes de les posséder.

Vous êtes trop bonne : je n'ai eu que le tort d profiter des malheurs du temps.

Non, en verité, M. Froissart, j'ai été consolé de voir mes biens entre vos mains ; et la preuve qu je dis vrai, c'est que je vais vous confier un secret.

Un secret ! parlez, madame.

Vous possédez depuis long-temps cet hôtel ; eh bien ! vous ignorez comme tout le monde une cachette. . . . .

Une cachette, dites vous ? . . . .

Où se trouve renfermé un trésor.

Un trésor !

Je l'y ai mis le jour où vous fûtes forcé de nous chasser de cet hôtel pour vous y loger. Loyalement, ce trésor est à vous.

Ah ! madame, vous poussez trop loin. . . . .

Oui, il vous appartient, M. Froissart, puisque vous n'avez jamais été, malgré les apparences, qu'un royaliste égaré. N'est-ce pas ?

Madame . . . oui, madame.

Je vous crois : je vous crois si bien que je n'hésite pas à vous demander, sans craindre de blesser votre loyauté, avant de vous dire où est cette cachette . .

Que faut-il faire ?

Dire avec moi de cœur et d'âme : Vive le roi !

Eh bien ! vive le roi ! dit Froissart.

Mais le roi Louis XVIII, appuya madame de Neuvilette.

Celui que vous voudrez, répliqua Froissart.

Madame la marquise de Neuvilette se leva aussitôt, alla vers la cheminée, en toucha la plaque qui s'ouvrit sur-le-champ

Froissart crut voir par cette ouverture étinceler le trésor.

Un rouleau s'échappa du vide laissé derrière la plaque, et la marquise se hâta de le remettre à Froissart, qui le défit. Le trésor était un portrait du roi

Louis XVI, un portrait qu'elle avait caché pendant les mauvais jours de la révolution.

Il est à vous, dit la marquise avec une fierté terrifiante, il est à vous comme l'hôtel, comme tout ce que vous nous avez pris. Mais je suis bien vengée; je vous ai fait dire: Vive le roi! Oh! vous l'avez dit.

Le vieux Froissart voulut se retirer.

Oh! restez, lui dit madame de Neuvilette; nous n'en serons pas moins bons parents pour cela. Nous savons vivre.

LEON GOZLAN.

Le Tombeau du Père Froissart.

QUANT à Lacervoise, le fameux sculpteur qui ne sculptait pas par respect pour son art, Aristide lui dit:

Veux-tu faire le tombeau de mon père?

De ton père qui est vivant? voilà qui est assez ronde bosse!

Cela lui sera peut-être agréable; et puisque tu ne tailles pas de tombeaux pour les morts, qu'il soit dit du moins que tu en as sculpté un pour un vivant.

Ça me va! mais laisse-moi les coudées franches!

Tu me comprends.

Combien te faut-il?

Dix mille francs.

En voilà douze mille.

Dans trois mois tu auras le plan de l'œuvre.

Tu sais ce que mon père a été? . . . . .

Oui; un homme politique. Le génie de la politique sera symbolisé . . . .

Il a été restaurateur.

Nous fondrons les deux symboles ; sois tranquille. Style ! ronde bosse ! saillie ! relief ! la fantaisie ! l'élan ! le geste ! Tu seras content.

* * * *

C'est vers l'époque de ce retour de fortune arrivé à Froissart, que Lacervoise, le sculpteur qui ne sculptait jamais, présenta à son Mécène le dessin du tombeau qu'il lui avait commandé.

Tu seras content, dit Lacervoise à Froissart en déroulant avec lenteur une feuille de papier vélin. Je t'apporte le projet de tombeau que tu m'as commandé pour ton père. Tu vas voir ! c'est à vous donner l'envie de mourir. Ton père, m'as tu dit, a joué un grand rôle pendant la révolution ?

Je t'ai dit qu'il avait été restaurateur.

Il s'agissait donc de représenter sur son monument les symboles de la politique. Froissart ajouta :

Et de la gastronomie principalement.

Ici, tu vois, reprit Lacervoise en indiquant du doigt certaines parties du dessin, les populations s'agitant sans ordre sur la terre; elles se déchirent, se tuent, se détruisent. Celles-ci agitent des épées, celles-là roulent des canons. Le massacre durerait toujours, ce qu'on voit par ce fleuve de sang qui coule au milieu du tableau comme pour exprimer la durée indéfinie de la lutte, si la politique ne venait enfin régulariser la position de ces malheureux. Elle s'avance sur un char antique, trainé par des bœufs, image de la sage lenteur de ses résolutions. D'une main elle tient un compas, de l'autre le globe du monde. N'oublions pas ensuite. . . .

Tu oublies toi-même que mon père, je te le dis pour la centième fois, mon cher Lacervoise, était restaurateur. Tu me montres là le tombeau d'un César, d'un Machiavel et d'un Napoléon.

Il faut pourtant idéaliser, repliqua Lacervoise avec
ımeur.
Il faut comprendre aussi.
Si ce travail ne te convient pas, dis-le tout de
ite.
Je l'aurais désiré plus clair, plus positif.
Ah! te voilà comme les autres; tu es de ceux qui
ulent comprendre.
Mais oui. . . . un peu. . .
C'est bien ! dit Lacervoise. Tu reviens à l'em-
re, à M. Fontaine, à l'Académie, à Montfaucon.
Mais, conviens-en, tu m'as fait là une charade.
N'en parlons plus, riposta sèchement Lacervoise.
n'y avait plus que toi et moi au monde pour com-
endre l'art, et tu le trahis. N'importe ! je me reste.
ous serons toujours amis, mais plus de rapport
rtiste entre nous. Car dès ce moment, s'il faut te
dire, je t'estime autant comme goût que l'arc de
omphe du Carrousel et les tours de Saint Sulpice.
Lacervoise roula le vélin où était tracé le plan du
nbeau destiné au père de Froissart, et il sortit.
tte explication jeta pendant quelques mois de la
ideur entre les deux amis; mais ils devaient bien-
se retrouver plus unis que jamais.

LEON GOZLAN.

Les arts pleurent la perte de Froissart.

SI j'étais Beethoven, se dit *la Dernière Guitare*,
composerais un oratorio sur la mort de mon pro-
teur; mais puisque je ne suis pas Beethoven,
xhalerai ma douleur dans plusieurs romances pour
itare en l'honneur de mon ami mort. Et l'on vit
raître simultanément:

Les larmes d'Aristide Froissart, romance à deux voix pour guitare.

L'amitié au tombeau de Froissart, autre romance à deux voix pour guitare.

Froissart parmi les anges, solo pour guitare.

Quand nous disons qu'on vit paraître ces diverses romances, nous nous trompons; il est plus exact de dire que personne ne les vit paraître.

Autre tribut de douleur.

Un père est toujours un père, pensa Lacervoise; je veux aller offrir au père de Froissart un tombeau pour son fils. Je m'engage à le faire gratis; il n'aura à payer que vingt mille francs pour le bronze, le marbre et les maçons, enfin ce qu'il en coûte pour tous les tombeaux élevés gratis.

Réponse du père Froissart a la proposition du statuaire Lacervoise.

Je sais, monsieur, lui répondit-il, que mon fils Aristide vous avait commandé un tombeau pour moi. C'est une pensée pieuse dont il aura la récompense, même avant le bienfait de l'exécution. Je veux donc que le tombeau qu'il me destinait lui soit élevé au Père-Lachaise. Il pensait m'en faire jouir, qu'il en jouisse le premier!

J'accepte la commande! répondit Lacervoise. Toujours est-il qu'ils sont fièrement rondes-bosses dans cette famille.

LEON GOZLAN.

Le Chevalier d'Industrie.

Trois jours après, on lisait, en gros caractères dans tous les journaux, à l'endroit le plus visible de la page d'annonces:

Grand College Nobiliare de France,
Sous La Direction
Du
Chevalier de Sainte Croix,
Membre De Plusieurs Ordres Militaires, Civils et Religieux
Rue de Grenelle.
Le prospectus est distribué gratis a l'hôtel du Grand Collége Nobiliare de France.

La question des meubles causa quelque embarras, mais le chevalier de Sainte-Croix parvint à le lever en disant au concierge qu'il aimait mieux vivre entre quatre murs et dormir sur la terre que d'acheter des meubles modernes. Encore quelques jours et son mobilier archéologique serait déposé à sa porte par le roulage. Il fit de l'art avec le concierge, qui se borna à lui demander naïvement si ses chevaux aussi étaient du quinzième siècle.

Quoi qu'il en soit, la cloche était fondue: le chevalier était installé, non pas dans ses meubles, mais sans ses meubles.

Son premier soin fut de clouer à chaque porte des plaques de cuivre taillées en griffons, dans le ventre desquels on lisait: *Salle d'attente, salon de réception, salle du conseil, pièce des nobles, cabinet de M. le chevalier de Sainte-Croix, conseil, caisse.* Cette dernière pièce était fausse, derrière était le mur: tout moellons.

Quelques jours après cette magnifique inauguration, le riche locataire rentra chez lui suivi d'un homme discrètement vêtu de noir, suivi à son tour d'un commissionaire portant une table et des liasses de vieux papiers enfumés. Ces papiers étaient la

bibliothèque, les archives et le trésor de la maison, et cet homme, qui n'était autre que son ami *la Dernière Guitare,* représentait un domestique, un commis, un introducteur et un garde des sceaux; il n'en était pas plus gras.

Il est temps de dire ce que promettait le prospectus, auquel renvoyaient les annonces dont il a été parlé.

Voici les parties les moins obscures de ce prospectus:

"Un Collége nobiliare a été fondé à Paris, dans le but d'offrir un foyer de communication, un centre de réunion à toutes les personnes titrées du royaume.

"Elles y trouveront des éclaircissements qu'elles chercheraient vainement ailleurs sur leurs familles, leur races, leurs anciens priviléges, leurs titres, leurs devises, etc.

"Un billard est attaché à l'établissement. A l'aide des pièces précieuses qui seront communiquées aux membres de cette association, ils pourront reprendre dans le monde le rang auquel ils ont droit par leur naissance.

"On reçoit tous les journaux dans l'établissement.

"Quelque universel que paraisse le mépris des générations nouvelles pour les distinctions nobiliares, il n'est pas moins vrai que beaucoup de familles ne s'allient qu'à des personnes revêtues d'un titre ou honorées d'un nom ancien.

"Chaque membre n'est imposé que pour la somme de quatre-vingts francs par an, payables d'avance.

"Les personnes non titrées ne sont pas appellées à faire partie dudit cercle.

"Pour connaître plus amplement l'esprit et le but de la société, s'addresser à M. le Chevalier de Sainte-Croix à son hôtel, rue de Grenelle.

"(*Affranchir*)."

A ne voir que l'écorce de ce prospectus, on n'y

trouvait rien que de parfaitement semblable à tous les prospectus passés et futurs; mais sous ce prospectus visible en était un autre moins innocent, et celui-là s'explique par une des premières visites que reçut l'établissement.

M. le Chevalier de Sainte-Croix?

Dans son cabinet.

L'inconnu, qui avait la vue très basse, se dirigea à tâtons dans une pièce obscure.

M. le Chevalier de Sainte-Croix?

Moi-même. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Froissart recula: c'était son père qu'il avait devant lui.

J'ai plus d'une raison de croire, M. le Chevalier de Sainte-Croix, que j'appartiens à une race noble.

J'en suis convaincu, répondit Froissart en déguisant sa voix.

Mes aïeux eurent le tort de négliger cette prétention.

C'est très regrettable !

Moi je m'en suis souvenu.

Vous avez bien fait !

Vous dire depuis quand je suis gentilhomme, c'est difficile.

Vous vous perdez dans la nuit des temps.

Comme vous dites. Mais je voudrais sortir de cette nuit.

J'entends.

Je voudrais être noble, plus authentiquement noble, pour me marier avec une vieille dame de qualité, et aussi, je ne vous le cache pas, afin de ne plus passer pour le père d'un fils que j'ai, un homme sans mœurs, sans respect, sans. . . Je voudrais enfin un nom, un titre et des armes.

C'est beaucoup, dit Froissart.

Je le sais.

Comment vous nommez-vous ?

Jean Cascaret Froissart.

En vérité ?

Monsieur, je ne suis pas ici pour mentir.

C'est que moi je suis ici pour cela. Quels noms vous avez. D'abord il faut que vous renonciez à deux de vos noms pour n'en conservez qu'un : celui de Cascaret.

Soit!

Oui! mais il faut encore établir que vous vous appelez ainsi par corruption. Quel pays habitaient vos parents?

Grenoble.

Eh bien! M. Cascaret, vous êtes d'origine bretonne. Vous vous appeliez autrefois Kaskarouët. Vous avez perdu deux *c* en émigrant dans la Dauphiné.

Vous croyez?

J'en suis sûr! Désormais signer hardiment Kaskarouët de Kaskarouët, et vous êtes noble comme les Kerkabou, les Kerkaramec et les Kerkangourou. Plus de Cascaret. Quel est le titre qu'affectione M. Kaskarouët? Chevalier, c'est joli, c'est musqué. Puis, il ne faut pas effaroucher. Baron, c'est inquiétant, marquis appelle l'attention; chevalier, cela va tout seul. Essayons! on annonce; M. le Chevalier Kaskarouët. Cela fait bien.

On vous écrit. Essayons:

A Monsieur

Monsieur le Chevalier Kaskarouët

de Kaskarouët.

Comme cela plaît à l'œil!

Vous mourez. Essayons:

" Encore un vieux nom qui s'est éteint. Hier est mort dans les bras de la religion le Chevalier Kaskarouët de Kaskarouët."

C'est superbe! Ce nom et ce titre remplissent

toutes les conditions: vous voilà donc Chevalier de Kaskarouët! s'écria Aristide Froissart en sinclinant avec respect devant son père qu'il venait d'anoblir.

Sans doute, répondit celui-ci; mais où sont mes titres, mes preuves?

Attendez; jusqu'où voulez vous remonter?

Jusqu'à Saint Louis.

Pas possible. Contentez-vous de Henri IV.

Soit.

C'est déjà raisonable . . . Malaga! Malaga! c'est le nom de mon secrétaire, dit Froissart, qui avait donné ce nom à *la Dernière Guitare*. Il ajouta: C'est aussi un gentilhomme. Il descend du fameux Cid de ce nom.

Je ne connais que le fameux vin de ce nom.

Malaga! une lettre de Henri IV. à un aïeul de monsieur, monsieur est un Kaskarouët.

Oui, monsieur le chevalier.

Courte et expressive. Le grand roi l'écrivit après la bataille de Dreux. Style du Béarnais. Entends-tu?

Oui, monseigneur.

Va!

La Dernière Guitare sortit pour remplir les ordres de son maître.

En attendant que Henri IV. ait écrit sa lettre à votre aïeul, M. le Chevalier Kaskarouët de Kaskarouët veut-il que nous composions ses armes?

Je les veux magnifiques.

D'or plein. Les voulez-vous d'or plein?

Ce n'est pas assez varié je veux des lions.

Ah! gourmand!

J'en veux deux.

C'est dangereux. Beaucoup de familles allemandes ont deux lions.

Mettez en trois.

Trois lions! c'est monstrueux, trois lions!

S'il y a de la place.

Va pour trois lions. Composons donc: *vous portez d'argent.*

Sur moi, voulez-vous dire?

Non, dans vos armes.

Oui, *je porte d'argent.*

Vous portez d'argent aux trois lions de gueules, superposés, leopardés, griffés de même.

Ah! monsieur, c'est bien beau.

N'oublions pas la devise grand Dieu!

C'est ici le point difficile.

La voilà trouvée! s'écria Froissart. "*Il en est un quatrième.*" Le quatrième lion c'est votre aïeul, c'est vous, ce sera un de vos descendants. Il y aura toujours eu des lions dans votre famille, c'est à supposer. Mais voici Malaga.

Lisez M. le Chevalier, cette lettre écrite sur papier du temps et adressée à votre aïeul après la bataille de Dreux :

"A mon brave Kaskarouët de Kaskarouët.

Je te savois brave, mais je ne te savois pas plus brave que moy.

"C'est à Paris que je te veux embrasser

"Ton roy,

"HENRY."

Avec ceci, vous casserez le nez à tous les Rohan et à tous les Montmorency du monde. Malaga, rédige, scelle et jaunis.

Oui, M. le chevalier.

Une seconde fois *la Dernière Guitare* alla se livrer aux fonctions d'archichancelier.

Notre affaire est complète reprit Aristide Froissart. Nous avons changé votre nom, vous avez des titres, vous avez possédé une terre; un Kaskarouët a été affectioné par Henri IV. Vous pouvez aller avec cela. Du diable! du diable si l'on vous prendra pour le père de votre fils.

Maintenant, dit à son tour le chevalier de Kaskarouët, que dois-je à M. le chevalier de Sainte-Croix ?

Vingt mille francs.

Vingt mille francs ? s'écria le vieux Froissart en laissant tomber ses lunettes.

Pas un sou de moins, monsieur mon père.

Quoi ! . . . c'est vous !

Moi-même, M. le chevalier Kaskarouët de Kaskarouët.

C'est là la profession que vous faites, infâme.

C'est là la conduite que vous tenez, monsieur mon père! Mais revenons aux vingt mille francs que vous me devez. Vous me les donnerez ou je dirai que vos titres de noblesse sont faux. Je vous tiens papa.

Et moi, je dirai que vous les avez fabriqués. Je vous tiens aussi.

Le père et le fils se regardèrent avec un merveilleux étonnement; puis ils se séparèrent: le fils en riant de la bonne scène de comédie qu'il venait de jouer à son père; celui-ci honteux et irrité d'en avoir été le héros.

Hélas! c'est le seul profit que Froissart retira de sa trop spirituelle industrie. Au bout d'un mois le cercle nobiliaire était fermé. Froissart qui n'avait pas pu en payer le loyer, était en fuite. Il disparut ou se cacha pendant quelque temps.

LEON GOZLAN.

La Frédérique.

MON oncle vous allez mourir. Votre vie n'a pas toujours été sainte. C'est le moment suprême. Songez à la vie éternelle, songez à l'enfer!

Par un violent effort le mourant se dressa sur son

séant et chercha à s'élancer vers l'armoire qu'il désignait si obstinément et que sa dévote nièce s'opiniâtrait à lui faire oublier.

Mademoiselle de Sainte-Assise obéit; elle passa au chevet du lit et ouvrit l'armoire d'ébène, dont l'intérieur, tout tapissé de velours rouge, n'était pas plus un mystère pour le colonel et le docteur André que le trésor qui s'y trouvait renfermé depuis dix-sept ans.

Quoique habitués à contempler cette perle, ce diamant célèbre parmi les antiquaires, ce chef-d'œuvre des chef-d'œuvres, aux yeux de ceux qui se créent des fantaisies fanatiques dans un coin de ce monde où nous vivons sans les connaître et sans qu'ils nous connaissent, quoique épuisés d'admiration, les deux antiquaires admirèrent, comme la première fois, comme au premier jour de leur surprise. Force d'âme incompréhensible chez eux, si quelque chose doit étonner à l'égard d'un antiquaire! ils furent froids et muets ainsi qu'ils s'étaient toujours montrés devant cette merveille, tant ils s'observaient depuis dix-sept ans, tant ils craignaient de trop laisser paraître, l'un en présence de l'autre, combien ils attachaient de prix à la posséder un jour.

Ce ne fut pas sans éprouver un frémissement de terreur semblable à celui qu'éprouverait un père en voyant son enfant marcher au bord de la corniche d'un toit, que les deux antiquaires virent avec combien peu de précaution, Mademoiselle de Sainte-Assise transportait de l'armoire au lit l'objet de leur vénération. Si elle le penchait, ils se penchaient; s'il s'était brisé en tombant, ils seraient tombés en poussière.

C'était une tasse de porcelaine et sa soucoupe que Mademoiselle de Sainte-Assise avait enfin déposées entre les mains de son oncle, dont le corps à moitié dans la tombe frémit de bonheur et sembla ressusciter. Le contact avait été électrique.

Aux yeux de bien des gens cette tasse n'offrait rien qui méritait tant d'enthousiasme, de respect et d'envie chez ces trois antiquaires. Elle n'était ni d'or ni de diamant, et nous connaissons plus d'un bon bourgeois qui lui aurait préféré une de ces turpitudes dorées dont les marchands des boulevards enorgueillissent leurs montres, une de ces tasses faites avec de la terre de pipe, de l'or Anglais, emplâtrées du charmant portrait d'un Turc ou d'une odalisque, et dans lesquelles un honnête homme ne voudrait pas faire boire son chat, car la mediocrité empoisonne aussi bien que l'arsenic. C'était une simple tasse en porcelaine de Saxe, offerte autrefois par l'Électeur Palatin au Grand Frédéric. Une seule tasse envoyée en cadeau par un souverain à un autre! jugez de sa valeur. Vous ne sauriez avoir une idée de sa beauté à moins que vous ne soyez antiquaire, et cela ne suffit pas, car il y a noble et noble, noble de souche, noble de race, noble d'hier, de même qu'en Espagne et en Portugal il y a Chrétiens nouveaux et vieux Chrétiens, et grande est la différence car les vieux Chrétiens brulaient les nouveaux, ce qui me fait demander à quoi cela leur servait d'être Chrétiens.

Donc cette tasse était souveraine comme l'épée de Charlemagne et le Régent de la couronne, et l'emportait sur ces deux curiosités-là, du moins dans l'esprit de nos trois antiquaires, parce que le Régent est une grossière richesse dont on retrouvera la pareille demain en fouillant au fond des boues du Brésil et qu'un homme presque aussi puissant s'est montré après Charlemagne, a été empereur d'Allemagne, roi de France et empereur d'Orient; mais où est l'ouvrier, où est la matière, où est le feu divinement allumé, divinement entretenu, divinement éteint, capables, tous trois en se rencontrant un jour, un instant dans les siècles, de produire ce messie de la porcelaine?

Mais quelle forme si miraculeuse avait cette tasse?

Très simple; la forme qu'avait Ninon pour être la plus belle des femmes; rien de plus, rien de moins qu'une autre femme; la forme qu'a la flèche de Saint-Denis pour être ce qu'elle est et ne pas être cette affreuse stupidité plantée sur la place de la Concorde; la forme qu'a un vers de M. de Lamartine composé de douze pieds comme le premier venu des vers. Des côtes profondément marquées la parcouraient du bord à la base, tournaient avec elle et semblaient, par ses circonvolutions délicates, un long ruban blanc plissé à froid. Qu'y a-t-il pour vous mettre dans l'œil cette forme si simple, si nue et si belle? Chaque goût a son histoire, ses traditions, sa poésie. On n'enseigne un goût à personne. Il faut passer par tel chemin pour arriver là. Supprimer le chemin, c'est abolir le but. Adressez-vous à ceux qui enseignent le latin en dix leçons et l'anglais en trois.

Antiquaire, vous eussiez donné votre enfant pour posséder cette tasse; homme qui passe, homme qui mange des biftecks et qui ne fait aucune différence entre le vin de Bordeaux et le vin de Mâcon, vous n'eussiez pas donné trente sous pour l'avoir.

La Frédérique, car cette tasse portait un nom comme l'épée du Cid et la jument de Mahomet, était blanche sans dorure, sans cordon blanc ou rouge, sans portrait de Turc enluminé sur sa panse. On n'y découvrait pas la moindre gorge d'odalisque. L'artiste avait seulement peint, dans les cannelures suaves de sa tasse, avec un pinceau fait de rayons du soleil, une petite ruche d'où sortait un essaim de petites abeilles qu'on retrouvait plus loin, plus bas, en mille endroits divers. Elles bourdonnaient dans ses plis laiteux. Sa blancheur était franche et glacée comme l'est en général la blancheur du vieux-saxe. A toucher cette matière admirable, on éprouvait la sensation qu'on reçoit lorsqu'on passe la main sur une pêche bientôt mûre.

Comme le Comte de Sainte-Assise fut heureux de

se rattacher à la terre par la vue, par la pression de ce bijou dont il avait fait les délices de ses années écoulées ! Il semblait lui demander le récit de tous les plaisirs qu'ils avaient goûtés ensemble : quand, alourdies par la mort, ce vent de plomb, ses paupières s'abaissaient, il tâtait encore avec ses doigts amaigris les contours de la tasse, de cette tasse que dévoraient aussi du regard le docteur André et le colonel Joras, se disant l'un et l'autre dans les profondeurs de leur envie ! Oh ! si je l'avais ! oh! si je l'ai !

LEON GOZLAN.

Mort de Charles Ier.

A PEINE rentré à Whitehall: "Herbert, dit le roi, "écoutez: mon neveu le prinee électeur et quelques "Lords qui me sont attachés feront tous leurs efforts "pour me voir; je leur en sais gré; mais mon temps "et court et précieux; je souhaite l'employer au soin "de mon âme; j'espère donc qu'ils ne se formalise- "ront pas que je ne veuille recevoir que mes en- "fans. Le plus grand service que puissent me "rendre aujourd'hui ceux qui m'aiment, c'est de "prier pour moi." Il fit en effet demander ses jeunes enfans, la princesse Elisabeth et le duc de Glocester, restés sous la garde des chambres, et l'évêque de Londres, Juxon, dont il avait déjà, par l'entremise de Hugh Peters, obtenu les secours religieux. L'une et l'autre demande lui fut accordée. Le lendemain 28, l'évêque se rendit à Saint-James où le roi venait d'être transféré; il se livrait en l'abordant, à l'explosion de sa douleur : "Laissons "cela, milord, lui dit Charles; nous n'avons pas le "temps de nous en occuper; pensons à notre grande

" affaire; il faut me préparer à paraître devant Dieu, " à qui, sous peu, j'aurai à rendre compte de moi- " même. J'espère m'en acquitter avec calme et que " vous voudrez bien m'assister. Ne parlons pas de " ces misérables entre les mains desquels je suis; ils " ont soif de mon sang, ils l'auront; et que la volonté " de Dieu soit faite! Je lui rends grâce; je leur par- " donne à tous sincèrement; mais n'en parlons plus." Il passa le reste de la journée en conférence pieuse avec l'évêque; on avait eu grand'peine à obtenir qu'il fût laissé seul dans sa chambre où le colonel Hacker avait établi d'abord deux soldats; et pendant la visite de Juxon, la sentinelle de garde à la porte l'ouvrait de moment en moment pour s'assurer que le roi était là. Comme il l'avait présumé, son neveu le prince électeur, le duc de Richmond, le marquis de Hertford, les comtes de Southampton, de Lindsay, et quelques autres de ses plus anciens serviteurs se présentèrent pour le voir, mais il ne les reçut point. M. Seymour, gentilhomme au service du prince de Galles, arriva ce jour même de la Haye, porteur d'une lettre du prince; le roi donna l'ordre qu'on le fît entrer, lut la lettre, la jeta au feu, chargea le messager de sa réponse, et le congédia sur-le-champ. Le lendemain 29, presque au point du jour l'évêque revint à Saint-James. Les prières du matin terminées, le roi se fit apporter un coffret contenant des croix de Saint-George et de la Jarretière brisées; " Vous voyez là, dit-il à Juxon et Herbert, les seules " richesses qu'il soit maintenant en mon pouvoir de " laisser à mes enfans." On les lui amena: à la vue de son père, la Princesse Elisabeth, âgée de douze ans, fondit en larmes; le duc de Glocester, qui n'en avait que huit, pleurait en regardant sa sœur: Charles les prit sur ses genoux, leur partagea ses joyaux, consola sa fille, lui donna des conseils sur les lectures qu'elle devait faire pour s'affermir contre le papisme,

la chargea de dire à ses frères qu'il avait pardonné à ses ennemis, à sa mère que jamais ses pensées ne s'étaient éloignées d'elle et que, jusqu'au dernier moment, il l'aimerait comme au premier jour: puis, se tournant vers le petit duc: "Mon cher cœur, lui dit-il, ils vont couper la tête à "ton père." L'enfant le regardait fixement et d'un air très-sérieux: "Fais attention, mon enfant, à ce "que je te dis; ils vont me couper la tête et peut-"être te faire roi; mais fais bien attention à ce que je "te dis; tu ne dois pas être roi tant que tes frères "Charles et Jacques seront en vie, car ils couperont "la tête à tes frères s'ils peuvent les attraper, et ils "finiront par te couper aussi la tête; je t'ordonne "donc de ne jamais te laisser faire roi par eux." "Je "me laisserais plutôt hacher en morceaux," répondit l'enfant tout ému. Le roi l'embrassa, pria Dieu de les bénir; puis se levant tout à coup: "Faites-les emmener," dit-il à Juxon: les enfans sanglotaient; le roi debout, le front appuyé contre la fenêtre, étouffait ses pleurs; la porte s'ouvrit, les enfans allaient sortir; Charles quitta précipitamment la fenêtre, les reprit dans ses bras, les bénit de nouveau, et s'arrachant enfin à leurs caresses, tomba à genoux et se remit à prier avec l'évêque et Herbert, seuls témoins de ces déplorables adieux.

Le matin même, la haute cour s'était réunie, et avait fixé au lendemain mardi 30 janvier, entre dix et cinq heures, le moment de l'exécution. Quand il fallut signer l'ordre fatal, on eut grand' peine à rassembler les commissaires; en vain deux ou trois des plus passionnés se tenaient à la porte de la salle, arrêtant ceux de leurs collègues qui passaient auprès pour se rendre à la chambre des communes, et les sommant de venir apposer leur nom; plusieurs de ceux même qui avaient voté la condamnation prirent soin de se cacher ou refusèrent expressément. Crom-

well presque seul gai, bruyant, hardi, se livrait aux plus grossiers accès de sa bouffonnerie accoutumée; après avoir signé le troisième, il barbouilla d'encre le visage de Henri Martyn, assis près de lui, et qui le lui rendit à l'instant. Le Colonel Ingoldsby, son cousin, inscrit au nombre des juges, mais qui n'avait point siégé à la cour, entra par hasard dans la salle: "Pour cette fois, s'écria Cromwell, il ne nous échappera pas," et s'emparant aussitôt d'Ingoldsby, avec de grands éclats de rire, aidé de quelques membres qui se trouvaient là il lui mit la plume entre les doigts et, lui conduisant la main, le contraignit de signer. On recueillit enfin cinquante-neuf signatures, plusieurs noms tellement griffonnés, soit par trouble, soit à dessein, qu'il était presque impossible de les distinguer. L'ordre fut adressé au colonel Hacker, au colonel Huncks et au lieutenant-colonel Phayre, chargés de pourvoir à son exécution. . . .

De grand matin en effet, dans une chambre de Whitehall, à côté du lit où Ireton et Harrison étaient encore couchés ensemble, Cromwell, Hacker, Huncks, Astell, et Phayre, s'étaient réunis pour dresser et expédier le dernier acte de cette redoutable procédure, l'ordre qui devait être adressé à l'exécuteur: "Colonel, dit Cromwell, à Huncks, c'est à vous de l'écrire et de le signer." Huncks s'y refusa obstinément: "Quel entêté grognon!" dit Cromwell. —"En vérité, Colonel Huncks, lui dit Astell, vous me faites honte; voilà le vaisseau qui entre dans le port, et vous voulez plier les voiles avant de mettre à l'ancre!" Huncks persista dans son refus: Cromwell s'assit en grommelant, écrivit lui-même l'ordre et le présenta au Colonel Hacker, qui le signa sans objection.

Presque au même moment, après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit: "J'ai une grande affaire à terminer," dit-il à Her-

bert, il faut que je me lève promptement;" et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin: "Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire, quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules; je veux être paré aujourd'hui comme un marié." En s'habillant, il demanda une chemise de plus: "La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur; je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible." Le jour à peine levé, l'Évêque arriva et commença les exercises religieux; comme il lisait, dans le xxviie chapitre de l'évangile de Saint Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ: "Milord, lui demanda le roi, avez vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation?"—"Je prie votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier." Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre; Herbert demeurait immobile: un second coup se fit entendre, un peu plus fort, quoique léger encore: "Allez voir qui est là," dit le roi: c'était le colonel Hacker: "Faites-le entrer," dit-il. "Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à Whitehall; votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer.—Je pars dans l'instant, répondit Charles; laissez-moi." Hacker sortit: le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main: "Venez, dit-il, partons: Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois;" et il descendit dans le parc qu'il devait traverser pour se rendre à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage; un dé-

tachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées; les tambours battaient; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque, à sa gauche, tête nue le Colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié; l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu Duc de Buckingham à la mort du roi son père: "Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et douceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon." Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants, Nye et Godwin entre autres, vinrent frapper à la porte disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services: "Le roi est en prières," leur répondit Juxon: ils insistèrent: "Eh bien! dit Charles à l'évêque, remerciez-les en mon nom de leur offre; mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant." Ils se retirèrent: le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque, et se relevant avec vivacité: "Maintenant, dit-il, que ces drôles-là viennent; je leur ai pardonné du fond du cœur; je suis prêt à tout ce qui va m'arriver." On

avait préparé son dîner; il n'en voulait rien prendre: "Sire, lui dit Juxon, votre Majesté est à jeun depuis longtemps; il fait froid; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse. . . . .

"Vous avez raison," dit le roi; et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure: Hacker frappa à la porte, Juxon et Herbert tombèrent à genou: "Relevez-vous, mon vieil ami," dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte: "Marchez, dit-il au colonel, je vous suis." Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait: les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habit de matelot et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple pour lui parler: mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher: il se tourna vers Juxon et Tomlinson: "Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles;" et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernmement, qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant: "Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de

"mal;" et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore: "Prenez garde à la hache, prenez "garde à la hache!" répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait: il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur: "Mes "cheveux vous gênent-ils?" "Je prie votre Ma- "jesté de les ranger sous son bonnet," répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque: "J'ai pour moi, lui dit-il en prenant "ce soin, une bonne cause et un Dieu clément.— "JUXON. Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à fran- "chir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de "peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un "grand trajet; il vous transporte de la terre au ciel.— "LE ROI. Je passe d'une couronne corruptible à "une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre "aucun trouble, aucune espèce de trouble;" et se tournant vers l'exécuteur: "Mes cheveux sont-ils "bien?" Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant: "Souvenez vous," ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot: "Placez-le de manière à ce "qu'il soit bien ferme, dit-il à l'exécuteur.—Il est "ferme, sire.—LE ROI. Je ferai une courte prière, "et quand j'étendrai les mains, alors . . ." Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot: l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper: "Attendez le signe," lui dit-il. "Je l'at- "tendrai, sire, avec le bon plaisir de votre Majesté." Au bout d'un instant, le roi étendit les mains; l'exécuteur frappa; la tête tomba au premier coup: "Voilà la tête d'un traître!" dit-il en la montrant au peuple: un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall; beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans

le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps: il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc: "C'était là un "corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie."

GUIZOT.

Le Génie de Walter Scott.

CERTES, il y a quelque chose de bizarre et de merveilleux dans le talent de cet homme qui dispose de son lecteur comme le vent dispose d'une feuille; qui le promène à son gré dans tous les lieux et dans tous les temps; lui dévoile, en se jouant, le plus secret repli du cœur, comme le plus mystérieux phénomène de la nature, comme la page la plus obscure de l'histoire; dont l'imagination domine et caresse toutes les imaginations, revêt avec la même étonnante vérité le haillon du mendiant et la robe du roi, prend toutes les allures, adopte tous les vêtemens, parle tous les langages; laisse à la physionomie des siècles ce que la sagesse de Dieu a mis d'immuable et d'éternel dans leurs traits, et ce que les folies des homme y ont jeté de variable et de passager; ne force pas, ainsi que certains romanciers ignorans, les personnages des jours passés à s'enluminer de notre fard, à se frotter de notre vernis; mais contraint, par son pouvoir magique, les lecteurs contemporains à reprendre, du moins pour quelques heures, l'esprit, aujourd'hui si dédaigné, des vieux temps, comme un sage et adroit

conseiller qui invite des fils ingrats à revenir chez leur père. L'habile magicien veut cependant avant tout être exact. Il ne refuse à sa plume aucune vérité, pas même celle qui naît de la peinture de l'erreur, cette fille des hommes qu'on pourrait croire immortelle si son humeur capricieuse et changeante ne rassurait sur son éternité. Peu d'historiens sont aussi fidèles que ce romancier. On sent qu'il a voulu que ses portraits fussent des tableaux et ses tableaux des portraits. Il nous peint nos devanciers avec leur passions, leurs vices et leurs crimes, mais de sorte que l'instabilité des superstitions et l'impiété du fanatisme n'en fassent que mieux ressortir la pérennité de la religion et la sainteté des croyances. Nous aimons d'ailleurs à retrouver nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent si nobles et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches et leurs bonnes cuirasses.

Walter Scott a su puiser aux sources de la nature et de la vérité un genre inconnu, qui est nouveau parce qu'il se fait aussi ancien qu'il le veut. Walter Scott allie à la minutieuse exactitude des chroniques la majestueuse grandeur de l'histoire et l'intérêt pressant du roman; génie puissant et curieux qui devine le passé; pinceau vrai qui trace un portrait fidèle d'après une ombre confuse, et nous force à reconnaître même ce que nous n'avons pas vu; esprit flexible et solide qui s'empreint du cachet particulier de chaque siècle et de chaque pays, comme une cire molle, et conserve cette empreinte pour la postérité comme un bronze indélébile.

Peu d'écrivains ont aussi bien rempli que Walter Scott les devoirs du romancier relativement à son art et à son siècle; car ce serait une erreur presque coupable dans l'homme de lettres que de se croire au-dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, d'exempter son esprit de toute action sur les

contemporains, et d'isoler sa vie égoïste de la grande vie du corps social. Et qui donc se dévouera, si ce n'est le poète ? Quelle voix s'élèvera dans l'orage, si ce n'est celle de la lyre qui peut le calmer ? Et qui bravera les haines de l'anarchie et les dédains du despotisme, sinon celui auquel la sagesse antique attribuait le pouvoir de réconcilier les peuples et les rois, et auquel la sagesse moderne a donné celui de les diviser ?

Ce n'est donc point à de doucereuses galanteries, à des mesquines intrigues, à de sales aventures que Walter Scott voue son talent. Averti par l'instinct de sa gloire il a senti qu'il fallait quelque chose de plus à une génération qui vient d'écrire de son sang et de ses larmes la page la plus extraordinaire de toutes les histoires humaines. Les temps qui ont immédiatement précédé et immédiatement suivi notre convulsive révolution étaient de ces époques d'affaissement que le fiévreux éprouve avant et après ses accès. Alors les livres les plus platement atroces, les plus stupidement impies, les plus monstrueusement obscènes, étaient avidement dévorés par une société malade, dont les goûts dépravés et les facultés engourdies eussent rejeté tout aliment savoureux ou salutaire. C'est ce qui explique ces triomphes scandaleux décernés alors par les plébéiens des salons et les patriciens des échoppes à des écrivains ineptes ou graveleux, que nous dédaignerons de nommer, lesquels en sont réduits aujourd'hui à mendier l'applaudissement des laquais et le rire des prostituées. Maintenant la popularité n'est plus distribuée par la populace, elle vient de la seule source qui puisse lui imprimer un caractère d'immortalité, ainsi que d'universalité, du suffrage de ce petit nombre d'esprits délicats, d'âmes exaltées et de têtes sérieuses qui représentent moralement les peuples civilisés. C'est celle-là que Scott a obtenu en empruntant aux an-

nales des nations des compositions faites pour toutes les nations, en puisant dans les fastes des siècles des livres écrits pour tous les siècles Nul romancier n'a caché plus d'enseignement sous plus de charme, plus de vérité sous la fiction. Il y a une alliance visible entre la forme qui lui est propre et toutes formes littéraires du passé et de l'avenir, et l'on pourrait considérer les romans épiques de Scott comme une transition de la littérature actuelle aux romans grandioses, aux grandes épopées en vers ou en prose que notre ère poétique nous promet et nous donnera.

Quelle doit être l'intention du romancier ? C'est d'exprimer dans une fable intéressante une vérité utile. Et une fois cette idée fondamentale choisie, cette action explicative inventée, l'auteur ne doit il pas chercher, pour la développer, un mode d'éxécution qui rend son roman semblable à la vie, l'imitation pareille au modèle ? Et la vie n'est-elle pas un drame bizarre où se mêlent le bon et le mauvais, le beau et le laid, le haut et le bas, loi dont le pouvoir n'expire que hors de la création ? Faudra-t-il donc se borner à composer, comme certains peintres flamands, des tableaux entièrement ténébreux, ou comme les Chinois, des tableaux tout lumineux, quand la nature montre partout la lutte de l'ombre et de la lumière ? Or, les romanciers, avant Walter Scott, avaient adopté généralement deux méthodes de composition contraires ; toutes deux vicieuses, précisément parce qu'elles sont contraires. Les uns donnaient à leur ouvrage la forme d'une narration divisée arbitrairement en chapitres, sans qu'on devinât trop pourquoi, ou même uniquement pour délasser l'esprit du lecteur, comme l'avoue assez naïvement le titre de *Descanso* (repos), placé par un vieil auteur espagnol en tête de ses chapitres.* Les

* Marcos Obregon de la Ronda.

autres déroulaient leur fable dans une série de lettres qu'on supposait écrites par les diverses acteurs du roman. Dans la narration, les personnages disparaissent, l'auteur seul se montre toujours; dans les lettres, l'auteur s'éclipse pour ne laisser jamais voir que ses personnages. Le romancier narrateur ne peut donner place au dialogue naturel, à l'action véritable ; il faut qu'il leur substitue un certain mouvement monotone de style, qui est comme un moule, où les événemens les plus divers prennent la même forme, et sous lequel les créations les plus élevées, les inventions les plus profondes s'effacent, de même que les aspérités d'un champ s'aplanissent sous le rouleau. Dans le roman par lettres, la même monotonie provient d'une autre cause. Chaque personnage arrive à son tour avec son épître, à la manière de ces acteurs forains qui, ne pouvant paraître que l'un après l'autre, et n'ayant pas la permission de parler sur leurs tréteaux, se présentent successivement, portant au-dessus de leur tête un grand écriteau sur lequel le public lit leur rôle. On peut encore comparer le roman par lettres à ces laborieuses conversations de sourds-muets qui s'écrivent réciproquement ce qu'ils ont à se dire, de sorte que leur colère ou leur joie est tenue d'avoir sans cesse la plume à la main et l'écritoire en poche. Or, je le demande, que devient l'à-propos d'un tendre reproche qu'il faut porter à la poste? Et l'explosion fougueuse des passions n'est-elle pas un peu gênée entre le préambule obligé et la formule polie qui sont l'avant-garde et l'arrière-garde de toute lettre écrite par un homme bien né? Croit-on que le cortége des complimens, le bagage des civilités, accélèrent la progression de l'intérêt et pressent la marche de l'action? Ne doit-on pas enfin supposer quelque vice radical et insurmontable dans un genre de composition qui

a pu refroidir parfois l'éloquence même de Rousseau?

Supposons donc qu'au roman narratif, où il semble qu'on ait songé à tout, excepté à l'intérêt, en adoptant l'absurde usage de faire précéder chaque chapitre d'un sommaire, souvent très-détaillé, qui est comme le récit du récit, supposons qu'au roman épistolaire, dont la forme même interdit toute véhémence et toute rapidité, un esprit créateur substitue le roman dramatique, dans lequel l'action imaginaire se déroule en tableaux vrais et variés, comme se déroulent les événemens réels de la vie; qui ne connaisse d'autre division que celle des différentes scènes a développer; qui, enfin, soit un long drame, où les descriptions suppléeraient aux décorations et aux costumes, où les personnages pourraient se peindre par eux-mêmes, et représenter, par leurs chocs divers et multipliés, toutes les formes de l'idée unique de l'ouvrage. Vous trouverez, dans ce genre nouveau, les avantages réunis des deux genres anciens, sans leurs inconvéniens. Ayant à votre disposition les ressorts pittoresques et en quelque façon magiques, du drame, vous pourrez laisser derrière la scène ces mille details oiseux et transitoires que le simple narrateur, obligé de suivre ses acteurs pas à pas comme des enfans aux lisières, doit exposer longuement s'il veut être clair; et vous pourrez profiter de ces traits profonds et soudains, plus féconds en méditation que des pages entières, que fait jaillir le mouvement d'une scène, mais qu'exclut la rapidité d'un récit.

Après le roman pittoresque, mais prosaïque de Walter Scott, il restera un autre roman à créer, plus beau et plus complet encore selon nous. Cest le roman, à la fois drame et épopée, pittoresque, mais poétique, réel, mais idéal, vrai, mais grand, qui enchâssera Walter Scott dans Homère.

Comme tout créateur, Walter Scott a été assailli

jusqu'à présent par d'inextinguibles critiques. Il faut que celui qui défriche un marais se résigne à entendre les grenouilles croasser autour de lui.

VICTOR HUGO.

L'enfant du Rhône.

Où êtes-vous né ? A moins d'être venu au monde sur la butte Montmartre, sous l'aile rafraichissante de quelque moulin à vent, qui de la hauteur où il est placé, regarde avec mépris les changemens et les incertitudes de la ville, je vous plains si vous êtes né à Paris. En général, autant qu'on le peut, il ne faut pas naître à Paris, il faut y vivre à tout prix, dans aucun cas, on n'est pardonnable d'y mourir. Tant que le pouls bat soixante-dix pulsations à la minute, tant que le corps est robuste et fort, tant que la volonté est puissante, tant que la passion est en haleine, c'est bon et beau Paris; mais pour l'enfant et pour le vieillard, pour qui se traîne, et pour qui apprend encore, pas à pas, à marcher; mais pour tout ce qui est faiblesse qui s'en va, ou faiblesse qui arrive, Paris est une ville de mort. Pour l'enfance et pour la vieillesse, Paris n'a pas assez de soleil, pas assez de silence, pas assez de sommeil. D'ailleurs il n'y a de vrais Parisiens en ce monde que les Parisiens qui ne sont pas nés à Paris. Le Parisien de Paris est une monstruosité qu'il est bien difficile de rencontrer, à moins de le chercher dans une de ces rues privilégiées, comme la rue Mouffetard. Le Parisien de Paris est assez volontiers, contrefait, malsain, idiot et niais à faire plaisir: il n'a pour grandir que quelques pieds de terre humide, dans une maison tenue par un portier sale et

bavard. Le Parisien de Paris est gouverné par des Parisiens de la province; c'est le Midi qui lui envoie ses députés, ses généraux, ses administrateurs, et ses ministres; ses orateurs, ses hommes d'État, ses belles femmes et ses poëtes. Le Parisien de Paris n'a gardé de sa belle ville que l'Hôtel-Dieu, le boulevard des Invalides, la Morgue, la loterie, les octrois et le mont-de-piété. Le Parisien de Paris est la dupe de la ville dans laquelle il est né; c'est lui qui l'a bâtie, c'est lui qui l'éclaire, c'est lui qui la répare; c'est lui qui remplit les prisons, qui occupe les assises, qui ensanglante la Grêve; c'est lui qui fournit, chaque année, à la *bonne ville*, son contingent d'escrocs, de filous, d'espions; c'est lui qui paye les impôts et qui fait les révolutions; voilà le lot du Parisien de Paris. Heureusement pour lui, le héros de cette histoire, Chavigni, n'était pas un Parisien de Paris.

Notre jeune héros, Prosper Chavigni, était né un beau jour de printemps, dans un bon endroit, loin, bien loin de Paris; il était venu au monde dans le plus joli coin de terre, entre un beau fleuve et une haute montagne, au midi de la France et au midi tempéré, dans un village dont le nom n'est pas sur la carte, et qui n'a pas même un juge de paix, tant c'est un calme et paisible village! Prosper Chavigni était venu au monde le premier de sa famille et le dernier de son nom, vivement et tendrement chéri par sa mère et par son père, le vigneron, Jean Chavigni. Son père, tout vigneron qu'il était avait une maison bâtie en pierres, qui avait appartenu au père, on pourrait dire aux aïeux de sa femme. Quand la porte de la maison était ouverte à deux battans, on voyait de la rue, à travers le long corridor, et tout au bout du jardin, dont il avait l'air d'être le dogue fidèle, le Rhône qui se déroulait au loin en aboyant. Je ne crois pas qu'il y ait sous le soleil un plus beau fleuve que le Rhône: il a une grande

voix et de grands bras; il est limpide, il étincelle, il marche à grands pas, toujours en poste, faisant claquer son fouet comme un gentilhomme en vacances. Le matin, quand la journée doit être belle, le fleuve se couvre de nuages, présage trompeur; heureux ceux qu'on trompe ainsi! Notre enfant eut donc le Rhône pour son premier ami et pour son premier compagnon. Le Rhône l'avait vu naître, et il le vit grandir en toute bienveillance: il prêta à l'enfant le miroir transparent de ses ondes, les cailloux argentés de son rivage, l'ombre mouvante de ses saules; il l'endormit de sa grande voix plaintive, il le réveilla de sa voix grondeuse, comme on réveille un enfant à l'heure de l'école; c'était là une douce et poétique manière de se réveiller et de s'endormir: voilà ce que faisait le Rhône pour l'enfant Prosper. De son côté, l'enfant rendait au Rhône amour pour amour: il le reconnaissait à sa voix, et il lui obéissait comme il obéissait à sa mère. Quand le fleuve lui disait: *Dors, mon enfant!* l'enfant s'endormait en souriant; quand le fleuve lui disait: *Réveille-toi!* l'enfant se réveillait en souriant, l'enfant le saluait le matin et le soir, de loin et de près, du cœur, de l'âme et de la voix. Bientôt il osa se confier au fleuve qui lui apprit à nager comme un brochet de ses ondes, et le fleuve le portait, l'emportait, le transportait, le rapportait; c'était des fêtes et des joies sans fin et sans cesse, c'était une confiance et une amitié réciproques; on eût dit que cet enfant domptait le Rhône. Même, un jour qu'il était avec sa mère dans une barque, le Rhône se mit soudain à entrer en fureur, il grondait, il écumait, il menaçait, il jetait sa colère jusqu'au ciel, il oubliait cette frêle barque qui contenait son enfant favori; tout à coup l'enfant se lève, et voyant sa mère qui tremblait pour lui, il fit signe au fleuve qu'il voulait être obéi, et qu'il fallait ramener sa mère au rivage, et le fleuve, tout à coup obéissant,

déposa sur le sable cette mère et cet enfant menaçait sa fureur; et quand l'enfant fut en s la tempête recommença.

Oui, c'est un beau fleuve ce Rhône, un fleuve vençal, la mer du Midi; scintillante et rayon mer; c'est là un fleuve toujours net, toujours b faisant sa toilette, et une toilette scrupuleuse, cl matin. Bel exemple que suivait l'enfant Pr A Paris, vous passez sur un pont, vous voyez pieds de sales blanchisseuses, du charbon, du des hommes accroupis dans toutes sortes de pos vous demandez: Qu'est-ce cela? on vous ré *C'est la Seine!* Notez bien que la Seine tient gages un préfet de police pour la nettoyer.

JULES JAN

Les Mêmes Ambitions partout.

LE Rhône dérobe en passant par les villes to qu'il peut voler, de gré ou de force; une poutr brin de paille, un morceau de roche, vingt arpe terre, un pan de muraille, tout lui sert de jou emporterait une ville entière, qu'il n'en serai plus embarrassé que du fétu que voilà. Qua a assez joué, le terrible enfant, il dispose son h quelque part, sur le rivage, ou au milieu de so Cette île, ou plutôt ce commencement d'île s'a *une alluvion.* A ce sujet on lit de très-longs c tres dans les Pandectes. Or, le village où n Chavigni, sinueux vallon plein de tours, de dé et faisant le coude à chaque pas, est certaine l'endroit de la terre ou le Rhône ait apporté le d'îles toutes faites; comme aussi c'est l'endroit terre où l'on ait commenté de toutes les man

par citations, commentaires, juremens, médisances et coups de bâton la sus-dite loi: *de alluvionibus!*

Le Rhône était donc la providence, le gouvernement, l'opposition, le ministère et le journal politique de ce village.

Aussitôt que le Rhône voyait les haines particulières se ralentir, il jetait une île sur ses bords; quand je dis une île, j'entends une ou deux bottes de paille flottante, auxquelles venaient se joindre quelques tombereaux de sables mouvans, et sur ce sable un peu d'herbe semée par le vent, et parfois quelques joncs qui levaient la tête, singeant la forêt de saules. Aussitôt le village était en émoi—A qui est l'île? L'île est à moi!—Elle est à toi! Elle est à nous!—Elle est sur ma rive gauche! Elle est sur ma rive droite!—Oui et non! Vous êtes un scélérat!—Vous êtes une coquine! Les bonnets volaient en l'air, après les bonnets volaient les cheveux! on se battait, on plaidait, puis après toutes ces batteries et plaidoiries, venait la loi qui confisquait l'île à son profit, et plus souvent revenait le Rhône riant dans sa barbe, qui venait après la loi, et qui reprenait l'île comme il l'avait donnée, et qui la reportait dix lieues plus bas avec les mêmes rixes, les mêmes ambitions et les mêmes querelles de plaideurs. Une île sur le Rhône, ou un château en Espagne, c'était la même chose pour Prosper Chavigni.

Pourtant, avouons-le, c'était peut-être un grand avantage poétique d'avoir toujours sous les yeux un château en Espagne tout prêt, un château en Espagne visible et palpable dont Chavigni le père pouvait devenir le maître d'une heure à l'autre. Prosper lui-même, en se promenant sur le bord de son fleuve, ne pouvait-il pas découvrir une île dont il aurait été le Christophe Colomb? Telle fut peut-être à son insu, l'origine de l'horrible ambition qui a perdu Prosper.

Partout, autour de lui, on ne parlait que de fortunes soudaines. On ne parlait que d'îles dans le village. On citait à tout propos l'île Barbe à Lyon, qui vaut une ville et qui s'est faite avec quatre grains de sable. Ainsi, ému par tant de merveilleux récits, Prosper s'était fait chercheur d'îles comme on se fait chercheur de trésors dans le Nouveau-Monde. A la promenade, il se levait sur la pointe des pieds, cherchant à découvrir les premiers sapins de son île flottante ; le matin à sa fenêtre, il cherchait au loin l'île qui devait venir. Si donc il ne vit pas d'île venir, il apprit de bonne heure à se passionner jusqu' aux larmes pour une fortune imaginaire; il courut de bonne heure toutes les aventures de la terre et de la mer sans sortir de son village; malheureux et précoce enfant, il fut jeté en même temps au milieu des procès de la ville et des traveaux de la campagne, au milieu des coups de poing et des fleurs ; il avait été ambitieux de l'ambition de Fernand Cortès à sept ans ; il avait été un voyageur de terre ferme et de mer à sept ans ; à sept ans, il avait rêvé la gloire du conquérant de la fortune, du chercheur de mondes; il a eu sa passion sociale à sept ans! Le malheureux.

Toutefois ce premier germe d'ambition si imprudemment jeté dans ce jeune cœur, fut si non etouffé du moins contre-balancé par de bonnes et fortes études, qui se trouvèrent là dans ce village comme la plus belle de ses îles, sans qu'on puisse dire comment elles y étaient venues. Qui eût dit à Jean Chavigni, le vigneron, que son fils serait un jour un grand humaniste, l'eut bien plus étonné que si on lui eût appris tout d'un coup que le Rhône venait d'apporter l'île de Sainte Hélène dans son jardin avec le saule pleureur et le tombeau de l'empereur. Au fait c'est là un des grands hasards de la vie de notre Prosper, qu'il ait appris le latin sur les bords les plus ignorés du Rhône dans un temps où si peu de

savans savaient le latin, même à Paris. Comment Prosper Chavigni fut introduit ainsi tout à coup dans les plus chastes mystères de l'antiquité, c'est un miracle de la patience et de l'intelligence de son maître le pauvre frère ignorantin, le pieux, l'excellent, le dévoué frère. Il ne cherchait pas, celui-là, des îles inconnues; mais il allait se cacher dans les îles découvertes, sous le plus vieux saule, et là, un vieux livre à la main, un volume de *Cicéron* ou de *Virgile*, il devinait peu à peu cette savante langue des grands orateurs et des grands poëtes: il découvrit ainsi mot par mot, puis vers par vers, tout l'*Énéide*, cette terre qui lui était fermée; puis une fois dans l' *Énéide*, il se trouva de plain-pied dans tous les chefs-d'œuvre qui étaient faits pour lui, pour lesquels il était fait et qui pourtant lui étaient défendus.

. . . . Il supporta héroïquement toutes les privations du corps:—le froid dans l'hiver quand ses mains rouges se fendaient en tenant son livre;—la chaleur de l'été quand il était exposé à toutes les exhalaisons du fumier voisin;—les privations de tous genres et les humiliations de tous genres aussi, à chaque nouvel accident de son manteau ou de ses bas, raccommodés si souvent;—s'il fut obéissant toute sa vie à son vœu d' obéissance et de pauvreté, et s'il porta, sans se plaindre, la tête haute et le regard baissé, sa croix d'humiliations et de pauvreté, d'innocence et de misère, il y eut un ordre, un seul, auquel ce noble esprit ne put pas obéir. C'était l'ordre qui lui fermait à jamais les avenues de l'antiquité classique. Il avait consenti à être toute sa vie le plus humble parmi les humbles, le plus pauvre parmi les plus pauvres, le plus chaste parmi les plus chastes; mais l'ignorance l'aurait rendu fou; et voyant devant lui l'arbre de science qui lui était défendu, il ne put

s'empêcher d'y porter la main et d'en cueillir les fruits veloutés et dorés. Et quel mal cela faisait-il à Dieu et aux hommes, que lui le pauvre frère ignorantin, il se délassât de ses travaux de chaque jour par l'étude des modèles de la parole humaine ? Comment les hommes pouvaient ils lui savoir mauvais gré d'aller au devant de la science, de la poésie et de la philosophie antiques, lui, sans parens, sans amis, sans famille, sans patrie, sans jeunesse, sans avenir lui, dévoré par le besoin d'entendre les belles et grandes choses qui avaient été le repos, l'orgueil et la gloire des nations les plus heureuses et les plus polies ? A dire vrai, le combat fut long dans cette pauvre âme timorée qui avait juré ignorance et qui ne pouvait pas obéir!

JULES JANIN.

Le Rhône et la Saône.

ILS partirent donc ensemble, le vieillard et Christophe; ils descendirent ensemble le versant de la montagne de Fourvières, l'un appuyé sur l'autre e causant familièrement comme de vieux amis. Arriv au bas de la montagne, le vieillard se tournant vers le jeune homme avec un doux sourire :

—Je sais bien où vous porte votre instinct lui dit-il Cette ville est moitié Saône et moitié Rhône, et vous enfant du Rhône, vous ne demandez pas mieux qu de porter vos pas sur ce bruyant rivage dont vou avez entendu le doux murmure à votre berceau Cependant, si vous voulez y mettre un peu de bont nous laisserons ce soir cette eau fougueuse pour cett eau limpide qui est là-bas, et qui a nom: la Saôn

Pour moi, qui suis vieux, je préfère au flot qui gronde toujours, cette onde toujours calme et transparente. J'aime cette lenteur, j'aime ces longs circuits, j'aime tout ce rivage si tranquille. C'est là tout à fait la promenade d'un vieillard et d'un sage. Laissons le Rhône, le bruit, le flot violent à la jeunesse violente et bruyante. Cette eau qui court en bouillonnant, c'est la jeunesse. Cette onde qui s'en va doucement, et par le plus long chemin, à son but, c'est la vieillesse. Venez donc sur mon rivage, mon enfant, et marchez sur mon sable; et d'ailleurs ce Rhône que vous regrettez, il faudra le perdre demain. Je sais déjà pour quels rivages vous partirez demain. Dites adieu à votre Rhône, adieu aussi à la Saône tranquille, vous trouverez là-bas une rivière non moins tranquille, qu'on appelle la Seine. Donc il n'est pas inutile que vous assistiez vous-même à l'étrange spectacle d'un fleuve qui coule lentement au milieu des plus vives et des plus violentes passions des hommes. Plus d'une fois, quand vous serez à Paris, vous demanderez pourquoi donc ce n'est pas l'impétuosité du Rhône qui éveille ces masses si remplies de passions de tous genres, de misères et d'ambitions de toutes sortes ? Certes, à un pareil amas d'opinions et d'immondices, ce n'était pas trop d'un fleuve comme le Rhône pour les balayer chaque matin. Le sort ne l'a pas voulu. Il a placé dans les murs les plus soulevés les fleuves les plus tranquilles; il a fait naître le Rhône dans le silence d'un glacier. La Providence a voulu sans doute que dans les villes les plus populeuses quelque chose rappelât aux hommes que la paix et le calme sont les vrais biens de l'âme. Ainsi donc, venez avec moi saluer mon fleuve et mon rivage, et profitons des derniers rayons du soleil.

Les rives de la Saône sont en effet d'un doux aspect et d'une grande simplicité. Vous voyez cette onde qui s'en va doucement, à l'instant même où vous

venez d'entendre mugir le flot qui l'appelle. En même temps vous côtoyez les plus belles campagnes. De vieux arbres s'élèvent à votre droite, chaque rocher de la rive porte à son flanc dompté une maison blanche entourée de verdure et de silence; sur le fleuve mille petites barques glissent lentement, on les prendrait de loin pour des gondoles vénitiennes, n'était leur blancheur et leur légèreté. Mille barques se croisent : c'est une famille qui quitte la ville et qui va chercher le repos, là-haut; femmes, enfans, jeunesse riante, vieillesse conteuse, le présent, l'avenir, le passé de la famille sont partis par le même flot. Ce sont des barques qui descendent chargées de fruits et de fleurs, vous les voyez qui marchent. On dirait qu'à cette heure toute la ville quitte le Rhône indomptable pour fêter l'autre fleuve. Ainsi chaque fleuve a son lot. Le Rhône, c'est l'orgueil de la ville; la Saône c'est son bonheur; le Rhône, c'est son cheval de course ou de guerre, son cheval de parade ou de bataille; la Saône, c'est son cheval de voiture ou de labour; le Rhône, c'est le bracelet d'or de cette ville superbe; la Saône, c'est sa robe nuptiale; le Rhône, c'est le bruit, c'est la fête! la Saône c'est le silence, c'est le travail, c'est aussi le repos. Demandez à la ville lequel de ses deux fleuves elle voudrait perdre ? Elle dira adieu en pleurant à son Rhône: adieu mon orgueil, adieu ma beauté, adieu ma parure, adieu ma jeunesse; mais enfin la ville, si elle est une ville d'affaires, comme elle l'est en effet, dira adieu à son Rhône, et la ville aura raison.

JULES JANIN.

Conseil d'un Père.

ÉCOUTE, Prosper, mon enfant, mon cher enfant, si tu étais seul à la maison, bien que je n'aime pas à voir un homme les bras croisés, je te laisserais écrire et lire tes livres en paix, et encore ce serait un grand chagrin pour moi, mon enfant, car l'oisiveté est la mère de tout vice. Mais enfin, par amour pour toi et pour ta mère, je n'aurais pas la force de te dire rudement: *Travaille!* et je ne voudrais pas qu'il fût dit, non, pour tout au monde! que je te reproche ton pain; mais, enfin, enfin, Prosper, tu n'es pas seul à la maison; il y a avec toi quatre sœurs et un jeune frère qui ne demandent qu'à grandir. Si toi tu es faible et délicat et tout blanc, si la charrue te fait mal, si le foin nouveau t'incommode, si tu brises les voitures dans les ornières, si tu es délicat comme ta mère au lieu d'être vigoureux comme ton père, crois-tu donc qu'il n'y a peine dans le monde qu'à travailler la terre? Chacun a son lot ici-bas, celui-ci a ses bras, celui-là a sa tête, l'un parle, l'autre écrit, l'un pense, l'autre laboure. Je ne veux pas accuser ici ta mère et le frère Christophe; mais il me semble qu'ils pouvaient mieux t'élever. Ainsi donc c'est toi que j'en fais juge, ne veux-tu pas aller chercher fortune là-bas, puisque la terre ici ne peut pas te nourrir. Ne veux tu pas être un monsieur là-bas, comme ton grand-père maternel, puisque tu n'as pas appris à être un paysan comme ton père? A présent, reste ou pars, je n'ai plus rien à te dire. . .

JULES JANIN.

Le Dompteur des Flôts.

En ce temps là la vapeur, cette âme nouvelle du monde matériel, n'avait pas encore dompté le Rhôn que l'on croyait indomptable depuis le commence ment du monde. On n'avait pas encore trouvé cett aile enflammée qui remonte le torrent avec la rapi dité de l'oiseau qui vole, la vapeur s'était à pein élevée à la forme de doute, cette fumée qui soulève rait un monde, elle aussi; et à ce propos, parmi tou les villages de France, le village d'Ainpuy se distin guait par son incrédulité et sa moquerie Dompte le Rhône! remonter le Rhône à l'aide d'une cheminé qui fume! Allez y voir, disaient les fortes têtes d village! En attendant, faites provision de fort chevaux, et estimez-vous heureux quand vous fere contre le courant cinq lieues par jour! Ainsi per saient-ils, ainsi disaient-ils, ces braves gens; maintenant que la vapeur a dompté même le Rhôn ils ne conçoivent pas comment cela n'a pas été in venté plus tôt, et comment on n'a pas trouvé plu tôt ces commodes bateaux, ou plutôt ces îles flo tantes que la vapeur emporte mieux que le Rhôn d'un rivage à un autre rivage. Ainsi ce qui éta miracle la veille est à peine regardé le lendemain.

Jules Janin.

La Diligence.

Mais revenons à Prosper notre voyageur; quan je dis qu'il était à pied, je le flatte; il était en tassé lui quinzième, dans la lente et infecte dil

gence Caillard. C'est là entrer d'une triste façon dans le monde; c'est là donner tout de suite un horrible démenti à ses plus beaux rêves! Où est la liberté que vous alliez chercher? Où sont les honneurs que vous appeliez de tous vos vœux? Vous êtes entré là-dedans un poëte, c'est à peine si vous en sortirez un homme. Vous avez toute la poussière, toute la chaleur et toute l'infection de la route, sans en avoir les agrémens. On vous traîne à heure fixe; il faut que votre voiture arrive à la minute, non pas pour vous, mais pour les paquets dont elle est chargée, et dont vous êtes les humbles esclaves; le paquet n'a ni faim ni soif, il ne faut pas qu'il attende. Vous avez la fièvre: le paquet se porte bien il ne faut pas qu'il attende. Le soleil vous brûle ou la pluie vous pénètre: le paquet est au couvert, il faut marcher. C'est le paquet qui vous crie, comme cette voix de Bossuet: *Marche! Marche!* Vous voulez voir ce vieux clocher ou ce vieux château, ou ce passage à votre droite: le paquet n'a pas de regard, pas d'âme, pas de cœur, il ne faut pas le faire attendre. Vous êtes à la torture pendant huit jours pour mettre à l'aise quelques sacs d'argent, sur lesquels vous mourriez de faim, si vous n'aviez pas de quoi payer l'aubergiste. Quelle stupide complaisance d'une créature raisonnable pour des malles, des cartons, de la paille et des sacs de nuit! Allez toujours, marchez, le paquet doit être arrivé dans deux jours. A la montée on vous fait descendre et marcher dans la boue pour épargner les chevaux; à la montée, le paquet se prélasse à l'aise, et on le traîne tant qu'il veut; le paquet passe avant les chevaux, les chevaux avant vous. Le paquet est toute la diligence: l'homme n'est rien; c'est le paquet qui voyage et qui vous mène, vous êtes son très-humble serviteur et valet. Il faut donc aller ventre à terre pendant trois jours et trois nuits sans descendre. Vous n'avez qu'une

chance de vous reposer en chemin, c'est qu'il arrive en route un accident au paquet.

Prosper en partant avait tant rêvé de poésie, d'amour, de puissance, d'autorité, de plaisirs! Il s'était arrangé une vie si noble, si heureuse et si belle! Il s'était si bien promis de tout voir sur son chemin, le moindre hameau, la plus petite ruine, le ruisseau le plus inconnu; il avait tant de beaux vers à se réciter à lui-même, tant de doux regards à adresser aux jeunes filles, tant de légères pièces de monnaie à jeter aux pauvres du grand chemin! Mais non; il est enfermé dans un cachot sans fin et sans cesse; il est la proie d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide, toujours brusque; il ne peut étendre ni son pied, ni sa main, ni son regard; il voyage la nuit et le jour sans savoir où il est, sans oser même demander le nom des villages par lesquels il passe. Autour de lui, chacun pense à son petit bien-être de l'heure présente, chacun s'arrange de son mieux au dépens de son voisin pour moins souffrir; chacun se met à l'aise, et montre à nu, celui-ci ses passions cachées, celui-là sa vieillesse anticipée, cette femme les rides de sa peau; ils dorment, ils rêvent, ils jasent, ils rient, ils crachent, ils débitent leurs opinions, ils racontent leurs histoires, ils gardent pour leur arrivée les politesses de convention et le respect de ce qu'on appelle les convenances. Et Prosper épouvanté de ne pas entendre une parole humaine à son oreille, Prosper qui se figurait que le monde était occupé exclusivement d'art et de poésie et qui tremblait de ne pas savoir assez Homère et Virgile pour se produire dans ce monde des sciences et des arts, Prosper, voyant ses compagnons de voyage si laids, si hideux, si egoïstes, si stupides, si bavards, si soumis et si obéissans aux chevaux qui les traînaient, Prosper se demandait avec effroi: Est-ce donc là ce qu'on appelle le voyage?

C'est pis que cela, mon enfant, voilà ce qu'on appelle la vie.

Il arriva enfin à Paris à la suite des paquets.

JULES JANIN.

La Forêt et La Ville.

DANS nos forêts, il n'y a pas une place inhabitée ou inconnue; on sait l'âge de tous les arbres, on peut saluer de son nom le moindre insecte! Tout vous sourit la nuit et le jour; le jour, c'est l'oiseau qui chante là-haut dans l'arbre, là-haut dans le ciel; la nuit c'est l'oiseau qui chante, c'est le ver qui jette son âme et son phosphore en sillons lumineux, c'est l'étoile qui file et qui tombe comme une de nos villageoises qui se foule le pied dans un bal! O notre forêt déserte! quelle ville habitée, quelle ville hospitalière, quelle bonne et douce ville, et populeuse, et bruyante, comparée à Paris! La forêt vous donne pour rien son ombre séculaire, et son tapis de mousse, et son eau fraîche. Paris vous vend très-cher son ombre pelée, sa chaise de paille, son eau fétide; la forêt étend sous vos pas ses moelleux petits sentiers qui courent au pied de l'arbre comme les poussins autour de la poule; Paris vous enseigne de mauvaise grâce sa rue infecte et sombre que vous cherchez! la forêt c'est la ville, c'est l'hospitalité, c'est le monde, c'est le bel art, c'est la vie; la ville c'est le meurtre, c'est le désert, c'est le mensonge, c'est la mort.

Te souviens-tu Christophe, de la cabane verte que roule le berger ça et là dans les pâturages lointains; c'est une maison sur deux roues, qui se mène à bras où l'on veut. Quand le berger a bien placé sa mai-

son sous un bel arbre, sur une pente heureuse, il s'entoure d'un grand parc sinueux aux formes variées. Il fait en petit ce que les autres riches font en grand; il a sa maison et sa clôture tout autour de sa maison. Que de fois, par l'orage, nous sommes-nous réfugiés dans cette petite maison toujours ouverte, sans même demander la permission du propriétaire absent!

Te souvient-il encore des huttes de torchis et de bois que le charbonnier se construit dans la forêt? On les prendrait de loin pour les ruches de quelques abeilles malhabiles. Dans ces huttes vivent ensemble et le père et l'enfant et la mère; ils y couchent l'hiver et l'été; ils sont entourés de feux couverts par la cendre, tout comme le berger est entouré de ses agneaux bêlans! Ils vivent seuls, pauvres, errans et nus comme le berger. D'heure en heure, et quel que soit leur sommeil, ils sortent pour voir si leurs feux couvent toujours sous la cendre. C'est une pénible vie, que celle des charbonniers! Certainement ceux-là ont le droit d'être durs envers les hommes, pour qui les hommes sont si durs! certainement ceux-là ont le droit de fermer la porte de leur ruche aux hommes qui leur ferment la porte de leurs maisons; ces pauvres sauvages sont tout noirs, ils sont maigres, ils ont faim! Que de fois, cependant, nous ont-ils dit avec un blanc sourire, et en se pressant autour de leur foyer:—*Jeunes gens, prenez place et soupez avec nous.*

JULES JANIN.

Le Domicile du Vieillard.

UNE table de chêne, un crucifix sur la muraille blanche, deux vieux fauteuils en bois de chêne, un

petit lit dans un petit coin de cette cellule, deux grands coffres, quelques livres sur une tablette, une belle vierge dans un cadre d'or, le seul luxe de cette demeure, telle était la maison du vieux prêtre. C'était une pauvreté douce et tranquille, honorable et sainte. Quand la porte était fermée, le prêtre était séparé des hommes, et alors le regard enchanté se reposait magnifiquement sur le même panorama dont vous jouiriez au sommet de Fourvières. Ces bois, ces eaux, ces fleuves, ces mille clochers, ces prairies qui se perdent au loin, cette immensité lumineuse, ces fleurs, ces troupeaux, ces hommes, ce bruit qu'on entend là-bas dans le silence, ce silence à vos pieds, qui représente tant de bruits, tel était le spectacle magnifique, immense, inépuisable, qui à chaque instant du jour et de la nuit récréait les yeux et l'esprit du solitaire. Cette échappée si grande et si belle dans le monde extérieur donnait à cette humble cellule je ne sais quelle magnificence incroyable. Cette solitude était remplie. Ce silence était éloquent. Ce désert était peuplé. Le vieillard était là, depuis longtemps, tout seul avec Dieu; la terre l'avait oublié, mais non pas le ciel. Sa pauvreté était sa défense, sa vieillesse était sa force. Ainsi placé entre la terre et le ciel, entre la ville et le temple, il était également loin du volcan et de la foudre; il était à l'abri des passions et du fanatisme; il était à égale distance des incrédules d'en bas et des prêtres d'en haut. C'était une pensée saine, un esprit calme, une conscience honnête, une piété raisonnable, une vertu sincère, un esprit humble, un cœur élevé, un bon, vieux, noble et indulgent prêtre de J.— C.

JULES JANIN.

Le Contraste.

La matinée est belle; on dirait un jour de fête. C'est plus qu'un jour de fête pour Paris; c'est un véritable jour de printemps. On dirait quand le soleil est si éclatant, quand le ciel est si beau, quand l'air est si pur, que Paris tout entier n'est plus qu'un modeste village au bord d'un beau fleuve abrité par de grands arbres, et qu'il y a, dans ce paisible et vaste hameau, de la vie, de l'amour, de l'espoir, et du bonheur pour tout le monde. A ces heures si belles, mais trop courtes, on dirait qu'il n'y a plus dans Paris ni grands seigneurs, ni populace; ni luxe, ni misère; ni pauvres, ni riches; ni les Tuileries, ni la Salpétrière; ni l'Hôtel-Dieu, ni l'Opéra; ni le Palais-Royal, ni la rue Mouffetard; ni la Morgue, ni les Assises; toutes les ambitions s'oublient alors, grandes et petites; tous les visages s'épanouissent à ce doux rayon de soleil qui tombe dans ce grand abîme ; toutes les âmes veulent avoir leur part de ce printemps d'une heure; tous les fronts s'illuminent de cette transparente couleur rose qui vient du ciel. Le prisonnier lui-même retrouve son sourire, et le fossoyeur, appuyé sur sa bêche, contemplant des sublimes hauteurs du Père-Lachaise, ce vaste Paris enseveli dans cet éclatant nuage d'or:—Nous n'aurons pas grand ouvrage demain, se dit-il.

Heureux celui qui peut dater son jour de bonheur par un de ces beaux jours! Cependant l'église de Saint-Roch se pare de fleurs. Le vaste portail est encombré de curieux et de pauvres. Voilà un riche mariage qui se prépare, déjà l'église se remplit d'une foule brillante. On n'attend plus que le mari et sa jeune épouse. Voyez-vous venir de loin ce long cortége de voitures ? Les chevaux frémissent d'im-

patience et relèvent joyeusement la tête, sous leurs guides de soie. Aux panneaux des voitures brillent les pompeuses armoiries: dans ces voitures tout est plumes et velours. Les vieux parens viennent d'abord, les jeunes gens viennent ensuite. Voyez-la descendre! voyez-la descendre! C'est elle, comme elle est belle! elle est toute blanche, elle est plus blanche que ses blanches dentelles, plus blanche que la fleur qui pare son côté. Le vent effleure à peine son voile et alors on s'aperçoit qu'elle est émue et que sa joue est rose et que ses cheveux sont noirs. Qu'elle est belle! La vieille mendiante du porche oublie à la voir de réciter sa prière monotone; j'ai vu le moment où le vieillard qui lui offrait de l'eau bénite, laissait tomber l'eau bénite sur sa robe. Qu'elle est belle! Sa modestie n'a rien d'affecté; son regard, naturellement baissé, sait pourtant voir et saluer dans la foule tous ceux qu'elle doit voir. Qu'elle est belle! On se presse sur son passage pour la voir; on oublie l'autel pour la voir; à peine a-t-elle touché le parvis du temple que l'orgue éclate en frémissemens. Soudain les cloches s'ébranlent dans les airs en joyeuses volées, les chants commencent; qu'elle est belle! et d'où vient-elle ? et qui est-elle ? Et qui donc a osé demander la main de cette noble fille ? Ainsi elle avait à sa suite tous les cœurs, tous les hommages, tous les respects, tous les vœux.

Son mari venait après elle, un beau et simple jeune homme qui marchait tête levée et qui avouait son bonheur à la face de Dieu et des hommes. A vrai dire, il était aussi beau qu'elle était belle; il était aussi modeste qu'elle était modeste; ajoutez que dans toute cette noble foule il était le seul de sa race; au milieu de toute cette noble famille il était le seul de sa famille; mais quoi ? N'avait-il pas mieux pour lui que la plus illustre famille ? N'avait-il pas mieux que la plus noble origine ? N'avait-il pas

cette femme ? et cette jeune femme ne valait-elle pas tous les amis, tous les blasons, tous les parens, tous les ancêtres ? C'était donc à bon droit qu'il était aussi fier et aussi fort que s'il se fût appelé Montmorency !

Cependant sur le derrière de l'église, bien loin de la grande entrée mondaine et éclairée, dans une modeste petite chapelle cachée entre deux piliers, par une petite porte étroite, abandonnée même par ses mendians ordinaires, on avait apporté un cercueil recouvert d'un morceau de drap noir. Et ce cercueil était arrivé dans cette chapelle, apporté sur un char funèbre et suivi d'une douzaine de voitures de deuil, mais les voitures étaient vides, et pour tout cortége, un seul homme s'était présenté. Par un de ces hasards qui ne sont pas des hasards dans ces églises si occupées, la double cérémonie avait lieu à la même heure; le mariage se faisait au grand autel, la messe des morts se disait à la modeste chapelle. Cette fois, c'était la fête qui suivait le deuil; le deuil lui-même avait un air de fête et ce n'était pas tout-à-fait une messe des morts, cette messe accomplie aux sons de cette douce musique. Hélas ! demain peut-être l'église aura changé de face. Le somptueux enterrement aura remplacé le somptueux mariage au grand autel, la mort saisira le vif et peut-être aussi à la même heure, dans cette même chapelle, deux jeunes amans seront unis au son lugubre du : *Dies ira*, et du : *De profundis !*

JULES JANIN.

Quid pro Quo.

Je m'aperçois ici, et un peu tardivement, que j'aurais évité beaucoup de répétitions si j'avais usé, dès le commencement de mon récit, de l'excellente habitude qu'ont les auteurs dramatiques de donner au début de leurs pièces une liste des noms et prénoms de leurs personnages.

L'autre voyageur, auquel pour la dernière fois je donne ce nom, qui a paru déjà plus souvent qu'il n'en avait le droit, s'appelle Henri.

On en revenait de temps en temps à parler du chemin qu'on avait à faire : c'était un intérêt commun entre tous les voyageurs. Un d'entre eux fit remarquer que ce chemin réputé détestable cesserait d'être mauvais si au lieu d'avoir à monter et à descendre une côte fort rapide, on pouvait tourner cette côte en prenant quelques toises sur un terrain stérile qui appartenait au gouvernement et ne rapportait rien à personne.

Octave blâma le gouvernement, et dit qu'à son retour à la ville, il en parlerait au ministre.

Le lendemain, au nombre des voyageurs, était un jeune paysan qui semblait bien affligé; sa mère et sa sœur l'avaient accompagné jusqu'à la voiture pour rester avec lui plus longtemps ; il allait rejoindre un régiment qui lui avait été désigné. C'était un pauvre diable que le sort avait fait soldat. Seul soutien de sa mère veuve et de sa jeune sœur, il n'avait pu trouver d'appui dans la loi, qui n'exempte du service militaire que le fils *aîné* ou *unique* d'une femme veuve, sans prévoir le cas où l'aîné serait un égoiste, un mauvais ouvrier, et un ivrogne, tandis que le cadet nourrirait la pauvre veuve du fruit de son travail. C'était précisément ce qui arrivait dans la

famille du jeune paysan. Tous les voyageurs ne purent s'empêcher d'être un peu émus de la douleur de ces pauvresgens ; et quand le jeune soldat dit en pleurant : " Ce n'est pas le service militaire qui me fait peur, ce n'est pas non plus d'aller me battre ; mais ce qui me fend le cœur, c'est de penser que vous, ma pauvre mère, et toi, ma pauvre Élisabeth, vous allez être réduites à mendier votre pain," Henri proposa aux voyageurs de faire une collecte, et lorsqu'il tendit son chapeau, cette idée était si bien venu à tout le monde, que plusieurs avaient déjà la main à la poche. Le chapeau vidé, entre les pièces de monnaie qui s'y trouvèrent en assez grande abondance, on trouva un double louis en or; tout le monde l'attribua sans hésiter à Octave, qui était sans contredit le plus somptueux des voyageurs réunis, et on appuya cette opinion du soin qu'il avait eu d'enfoncer sa main dans le chapeau en y déposant son offrande. Quelqu'un même dit à un autre : " Ce monsieur qui a fait la collecte n'a peut-être pas donné grande chose, mais c'est toujours lui qui a eu l'idée et qui sous un certain point de vue a donné tout l'argent."

Octave lui-même, qui savait fort bien n'avoir pas mis le double louis et qui n'avait si profondément plongé sa main dans le chapeau que pour cacher la modicité de son don, Octave fut loin de soupçonner Henri, qui avait su cacher jusqu'au soin qu'il avait pris de se cacher.

Octave crut devoir faire un discours sur ce qu'il y a d'odieux à priver ainsi toute une famille de son seul appui. Il demanda à la mère du conscrit si elle avait réclamé auprès de l'autorité, parce que le fils *aîné* ou le fils *unique* d'une veuve. . . . . Elle répondit que son fils n'avait pas droit à cette exemption, parce qu'elle avait un autre fils plus âgé qui les avait quittés et abandonnés depuis longtemps. Octave prit le nom et l'adresse de la veuve, lui promit

de ne pas l'oublier, et dit qu'il consentait à perdre son nom si, dans un mois, le jeune soldat n'était pas rendu à sa famille.

Les remerciments dont il fut l'objet ne furent interrompus que par l'invitation que le conducteur adressa aux voyageurs de monter en voiture. Le départ fut cependant retardé encore quelques instants par Henri, qu'on alla avertir dans sa chambre où il était remonté; il donna à l'aubergiste une lettre qu'il vint cacheter au feu de la cuisine, et qu'il le pria de faire partir sans délai, ce qui fit dire à Octave, avec l'approbation du reste des voyageurs: "Ce monsieur prend vraiment bien son temps pour songer à sa correspondance." Octave s'empara sans façon de la meilleure place de la voiture; Henri monta dessus avec le conducteur et le jeune soldat.

* * * * *

Henri avait repris la voiture qui l'avait amené, le temps était beau, et il s'était assis sur le faîte de la voiture à côté du conducteur. Quand on arriva à l'auberge que nous connaissons, il vit sortir de l'intérieur du carosse le même Octave d'Hervilly à l'endroit duquel il avait remplacé l'indifférence par un sentiment voisin de la haine. A peine les voyageurs étaient entrés dans la salle où l'on dîne, que des cris se firent entendre. C'est lui! le voilà!

Ah! monsieur, dit l'hôte à Octave, vous nous avez pas oubliés. Quelques heures après votre départ, il est arrivé l'autorisation de faire passer le chemin par cette terre en friche qu'on refusait depuis si longtemps. Ah! monsieur, vous êtes le bienfaiteur du pays.

Octave et Henri furent aussi étonnés l'un que l'autre. Octave cependant se remit le premier, et répondit que ce qu'il avait fait n'était rien, qu'une simple lettre au ministre avait suffi pour l'éclairer.

Oui, monsieur, très-bien, une simple lettre; mais

nous en avons écrit cent, et nous n'avions jamai obtenu de réponse, et le pauvre Pierre ou plu tôt l'heureux Pierre, vous lui avez promis de n pas l'oublier; vous aviez dit que dans un mois i serait de retour auprès de sa mère. Il n'a pas fall un mois; il est arrivé ce matin. . . On est déjà all le prévenir que vous êtes ici.

Si Octave était étonné de voir que le hasard avai si promptement réalisé des promesses qu'il avai faites sans intentions et sans puissance de fair d'avantage, Henri de son côté, ne pouvait se lasse d'admirer l'assurance avec laquelle Octave acceptai la responsabilité de services qu'il n'avait même pa songé à rendre. Octave était de ces gens qu'on ren contre fréquemment, qui tiennent moins à être qu' paraître, qui emploient tous leurs efforts à *faire d l'effet.* On ne sait pas à combien de pauvretés ils s résignent pour paraître riches, quels minces dîner quels jeûnes même accusent leurs bottes vernies e leurs gants jaunes. Bientôt arriva le jeune con scrit avec sa sœur et sa mère. La joie la plu vive avait succédé aux larmes. La sœur une bell jeune fille, baisa la main d'Octave. Tout en accep tant ces témoignages de reconnaissance, M. d'Her villy aurait beaucoup donné pour savoir par que mystère l'espoir qu'il avait fait naître, pour se don ner un moment d'importance, et de la portion d terrain nécessaire à l'amélioration du chemin, et d la libération du jeune conscrit, se trouvait aussi bie à point réalisé par un événement qu'il n'osait pa appeler un hasard. L'hôte, qui était sorti pour sur veiller ses fourneaux, rentra dans la salle et dit :

M. le baron de Horrberg est servi. A ces mot Henri se retourna brusquement; mais il s'aperçu que c'était à Octave d'Hervilly que s'adressait l'au bergiste. Octave demanda à l'hôte pourquoi il lu donnait ce nom.

Pardon M. le baron, répondit-il, si je dévoile votre incognito, mais il n'est personne ici qui ne soit heureux de savoir comment s'appelle un homme aussi généreux, et la mère et la sœur de Pierre sauront sous quel nom elle doivent adresser leurs vœux au ciel pour votre bonheur.

Mais mon ami, ce nom. . .

Je sais bien que M. le baron avait l'intention de cacher son nom, mais il s'est trahi lui-même: l'autorisation de prendre le morceau de terre qui nous avait été si longtemps refusé, et l'acte de libération de Pierre, portent également que c'est à la recommandation de M. le baron de Horrberg. Or, comme c'est après la promesse que nous avait faite M. le baron que ces heureuses choses nous sont arrivées, comme au premier moment, ne pouvant maîtriser sa douce émotion en présence des heureux qu'il a faits, M. le baron a reçu avec une noble franchise nos remerciments et nos actions de grâce, il n'y a plus à douter un moment que votre Excellence soit le baron de Horrberg.

Octave répondit par un sourire un peu embarrassé, et néanmoins accepta la politesse que lui firent ses compagnons de voyage qui voulurent qu'il passât avant eux pour entrer dans la salle à manger. Il ne pouvait refuser le nom de baron de Horrberg sans avouer qu'il avait accepté des remerciments pour des services rendus par un autre, il fallait être le baron de Horrberg, ou un insigne gredin, il ne crut pas devoir hésiter. Octave croyait rêver, il se demanda un moment à lui-même s'il n'était pas par hasard baron de Horrberg, et si quelque voile jeté sur sa naissance ne venait pas de se déchirer subitement. Mais il n'y avait pas moyen de conserver cette idée, même quelques instants: il était né si régulièrement, si bourgeoisement, si conformément à tous les usages et à toutes les garanties légales, qu'il

n'y avait pas moyen d'espérer d'autres parents que ceux qu'il avait jusque là reconnus pour tels.

Le dîner se prolongea assez tard parce qu'il fallait attendre une voiture jusqu'au lendemain. Henri accabla Octave d'éloges sur sa générosité, le félicita du pouvoir qu'il avait sur l'esprit du ministre. Mais ces louanges et ces félicitations avaient quelque chose d'exagéré qui ressemblait singulièrement à de l'ironie. Octave était fort embarrassé; il ne pouvait se fâcher de compliments qui n'étaient désobligeants que parce qu'il ne les méritait pas. Et cependant il s'aperçevait de temps en temps que Henri voyait son embarras et s'en amusait. Henri, de son côté, n'était pas animé de sentiments très-bienveillants pour M. d'Hervilly, et comme chacun avait fini par déclarer ses noms et qualités, il s'efforça de provoquer une question directe, qu'il éluda pendant quelque temps, mais il conta deux ou trois anecdotes où il se donnait à jouer un rôle peu honorable ou ridicule, et afin il avoua qu'il voyageait par mesure de prudence. Il avait eu pour rival dans une affaire de cœur une sorte de matamore qu'il ne se souciait pas de nommer. Ses principes l'avaient obligé de repousser une proposition de duel que lui avait fait faire ce spadassin. Menacé d'une insulte publique il s'éloignait de la ville de ——. Tous les auditeurs, stupéfaits de l'aveu d'une pareille lâcheté, gardèrent un silence profond.

Eh messieurs, ajouta Henri, je ne suis pas honteux de mes principes. J'ai horreur du duel; je ne veux pas me battre, et comme mon ennemi est un homme brutal qui serait capable d'employer des moyens violents pour m'y contraindre, je voyage pendant quelque temps de côté et d'autre. Peut-être, dans nos confessions réciproques, personne n'a-t-il aussi franchement que moi avoué les motifs réels de son voyage. Pour terminer comme vous,

messieurs, je vous dirai que je m'appelle Octave d'Hervilly.

Octave bondit sur sa chaise. Quoi! c'était son propre nom que l'inconnu s'attribuait, et surtout dont il couvrait des actions au moins ridicules.

– Vous dites, monsieur, s'écria-t-il, que vous vous appelez. . . . .

Octave d'Hervilly, monsieur, pour vous servir.

Mais, monsieur, je crois connaître un Octave d'Hervilly. . . . .

Vous vous trompez, il n'existe de ce nom que le médiocre sujet ici présent.

Octave frémissait d'indignation de ne pouvoir réclamer son nom, dont on faisait un usage aussi peu honorable. Cependant il essaya encore une objection, mais Henri la releva avec hauteur en disant:

– Pensez-vous, monsieur, que je serais assez lâche et assez méprisable pour prendre un nom qui ne serait pas le mien?

Puis il continua la conversation, mit en avant les idées les plus bizarres, les théories les plus inusitées et les plus immorales, en ajoutant de temps en temps: *Foi d'Octave d'Hervilly*. Octave était sur les épines; il eût volontiers renoncé et au nom qu'il avait pris, et aux belles actions qu'il avait endossées en même temps, pour pouvoir sauver son nom des rudes épreuves auxquelles l'inconnu paraissait le vouloir soumettre, et en même temps l'obliger à expliquer les causes qui l'avaient amené à s'emparer ainsi d'un nom qui ne lui appartenait pas. Peut-être, pensait-il, ce voyageur sait que je ne m'appelle pas Horrberg; mais cela ne l'autorise pas à prendre mon nom. Peut-être aussi ne le prend-il pas et s'appelle-t-il naturellement ainsi. Quoi! le nom et le prénom! Cependant quelque singulier que soit ce hasard, il l'est beaucoup moins que ceux qu'il me faut mettre à sa place si je ne l'admets pas.

Monsieur dit-il à Henri, je ne vois pas pourquo cela parait vous fâcher, mais je suis persuadé d connaître un Octave d'Hervilly.

Alors, monsieur, c'est moi que vous connaissez.

Non, monsieur.

Eh bien, monsieur, je vous défie de me montre cet Octave d'Hervilly.

Je compte cependant vous le faire voir quelqu jour, monsieur.

Pendant ce temps on avait servi, allumé et bu d punch. Henri d'un coup de coude, renversa le bo à moitié plein de punch enflammé et cinq ou si verres. L'aubergiste arriva au bruit en disant:

Vraiment, messieurs, cela n'a pas le sens commun

Qu'est-ce à dire, maraud? s'écria Henri, crois-t que je ne te payerai pas tes verres?

Je vous défends de me tutoyer et de m'appele maraud.

Ah! ah! tu défends quelque chose à Octav d'Hervilly. Tiens, tu mettras sur la carte encore c verre-là et celui-ci aussi, que je jette à travers le carreaux, et les carreaux aussi, mets tout sur la cart de M. Octave d'Hervilly, et laisse-nous tranquilles.

Ce ne fut qu'après une assez longue résistance qu Henri se laissa calmer. Il était tard, chacun de voyageurs gagna la chambre qui lui était destinée Mais pendant la moitié de la nuit, ce fut un vacarm horrible dans toute la maison. Henri errait dan les corridors, ouvrait les chambres des servantes L'hôte se leva en chemise, voulut faire rentrer Henr dans sa chambre et reçut de lui un coup de poin qui l'envoya tomber sur la porte d'Octave, qui s trouva réveillé à point pour entendre Henri qu criait: "Mets ton nez sur la carte, au compte de M Octave d'Hervilly." Puis il alla se coucher. L lendemain matin, l'hôte annonça qu'il allait se plain- dre au maire de la commune.

En vérité, M. Octave d'Hervilly, dit l'hôte, je n'ai jamais, Dieu merci! rencontré de voyageur pareil à vous.

C'est que vous n'aviez jamais logé Octave d'Hervilly.

Mon Dieu! pensait Octave, pourvu qu'il n'emporte pas l'argenterie!

Henri n'emporta pas l'argenterie, mais il acheva de compromettre le nom d'Octave de toutes les façons qu'il put imaginer. Octave, cependant, s'efforçait de faire bonne contenance vis-à-vis des autres voyageurs, et il leur dit que peut-être ne les accompagnerait-il que jusqu' à la ville voisine, où on devait changer de voiture, pourvu cependant que son domestique, aussi étourdi qu'on puisse l'être, eût pensé à lui amener sa voiture.

Je ne sais ce que Henri fit encore d'étrange qu'il appuya de ces mots: Foi d'Octave d'Hervilly. Mais Octave ne pouvant plus mettre en doute que ces plaisanteries, d'un genre trop disparate avec l'air et les façons qu'il avait remarqués chez le voyageur lors de leur première rencontre, fussent dirigées contre lui, Octave se pencha à son oreille et lui dit: Monsieur, quand ces messieurs se sépareront de nous, je serais enchanté de faire encore un bout de chemin avec vous.

Monsieur, répondit Henri, le plaisir sera pour moi.

On arriva à l'endroit où s'arrêtait la voiture; un domestique en riche livrée entra dans le bureau du voiturier et dit:

La voiture de M. le baron de Horrberg est à la porte!

Octave se dit: j'en étais sûr, c'est un rêve et je vais m'éveiller tout à l'heure. Henri lui dit à haut voix:

Ma foi, M. le baron, vous me donnerez bien une place dans votre voiture.

Les autres voyageurs attendaient pour voir de quelle façon M. le baron allait repousser une semblable familiarité; mais Octave était interdit et avait fait machinalement quelques pas vers la porte. Henri le prit par le bras.

Allons, monsieur, montons, dit-il, puisque vous êtes M. de Horrberg, cette voiture est à vous.

Octave, hors d'état de penser ni d'agir, se laissa entraîner jusqu' à la portière. La voiture était riche et simple à la fois, et les chevaux de la plus grande beauté. Henri monta en disant:

Je monte le premier, nous sommes chez vous.

Un moment Octave eut envie de prendre la fuite. Henri lui dit:

Montez donc, monsieur, si c'est sérieusement que vous voulez voyager un peu avec moi.

Ah! oui, monsieur, c'est sérieusement que je monte, dit Octave en grinçant les dents: Henri salua les autres voyageurs en disant:

Messieurs, au plaisir de vous revoir; j'en serai toujours enchanté, foi d'Octave d'Hervilly; Octave d'Hervilly vous a peut être paru un peu écervelé, un peu fou; mais une autre fois, vous serez plus contents de lui.

Octave salua sans parler. Les chevaux partirent.

Alphonse Karr.

Un Éventail.

Pour cette fois, voici un éventail qui ne passera pas sans avoir acquitté les droits; un éventail qui ne

partira pas sans avoir payé sa rançon. C'était un éventail en satin blanc avec des paillettes d'or. Dessus étaient peints des bergers, mais quels bergers! des arbres mais quels arbres! des moutons, mais quels moutons! La bergère a un ciel de poudre sur les cheveux! un corsage de satin rose avec des nœuds verts, une jupe pareille bouffant par-dessus d'énormes paniers et galamment relevée par des nœuds verts comme le corsage; elle a aux pieds de petits souliers à hauts talons, à la main une houlette ornée de rubans; elle est assise sur de l'herbe blanche et sous des arbres lilas; le berger a un habit satin bleu, des culottes de soie rose, des bas d'une blancheur éblouissante et des souliers à talons rouges; il est tout boursofflé de rubans, il joue de la flûte couché aux pieds de la bergère, qui effeuille une pâquerette : ça et là paissent des moutons du blanc des bas de soie du berger; des nœuds roses et verts ornent leur cous; le chien n'est pas un de ces énormes chiens noirs, hérissés, à l'œil fauve, c'est un petit épagneul blanc et orange dont les oreilles traînent à terre. Le berger et la bergère ont le nez retroussé.

Allons, l'éventail et le lecteur en sont quittes à bon marché. J'espère que le lecteur reviendra à moi, je n'abuse pas de sa position; je ne sais pas beaucoup de mes confrères qui lui passeraient un éventail Watteau à ce prix-là.

ALPHONSE KARR.

Une Nuit sur Mer.

LA lune a disparu sous la brume orangée qui voile l'horizon sans autres limites. Il est bien nuit, mais

une nuit sur mer, c'est-à-dire sur un élément transparent qui réfléchit la moindre lueur du firmament et qui semble garder une lumineuse impression du jour. Cette nuit n'est pas noire, elle est seulement pâle et perlée comme la couleur d'une glace quand le flambeau est retiré à côté ou placé derrière. L'air aussi semble mort et dormir sur cette couche assouplie des vagues. Pas un bruit, pas un souffle, pas une voile même qui batte contre la vergue, pas une écume qui bruisse et trace le sillage du brick sur ses flancs qui semblent dormir aussi.

Je regardais cette scène muette de repos, de vide, de silence et de sérénité: je respirais cet air tiède et léger dont la poitrine ne sent ni la chaleur, ni la fraîcheur, ni le poids, et je me disais: Ce doit être là l'air qu'on respire dans le pays des ames; dans les régions de l'immortalité; dans cette atmosphère divine où tout est immuable, voluptueux, parfait.

Une autre face du ciel.—J'avais oublié la frégate Anglaise; je regardais du côté opposé; elle était là, en mer, à quelques encâblures de nous; je me retournai par hasard, mes yeux tombèrent sur ce majestueux colosse qui reposait immobile, immense, sans le moindre balancement de sa quille, comme sur un piédestal de marbre poli.

La masse gigantesque et noire du corps de vaisseau se détachait en sombre de sa base argentée et se dessinait sur le fond bleu du ciel, de l'air, de la mer; pas un soupir de vie ne sortait de ce majestueux édifice; rien n'indiquait ni à l'œil, ni à l'oreille, qu'il fût animé de tant d'intelligence et de vie, peuplé de tant d'êtres pensans et agissans. On l'eût pris pour un de ces grands débris des tempêtes, flottant sans gouvernail, que le navigateur rencontre avec effroi sur les solitudes de la mer du sud, et où il ne reste pas une voix pour dire comment il a péri;

registre mortuaire sans nom et sans date que la mer laisse surnager quelques jours avant de l'engloutir tout-à-fait.

Au dessus du corps sombre du bâtiment, le nuage de toutes ses voiles était groupé pittoresquement et pyramidait autour de ses mâts. Elles s'élevaient d'étages en étages, de vergues en vergues, découpées en mille formes bizarres, déroulées en plis larges et profonds, semblables aux nombreuses et hautes tourelles d'un château gothique, groupées autour du donjon; elles n'avaient ni le mouvement, ni la couleur éclatante et dorée des voiles vues de loin sur les flots pendant le jour; immobiles, ternes et teintes par la nuit d'un gris ardoisé, on eût dit une volée de chauve-souris immenses ou d'oiseaux inconnus des mers, abattus, pressés, serrés les uns contre les autres sur un arbre gigantesque et suspendus à son tronc dépouillé au clair de lune d'une nuit d'hiver. L'ombre de ce nuage de voiles descendait d'en haut sur nous, et nous dérobait la moitié, de l'horizon. Jamais plus colossale et plus étrange vision de la mer n'apparut à l'esprit d'Ossian dans un songe. Toute la poésie des flots était là. La ligne bleue de l'horizon se confondait avec celle du ciel; tout ce qui reposait dessus et dessous avait l'apparence d'un seul fluide éthéré dans lequel nous nagions. Tout ce vague sans corps et sans limites augmentait l'effet de cette apparition gigantesque de la frégate sur les flots et jetait l'ame avec l'œil dans la même illusion. Il me semblait que la frégate, la pyramide aérienne de sa voilure, et nous mêmes, nous étions tous ensemble soulevés, emportés, comme des corps célestes dans les abîmes liquides de l'éther, ne portant sur rien, planant par une force intérieure sur le vide azuré d'un universel firmament.

DE LAMARTINE.

Éden.

Ce matin, je suis allé errer de bonne heure avec Julia sur la colline que les Grecs nomment San-Dimitri, à une lieue environ de Bayruth, en se rapprochant du Liban et en suivant obliquement la courbe de la ligne de la mer. Deux de mes Arabes nous accompagnaient, l'un pour nous guider, l'autre pour se tenir à la tête du cheval de Julia et la recevoir dans ses bras si le cheval s'animait trop. Quand les sentiers devenaient trop rapides, nous laissions nos montures un moment, et nous parcourions à pied les terrasses naturelles ou artificielles qui forment des gradins de verdure de toute la colline de San-Dimitri. Dans mon enfance je me suis représenté souvent ce paradis terrestre, cet Éden que toutes les nations ont dans leurs souvenirs, soit comme un beau rêve, soit comme une tradition d'un temps et d'un séjour plus parfait; j'ai suivi Milton dans ses délicieuses descriptions de ce séjour enchanté de nos premiers parens; mais ici, comme en toutes choses, la nature surpasse infiniment l'imagination. Dieu n'a pas donné à l'homme de rêver aussi beau qu'il a fait. J'avais rêvé Éden, je puis dire que je l'ai vu.

Quand nous eûmes marché une demi-heure sous les arceaux de nopals qui encaissent tous les sentiers de la plaine, nous commençâmes à monter par de petits chemins plus étroits et plus escarpés qui arrivent tous à des plateaux successifs, d'où l'horizon de la campagne, de la mer et du Liban, se découvre successivement davantage. Ces plateaux, d'une médiocre largeur, sont tous entourés d'arbres forestiers inconnus à nos climats, et dont j'ignore malheureusement la nomenclature; mais leur tronc, le port

de leurs branches, les formes neuves et étranges de leurs cimes coniques, échevelées, pyramidales, ou s'étendant comme des ailes, donnent à cette bordure de végétation une grâce et une nouveauté d'aspect qui signalent assez l'Asie. Leurs feuillages aussi ont toutes les formes et toutes les teintes, depuis la noire verdure du cyprès jusqu'au jaune du citronnier et de l'oranger; depuis les larges feuilles du mûrier de la Chine, dont chacune suffirait pour cacher le soleil au front d'un enfant, jusqu'aux légères découpures de l'arbre à thé, du grenadier et d'autres innombrables arbustes dont les feuilles ressemblent aux feuilles du persil, et jettent comme de légères draperies de dentelles végétales entre l'horizon et vous. Le long de ces lisières de bois, règne une lisière de verdure qui se couvre de fleurs à leur ombre. L'intérieur des plateaux est semé d'orge, et, à un angle quelconque, deux ou trois têtes de palmiers, ou le dôme sombre et arrondi du caroubier colossal, indiquent la place où un cultivateur arabe a bâti sa cabane, entourée de quelques plants de vignes, d'un fossé défendu par des palissades vertes de figuiers d'Inde, couverts de leurs fruits épineux, et d'un petit jardin d'orangers semé d'œillets et de giroflées pour l'ornement des cheveux de ses filles. Quand par hasard le sentier nous conduisait à la porte de ces maisons enfoncées, comme des nids humains, dans ces vagues de verdure, nous ne voyions sur la physionomie de ses heureux et bons habitans, ni surprise, ni humeur, ni colère. Ils nous saluaient, en souriant à la beauté de Julia, du salut pieux des Orientaux: *Saba el Kaïr*, que le jour soit béni pour vous. Quelques-uns nous priaient de nous arrêter sous leur palmier; ils apportaient, selon leur richesse, ou une natte ou un tapis, et nous offraient des fruits, du lait ou des fleurs de leur jardin. Nous acceptions quelquefois, et nous leur promettions de

revenir leur apporter à notre tour quelque chose d'Europe. Mais leur politesse et leur hospitalité n'étaient nullement intéressées. Ils aiment les Francs qui savent guérir de toutes les maladies, qui connaissent les vertus de toutes les plantes et qui adorent le même Dieu qu'eux.

D'un de ces plateaux nous montions à un autre; mêmes scènes, mêmes enceintes d'arbres, même mosaïque de végétation sur le terrain qu'elles entourent; seulement de plateau en plateau, le magnifique horizon s'élargissait, les plateaux inférieurs s'étendaient comme un damier de toutes couleurs, où les haies d'arbustes, rapprochées et groupées par l'optique, formaient des bois et des taches sombres sous nos pieds. Nous suivîmes ces plateaux de collines en collines, redescendant de temps en temps dans les vallons qui les séparent: vallons mille fois plus ombragés, plus délicieux encore que les collines; tous voilés par les rideaux d'arbres des terrasses qui les dominent, tous ensevelis dans ces vagues de végétation odorante, mais ayant tous cependant à leur embouchure une étroite échappée de vue sur la plaine et sur la mer. Comme la plaine disparaît à cause de l'élévation de ces vallées, elles semblent déboucher immédiatement sur la plage, leurs arbres se détachent en noir sur le bleu des vagues, et nous nous amusions quelquefois, assis au pied d'un palmier, à voir les voiles des vaisseaux, qui étaient en réalité à quatre ou cinq lieues de nous, glisser lentement d'un arbre à l'autre comme s'ils eussent navigué sur un lac, dont ces vallons étaient immédiatement le rivage.

Nous arrivâmes enfin, par le seul hasard de nos pas, au plus complet et au plus enchanté de ces paysages. J'y reviendrai souvent.

C'est une vallée supérieure, ouverte de l'orient à l'occident, et encaissée dans les plis de la dernière

chaîne de collines qui s'avance sur la grande vallée où coule le Narh-Bayruth. Rien ne peut décrire la prodigieuse végétation qui tapisse son lit et ses flancs; bien que des deux côtés ses parois soient de rocher, ils sont tellement revêtus de lichens de toute espèce, si suintans de l'humidité qui s'y distille goutte à goutte, si revêtus de grappes de bruyères, de fougères, d'herbes odoriférantes, de lianes, de lierres et d'arbustes enracinés dans leurs fentes imperceptibles, qu'il est impossible de se douter que ce soit la roche vive qui végète ainsi. C'est un tapis touffu d'un ou deux pieds d'épaisseur; un velours de végétation serré, nuancé de teintes et de couleurs, semé partout de bouquets de fleurs inconnues, aux mille formes, aux mille odeurs, qui tantôt dorment immobiles comme les fleurs peintes sur une étoffe tendue dans nos salons, tantôt quand la brise de la mer vient à glisser sur elles, se relèvent avec les herbes et les rameaux d'où elles échappent comme la soie d'un animal qu'on caresse à rebrousse-poil, se nuancent de teintes ondoyantes, et ressemblent à un fleuve de verdure et de fleurs qui ruissellerait à vagues parfumées. Il s'en échappe alors de bouffées d'odeurs enivrantes, des multitudes d'insectes aux ailes colorées, des oiseaux innombrables qui vont se percher sur les arbres voisins; l'air est rempli de leurs voix qui se répondent, du bourdonnement des essaims de guêpes et d'abeilles, et de ce sourd murmur de la terre au printemps, que l'on prend, avec raison peut-être, pour le bruit sensible des mille végétations de sa surface. Les gouttes de rosée de la nuit tombent de chaque feuille, brillent sur chaque brin d'herbe et rafraîchissent le lit de cette petite vallée à mesure que le soleil s'élève et commence à faire glisser ses rayons audessus des hautes cimes des arbres et des rochers qui l'enveloppent.

Nous déjeunâmes là, sur une pierre, au bord d'une

caverne où deux gazelles s'étaient réfugiées au bruit de nos pas. Nous nous gardâmes bien de troubler l'asile de ces charmans animaux qui sont à ces déserts ce que l'agneau est à nos près, ce que les colombes apprivoisées sont aux toits ou aux cours de nos cabanes.

Toute la vallée était tendue des mêmes rideaux mobiles de feuillage, de mousse, de végétation; nous ne pouvions retenir une exclamation à chaque pas; je ne me souviens pas d'avoir jamais vu tant de vie dans la nature, accumulée et débordant dans un si petit espace. Nous suivîmes cette vallée dans toute sa longueur, nous asséyant de temps en temps là où l'ombre était la plus fraîche, et donnant ça et là un coup dans l'herbe avec la main pour en faire jaillir les gouttes de rosée, les bouffées d'odeurs et les nuages d'insectes qui s'élevaient de son sein comme de la poussière d'or. Que Dieu est grand! que la source d'où toutes ces vies et ces beautés et ces bontés découlent, doit être profonde et infinie! s'il y a tant à voir, à admirer, à s'étonner, à se confondre dans un seul petit coin de la nature, que sera-ce quand le rideau des mondes sera levé pour nous et que nous contemplerons l'ensemble de l'œuvre sans fin! Il est impossible de voir et de réfléchir sans être inondé de l'évidence intérieure où se réfléchit l'idée de Dieu. Toute la nature est semée de fragmens étincelans de ce miroir où Dieu se peint.

En arrivant vers l'embouchure occidentale de la vallée, le ciel s'élargit; ses parvis s'abaissent, sa pente incline légèrement sous les pas; les cimes brillantes de neige du Liban se dressent dans le ciel ondoyant de vapeurs brûlantes: on descend avec le regard, de ces neiges éternelles à ces noires taches de pins, de cyprès, ou de cèdres, puis à ces ravines profondes où l'ombre repose comme dans son nid; puis, enfin, à ces pics de rochers couleur d'or, aux pieds desquels

s'étendent les hauts Maronites, et les villages des Druzes; tout finit par une bordure de forêts d'oliviers qui meurent sur les bords de la plaine. La plaine elle même, qui s'étend entre les collines où nous étions et ces racines du haut Liban, peut avoir une lieue de large. Elle est sinueuse, et nous n'embrassions de l'œil qu'environ deux lieues de sa longueur; le reste nous était caché par des mamelons couverts de noires forêts de pins. Le Narh-Bayruth, ou fleuve de Bayruth, qui s'échappe à quelques milles de là d'une des gorges les plus profondes et les plus rocheuses du Liban, partage la plaine en deux. Il court gracieusement à pleins bords, tantôt reserré dans ses rives bordées de joncs, semblables à des champs de sucre, tantôt extravasé dans les pelouses verdoyantes, ou sous les lentisques, et jetant ça et là comme de petits lacs brillans dans la plaine. Tous ses bords sont couverts de végétation, et nous distinguions des ânes, des chevaux, des chèvres, des buffles noirs et des vaches blanches, répandus en troupeaux le long du fleuve, et des bergers arabes qui passaient le fleuve à gué sur le dos de leurs chameaux. On voyait aussi plus loin, sur les premières falaises de la montagne, des moines maronites, vêtus de leur robe noire à capuchon de matelot, qui conduisaient silencieusement la charrue sous les oliviers de leur champ. On entendait la cloche des couvens qui les rappelait de temps en temps à la prière. Alors ils arrêtaient leurs boeufs, appuyaient la perche contre le manche de la charrue, et se mettant à genoux quelques minutes, ils laissaient souffler leur attelage tandis qu'eux-mêmes aspiraient un moment au ciel. En avançant davantage encore, en commençant à descendre vers le fleuve, nous découvrîmes tout à coup la mer que les parois de la vallée nous cachaient jusque-là, et l'embouchure plus large du Narh-Bayruth qui s'y perdait. Non loin de cette embouchure, un pont romain presqu'en

ruines, à arches très élevées et sans parapets, traverse le fleuve; une longue caravane de Damas, allant à Alep y passait dans ce moment même; on les voyait un à un, ceux-ci sur un dromadaire, ceux-là sur un cheval, sortir des roseaux qui ombragent les culées du pont, gravir lentement le sommet des arches, se dessiner là un moment sur le bleu de la mer avec leur monture et leur costume éclatant et bizarre, puis redescendre de cette cime de ruines et disparaître avec leur longue file d'ânes et de chameaux sous les touffes de roseaux, de lauriers-roses et de platanes, qui ombragent l'autre rive du fleuve. Un peu plus loin on les voyait reparaître sur la grève de sable où les hautes vagues venaient rouler leur frange d'écume jusque sous les pieds des montures. D'immenses rochers à pic, d'un cap avancé, les cachaient enfin, et se prolongeant dans la mer, bornaient l'horizon de ce côté. A l'embouchure du fleuve, la mer était de deux couleurs, bleue et verte au large, et étincelante de diamans mobiles; jaune et terne à l'endroit où les eaux du fleuve luttaient avec ses vagues et les teignaient de leur sable d'or qu'elles entraînent sans cesse dans cette rade. Dix-sept navires, à l'ancre dans ce golfe, se balançaient pesamment sur les grosses lames qui le sillonnent toujours, et leurs mâts s'élevaient et s'abaissaient comme de longs roseaux au souffle du vent. Les uns avaient leurs mâts nus comme des arbres d'hiver; les autres, étendant leurs voiles pour les faire sécher au soleil, ressemblaient à ces grands oiseaux blancs de ces mers, qui planent sans qu'on voie trembler leurs ailes. Le golfe, plus éclatant que le ciel qui le couvre, réfléchissait une partie des neiges du Liban, et les monastères aux murs crénelés, debout sur les pics avancés. Quelques barques de pêcheurs passaient à pleines voiles, et venaient s'abriter dans le fleuve. La vallée sous nos pas, les pentes vers la plaine, le

leuve sous les arches pyramidales, la mer avec ses inses dans les rochers, l'immense bloc du Liban avec es innombrables accidens de sa structure; ces pyramides de neige allant s'enfoncer, comme des cônes l'argent, dans les profondeurs du ciel où l'œil les cherchait comme des étoiles; les bruits insensibles des insectes autour de nous, le chant des mille oiseaux sur les arbres, les mugissemens des buffles ou les plaintes presque humaines du chameau des caravanes; le retentissement sourd et périodique des larges lames brisant sur le sable à l'embouchure du fleuve, l'horizon sans fin de la Méditerranée; l'horizon serpentant et vert du lit du Narh-Bayruth à droite; la muraille crénelée et gigantesque du Liban en face; le dôme rayonnant et serein du ciel échancré seulement par les cimes des monts ou par les têtes aux formes coniques des grands arbres; la tiédeur, le parfum de l'air où tout cela semblait nager, comme une image dans l'eau transparente d'un lac de la Suisse: tous ces aspects, tous ces bruits, toutes ces ombres, toute cette lumière, toutes ces impressions formaient, de cette scène, le plus sublime et le plus gracieux paysage dont mes yeux se fussent enivrés jamais! Qu'était-ce donc pour Julia? Elle était tout émue, tout rayonnante, tout tremblante de saisissement et de volupté intérieure; et moi j'aimais à graver de tels spectacles dans son imagination d'enfant! Dieu s'y peint mieux que dans les lignes d'un catéchisme: il s'y peint en traits dignes de lui; la souveraine beauté, l'immense bonté d'une nature accomplie, le révèlent, tel qu'il est, à l'ame de l'enfant; cette beauté physique et matérielle se traduit pour elle en sentiment de beauté morale. On fait voir à l'artiste les statues de la Gréce pour lui inspirer l'instinct du beau. Il faut faire voir à l'ame jeune les grandes et belles scènes de la nature, pour

que l'image qu'elle se forme de son auteur soit digne d'elle et de lui !

DE LAMARTINE.

Résignation.

JE reviens de me promener seul sur les pentes embaumées du Carmel. J'étais assis sous un arbousier, un peu au-dessus du sentier à pic qui monte au sommet de la montagne et aboutit au couvent, regardant la mer qui me sépare de tant de choses et de tant d'êtres que j'ai connus et aimés, mais qui ne me sépare pas de leur souvenir. Je repassais ma vie écoulée, je me rappelais des heures pareilles passées sur tant de rivages divers et avec des pensées si différentes; je me demandais si c'était bien moi qui étais là au sommet isolé du Mont Carmel, à quelques lieues de l'Arabie et du désert, et pourquoi j'y étais, et où j'allais; et où je reviendrais; et quelle main me conduisait; et qu'est-ce que je cherchais sciemment, ou à mon insu, dans ces courses éternelles à travers le monde. J'avais peine à recomposer un seul être de moi-même avec les phases si opposées et si imprévues de ma courte existence; mais les impressions si vives, si lucides, si présentes, de tous les êtres que j'ai aimés et perdus, retentissaient toutes avec une profonde angoisse dans le même cœur et me prouvaient trop que cette unité, que je ne retrouvais pas dans ma vie, se retrouvait tout entière dans mon cœur! et je sentais mes yeux se mouiller en regardant le passé où je n'apercevais déjà que cinq ou six tombeaux où mon bonheur s'était déjà cinq ou six fois englouti. Puis, selon mon instinct,

quand mes impressions deviennent trop fortes et sont près d'écraser ma pensée, je les soulevais d'un élan religieux vers Dieu, vers cet infini qui reçoit tout, qui absorbe tout, qui rend tout; je le priais, je me soumettais à sa volonté toujours bonne, je lui disais: tout est bien, puisque vous l'avez voulu; me voici encore; continuez à me conduire par vos voies et non par les miennes; menez-moi où vous voudrez et comme vous voudrez, pourvu que je me sente conduit par vous; pourvu que vous vous révéliez de temps en temps à mes ténèbres par un de ces rayons de l'ame qui nous montrent, comme l'éclair, un horizon d'un moment au milieu de notre nuit profonde; pourvu que je me sente soutenu par cette espérance immortelle que vous avez laissée sur la terre comme une voix de ceux qui n'y sont plus; pourvu que je les retrouve en vous, et qu'ils me reconnaissent et que nous nous aimions dans cette ineffable unité que nous formerions vous, eux et nous! Cela me suffit pour avancer encore, pour marcher jusqu'au bout dans ce chemin qui semble sans but. Mais faites que le chemin ne soit pas trop rude à des pieds déjà blessés!

De Lamartine.

La Foi au Moyen Age.

La nation n'avait pas encore eu autant de vie que sous les deux règnes précédents, malgré la nullité morale de Philippe Ier. et l'impuissance politique de Louis VI. Il n'y avait pas, à proprement parler, de lien social, pas d'ordre, pas de gouvernement, pas d'idées générales; et, nonobstant, le pays avait acquis

une grande prospérité matérielle, des libertés, des droits, des garanties pour les choses et les personnes. Toutes les forces individuelles s'étaient développées avec la guerre des investitures, l'établissement des communes et les croisades; tous les esprits s'étaient exaltés par la grande passion du temps, la foi. Les arts naissaient, non modelés sur l'antiquité, mais spontanés et indigènes, tout d'imagination et d'invention, expression vivante de la société. Cette poésie naïve et passionnée, qui surabondait dans toutes les têtes, répandait ses trésors, moins dans les livres, insuffisants à la contenir, que dans ses monuments où le moyen âge est personnifié, les cathédrales, œuvres gigantesques élevées par le peuple et avec la foi, où personne n'ose mettre son nom, car l'œuvre est commune comme le Dieu auquel elle est élevée. Alors prit naissance le style improprement appelé gothique: aux grosses colonnes à lourds chapiteaux succédèrent les minces et inégales colonettes groupées en faisceaux et dont la tête s'épanouit comme un arbre en délicates nervures; au plein cintre des arches se substituèrent les ogives, admirable arceau qui se renflait ou se redressait à volonté dans la main de l'artiste, et qu'il mit partout; le toit plat se changea en voute étroite formée en carène de vaisseau; le clocher pyramidal alla percer le ciel de sa flèche audacieuse; les portails, les galeries, les nefs, les chapelles furent chargés d'une profusion de détails gracieux ou terribles, de statues innombrables, de magnifiques vitraux peints. La pierre s'anima et se transforma en un poëme immense où l'imagination la plus féconde a épuisé toutes ses fantaisies. Peinture, musique, sculpture, tout est là; intelligence et force, industrie et richesse, drame, poésie, éloquence, tout a été dépensé là, pour remuer l'âme dans ses plus intimes profondeurs. Le peuple s'inquiétait peu des bouges obscurs et infects où il couchait,

pourvu qu'elle fût grande, riche, magnifique, cette église où il passait la moitié de ses jours, où tous les actes de sa vie civile étaient consacrés, où il trouvait l'égalité bannie de partout ailleurs, où il repaissait son cœur et ses yeux du plus grand des spectacles. La cathédrale et sa flèche pyramidale, et sa forêt de colonnes, et ses balustres ciselées, et sa foule de statues, et sa musique majestueuse, et ses pompeuses cérémonies, et ses cierges, ses tentures, ses prêtres, c'était là sa gloire et sa jouissance de tous les jours ; c'était sa propriété, son œuvre, sa demeure aussi, car c'était la maison de Dieu.

La passion religieuse étant le mobile de toutes les facultés humaines, la théologie accaparait toutes les intelligences: c'était la mère et la dominatrice de toutes les sciences, mais elle se perdait souvent dans des subtilités oiseuses qui rétrécissaient les esprits et leur faisaient dépenser sans profit toute leur vigueur. L'Église, âme de la société, partout présente et maîtresse, à la fois gouvernement et peuple, embrassait tous les états de la vie; elle s'incorporait tout ce qui avait des lumières, et ouvrait aux hommes de toute condition les plus brillantes carrières.

LAVALLÉE.

Suger.

SUGER (1081-1152) moine de basse naissance, parvint au gouvernement de l'abbaye de Saint Denis par sa piété et son savoir. Ce fut l'ami de Louis VI. et le précepteur de son fils ; aussi brave chevalier que saint docteur, il aida le roi dans toutes ses entreprises, soit de la main soit de la tête, et ses idées politiques se manifestent autant par ses actions que

par sas écrits. C'est dans sa vie de Louis VI., et surtout dans ses lettres, qu'on voit poindre les idées de gouvernement qui firent la fortune de la royauté.

LAVALLÉE.

Bernard.

BERNARD (1091-1153) abbé de Clairvaux et réformateur de l'ordre de Clugny, était aimé et obéi des grands et des petits, des nations et des rois: c'était l'oracle de son siécle plus encore par sa vertu que par sa science. Sa foi était simple et ferme, sa piété ardente et éclairée, son amour de la verité et son dévouement au bien de la nature la plus élevée et la plus pure. Il prit part à toutes les affaires de l'Europe, et n'avait d'autre mission, d'autre pouvoir que sa renommée; peu d'hommes ont été chargés de plus de travaux: diplomate universel, pacificateur des états, écrivain plein d'élégance et d'onction, il régnait en despote sur les intelligences, apaisait les schismes, dirigeait les conciles, instruisait le clergé, gourmandait les papes, fondait cent soixante couvents et répandait ses disciples dans toute la chrétienté.

LAVALLÉE.

Abailard.

SUGER et Bernard étaient des hommes publics, mais le savant tout spéculatif, qui résume en lui toutes les connaissances de l'époque, c'est Abailard.

(1081-1142) l'un des génies les plus complets qui aient honoré l'humanité. Vers l'an 1050, les Arabes avaient apporté en Europe les écrits d'Aristote, avec les commentaires que leurs philosophes en avaient faits. Ces richesses intellectuelles mirent la fermentation dans les écoles et ébranlèrent la scolastique dont la forme philosophique était si pauvre. Abailard fut l'interprète le plus audacieux de ce mouvement: au moment du triomphe le plus absolu de l'autorité en matière de foi, il reproduisit les doctrines d'Aristote, condamnées jadis par les Pères de l'Église qui étaient presque tous platoniciens, il fit, le premier, appel à la raison et éveilla ce besoin d'examen et de liberté qui est adhérent à l'esprit humain: "Nul ne peut croire, disait-il, sans avoir compris; la religion veut des arguments philosophiques qui satisfassent la raison;" et il ôtait le voile à tous les mystères, il mettait à nu toute la poèsie spiritualiste du christianisme. Sa philosophie si positive et si terrestre, eut un grand succès et souleva contre lui tout le clergé. "Les secrets de Dieu sont mis à jour, s'écriait Saint Bernard; les plus hautes questions sont témérairement jetées au vent." L'étoile avant-courrière de la réforme luthérienne, voyant l'orage, se hâta de s'envelopper d'obscurité; le temps n'était pas venu; et la riche imagination, les facultés prodigieuses, les études profondes du docteur breton durent s'humilier devant la foi implacable et l'ascendant despotique de l'abbé de Clairvaux, en même temps que les écrits de son maître Aristote furent condamnés au feu par un concile (1209). Abailard fonda la réputation des écoles de Paris; jamais savant n'a joui pendant sa vie d'une renommée plus complète, et cependant il est devenu bien moins célèbre dans la postérité pour sa science dépénsée inutilement et son génie consumé dans des subtilités théologiques, que par ses amours et ses

malheurs. L'histoire d'Abailard et d'Héloise est la plus fameuse de ces grandes passions que présente le moyen âge, la seule qui soit toute fraîche encore dans les souvenirs populaires, et qui montre la femme sous un jour inconnu au monde ancien.

LAVALLÉE.

Dieu dans l'Histoire.

L'HISTOIRE ne saurait plus être de nos jours cette lettre morte des événements, que la plupart des historiens antérieurs se sont bornés à nous faire connaître. On a compris qu'il y a dans l'histoire, comme dans l'homme, deux éléments, la matière et l'esprit. Nos grands écrivains ne pouvant se résigner à produire simplement un récit matériel, qui ne serait qu'une chronique stérile, ont cherché un principe de vie, propre à animer les matériaux des siècles passés.

Les uns ont emprunté à l'art ce principe ; ils ont cherché la naïveté, la vérité, le pittoresque de la description, et ont tâché de faire vivre leur récit de la vie des événements mêmes.

D'autres ont demandé à la philosophie l'esprit qui devait féconder leurs travaux. Ils ont uni aux événements, des vues, des enseignements, des verités politiques et philosophiques, et ont animé leurs récits du sens qu'ils ont fait jaillir, et des idées qu'ils ont su y rattacher.

Ces deux procédés sont bons sans doute, et doivent être employés dans certaines limites. Mais il est une autre source à laquelle il faut avant tout demander l'intelligence, l'esprit et la vie des temps

passés : c'est la religion. Il faut que l'histoire vive de la vie qui lui est propre ; et cette vie, c'est Dieu. Dieu doit être reconnu, Dieu doit être proclamé dans l'histoire. L'histoire du monde doit être signalée comme les annales du gouvernement du roi souverain.

Je suis descendu dans la lice où m'appelaient les récits de nos historiens. J'y ai vu les actions des hommes et des peuples se développer avec énergie, s'entre-choquer avec violence ; j'ai entendu je ne sais quel cliquetis d'armes, mais on ne m'a montré nulle part la figure majestueuse du juge qui préside au combat.

Et pourtant, il y a un principe de vie émanant de Dieu dans tous les mouvements des peuples. Dieu se trouve sur cette vaste scène où viennent successivement s'agiter les générations des hommes. Il y est, il est vrai, un Dieu invisible ; mais si la multitude profane passe devant lui, sans s'en soucier, parce qu'il se cache, les âmes profondes, les esprits qui ont besoin du principe même de leur existence, le cherchent avec d'autant plus d'ardeur, et ne sont satisfaits que lorsqu'ils sont prosternés à ses pieds. Et leurs recherches sont magnifiquement récompensées. Car des hauteurs où ils ont dû parvenir pour rencontrer Dieu, l'histoire du monde, au lieu de leur présenter, comme à la foule ignorante, un chaos confus, leur apparaît comme un temple majestueux auquel la main invisible de Dieu même travaille, et qui s'élève à sa gloire sur le roc de l'humanité.

Ne verrons-nous pas Dieu dans ces grandes apparitions, ces grands personnages, ces grands peuples, qui se lèvent, sortent tout à coup, pour ainsi dire, de la poudre de la terre, et donnent à l'humanité une impulsion, une forme, une destinée nouvelle? Ne le verrons-nous pas dans ces héros qui jaillissent de la société, à des époques déterminées, qui déploi-

ent une activité et une puissance au-dessus des limites ordinaires de la puissance humaine, et autour desquels se groupent, sans hésiter, comme autour d'un pouvoir supérieur et mystérieux, les individus et les peuples? Qui les a poussées dans l'espace du temps, ces comètes à l'apparence gigantesque, à la queue flamboyante, qui ne paraissent qu'à de longs intervalles, répandant sur la troupe superstitieuse des mortels, ou l'abondance et la joie, ou les fléaux et la terreur? Qui, si ce n'est Dieu? Alexandre cherche son origine dans les demeures de la Divinité. Et dans le siècle le plus irreligieux il n'est pas de grande gloire qui ne s'efforce de se rattacher de quelque manière au ciel.

Et ces révolutions qui viennent précipiter des races de rois, ou même des peuples tout entiers dans la poussière, ces décombres immenses que l'on rencontre au milieu des sables, ces ruines majestueuses que présente le champ de l'humanité, ne crient-elles pas assez fort : *Dieu dans l'histoire?* Gibbon assis au milieu des restes du Capitole, et en contemplant les décombres augustes, y reconnaît l'intervention d'un destin supérieur. Il la voit, il la sent; en vain voudrait-il détourner les yeux : cette ombre d'une mystérieuse puissance reparaît derrière chaque ruine, et il conçoit l'idée d'en décrire l'influence, dans l'histoire de la désorganisation, de la décadence et de la corruption de ce pouvoir romain qui avait asservi les peuples. Cette main puissante qu'aperçut à travers les débris épars des monuments de Romulus, des reliefs de Marc-Aurèle, des bustes de Cicéron et de Virgile, des statues de César et d'Auguste, des trophées de Trajan, et des chevaux de Pompée, un homme d'un génie admirable, mais qui n'avait point fléchi le genou devant Jésus Christ, ne le découvrirons-nous pas au milieu de toutes les ruines, et ne la reconnaîtrons-nous pas pour celle de notre Dieu?

Chose étonnante ! des hommes élevés au milieu des grandes idées du Christianisme traitent de superstition cette intervention de Dieu dans les choses humaines, et les païens eux-mêmes l'avaient reconnue !

Le nom que l'antiquité hellénique a donné au Dieu souverain, nous montre qu'elle avait reçu, des révélations primitives cette grande vérité d'un Dieu, principe de l'histoire et de la vie des peuples. Elle l'a appelé *Zeus*, c'est-à-dire, celui qui donne *la vie* à tout ce qui vit, aux individus et aux nations. C'est à ses autels que les rois et les peuples viennent prêter leurs serments, et c'est de ses mystérieuses inspirations que Minos et d'autres législateurs prétendent avoir reçu leurs lois. Il y a plus ; cette grande vérité est figurée par l'un des plus beaux mythes de l'antiquité païenne. La mythologie elle-même pourrait enseigner les sages de nos jours : il nous semble que c'est un fait qu'il est permis de constater ; et peut-être en est-il qui opposeront moins de préjugés aux instructions du paganisme qu'à celles du christianisme lui-même. Ce Zeus, ce Dieu souverain, cet Esprit éternel, ce Principe de vie, est père de Clio, muse de l'histoire, qui a pour mère Mnémosyne ou la mémoire. L'histoire réunit ainsi, selon l'antiquité, une nature céleste et une nature terrestre. Elle est fille de Dieu et de l'homme. Mais, hélas ! la sagesse à courte vue de nos jours orgueilleux est loin de ces hauteurs de la sagesse païenne. On a ôté à l'histoire son divin père, et fille illégitime, aventurière hardie, elle s'en va çà et là dans le monde, sans trop savoir d'où elle vient ni d'où elle sort.

Mais cette divinité de l'antiquité païenne n'est qu'un pâle reflet, une ombre incertaine de l'Éternel, de Jéhovah. Le vrai Dieu que les Hébreux adorent

veut imprimer dans l'esprit de tous les peuples qu'il règne perpétuellement sur la terre : et à cet effet, il donne, si je puis ainsi dire, un corps à ce règne au milieu d'Israël. Une théocratie visible dut exister une fois sur la terre, pour rappeler sans cesse cette théocratie invisible qui à jamais gouvernera le monde.

Et quel éclat cette grande vérité : Dieu dans l'histoire, ne reçoit-elle pas sous l'économie chrétienne ! Qu'est-ce que Jésus-Christ si ce n'est Dieu dans l'histoire ? C'est la découverte de Jésus-Christ qui fit comprendre l'histoire au prince des historiens modernes, à Jean de Müller. "L'Évangile, dit-il, est l'accomplissement de toutes les espérances, le point de perfection de toute la philosophie, l'explication de toutes les révolutions, la clef de toutes les contradictions apparentes du monde physique et moral, la vie et l'immortalité. Depuis que je connais le Sauveur, tout est clair à mes yeux ; avec lui il n'est rien que je ne puisse résoudre."

Ainsi parle ce grand historien ; et en effet, n'est-ce pas la clef de la voûte, n'est-ce pas le nœud mystérieux qui lie ensemble toutes les choses de la terre et les rattache au ciel, que Dieu a paru dans la nature humaine? Il y a une naissance de Dieu dans l'histoire du monde et Dieu ne serait pas dans l'histoire ! Jésus-Christ est le véritable Dieu de l'histoire des hommes. La petitesse même de son apparence le démontre. Si l'homme veut élever sur la terre un ombrage, un abri, attendez les préparatifs, les matériaux, les échafauds, les ouvriers, les gravois, les fossés, les encombres. . . . Mais Dieu, s'il veut le faire, prend la plus petite semence que l'enfant qui vient de naître eût enfermée dans sa faible main, il la dépose dans le sein de la terre, et par ce grain, imperceptible dans son commencement, il produit cet arbre

immense sous lequel les familles des hommes peuvent trouver leur ombrage. Faire de grandes choses avec d'imperceptibles moyens, voilà la loi de Dieu.

Cette loi trouve en Jésus-Christ son plus magnifique accomplissement. Le christianisme, qui a pris maintenant possession des portes des peuples, qui règne ou qui plane à cette heure sur toutes les tribus de la terre, de l'orient au couchant, et que la philosophie incrédule elle-même est obligée de reconnaître comme la loi spirituelle et sociale de cet univers, le christianisme, ce qu'il y a de plus grand sous la voûte des cieux, que dis-je? dans l'immensité infinie de la création, quel a été son commencement? . . . . Un enfant né dans la plus petite ville de la nation la plus méprisée de la terre, un enfant dont la mère n'a pas eu même ce qu'a la plus indigente, la plus misérable femme de l'un de nos cités, une chambre pour mettre au monde; un enfant né dans une étable, et couché dans une crêche. . . . . O Dieu! je te reconnais là et je t'adore! . . . .

MERLE D'AUBIGNÉ.

Le Massacre de la Saint-Barthélemy.

LE soir du 24 août, une compagnie de chevau-légers entrait dans Paris par la porte Saint-Antoine. Les bottes et les habits des cavaliers tout couverts de poussière annonçaient qu'ils venaient de faire une longue traite. Les dernières heures du jour expirant éclairaient les visages basanés de ces soldats; on y pouvait lire cette inquiétude vague qui se fait sentir à l'approche d'un événement que l'on ne connait point encore, mais que l'on soupçonne être d'une nature funeste.

La troupe se dirigea au petit pas vers un grand espace sans maisons, qui s'étendait auprès de l'ancien palais des Tournelles. Là le capitaine ordonna de faire halte, puis envoya en reconnaissance une douzaine d'hommes commandés par son cornette, et posta lui-même à l'entrée des rues voisines des sentinelles à qui il fit allumer la mèche, comme en présence de l'ennemi. Après avoir pris cette précaution extraordinaire, il revint devant le front de sa compagnie.

Sergent! dit-il d'une voix plus dure et plus impérieuse que de coutume.

Un vieux cavalier, dont le chapeau était orné d'un galon d'or, et qui portait une écharpe brodée, s'approcha respectueusement de son chef.

Tous nos cavaliers sont pourvus de mèches?

Oui, capitaine.

Les flasques sont-elles garnies? y a-t-il des balles en quantité suffisante?

Oui, capitaine.

Bien. Il fit marcher au pas sa jument devant le front de sa petite troupe. Le sergent le suivait à la distance d'une longueur de cheval. Il s'était aperçu de l'humeur de son capitaine, et il hésitait à l'aborder. Enfin il prit courage.

Capitaine, puis-je permettre aux cavaliers de donner à manger à leurs bêtes? Vous savez qu'elles n'ont pas mangé depuis ce matin.

Non.

Une poignée d'avoine? cela serait bien vite fait.

Que pas un cheval ne soit débridé.

C'est que si l'on a besoin de les faire travailler cette nuit. . . . Comme l'on dit. . . . Que peut-être.

L'officier fit un geste d'impatience.

Retournez à votre poste, dit-il sèchement; et il continua de se promener.

* * * * *

Tiens, voici des cavaliers qui viennent à nous au grand galop ; c'est sans doute un ordre que l'on nous apporte.

Ils ne sont que deux, ce me semble ; et le capitaine et le cornette vont à leur rencontre.

Deux cavaliers se dirigeaient rapidement vers la compagnie de chevau-légers. L'un superbement vêtu, et portant un chapeau couvert de plumes et une écharpe verte, montait un cheval de bataille. Son compagnon était un homme gros, court, ramassé dans sa petite taille ; il était vêtu d'une robe noire, et portait un grand crucifix de bois.

On va se battre, sûr, dit le sergent ; voici un aumônier, qu'on nous envoie pour confesser les blessés.

Il n'est guère agréable de se battre sans avoir dîné, murmura tout bas Merlin.

Les deux cavaliers ralentirent l'allure de leurs chevaux, de manière qu'en joignant le capitaine ils purent les arrêter sans effort.

Je baise les mains de M. de Mergy, dit l'homme à l'écharpe verte. Reconnait-il son serviteur, Thomas de Maurevel ?

Le capitaine ignorait encore le nouveau crime de Maurevel ; il ne le connaissait que comme l'assassin du brave de Mony. Il lui répondit fort sèchement :

Je ne connais point M. de Maurevel. Je suppose que vous venez nous dire enfin pourquoi nous sommes ici.

Il s'agit, Monsieur, de sauver notre bon roi, et notre sainte religion du péril qui les menace.

Quel est donc ce péril ? demanda George d'un ton de mépris.

Les huguenots ont conspiré contre sa Majesté ; mais leurs coupables complots ont été découverts à temps, grâce à Dieu, et tous les bons chrétiens doi-

vent se réunir cette nuit pour les exterminer pendai leur sommeil.

Comme furent exterminés les Médianites par l fort Gédéon, dit l'homme en robe noire.

Qu'entends-je ? s'écria Mergy, frémissant d'hoi reur.

Les bourgeois sont armés, poursuivit Maurevel les gardes-francaises et trois mille Suisses sont dan la ville. Nous avons près de soixante mille homme à nous ; à onze heures le signal sera donné, et l branle commencera.

Misérable coupe-jarret ! Quelle infâme impostur viens-tu nous débiter ? Le roi n'ordonne point des assassinats . . . et tout au plus, il les paie.

Mais en parlant ainsi, George se souvint de l'étrange conversation qu'il avait eue quelques jours auparavant avec le roi.

Pas d'emportement, M. le capitaine ; si le service du roi ne réclamait tous mes soins, je répondrais à vos injures. Écoutez-moi : je viens, de la part de Sa Majesté, vous requérir de m'accompagner avec votre troupe. Nous sommes chargés de la rue Saint-Antoine et du quartier avoisinant. Je vous apporte une liste exacte des personnes qu'il nous faut expédier. Le révérend père Malebouche va exhorter vos gens, et leur distribuer des croix blanches comme en portent tous les catholiques, afin que dans l'obscurité on ne prenne pas des fidèles pour des hérétiques.

Et je consentirais à prêter mes mains pour massacrer des gens endormis !

Êtes-vous catholique, et reconnaissez vous Charles IX, pour votre roi ? Connaissez vous la signature du maréchal de Retz, à qui vous devez obéissance ? et il lui remit un papier qu'il avait à sa ceinture.

Mergy fit approcher un cavalier, et à la lueur d'une torche de paille allumée à la mèche d'une arque

buse, il lut un ordre en bonne forme, enjoignant de par le roi au capitaine Mergy de prêter mainforte à la garde bourgeoise, et d'obéir à M. de Maurevel, pour un service que le susdit devait lui expliquer. A cet ordre était jointe une liste de noms avec ce titre: *Liste des hérétiques qui doivent être mis à mort dans le quartier Saint-Antoine.* La lueur de la torche qui brûlait dans la main du cavalier montrait à tous les chevau-légers l'émotion profonde que causait à leur chef cet ordre qu'ils ne connaissaient pas encore.

Jamais mes cavaliers ne voudront faire le métier d'assassins, dit George en jetant le papier au visage de Maurevel.

Braves gens, s'écria Maurevel, en élevant la voix et s'adressant aux chevau-légers, les huguenots veulent assassiner le roi et les catholiques, il faut les prévenir, ce soir nous irons les tuer tous pendant qu'ils seront endormis ; et le roi vous accorde le pillage de leurs maisons !

Un cri de joie féroce partit de tous les rangs: Vive le roi ! Mort aux huguenots !

Silence dans les rangs ! s'écria le capitaine, d'une voix tonnante. Seul ici j'ai le droit de commander à ces cavaliers. Camarades, ce que dit ce misérable ne peut être vrai, et le roi l'eût il ordonné, jamais mes chevau-légers ne voudraient tuer des gens qui ne se défendent pas.

Les soldats gardèrent le silence.

Vive le roi ! mort aux huguenots ! s'écrièrent à la fois Maurevel et son compagnon ; et les cavaliers répétèrent un instant après eux : Vive le roi !

Eh bien capitaine, obéirez vous ? dit Maurevel.

Je ne suis plus capitaine, s'écria Géorge ; et il arracha son hausse-col et son écharpe, insignes de sa dignité.

Saisissez-vous de ce traître, s'écria Maurevel en tirant son épée ; tuez ce rebelle qui désobéit à son roi !

Mais pas un soldat n'osa lever la main contre son chef. George fit sauter l'épée des mains de Maurevel, mais au lieu de le percer de la sienne, il se contenta de le frapper du pommeau au visage, si violemment qu'il le fit tomber à bas de son cheval.

Adieu, lâches ! dit-il à sa troupe, je croyais avoir des soldats, et je vois que je n'ai que des assassins. Puis se tournant vers son cornette. Alphonse, si vous voulez être capitaine voici une belle occasion. Mettez-vous à la tête de ces brigands.

A ces mots il piqua des deux et s'éloigna au galop, se dirigeant vers l'intérieur de la ville. Le cornette fit quelques pas comme pour le suivre, puis bientôt il ralentit l'allure de son cheval, le mit au pas, puis enfin il s'arrêta, tourna bride et revint à sa compagnie, jugeant sans doute que le conseil de son capitaine, pour être donné dans un moment de colère, n'en était pas moins bon à suivre.

Maurevel, encore un peu étourdi du coup qu'il avait reçu, remontait à cheval en blasphémant, et le moine, élevant son crucifix, exhortait les soldats à ne pas faire grâce à un seul huguenot, mais à noyer l'hérésie dans les flots de son sang.

Les soldats avaient été un moment retenus par les reproches de leur capitaine, mais se voyant débarrassés de sa présence, et ayant sous les yeux la perspective d'un beau pillage, ils brandirent leurs sabres au-dessus de leurs têtes, et jurèrent d'exécuter tout ce que Maurevel leur commanderait.

* * * * *

Après avoir quitté sa compagnie, le capitaine George courut à sa maison, espérant y trouver son frère ; mais il l'avait déjà quittée après avoir dit aux

domestiques qu'il s'absentait pour toute la nuit. George en avait conclu sans peine qu'il était chez la comtesse, et il s'était empressé de l'y chercher. Mais déjà le massacre avait commencé ; le tumulte, la presse des assassins, et les chaînes tendues au milieu des rues l'arrêtaient à chaque pas. Il fut forcé de passer auprès du Louvre, et c'était là que le fanatisme déployait toutes ses fureurs. Un grand nombre de protestans habitaient ce quartier, envahi en ce moment par les bourgeois catholiques et les soldats des gardes, le fer et la flamme à la main. Là, pour me servir de l'expression énergique d'un écrivain contemporain, *le sang courait de tous côtés cherchant la rivière*, et l'on ne pouvait traverser les rues sans courir le risque d'être écrasé à tout moment par les cadavres que l'on précipitait des fenêtres.

Par une prévoyance infernale, la plupart des bateaux qui d'ordinaire étaient amarrés le long du Louvre, avaient été conduits sur l'autre rive ; de sorte que beaucoup de fugitifs, qui couraient au bord de la Seine, espérant s'y embarquer et se dérober aux coups de leurs ennemis, se trouvaient n'avoir à choisir qu'entre les flots ou les hallebardes des soldats qui les poursuivaient. Cependant à l'une des fenêtres de son palais, on voyait, dit-on, Charles IX armé d'une longue arquebuse, qui *giboyait* aux pauvres passans.

Le capitaine enjambant des corps morts, et s'éclaboussant avec du sang, poursuivait son chemin, exposé à chaque pas à tomber victime de la méprise d'un massacreur. Il avait remarqué que les soldats et les bourgeois armés portaient tous une écharpe blanche au bras et une croix blanche au chapeau. Il aurait pu facilement prendre ce signe de reconnaissance ; mais l'horreur que lui inspiraient les assassins s'étendait jusqu'aux marques qui leur servaient à se faire reconnaître.

Sur le bord de la rivière près du Châtelet, il s'en-

tendit appeler. Il tourna la tête, et vit un homme armé jusqu'aux dents, mais qui ne paraissait pas faire usage de ses armes, portant d'ailleurs la croix blanche à son chapeau, et roulant un morceau de papier entre ses doigts, d'un air tout-à-fait dégagé. C'était Béville. Il regardait froidement les cadavres et les hommes vivans que l'on jetait dans la Seine, par-dessus le pont au Meunier.

Que diable fais-tu ici, George ? Est-ce un miracle, ou bien est-ce la grâce qui te donne ce beau zèle, car tu m'as l'air d'aller à la chasse aux huguenots ?

Et toi-même, que fais-tu au milieu de ces misérables ?

Moi ? parbleu, je regarde ; c'est un spectacle. Et sais-tu le bon tour que j'ai fait ? Tu connais bien le vieux Michel Cornabon, cet usurier huguenot, qui m'a tant rançonné ?

Tu l'as tué, malheureux !

Moi ! Fi donc ! Je ne me mêle point d'affaires de religion. Loin de le tuer, je l'ai caché dans ma cave, et lui m'a donné quittance de tout ce que je lui dois. Ainsi j'ai fait une bonne action et j'en suis récompensé. Il est vrai que pour qu'il signât plus facilement la quittance, je lui ai mis le pistolet à la tête, mais le diable m'emporte si j'aurais tué. . . . . . Tiens, regarde donc cette femme arrêtée par ses jupons à une des poutres du pont. Elle tombera. . . . . . Non, elle ne tombera pas ! Peste ! ceci est curieux et mérite qu'on le voie de plus près.

George le quitta, et il se disait en se frappant la tête :—Et voilà un des plus honnêtes gentilhommes que je connaisse aujourd'hui dans cette ville !

Il entra dans la rue Saint-Josse, qui était déserte et sans lumière ; sans doute pas un seul réformé ne l'habitait. Cependant on entendit distinctement le tumulte qui partait des rues voisines. Tout-à-coup les murs blancs sont éclairés par la lumière rouge des

torches. Il entend des cris perçans, et il voit une femme à demi-nue, les cheveux épars, tenant un enfant dans ses bras. Elle fuyait avec une vitesse surnaturelle. Deux hommes la poursuivaient, s'animant l'un l'autre par des cris sauvages, comme des chasseurs qui suivent une bête fauve. La femme allait se jeter dans une allée ouverte, quand un de ses poursuivans fit feu sur elle d'une arquebuse dont il était armé. Le coup l'atteignit dans le dos et la renversa. Elle se releva aussitôt, fit un pas vers George, et retomba sur les genoux ; puis faisant un dernier effort, elle souleva son enfant vers le capitaine, comme si elle le confiait à sa générosité. Elle expira sans proférer une parole.

Encore une de ces chiennes d'hérétiques à bas, s'écria l'homme qui avait tiré le coup d'arquebuse. Je ne me reposerai que lorsque j'en aurai expédié douze.

Misérable! s'écria le capitaine, et il lui lâcha à bout portant un coup de pistolet.

La tête du scélérat frappa la muraille opposée.

Il ouvrit les yeux d'une manière effrayante et glissant sur les talons tout d'une pièce, ainsi qu'une planche mal appuyée, il tomba par terre roide mort.

Comment ! tuer un catholique ! s'écria le compagnon du mort, qui tenait une torche d'une main et une épée sanglante de l'autre. Qui donc êtes-vous ? Par la messe ! mais vous êtes des chevau-légers du roi. Mordieu ! il y a méprise mon officier.

Le capitaine prit à sa ceinture son second pistolet et l'arma. Ce mouvement et le léger bruit du ressort furent parfaitement compris. Le massacreur jeta sa torche, et prit la fuite à toutes jambes. George ne daigna pas tirer sur lui. Il se baissa, examina la femme étendue par terre, et reconnut qu'elle était morte. La balle l'avait percée de part en part ; son enfant, les bras passés autour de son cou, criait et

pleurait ; il était couvert de sang, mais par miracle il n'avait pas été blessé. Le capitaine eut quelque peine à l'arracher à sa mère qu'il serrait de toute sa force, puis il l'enveloppa dans son manteau. Et rendu prudent par la rencontre qu'il venait de faire il ramassa le chapeau du mort, en ôta la croix blanche, et la mit sur le sien. De la sorte, il parvint, sans être arrêté jusqu 'à la maison de la comtesse.

Les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et pendant quelque temps se tinrent étroitement embrassés sans pouvoir parler. Enfin le capitaine rendit compte en peu de mots de l'état où se trouvait la ville. Bernard maudissait le roi, les Guises et les prêtres ; il voulait sortir et chercher à se réunir à ses frères s'ils essayaient quelque part de résister à leurs ennemis. La comtesse pleurait et le retenait, et l'enfant criait et demandait sa mère.

Après beaucoup de temps perdu à crier, gémir et pleurer, il fallut enfin prendre un parti. Quant à l'enfant, l'écuyer de la comtesse se chargea de lui trouver une nourrice. Pour Mergy, il ne pouvait fuir dans ce moment. D'ailleurs où se rendre ? Et savait-on si le massacre ne s'étendait pas d'un bout à l'autre de la France ? Des corps-de-garde nombreux occupaient les ponts par lesquels les réformés auraient pu passer dans le faubourg Saint-Germain, d'où ils pouvaient plus facilement s'échapper de la ville, et gagner les provinces du Midi, de tout temps affectionnées à leur cause. D'un autre côté, il paraissait peu probable, et même imprudent, d'implorer la pitié du monarque dans un moment où échauffé par le carnage, il ne pensait qu 'à faire de nouvelles victimes. La maison de la comtesse, à cause da sa réputation de dévotion, n'était pas exposée à des recherches sérieuses de la part des meurtriers, et Diane croyait être sûr de ses gens. Ainsi Mergy ne pouvait nul part trouver une retraite où

il courût moins de risques. Il fut résolu qu'il s'y tiendrait caché en attendant l'événement.

Le jour au lieu de faire cesser les massacres, sembla plutôt les accroître et les régulariser. Il n'y eut catholique qui, sous peine d'être accusé d'hérésie, ne prit la croix blanche, et ne s'armât, ou ne dénonçât les huguenots qui vivaient encore. Cependant le roi, renfermé dans son palais, était inaccessible pour tous autres, que les chefs des massacreurs. La populace, attirée par l'espoir du pillage, s'était jointe à la garde bourgeoise et aux soldats, et les prédicateurs exhortaient dans les églises à redoubler de cruautés. Écrasons en une fois, disaient-ils, toutes les têtes de l'hydre, et mettons fin pour toujours aux guerres civiles. Et pour persuader à ce peuple avide de sang et de miracles que le ciel approuvait ses fureurs, et qu'il avait voulu les encourager par un prodige éclatant :—Allez au cimetière des Innocens, criaient-ils, allez voir cette aubépine qui vient de refleurir, comme rajeunie et fortifiée pour être arrosée d'un sang hérétique !

Des processions nombreuses de massacreurs en armes allaient en grande cérémonie adorer la sainte épine, et sortaient du cimetière animés d'un nouveau zèle pour découvrir et mettre à mort ceux que le ciel condamnait ainsi manifestement. Un mot de Catherine était dans toutes les bouches ; on se répétait en égorgeant les enfans et les femmes : *Che pietà lor ser crudele, che crudeltà lor ser pietoso;* aujourd'hui, il y a de l'humanité à être cruel, de la cruauté à être humain.

Chose étrange ! Parmi tous ces protestans, il y en avait peu qui n'eussent fait la guerre et n'eussent assisté à des batailles acharnées, où ils avaient essayé, souvent avec succès, de balancer l'avantage du nombre par la valeur ; et pourtant, durant cette tuerie, deux seulement opposèrent quelque résistance à leurs

assassins, et de ces deux hommes, un seul avait fait la guerre. Peut-être l'habitude de combattre en troupe et d'une manière régulière les avait elle privés de cette énergie individuelle qui pouvait exciter chaque protestant à se défendre dans sa maison comme dans une forteresse. On voyait, tels que des victimes dévouées, de vieux guerriers tendre leur gorge à des misérables, qui la veille, auraient tremblé devant eux. Ils prenaient leur résignation pour du courage, et préféraient la gloire des martyrs à celle des soldats.

Quand la première soif de sang fut apaisée, on vit les plus clémens massacreurs offrir la vie à leurs victimes pour prix de leur abjuration. Un bien petit nombre de calvinistes profita de cette offre, et consentit à se racheter de la mort, et même des tourmens, par un mensonge peut-être excusable. Des femmes, des enfans, répétaient leur symbole au milieu des épées levées sur leur tête et mouraient sans proférer une plainte.

Après deux jours, le roi essaya d'arrêter le carnage, mais quand on a lâché la bride aux passions de la multitude il n'est plus possible de l'arrêter. Non seulement les poignards ne cessèrent point de frapper, mais le monarque lui-même accusé d'une compassion impie, fut obligé de révoquer ses paroles de clémence, et d'exagérer jusqu'à sa méchanceté, qui faisait cependant un des traits principaux de son caractère.

Pendant les premiers jours qui suivirent la Saint-Barthélemy, Mergy fut visité régulièrement dans sa retraite par son frère, qui lui apprenait chaque fois de nouveaux détails sur les scènes horribles dont il était témoin.

Ah quand pourrai-je quitter ce pays de meurtre et de crime? s'écriait George. J'aimerai mieux vivre au milieu des bêtes sauvages que de vivre parmi les Français.

Viens avec moi, à la Rochelle, disait Mergy; j'espère que les massacreurs ne l'ont point encore. Viens mourir avec moi, et faire oublier ton apostasie en défendant ce dernier boulevard de notre religion.

MÉRIMÉE.

Siége de la Rochelle.

LA Rochelle, dont presque tous les habitans professaient la religion réformée, était alors comme la capitale des provinces du Midi, et le plus ferme boulevard du parti protestant. Un commerce étendu avec l'Angleterre et l'Espagne y avait introduit des richesses considérables et cet esprit d'indépendance qu'elles font naître et qu'elles soutiennent. Les bourgeois, pêcheurs ou matelots, souvent corsaires, familiarisés de bonne heure avec les dangers d'une vie aventureuse, possédaient une énergie qui leur tenait lieu de discipline et d'habitude de la guerre. Aussi à la nouvelle du massacre du 24 août, loin de sentir cette résignation stupide qui s'était emparée de la plupart des protestans et les avait désespéré de leur cause, les Rochellois furent animés de ce courage actif et redoutable que donne quelquefois le désespoir. D'un commun accord, ils résolurent de subir les dernières extrémités plutôt que d'ouvrir leurs portes à un ennemi qui venait de leur donner une preuve aussi éclatante de sa mauvaise foi et de sa perfidie. Tandis que les ministres entretenaient ce zèle par leurs discours fanatiques, femmes, enfans, vieillards travaillaient à l'envi à réparer les anciennes fortifications, à en élever de nouvelles. On ramassait des vivres et des armes, on équipait des barques et des navires, enfin on ne perdait pas un moment pour organiser et préparer tous les moyens de défense dont la ville était susceptible. Plusieurs gentilshom-

mes échappés au massacre se joignirent aux Rochellois, et par le tableau qu'ils faisaient des crimes de la Saint Barthélemy, donnaient du courage aux plus timides. Pour des hommes sauvés d'une mort qui semblait certaine, la guerre et ses hasards étaient comme un vent léger est pour des matelots qui viennent d'échapper à une tempête. Mergy et son compagnon furent du nombre de ces réfugiés qui vinrent grossir les rangs des défenseurs de la Rochelle.

La cour de Paris alarmée de ces préparatifs se repentit de ne pas les avoir prévenus. Le maréchal de Biron s'approcha de la Rochelle porteur de propositions d'accommodement. Le roi avait quelques raisons d'espérer que le choix de Biron serait agréable aux Rochellois ; car ce maréchal, loin de prendre part aux massacres de la Saint-Barthélemy, avait sauvé plusieurs protestans de marque, et même avait pointé les canons de l'arsenal, qu'il commandait, contre les assassins qui portaient les enseignes royales. Il ne demandait que d'être reçu dans la ville, et d'y être reconnu en qualité de gouverneur pour le roi, promettant de respecter les priviléges et les franchises des habitans, et de leur laisser le libre exercise de leur religion. Mais après l'assassinat de soixante mille protestans, pouvait-on croire encore aux promesses de Charles IX ? D'ailleurs, pendant le cours même des négociations, les massacres continuaient à Bordeaux ; les soldats de Biron, pillaient le territoire de la Rochelle, et une flotte royale arrêtait les batimens marchands et bloquait le port.

Les Rochellois refusèrent de recevoir Biron, et répondirent qu'ils ne pourraient traiter avec le roi tant qu'il serait captif des Guises, soit qu'ils crussent ces derniers les seuls auteurs des maux que souffrait le calvinisme, soit que par cette fiction, depuis souvent répétée, ils voulussent rassurer la conscience de ceux qui auraient cru que la fidélité à leur

roi devait l'emporter sur les intérêts de leur religion. Dès-lors il n'y eut plus moyen de s'entendre. Le roi s'avisa d'un autre négociateur, et ce fut Lanoue qu'il envoya. Lanoue surnommé *Bras-de-fer* à cause d'un bras postiche, par lequel il avait remplacé celui qu'il avait perdu dans un combat, était un calviniste zélé, qui, dans les dernières guerres civiles, avait fait preuve d'un grand courage et de talens militaires.

L'amiral, dont il était l'ami, n'avait pas eu de lieutenant plus habile ou plus dévoué. Au moment de la Saint-Barthélemy, il était dans les Pays-Bas, dirigeant les bandes sans discipline des Flamands insurgés contre la puissance espagnole. Trahi par la fortune, il avait été contraint de se rendre au duc d'Albe, qui l'avait assez bien traité. Depuis, et lorsque tant de sang versé eut excité quelques remords, Charles IX le réclama, et, contre toute attente, le reçut avec la plus grande affabilité. Ce prince, extrême en tout, accablait de caresses un protestant, et venait d'en faire égorger cent mille. Une espèce de fatalité semblait protéger le destin de Lanoue, déjà dans la troisième guerre civile, il avait été fait prisonnier, d'abord à Jarnac, puis à Montcontour et toujours relâché sans rançon par le frère du roi, malgré les instances d'une partie de ses capitaines qui le pressaient de sacrifier un homme trop dangereux pour être épargné et trop honnête pour être séduit. Charles pensa que Lanoue se souviendrait de sa clémence, et il le chargea d'exhorter les Rochellois à la soumission. Lanoue accepta, mais à la condition que le roi n'exigerait rien de lui qui fut incompatible avec son honneur. Il partit accompagné d'un prêtre italien qui devait le surveiller.

D'abord il éprouva la mortification de s'apercevoir qu'on se défiait de lui. Il ne put être admis dans La

Rochelle, mais on lui assigna pour lieu d'entrevue un petit village des environs. Ce fut à Tadou qu'il rencontra les députés de la Rochelle. Il les connaissait tous comme l'on connaît de vieux compagnons d'armes ; mais à son aspect pas un seul ne lui tendit une main amie, pas un seul ne parut le reconnaître, il se nomma et exposa les propositions du roi. La substance de son discours était :—Fiez-vous aux promesses du roi ; la guerre civile est le pire des maux.

Le maire de La Rochelle répondit avec un sourire amer : Nous voyons bien un homme qui ressemble à Lanoue, mais Lanoue n'aurait pas proposé à ses frères de se soumettre à des assassins : Lanoue aimait feu M. l'amiral, et il aurait voulu le venger plutôt que de traiter avec ses meurtriers. Non, vous n'êtes point Lanoue.

Le malheureux ambassadeur, que ces reproches perçaient jusqu'à l'âme, rappela les services qu'il avait rendus à la cause des calvinistes, montra son bras mutilé, et protesta de son dévouement à sa religion. Peu à peu la méfiance des Rochellois se dissipa ; leurs portes s'ouvrirent pour Lanoue ; ils lui montrèrent leurs ressources, et le pressèrent même de se mettre à leur tête. L'offre était bien tentante pour un vieux soldat. Le serment fait à Charles avait été prêté à une condition que l'on pouvait interpréter suivant sa conscience. Lanoue espéra qu'en se mettant à la tête des Rochellois il serait plus à même de les ramener à des dispositions pacifiques ; il crut qu'il pourrait en même temps concilier la fidélité jurée à son roi, et celle qu'il devait à sa religion. Il se trompait.

Une armée royale vint attaquer La Rochelle. Lanoue conduisait toutes les sorties, tuait bon nomb[illegible] de catholiques ; puis, rentra dans la ville, exhort[illegible] les habitans à faire la paix. Qu 'arriva-t-il ? [illegible]

catholiques criaient qu'il avait manqué de parole au roi; les protestans l'accusaient de les trahir.

Dans cette position, Lanoue, abreuvé de dégoûts cherchait à se faire tuer en s'exposant vingt fois par jour.

Les assiégés venaient de faire une sortie assez heureuse, contre les ouvrages avancés de l'armée catholique. Ils avaient comblé plusieurs toises de tranchées, culbuté des gabions, et tué une centaine de soldats. Le détachement qui avait remporté cet avantage rentrait dans la ville par la porte de Taudon. D'abord marchait le capitaine Dietrich, avec une compagnie d'arquebusiers, tous le visage échauffé, haletans et demandant à boire, marque certaine qu'ils ne s'étaient pas épargnés. Venait ensuite une grosse troupe de bourgeois, parmi lesquels on remarquait plusieurs femmes qui paraissaient avoir pris part au combat. Suivait une quarantaine de prisonniers, la plupart couverts de blessures, et placés entre deux files de soldats, qui avaient beaucoup de peine à les défendre de la fureur du peuple rassemblé sur leur passage. Environ vingt cavaliers formaient l'arrière garde. Lanoue, à qui Mergy servait d'aide-de-camp, marchait le dernier. Sa cuirasse avait été faussée par une balle, et son cheval etait blessé en deux endroits. De sa main gauche, il tenait encore un pistolet déchargé, et au moyen d'un crochet qui sortait au lieu de main de son brassard droit, il gouvernait la bride de son cheval.

Laissez passer les prisonniers, mes amis, s'écriait-il à tous momens. Soyez humains, bons Rochellois : ils sont blessés, ils ne peuvent plus se défendre, ils ne sont plus ennemis. Mais la canaille lui répondait par des vociférations sauvages: au gibet les papistes ! à la potence ! et vive Lanoue !

Mergy et les cavaliers, en distribuant à propos quelques coups du bois de leurs lances, ajoutèrent à

l'effet des recommendations généreuses de leu général. Les prisonniers furent enfin conduits dan la prison de la ville, et placés sous bonne garde dan un endroit où ils n'avaient rien à craindre des fureur de la populace. Le détachement se dispersa dans l ville et Lanoue, accompagné de quelques gentilshom mes seulement, mit pied à terre devant l'hotel-de ville, au moment où le maire en sortait, suivi d plusieurs bourgeois.

* * * * *

Il salua le maire, et, s'appuyant sur l'épaule du jeune homme il se dirigea vers le bastion.

Ils y entrèrent un instant après qu'un coup de canon venait d'y blesser mortellement deux hommes. Les pierres étaient toutes teintes de sang, et l'un de ces malheureux criait à ses camarades de l'achever. Lanoue, le coude appuyé sur le parapet, regarda quelque temps en silence les travaux des assiégeants, puis se tournant vers Mergy:

C'est une horrible chose que la guerre, dit il. Mais une guerre civile. . . . . Ce boulet a été mis dans un canon français; c'est un Français qui a pointé le canon, et qui vient d'y mettre le feu; et ce sont deux Français que ce boulet a tués. Encore n'est-ce rien de donner la mort à un demi-mille de distance; mais M. de Mergy, quand il faut plonge son épée dans le corps d'un homme qui vous cri grâce dans votre langue . . . . ! et cependant no venons de faire cela, ce matin même.

Ah! monsieur, si vous aviez vu les massacres 24 août! si vous aviez passé la Seine quand e était rouge, et qu'elle portait plus de cadavres qu ne charrie de glaçons après une débâcle, vous épr veriez peu de pitié pour les hommes que n combattons. Pour moi, tout papiste est un m sacreur. . . . .

Ne calomniez pas votre pays. Dans cette arm

qui nous assiége, il y a bien peu de ces monstres dont vous parlez. Les soldats sont des paysans français qui ont quitté leur charrue pour gagner la paie du roi ; et les gentilshommes et les capitaines se battent parce qu'ils ont prêté serment de fidélité au roi. Ils ont raison, peut-être, et nous . . . . nous sommes des rebelles.

Rebelles ! Notre cause est juste. Nous combattons pour notre religion et pour notre vie.

A ce que je vois, vous avez peu de scrupules ; vous êtes heureux, M. de Mergy. Et le vieux guerrier soupira profondément.

* * * * *

Le bastion de l'Évangile, contre lequel les ingénieurs de l'armée catholique avaient dirigé leurs efforts, avait surtout à souffrir d'une batterie de cinq canons, établie sur une petite éminence surmontée d'un bâtiment ruiné qui, avant le siége, avait servi de moulin. Un fossé avec un parapet en terre défendait les approches du côté de la ville, et en avant du fossé on avait placé plusieurs arquebusiers en sentinelle. Mais, ainsi que l'avait prévu le capitaine protestant, leurs mèches, exposées pendant plusieurs heures à l'humidité, devaient être à peu près inutiles, et les assaillans, bien pourvus de tout, préparés à l'attaque, avaient un grand avantage sur des gens surpris à l'improviste, fatigués par les veilles, trempés de pluie et transis de froid.

Les premières sentinelles sont égorgées. Quelques arquebusades, parties par miracle, éveillent la garde de la batterie à temps pour voir les protestans déjà maîtres du fossé, et grimpant contre la butte du moulin. Quelques-uns essaient de résister; mais leurs armes échappent à leurs mains roidies par le froid; presque toutes leurs arquebuses ratent, tandis que pas un seul coup des assaillans ne se perd. La victoire n'est pas douteuse, et déja les protestans

maîtres de la batterie, poussent le cri féroce de *Point de quartier! Souvenez-vous du* 24 *août.*

Une cinquantaine de soldats avec leur capitaine étaient logés dans la tour du moulin; le capitaine en bonnet de nuit et en caleçon, tenant un oreiller d'une main et son épée de l'autre, ouvre la porte, et sort en demandant d'où vient tout ce tumulte. Loin de penser à une sortie de l'ennemi, il s'imaginait que le bruit provenait d'une querelle entre ses propres soldats. Il fut cruellement détrompé; un coup de hallebarde l'étendit par terre baigné dans son sang. Les soldats eurent le temps de barricader la porte de la tour, et pendant quelque temps ils se défendirent avec avantage, en tirant par les fenêtres, mais il y avait tout contre ce bâtiment un grand amas de paille et de foin, ainsi que des branchages qui devaient servir à faire des gabions. Les protestans y mirent le feu, qui, en un instant, enveloppa la tour, et monta jusqu'au sommet. Bientôt on entendit des cris lamentables en sortir. Le toit était en flammes et allait tomber sur la tête des malheureux qu'il couvrait. La porte brûlait, et les barricades qu'ils avaient faites les empêchaient de sortir par cette issue. S'ils tentaient de sauter par les fenêtres, ils tombaient dans les flammes, ou bien étaient reçus sur la pointe des piques. On vit alors un spectacle affreux. Un enseigne, revêtu d'une armure complète, essaya de sauter comme les autres par une fenêtre étroite. Sa cuirasse se terminait, suivant une mode alors assez commune, par une espèce de jupon en fer qui couvrait les cuisses et le ventre et s'élargissait comme le haut d'un entonnoir, de manière à permettre de marcher facilement. La fenêtre n'était pas assez large pour laisser passer cette partie de son armure, et l'enseigne, dans son trouble, s'y était précipité avec tant de violence qu'il se trouva ayant la plus grande partie du corps en dehors sans pouvoir

remuer, et pris comme dans un étau. Cependant, les flammes montaient jusqu'à lui, échauffaient son armure, et l'y brûlaient lentement comme dans une fournaise, ou dans ce fameux taureau d'airain inventé par Phalaris. Le malheureux poussait des cris épouvantables, et agitait vainement les bras comme pour demander du secours. Il se fit un moment de silence parmi les assaillans, puis, tous ensemble, et comme par un commun accord, ils poussèrent une clameur de guerre pour s'étourdir et ne pas entendre les gémissemens de l'homme qui brûlait. Il disparut dans un tourbillon de flammes et de fumée, et l'on vit tomber au milieu des débris de la tour un casque rouge et fumant.

Au milieu d'un combat, les sensations d'horreur et de tristesse sont de courte durée. L'instinct de sa propre conservation parle trop fortement à l'esprit du soldat pour qu'il soit long-temps sensible aux misères des autres. Pendant qu'une partie des Rochellois poursuivaient les fuyards, les autres enclouaient les canons, en brisaient les roues et précipitaient dans la fosse les gabions de la batterie et les cadavres de ses défenseurs.

MÉRIMÉE.

Les Voyageurs Anglais.

Dans les premiers jours du mois d'Octobre 181–, le colonel sir Thomas Nevil, Irlandais, officier distingué de l'armée anglaise, descendit avec sa fille à l'hotel Beauveau, à Marseille, de retour d'un voyage en Italie. L'admiration continue des voyageurs enthousiastes a produit une réaction, et pour se sin-

gulariser, beaucoup de *touristes* aujourd'hui prennent pour devise le *nil admirari* d'Horace.

C'est à cette classe de voyageurs mécontents qu'appartenait miss Lydia, fille unique du colonel. *La Transfiguration* lui avait paru médiocre, le Vésuve en éruption à peine supérieur aux cheminées des usines de Birmingham. En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait de couleur locale, de caractère. Explique qui pourra le sens de ces mots que je comprenais fort bien il y a quelques années, et que je n'entends plus aujourd'hui. D'abord miss Nevil s'était flattée de trouver au delà des Alpes des choses que personne n'aurait vues avant elle, et dont elle pourrait parler, *avec les honnêtes gens*, comme dit M. Jourdain. Mais bientôt, partout devancée par ses compatriotes, et désespérant de rencontrer rien d'inconnu, elle se jeta dans le parti de l'opposition. Il est bien désagréable en effet, de ne pouvoir parler des merveilles de l'Italie sans que quelqu'un ne vous dise : "Vous connaissez sans doute ce Raphaël du palais * * *, à * * * ? C'est ce qu'il y a de plus beau en Italie." Et c'est justement ce qu'on a négligé de voir. Comme il est trop long de tout voir, le plus simple c'est de tout condamner de parti pris.

A l'hôtel Beauveau, miss Lydia eut un amer désappointement. Elle rapportait un joli croquis de la porte pélasgique ou cyclopéenne de Segni, qu'elle croyait oubliée par les dessinateurs. Or, lady Francis Fenwick, la rencontrant à Marseille, lui montra son album, où entre un sonnet et une fleur desséchée figurait la porte en question, enluminée à grand renfort de terre de Sienne. Miss Lydia donna la porte de Segni à sa femme de chambre, et perdit toute estime pour les constructions pélasgiques.

Ces tristes dispositions étaient partagées par le colonel Nevil, qui, depuis la mort de sa femme, ne

voyait les choses que par les yeux de miss Lydia. Pour lui, l'Italie avait le tort immense d'avoir ennuyé sa fille, et par conséquent c'était le plus ennuyeux pays du monde. Il n'avait rien à dire, il est vrai contre les tableaux et les statues; mais ce qu'il pouvait assurer, c'est que la chasse était misérable dans ce pays-là, et qu'il fallait faire dix lieues au grand soleil dans la campagne de Rome pour tuer quelques méchantes perdrix rouges.

Le lendemain de son arrivée à Marseille, il invita à diner le capitaine Ellis, son ancien adjutant, qui venait de passer six semaines en Corse. Le capitaine raconta fort bien à miss Lydia une histoire de bandits qui avait le mérite de ne ressembler nullement aux histoires de voleurs dont on l'avait si souvent entretenu sur la route de Rome à Naples. Au dessert, les deux hommes restés seuls avec des bouteilles de vin de Bordeaux parlèrent chasse, et le colonel apprit qu'il n'y a pas de pays où elle soit plus belle qu'en Corse, plus variée plus abondante.—On y voit force sangliers, disait le capitaine Ellis, qu'il faut apprendre à distinguer des cochons domestiques, qui leur ressemblent d'une manière étonnante; car en tuant un cochon, l'on se fait une mauvaise affaire avec leurs gardiens. Ils sortent d'un taillis qu'ils nomment *mâquis*, armés jusqu'aux dents, se font payer leurs bêtes et se moquent de vous. Vous avez encore le mouflon, fort étrange animal qu'on ne trouve pas ailleurs, fameux gibier, mais difficile. Cerfs, daims, faisans, perdreaux, jamais on ne pourrait nombrer les espèces de gibier qui fourmillent en Corse, colonel; là, comme disait un de mes hôtes, vous pourrez tirer sur tous les gibiers possibles depuis la grive jusqu'à l'homme.

Au thé le capitaine charma de nouveau miss Lydia

par une histoire de vendette *transversale,** encore plus bizarre que la première, et il acheva de l'enthousiasmer pour la Corse en lui décrivant l'aspect sauvage du pays, qui ne ressemble à aucun autre ; le caractère original de ses habitans, leur hospitalité et leurs mœurs primitives. Enfin il mit à ses pieds un joli petit stylet, moins remarquable par sa forme et sa monture en cuivre encore que par son origine. Un fameux bandit l'avait cédé au capitaine Ellis, garanti pour s'être enfoncé dans quatre corps humains. Miss Lydia le passa dans sa ceinture, le mit sur sa table de nuit, et le tira deux fois de fourreau avant de s'endormir. De son côté, le colonel rêva qu'il tuait un mouflon et que le propriétaire lui en faisait payer le prix, à quoi il consentait volontiers ; car c'était un animal très-curieux, qui ressemblait à un sanglier avec des cornes de cerf et une queue de faisan.

Ellis conte qu'il y a une chasse admirable en Corse, dit le colonel, déjeunant tête à tête avec sa fille ; si ce n'était pas si loin, j'aimerais à y passer une quinzaine.

Eh bien ! répondit miss Lydia, pourquoi n'irions nous pas en Corse ? Pendant que vous chasseriez, je dessinerais, je serai charmée d'avoir dans mon album la grotte dont parlait le capitaine Ellis, où Bonaparte allait étudier quand il était enfant.

C'était peut-être la première fois qu'un désir manifesté par le colonel eût obtenu l'approbation de sa fille. Enchanté de cette rencontre inattendue, il eut pourtant le bon sens de faire quelques objections pour irriter l'heureux caprice de miss Lydia. En vain il parla de la sauvagerie du pays et de la difficulté pour une femme d'y voyager : elle ne craignait

* C'est la vengeance que l'on fait tomber sur un parent plus ou moins éloigné de l'auteur de l'offense.

rien; elle aimait par dessus tout à voyager à cheval; elle se faisait une fête de coucher au bivouac; elle menaçait d'aller en Asie Mineure. Bref, elle avait réponse à tout, car jamais Anglaise n'avait été en Corse, donc elle devait y aller. Et quel bonheur, de retour en Saint James's place, de montrer son album —Pour quoi donc, ma chère, passez vous ce charmant dessin? Oh! ce n'est rien. C'est un croquis que j'ai fait d'après un fameux bandit corse qui nous a servi de guide—Comment! vous avez été en Corse? . . . .

Les bateaux à vapeur n'existant point encore entre la France et la Corse, on s'enquit d'un navire en partance pour l'île que miss Lydia se proposait de découvrir. Dès le jour même, le colonel écrivait à Paris pour décommander l'appartement qui devait le recevoir, et fit marché avec le patron d'une goëlette corse qui allait faire voile pour Ajaccio. Il y avait deux chambres telles quelles. On embarqua des provisions; le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable et n'avait pas son pareil pour la bouille-abaisse, il promit que mademoiselle serait convenablement, qu'elle aurait bon vent, belle mer. En outre, d'après les volontés de sa fille, le colonel stipula que le capitaine ne prendrait aucun passager, et qu'il s'arrangerait pour raser les côtes de l'île de façon qu'on pût jouir de la vue des montagnes.

MÉRIMÉE.

Galles et Ibères.

Le caractère commun de toute la race gallique, dit Strabon d'après le philosophe Posidonius, c'est

qu'elle est irritable et folle de guerre, prompte au combat, du reste simple et sans malignité. Si on les irrite, ils marchent ensemble droit à l'ennemi, et l'attaquent de front sans s'informer d'autre chose. Aussi, par la ruse, on en vient aisément à bout; on les attire au combat quand on veut, où l'on veut, peu importent les motifs; ils sont toujours prêts, n'eussent-ils d'autres armes que leur force et leur audace. Toutefois, par la persuasion, ils se laissent amener sans peine aux choses utiles; ils sont susceptibles de culture et d'instruction littéraire. Forts de leur haute taille et de leur nombre, ils s'assemblent aisément en grande foule, simples qu'ils sont et spontanés, prenant volontiers en main la cause de celui qu'on opprime." Tel est le premier regard de la philosophie sur la plus sympathique et la plus perfectible des races humaines.

Le génie de ces Galles ou Celtes n'est d'abord autre chose que mouvement, attaque et conquête; c'est par la guerre que se mêlent et se rapprochent les nations antiques. Peuple de guerre et de bruit, ils courent le monde l'épée à la main, moins, ce semble, par avidité que par un vague et vain désir de voir, de savoir, d'agir; brisant, détruisant, faute de pouvoir produire encore. Ce sont les enfans du monde naissant; de grands corps mous, blancs et blonds; de l'élan, peu de force et d'haleine, jovialité féroce, espoir immense; vains, n'ayant rien encore rencontré qui tint devant eux. Ils voulurent aller voir ce que c'était que cet Alexandre, ce conquérant de l'Asie, devant la face duquel les rois s'évanouissaient d'effroi. Que craignez-vous? leur demanda l'homme terrible. Que le ciel ne tombe, dirent-ils; il n'en eut pas d'autre réponse. Le ciel lui-même ne les effrayait guère; ils lui lançaient des flèches, quand il tonnait. Si l'Océan même se débordait et venait à eux, ils ne refusaient pas le combat, et

marchaient à lui l'épée à la main. C'était leur point d'honneur de ne jamais reculer ; ils s'obstinaient souvent à rester sous un toit embrasé. Aucune nation en faisait meilleur marché de sa vie. On en voyait qui, pour quelque argent, pour un peu de vin, s'engageaient à mourir ; ils montaient sur une estrade, distribuaient à leurs amis le vin ou l'argent, se couchaient sur leurs boucliers, et tendaient la gorge.

Leurs banquets ne se terminaient guère sans bataille. La cuisse de la bête appartenait au plus brave. Leur plus grand plaisir, après celui de se battre, c'était d'entourer l'étranger, de le faire dire les histoires des terres lointaines. Ces barbares étaient insatiablement avides et curieux ; ils faisaient *la presse* des étrangers, les enlevaient des marchés et des routes, et les forçaient de parler. Eux-mêmes parleurs terribles, infatigables, abondants en figures, solennels et burlesquement graves dans leurs prononciation gutturale, c'était une affaire dans leurs assemblées que de maintenir la parole à l'orateur au milieu des interruptions. Il fallait qu'un homme chargé de commander le silence marchât l'épée à la main sur l'interrupteur ; à la troisième sommation, il lui coupait un bon morceau de son vêtement, de façon qu'il ne pût porter le reste.

Une autre race, celle des Ibères, parait de bonne heure dans le midi de la Gaule, à côté des Galles, et même avec eux. Ces Ibères, dont le type et la langue se sont conservés dans les montagnes des Basques, étaient un peuple d'un génie médiocre, laborieux, agriculteur, mineur, attaché à la terre, pour en tirer les métaux et le blé. Rien n'indique qu'ils aient été primitivement aussi belliqueux qu'ils ont pu le devenir, lorsque, foulés dans les Pyrénées par les conquérans du Midi et du Nord, se trouvant malgré eux gardiens des défilés, ils ont été tant de fois traversés, froissés, durcis par la guerre. La

tyrannie des Romains a pu une fois les pousser dans un désespoir héroïque ; mais généralement leur courage a été celui de la résistance, comme le courage des Gaulois celui de l'attaque. Les Ibères ne semblent pas avoir eu, comme eux, le goût des expéditions lointaines, des guerres aventureuses. Des tribus ibériennes émigrèrent, mais malgré elles, poussées par des peuples plus puissans.

Les Galles et les Ibères formaient un parfait contraste. Ceux-ci, avec leurs vêtemens de poil noir et leurs bottes tissues de cheveux ; les Galles, couverts de tissus éclatans, amis des couleurs voyantes et variées, comme le plaid des modernes gaëls de l'Ecosse ; ou bien à peu près nus, chargeant leurs blanches poitrines et leurs membres gigantesques de massives chaînes d'or. Les Ibères étaient divisés en petites tribus montagnardes, qui, dit Strabon, ne se liguent guère entre elles, par un excès de confiance dans leurs forces. Les Galles, au contraire, s'associaient volontiers en grandes hordes, campant en grands villages dans de grandes plaines tout ouvertes, se liant volontiers avec les étrangers, familiers avec les inconnus, parleurs, rieurs, orateurs ; se mêlant avec tous et en tout, dissolus par légèreté, se roulant à l'aveugle, au hasard, dans des plaisirs infâmes (la brutalité de l'ivrognerie appartient plutôt aux Germains); toutes les qualités, tous les vices d'une sympathie rapide. Il ne fallait pas trop se fier à ces joyeux compagnons. Ils ont aimé de bonne heure à *gaber*, comme on disait au moyen âge. La parole n'avait pour eux rien de sérieux. Ils promettaient, puis riaient, et tout était dit.

MICHELET.

Le Béarn.

Qui n'a pas une pensée bienveillante pour le Béarn ? Ceux-là mêmes qui n'ont pas connu les bords du Gave, ont un mot honorable pour la patrie de Henri IV. C'est que le nom de Henri IV est partout : dans l'histoire et les poèmes dont il est le héros ; dans les romans pour qui sont faites ses aventures amoureuses et chevaleresques ; ses bons mots, ses traits touchans sont dans les récits du peuple. Ce roi, de grande et douce mémoire, a immortalisé le sol qui l'a vu naître. On a cru reconnaître, dans le caractère béarnais, la franchise, l'esprit, la courtoisie, la générosité et l'humeur joyeuse de Henri.

Le Béarnais sent bien que c'est une de ses illustrations ; il se redresse en disant : Je suis du pays de Henri IV. Ce nom lui sert de passeport ; il lui vaut un sourire, une inclinaison de tête. On dirait du Béarnais comme d'une monnaie sur laquelle est gravée la belle image de Henri de Bourbon, devant qui chacun se découvre.

Pourtant le Béarn intéresse par lui-même. Ce pays, aimé du ciel, est placé entre l'océan et les Pyrénées comme pour jouir de toutes les pompes ; l'âme du Béarnais est conviée à toutes les sensations: terribles sur les grèves du golfe, sublimes à la cime des monts, douces dans les vallées romantiques et sur les collines si délicieusement dessinées. Le soleil lui donne les fruits et la verve du Midi ; mais le voisinage des neiges et des brumes tempère sa chaleur : aussi le Béarnais n'est pas indolent comme l'Espagnol ; il est gai, il porte la vie légèrement ; il est animé comme l'air qu'il respire, comme les feuilles sur ses arbres qui sont toujours agitées ;

comme ces ruisseaux qui courent en se heurtant à leurs mille cailloux.

Mais qui n'a vu le Béarn ? Quand vient le mois de juillet, toute la France envahit les Pyrénées : ce sont des malades qui se confient aux sources bienfaisantes ; des hommes d'État qui échappent aux affaires ; des écrivains qui viennent raviver leurs idées et retremper leur esprit détendu par l'atmosphère humide et égoïste de Paris ; ce sont des jeunes hommes cherchant des émotions, étonnés qu'elles manquent déjà à leur âge ; d'autres qui voyagent pour changer de lieu, dont la vie insouciante se promène au gré de la mode. Quand les salons sont déserts, quand le monde est dispersé, on va le ressaisir aux eaux de Bonnes ou de Saint-Sauveur ; les femmes y retrouvent des bals, où l'Europe arrive de toutes parts comme dans un congrès.

Si l'on danse le soir, le matin ce sont des courses à cheval, des solitudes parfumées, de rustiques festins sur la montagne ; et ce contraste est un plaisir de plus. Il y a du plaisir aussi à emporter son crayon sous la vapeur de la cascade pour en prendre le croquis, et à tracer des mots rêveurs que ces lieux inspirent sans doute ; ailleurs on ne les trouverai[t] pas.

Que si vous avez des ennuis, de ceux que l'o[n] prend dans le monde, vous les oubliez là. La vi[e] des eaux est comme une trève avec la vie ordinaire une existence de six semaines de durée, un peti[t] tourbillon de connaissances nouvelles, de roman[s] éphémères, d'amitiés soudaines dont la sympathie e[st] le seul garant : tourbillons de sites, d'extases, d[e] dangers vaincus !

Que si vous avez de ces chagrins que l'on port[e] toujours avec soi, qui s'attachent au cœur comm[e] l'écorce à l'arbre, il y a des solitudes où les larm[es] tombent doucement ; il y a une voix grave et rel-

gieuse sur les *hauts lieux*. Suivez l'aimant qui vous attire de pointe en pointe, encore plus haut, toujours plus haut ! Vous êtes fier de chaque pas comme d'une conquête ; soulagé à chaque toise d'élévation comme d'un affranchissement, vous prenez en pitié tous ceux qui se meuvent en bas, leur laissant les trivialités et les douleurs ; votre âme respire à l'aise, elle sent qu'elle se rapproche de sa patrie !

Le voyageur qui traverse rapidement le Béarn aperçoit un peuple qui diffère de costume, de langage et de physionomie avec le reste de la France ; mais il ne sait rien de plus. Le Béarnais n'est ni Français, ni Espagnol ; il ne ressemble pas au Gascon, ni à l'habitant du Bigorre, ses voisins ; il ne voudrait être confondu ni avec les uns ni avec les autres ; il dédaigne franchement tout ce qui est au-delà des limites de son pays : peut-être est-ce une réminiscence de jours plus glorieux, lorsque le Béarn formait un État indépendant, lorsque ces hommes allaient à la guerre contre les Maures d'Espagne et les Anglais de Guyenne, lorsqu'ils étaient appelés à délibérer sur les affaires publiques.

En France, depuis 40 ans, on fabrique des Chartes ; c'est de la liberté, du despotisme, de la licence que l'on jette et que l'on met dans la balance, ce qui la fait trop légère ou trop pleine. Il y a plus de huit siècles que le Béarnais, avec son esprit et son bon sens, se donna sans fracas une constitution d'allure franche et noble, aussi bonne peut-être que celles qu'on essaie aujourd'hui.

C'était un souverain qui avait l'air assez maître pour avoir bonne mine et porter la tête fièrement, et qui pourtant répondait de ses méfaits devant l'assemblée générale appelée *Cour Majour*.

C'étaient des barons usant de leurs privilèges, mais qui étaient cités devant la Cour Majour par

le moindre vassal, et tenus à lui donner satisfaction, même les armes à la main, s'il l'exigeait.

C'étaient des vallées, des villes et des bourgades envoyant leurs pâtres et leurs bourgeois pour délibérer sur la paix et sur la guerre, sur les impôts à accorder et à refuser ; toutes choses qui les touchaient d'assez près pour qu'on leur demandât leur avis.

Si la souveraine de Béarn (dans ce pays courtois il n'y avait pas de loi salique) était à marier, les députés votaient pour le choix de l'époux qui devenait leur prince ; ils agissaient comme dans une affaire de famille, pesant le mérite des prétendans, et les avantages qu'en retirerait la province ; c'est ainsi que furent appelées la maison d'Albret puis celle de Bourbon.

Pendant les assemblées de la Cour Majour, les députés des vallées mangeaient à la table du souverain ; ils apportaient au banquet royal leur majesté d'hommes libres et la poésie de leurs montagnes.

Aussi, nul ne porta la tête plus haut, et n'eut le regard plus assuré que le pasteur des vallées d'Aspe, d'Ossan et de Barrétous ; à sa pose, vous devinez l'estime qu'il fait de lui ; le bâton dont il se sert n'est pas seulement une houlette : ses pères en usaient comme les chevaliers de leurs épées, pour vider querelle et connaître le jugement de Dieu.

Il fallait bien que cela fût sage, et que chacun fût content ; car princes et sujets s'aimaient fort, sans courtisanerie ni parade. Et cela dura jusqu'à ce que Henri IV vînt joindre à la couronne de France le beau fleuron du Béarn ; et le Béarn s'en serait bien passé, car depuis alors, traîné à la remorque, il a dû subir le bon plaisir, le caprice et les vicissitudes de sa compagne.

La volonté de Henri était que le Béarn restât indépendant de la France. Il le laissa se gouverner

à sa vieille mode, et veillait de loin à sa prospérité ; il appela son second fils du nom béarnais de Gaston. Le vainqueur de la Ligue tournait ses pensées vers le pays natal avec amour, avec regret peut-être. Qui sait ? . . . . . . il est des heures où la gloire a ses désenchantemens ! Le cours du Gave est plus franc que celui de la Seine ; Corisande d'Andoins avait été aimée comme Gabrielle, et le roi de France se sentait entre le couteau de Jacques Clément et le poignard de Ravaillac.

L'idiome de Béarn est doux dans la bouche mignarde de ses femmes ; il est singulièrement propre à la plaisanterie, et pittoresque comme les imaginations qu'il traduit. Le Béarnais honore sa langue. On la parlait seule à la cour de Pau ; il n'y a guère plus de cent ans qu'elle était employée dans les actes publics. Les classes élevées de la société ont regret à ne plus s'en servir, et encore aujourd'hui, quand on veut peindre rapidement une idée originale, on emprunte une expression béarnaise ; les chansonniers du pays lui demandent son aide pour des tours pleins de grâce et de malice.

Les *fors*, ou vieilles chartes, écrits dans ce langage renferment les sermens des princes de Béarn, et des lois paternelles. Henri IV dota la France de plusieurs de ces lois. Jusqu 'alors on n'avait eu nul souci de conserver au pauvre débiteur arrêté pour dettes son lit pour y mourir, ni au laboureur ses instrumens de travail pour gagner son pain ; ce fut la loi du vainqueur, la loi du Béarnais.

Il est difficile de dessiner d'un seul trait le Béarnais moderne ; il peut être vu sous trois faces : le pasteur de la montagne d'abord, planant une moitié de l'année sur les nuages, recueillant de grandes pensées dans ces régions où il vit en la présence de la Divinité qui l'étonne de ses œuvres ; sa physionomie méditative et noble garde l'empreinte de ses impressions.

Il mène la vie nomade des patriarches : comme eux, il donne l'hospitalité au voyageur curieux, lui sert de guide avec probité et intelligence, s'intéresse à lui à proportion de la sympathie qu'il lui découvre pour ses montagnes.

Ainsi que les fils de Jacob, il lutte corps à corps avec les bêtes fauves, et guerroie contre les pasteurs des pays voisins, pour une source ou des pâturages ; d'autres fois, appuyé sur son bâton, c'est la force dans le repos, la rêverie d'une âme occupée : il plonge de l'œil dans l'abime, ou écoute tonner l'avalanche.

Quand vient l'automne, il descend toujours plus bas, cédant le terrain aux neiges et quand elles envahissent la vallée, renfermé avec sa famille, ce sont les danses, l'amour, le mariage, la vie ordinaire avec toutes ses phases, saisie par des âmes fortes !

Les montagnards qui avoisinent les eaux bonnes et les eaux chaudes, sont corrompus par le contact des étrangers et l'appât du gain. Il n'est pas nécessaire de dire que les pâtres de Saint-Sauveur, Barèges, Cauterets sont de la Bigorre ; il ne faut pas les confondre avec les Béarnais dont ils n'ont ni l'esprit ni l'urbanité.

Vient ensuite le paysan des deux Gaves, de Pau, et d'Oleron, riche résidant dans de beaux villages où l'ardoise et le marbre sont prodigués ; aux jours des noces et des solennités, vêtu de velours et de soie ; gracieux et beau, insolent de bien-être, il se croit l'égal de tout le monde, ne cédant le pas que par courtoisie, faisant de sa vie une longue fête.

Puis, c'est l'habitant du Vicbill, *vieux district* à la lisière de l'Armagnac et du Bigorre, sur un terrain âpre et fantasquement découpé. Il est pauvre, mais orgueilleux comme ses concitoyens ; c'est lui qui chante plus fort que les autres ce couplet de leur chanson favorite, que l'on peut traduire ainsi :

“ Encore que je sois pauvre dans ma petite sphère,

j'aime mieux mon berret râpé que le plus beau chapeau galonné."

Dans le Vicbill, il y a peu de villages, mais le pays est couvert d'habitations coquettement placées au milieu d'un bouquet d'arbres, au bout d'une prairie, près d'un courant d'eau, avec un jardin et des roses. Au matin, de longues fumées s'échappent de ces toits, il s'élève de cette multitude de chaumières des bruits champêtres et doux ; ce sont des rires de jeunes filles, des éclats d'enfans, le chant des coqs, des beuglemens de troupeaux, l'aboiement des chiens ; cette terre chargée d'êtres vivans jette au loin une longue harmonie.

En Béarn, le droit d'ainesse est toujours en vigueur ; quand l'aîné a reçu tout ce que la loi permet de lui donner, et qu'il est encore aidé par des fraudes paternelles, le cadet va se faire un gîte. Le Vicbillois veut avant tout avoir une *case*, c'est ainsi qu'il nomme sa maison ; s'il n'a plus un denier après avoir acquis un peu plus de six pieds de terre, il fait un appel à ses voisins ; on prend les cailloux graniteux qui roulent sur le sol, on pétrit de l'argile, on la façonne avec goût, on construit une demeure où l'on peut naître et mourir comme ailleurs ; on la couvre avec du chaume comme le nid des oiseaux ; puis on célèbre l'inauguration par un festin Et le lendemain, le jeune homme, assis sur le seuil de sa porte, domine sur des vallons charmans, et se croit roi.

Pour compléter sa fortune, il faut qu'il ait un cheval de petite race, infatigable, avec lequel il descend au galop les hauteurs à pic ; entend-il un violon ou le tambourin, il se mêle à la danse, remonte sur son cheval, jette aux vents, et de collines en collines, ses chants nationaux ; court la nuit comme le jour pour ses affaires et ses plaisirs. En rentrant chez lui, il ne trouve bien souvent que du pain de maïs ; il le mange en se raillant de sa pauvreté, en se riant

de la mort qu'il ne craint pas, en se moquant des riches, et parfois de son curé.

Aura-t-il de quoi vivre le lendemain? il ne s'en met pas en peine; il travaillera, ou il ira en chercher au château toujours bâti à côté de son clocher. Cependant ce n'est pas une aumône que demande le plus pauvre Vicbillois, il est ingénieux à trouver un don qui récompense le secours qu'on lui prête. S'il n'a rien chez lui, ce seront des fleurs, ou les noisettes des bois, ou les champignons sous la fougère; ce seront ses bras, sa journée de travail gratuit: il vous la donne avec un sourire de satisfaction; c'est payer sa dette, mais le bienfait se grave dans son cœur.

Le Vicbillois aimait son seigneur parce que, ainsi qu'en Écosse, il y avait bonhomie dans les relations du château et de la chaumière, réciprocité de bonnes manières et de dévouement; les seigneurs devaient être généreux, affables, visibles à toute heure; ils devaient être hommes de loi et médecins, confidens et trésoriers de leurs vassaux: le temps n'a pas apporté de changement dans ces liens. Les paysans des paroisses du Vicbill sont exactement avec les propriétaires de châteaux comme avant la révolution; ils offrent une dîme volontaire des prémices du verger et de la basse-cour, et emploient comme auparavant cette formule féodale: Je suis à vous de nuit et de jour, à pied et à cheval, et je passerai dans le feu s'il est besoin!

Le Béarnais est conteur. Lorsqu'il a un cercle d'amis autour de sa bûche de châtaignier, éclairé par sa chandelle de résine, épluchant des marrons, et s'exaltant par le vin fougueux du crû, il redit les aventures *d'eou nousté Henric* (de notre Henri), lorsqu'il chassait dans la forêt de Coaraze, ou bien les cruautés de la reine Jeanne d'Albret, dont il conserve une mauvaise mémoire pour ses persécutions contre les catholiques, et à laquelle il attribue égale-

ment les méfaits des protestans et ceux des chefs de la Ligue ; puis ce sont les histoires des Maures qui ont traversé les temps, et dont il lie le souvenir à toutes les redoutes éparses dans le pays ; c'est encore la généologie des cagots contre qui on ne conserve plus de préjugés, mais dont on rappelle l'avilissement. La causerie est interrompue pour raconter la chasse aérienne du roi Arthus ; puis, ce sont les récits des sorciers et des revenans, les tours du diable qui reviennent plus souvent que les miracles des saints ; les plaisanteries spirituelles, mordantes, intarissables, enfin les nouvelles exagérées, assorties au goût de ce peuple pour le merveilleux.

Insoucians pour la religion, les gens de Béarn ont été catholiques, puis protestans, et sont redevenus catholiques en peu d'années et sans beaucoup de façons ; aujourd'hui ils plaisantent sur les dogmes, et doutent comme les philosophes du dix-huitième siècle. Pourtant est-ce besoin de croyance, respect des traditions ? ce peuple malin devient grave pour les cérémonies du baptême, du mariage et des funérailles ; il accourt en foule aux solennités de la semaine sainte, au jour des Morts, à la fête patronale ; la nuit de Noël il va chanter les cantiques de la crèche à la messe de minuit ; quand sonne l'angélus il découvre sa tête, et suspend la conversation la plus enjouée ; il aime les processions, et va encore en pèlerinage : les anciens faisaient ainsi, disent-ils ; et cette voix des siècles est comme un autre commandement du Sinaï.

Il n'a éte parlé ici que du peuple ; les classes supérieures par la richesse ou la naissance, comme ailleurs, vont à Paris pour y chercher du savoir et des travers ; c'est un flux et reflux. Dans ce frottement, on acquiert du poli, et l'empreinte primitive s'efface. Au milieu de cette terne uniformité qui s'étend sur la France, espérons toutefois que le Béarnais gardera longtemps sa physionomie : au

moral, de l'audace, de la gaieté, une bienfaisante prodigalité; au physique, un front élevé, le nez aquilin, les yeux brillans plutôt que brûlans : c'est une flamme légère, toujours active, se prenant à tout, changeant d'objets ; là, il ne faut point chercher de torches dévorantes, ni de volcan avec ses laves.

Le Béarnais ne s'occupe de politique que pour s'amuser, comme on lit de l'histoire ; pas assez rapproché pour se passionner aux scènes de Paris, il siffle plutôt qu'il ne bat des mains. Pendant la grande révolution, celle où tout était épique, le crime comme le talent, gloire éternelle au Béarn ! plus heureux que le Bigorre, pas un de ses députés ne se souilla du régicide ; et tandis que, dans les provinces voisines, les échafauds ruisselaient, et que la hache en se levant et s'abaissant était toujours altérée, ceux de Béarn furent rassasiés avec deux ou trois victimes. On ne fit point la guerre aux châteaux. Comme il a été dit, il y avait sympathie entre la noblesse et le peuple ; ce peuple qui avait toujours conservé sa dignité, n'avait pas besoin de réaction.

En la révolution de 1830, gloire encore au Béarn, il n'y eut pas de dénonciations, pas de convoitise de l'emploi d'un concitoyen. Le Béarn pourrait reprendre l'emblème de la Suisse, deux mains entrelacées.

Tout paysan béarnais sait lire, écrire et compter. La montagne fournit les maîtres d'école comme les prêtres qui remplissent les séminaires ; l'instruction fait des progrès dans les sommités de la société ; des jeunes hommes s'occupent de littérature avec succès. Jusqu'à présent on avait compté sur l'esprit naturel sans se donner beaucoup de peine pour l'orner ; autrefois on aimait mieux les armes que les lettres. Le don que le Béarn a fait à la Suède prouverait que l'on part encore des rives du Gave l'épée à la main, pour gagner un trône.

Il paraît tout naturel qu'il y ait de belles voix en Béarn ; c'est un pays fait pour le chant. Paris a souvent applaudi aux suaves accens des chanteurs béarnais.

Il ne faut pas que le Béarn soit jugé par un industriel ; il n'y verrait ni machines à vapeur, ni canaux, ni école normale d'agriculture ; le ciel a beaucoup fait pour cette terre, elle se repose sur les bienfaits du ciel.

J'aime le Béarn ! j'ai voulu connaître l'histoire de ce peuple, qui semble porter la vie comme le voyageur porte son léger sac au bout de son bâton. On s'étonne de voir ce petit État rester indépendant dans le voisinage des ducs de Guyenne, du Prince Noir, et des rois de France.

Le prince de Galles, vainqueur des Francais, exigeait, les armes à la main, l'hommage du Béarn. Gaston Phébus lui répondit : Que "le pays de Béarn est si franche terre qu'elle ne doit hommage à nul, fors à Dieu," et le prince de Galles n'insista point davantage.

Le roi Louis XI allait en pèlerinage à Notre-Dame de Sarrance ; parvenu à la frontière de Béarn, il dit à son écuyer : "Baissez l'épée de France ; nous sortons ici du royaume."

A l'intérieur, l'histoire de Béarn peut être dite en deux mots : paix et liesse ; les aventures étaient au dehors ; allait qui voulait avec le prince, et les lances ne lui manquaient pas. On en voit aux croisades ; Gaston IX s'attachant à la mauvaise fortune de Philippe de Valois, comme d'autres aux succès, lui prodigua pendant dix ans son bras, des hommes et de l'argent.

L'Espagne était un champ toujours ouvert au chevaleresque élan du Béarnais. On avait conservé à Saragosse les éperons et le cor de Gaston IV, mort en combattant les Maures. Leurs prouesses contre

les Arabes valurent aux vicomtes de Béarn la ricombrie d'Aragon, et le fief héréditaire de Notre-Dame del Pilar, ainsi que le droit de sépulture pour tout Béarnais mort à cinq lieues de Saragosse.

On escarmouchait sans cesse contre le comté d'Armagnac, (c'étaient querelles de voisins !) et contre les Anglais qui furent antipathiques aux Béarnais, tant qu'ils restèrent maîtres de la Gascogne. Pour la première fois en 1814, l'ennemi foula le sol béarnais ; jusque-là on ne savait ce que c'était.

Plusieurs princesses de France vinrent régner sur le Béarn. Marguerite de Valois, soeur de François Ier., semblait par le tour de son esprit, tout-à-fait assortie au pays ; aussi l'aima-t-elle, et elle y fut adorée. Les filles des vicomtes de Béarn furent appelées aux plus beaux trônes d'Europe, apportant sans doute le renom de leurs pays, et je ne sais quel charme qui tenait lieu de grande dot. Gaston VII se trouva oncle des reines de France, d'Angleterre, de Sicile, et de la femme du roi des Romains.

R. DE SALVANDY.

Les Cagots.

CEPENDANT le jour s'achevait ; Corisande, n'apercevant plus dame Aloyse, crut qu'elle s'était retirée. Elle avait entendu dire qu'un sentier fort rude, peu fréquenté mais plus direct, ramenait de l'ermitage au château ; elle voulut en essayer : il la conduisit entre deux montagnes boisées, sans bruit, sans habitans. D'abord elle en fut charmée, c'était un aspect nouveau

puis elle s'effraya : le soleil avait passé derrière les montagnes ; c'était le crépuscule au fond de l'étroit vallon. Reviendrait-elle en arrière ? descendrait-elle? elle ne savait pas. Tandis qu'elle délibérait, elle aperçut une chétive cabane adossée contre un roc, comme un nid caché ; le roc protecteur la mettait à l'abri des neiges et des vents, et l'eût dérobée aux yeux, si la fumée, qui s'élevait du toit entr'ouvert, ne l'eût trahie. Corisande s'élança gaiement vers la pauvre demeure ; lorsqu'elle fut sur le seuil, une voix de femme cria du dedans :

N'entrez pas, nous sommes des Cagots !

Le Cagot ! objet d'horreur, marqué sur l'épaule d'une étoffe en forme de patte d'oie, pour être reconnu et évité à la façon des serpens, avec cette différence qu'il se laissait écraser sans se défendre ! . . . le Cagot, qui était tenu, sous peine de mort, à ne pas souiller de ses pieds nus le sol sur lequel il passait ! . . . le Cagot, rejeté dans les bois pour y exercer le métier de bûcheron, métier devenu infâme à cause de lui ! . . . le Cagot, qui n'avait point de part à la tolérance de l'Évangile, exclu des assemblées des chrétiens, séparé d'eux dans les églises par un mur, passant par une autre porte, allant finir loin de tous dans un cimetière à lui !

Les Cagots, d'où venaient-ils ? ils avaient apporté la lèpre ; ils parlaient une autre langue ; leurs traits différaient de ceux des Basques et des Béarnais qui nourrissaient une profonde haine contre eux ; ils devaient descendre d'ennemis détestés et vaincus des habitans de la Novempopulanie et de la Cantabrie. On a dit que c'étaient des Sarrasins, les débris de cette armée d'Abdérame, qui, voulant rentrer en Espagne, trouvèrent les défilés des montagnes gardés, et furent massacrés à chaque issue par où ils voulaient s'enfuir ; un petit nombre échappa, resta caché, puis fut toléré, avec plus de dégoût que jamais

vaincu n'en put inspirer. Étaient-ce donc là ces brillans Maures si braves, si amoureux, si magnifiques ! Oh ! dégradation !

Au nom de Cagot, Corisande recula ; au lieu de demander sa route, elle allait reprendre son chemin au hasard.

La femme s'avança vers la porte, elle montra le sentier par lequel Corisande était venue.

Vous vous êtes égarée, noble dame, voilà votre route ; là-haut l'ermite vous servira de guide.

Corisande fut frappée de l'extérieur de cette femme : elle était jeune encore ; de longues tresses tombaient sur ses épaules ; ses yeux étaient noirs, grands, pleins de feu ; elle montrait en parlant des dents d'une extrême blancheur qui ressortaient sur un teint olivâtre ; son costume, bien que misérable, était arrangé d'une façon pittoresque ; et, quoique l'expression de ses traits fut un peu sauvage, il y avait dans ses manières de la dignité et de la mélancolie.

Voyant que Corisande restait à la même place, la regardant et ne lui répondant pas, elle ajouta :

Je ne vous trompe pas ; j'ai tracé ce sentier pour rencontrer le solitaire, parce qu'il me dit *bonjour, Janina.* C'est le seul qui ait voulu savoir mon nom, le seul qui ne m'appelle pas *femme* ou *fille du Cagot.*

Corisande tira de sa bourse un sou morsans, et le posant par terre pour ne pas la toucher, elle lui dit :

Prenez cela.

La femme ne se baissa point pour ramasser l'argent.

Grand merci, noble dame, reprenez vos dons, il ne faut point de richesses dans cette demeure ; l'or ne rachète pas le mépris.

Dans ce moment, l'attention de la jeune châtelaine et de la femme du Cagot fut attirée par des cris per-

çans ; bientôt elles virent paraître un petit garçon de sept ou huit ans qui se plaignait avec douleur.

Yvain ! mon enfant ! s'écria Janina en s'élançant vers lui.

Elle le reçut dans ses bras au bas du rocher ; il était pâle, couvert de sang, une flèche lui perçait l'épaule.

Que t-ont-ils fait ? s'écria-t-elle d'un ton terrible.

Un archer du château m'a frappé de sa flèche, dit l'enfant d'une voix défaillante. Ma mère ! je me meurs ; et il tomba évanoui.

Janina le posa à terre, et croisant ses bras, elle le regarda d'un air hagard, avec des mouvemens convulsifs ; puis elle dit d'une voix sombre :

Tu n'as pas vécu long-temps, Yvain, tu n'auras pas connu l'injure, la flétrissure, les angoisses du cœur ; ils ont soldé ton compte en une fois.

Il n'est peut-être pas mort, dit Corisande d'une voix compatissante.

Et pourquoi ne voulez-vous pas qu'il soit mort? je ne le pleure pas ! non ; mais grand Dieu ! tu n'es pas comme les puissans de la terre, tu entendras le cri de la justice ! que ma malédiction tombe sur le meurtrier de mon fils ! qu'il soit torturé dans le cœur de ses enfans ! que sa fille le couvre de honte ! que ses fils périssent d'une mort affreuse ! qu'il vive long-temps, lui ! isolé dans sa vieillesse, seul au moment de la mort !

Pendant que la voix de Janina s'élevait au-dessus du torrent, comme pour porter vers le ciel son cri d'accusation, Corisande, saisie d'horreur et de pitié, lui dit, d'une voix pleine d'émotion :

Apaise-toi, mère désolée, ton fils vit encore.

Janina se tut subitement ; toute son âme passa dans ses yeux, pour consulter alternativement la figure inanimée de son fils et les traits consolateurs de Corisande.

J'ai cru sentir son cœur, répéta celle-ci.

Non, il ne me sera pas rendu ; dit Janina d'une voix faible et déchirante ; je ne le verrai plus, l'enfant de mon amour, l'ornement de ces déserts, ma seule joie dans la vie ! il ne viendra plus me faire sourire au milieu de mes misères !

Yvain fit un léger soupir.

Elle se tut encore, n'osant respirer, elle retint son haleine ; son regard dévorait son enfant ; tout son sang refoulait dans son cœur.

Ne pourriez-vous pas lui donner un breuvage pour le ranimer ? demanda Corisande.

Je n'ai rien, dit-elle avec un mouvement de désespoir, oh ! que je suis pauvre !

Allez chercher l'eau de la source, dit Corisande avec douceur, celui qui sut la tirer du rocher lui donnera une vertu pour votre fils.

Janina courut vers la source : pendant ce temps, Corisande dépouillait l'épaule de l'enfant ; se servant des connaissances en chirurgie qui étaient familières aux dames de ce temps, elle parvint à enlever la flèche.

Voyez, dit-elle à Janina qui était de retour, l'os n'est pas touché ; cette plaie n'est pas dangereuse, l'enfant est seulement épuisé par le sang qu'il a perdu.

Un coup-d'œil suffit à Janina pour s'en assurer ; aussi habile que Corisande pour traiter les blessures, elle reprit toute son énergie avec l'espérance ; dans un instant elle sut trouver les herbes bienfaisantes qui étaient nécessaires ; elle en exprima le suc, tandis que Corisande employait son mouchoir et son voile pour faire des bandages.

Quand cela fut fini, elles transportèrent l'enfant dans la cabane : Corisande oublia les préjugés, elle entra avec empressement dans ce lieu qu'elle avait fui avec dégoût quelques minutes avant. La couche

du petit Yvain était froide et dure; Corisande détacha sa mante pour l'en envelopper, et arrêter les grelottemens de la fièvre ; alors Janina tendit les bras vers elle avec un mouvement passionné, puis, saisissant le bas de sa robe, elle le baisa avec ardeur.

Que toutes les félicités se réunissent sur votre tête, ange du ciel ! s'écria-t-elle ; vous avez soigné mon fils, vous l'avez couvert de vos vêtemens, vous êtes entrée chez les Cagots! je ne puis rien, je ne suis rien, mais le cœur de Janina est à vous !

Corisande touchée lui fit signe de se relever sans pouvoir parler.

Dans ce moment, deux hommes parurent à la porte : le premier portait le masque jaune des Cagots; son teint avait la même teinte bronzée que celui de Janina, mais ces traits n'avaient ni la même noblesse ni la même régularité; ses yeux timides étaient baissés, comme pour éviter les regards ; son front incliné exprimait la crainte et la bassesse.

Le Cagot dit à l'homme qui le suivait :

Seigneur, comme je vous l'ai dit, vous êtes avec des Cagots.

Que me fait cela ? répondit le voyageur. Il vit Corisande penchée sur la couchette d'Yvain. Quelle est cette demoiselle ?

C'est, répondit le Cagot étonné, comme s'il voyait un autre monde, c'est Ena Corisande, la fille de notre seigneur !

Le voyageur ôta sa toque pour la saluer, des boucles blondes se déroulèrent ; Corisande reconnut le damoisel de l'ermitage : était-ce donc parce qu'il était si remarquablement beau, qu'elle fut intimidée ? était-ce que l'air de ce jeune homme était imposant malgré la simpliceté de son costume ?

Arramon, s'écria Janina en parlant au Cagot, vois notre fils : il est blessé par les hommes du château ; c'est Ena Corisande qui a lavé sa plaie ; c'est elle

qui l'a porté sur son lit, elle qui la couvert avec sa mante ! oh ! mets-toi à genoux devant elle ! Et Janina se précipita de nouveau avec exaltation aux pieds de Corisande, en entraînant son mari ; tandis qu'Arramon regardait d'un air effaré, tantôt son fils, et puis la fille du comte, ne pouvant les associer ensemble dans sa pensée.

Relevez-vous, dit sévèrement Corisande, mécontente d'une scène qui la mettait en évidence.

Le jeune homme regardait ce groupe, et paraissait attentif à examiner la demeure des Cagots.

Arramon, revenu de son trouble, dit à sa femme.

Et voici un jeune seigneur que j'ai eu le bonheur de sauver, comme il allait rouler avec son cheval du haut de la montagne.

Grand Dieu ! s'écria Corisande, na-t-il pas de mal?

La voix de la jeune dame était de la plus grande douceur ; si elle disait des mots indifférens, on l'écoutait avec plaisir, comme une mélodie ; mais lorsqu'elle y joignait de l'émotion, on était remué jusqu'au fond de l'âme. Ces simples paroles firent tressaillir l'étranger ; elles amenèrent sur Corisande toute son attention, qui jusque-là, avait été donnée plus particulièrement aux hôtes étranges qui le recevaient.

Je vous rends grâce, madame, je n'ai d'autre mal, dit-il, que la perte de mon cheval favori ; il est horriblement fracassé sur les rocs.

Un cheval de guerre est presque un ami ; vous devez le regretter.

Le jeune homme reprit en souriant :

Hélas ! mon cheval n'a connu, comme moi, d'autres périls ni d'autre gloire que la chasse à l'ours et au sanglier,

Il y eut un peu de silence, pendant lequel Corisande semblait se consulter ; enfin elle dit, avec une grâce noble et timide ;

Messire, vous ne pouvez passer la nuit dans cette chaumière; je vous engage, au nom da ma tante et de ma soeur, à venir au château de Mauléon: voulez vous m'accompagner?

Je serai volontiers votre écuyer, répondit le jeune homme en s'inclinant.

Arramon le Cagot, alluma une branche de sapin pour les guider; la nuit était tombée; Janina alla regarder à la porte; elle s'écria avec anxiété:

Le brouillard est épais, Ena Corisande n'a point de voile, point de mante, parce qu'elle a tout donné à mon fils, elle va avoir froid!

Le jeune homme regarda Corisande avec un profond intérêt.

Je n'ai plus de manteau, dit-il; il est allé avec mon chevel; c'est à peine si j'ose vous offrir ma toque; mais votre tête est nue, et la nuit est fraîche.

Corisande se recula en disant:

Non!

Le page cherchait des yeux et de la pensée quelque abri contre la brume; il étendait machinalement les bras au-dessus de cette tête gracieuse, pour la garantir.

Nous sommes encore au mois d'août, dit Corisande, la nuit ne peut être malsaine.

Et détachant, en riant, ses longs cheveux, elle enveloppa son cou de leurs ondes épaisses, comme d'un voile: elle ne se doutait pas combien elle se rendait jolie: le page resta occupé à la regarder, tandis qu'Arramon, immobile, l'éclairait de sa torche rougeâtre, attendant l'ordre du départ.

Allons, dit Corisande.

L'étranger la pria de s'appuyer sur son bras, parce que le sentier était malaisé; et Arramon marchait en avant.

Ils parlèrent de la route escarpée, de l'obscurité de

la nuit, puis des Cagots; l'étranger faisait beaucoup de questions sur eux.

Quoi! dit Corisande, vous ne connaissez pas les Cagots?

Pas avec détails.

N'êtes-vous pas de ce pays? ou n'y en a-t-il pas dans le vôtre?

Je n'ai jamais été en situation de les voir de près. Mais vous, madame, partagez-vous l'opinion qui les repousse?

Oh! ce sont des gens maudits, répondit Corisande avec horreur.

Comment alors vous ai-je trouvée parmi eux?

Le hasard m'y a conduite, et la compassion m'y a retenue.

C'est une bonté bien vraie que celle qui fait surmonter un tel dégoût!

Qui n'aurait fait comme moi? répondit-elle avec émotion. L'enfant se mourait, et la mère était abîmée de douleur.

Moi, je n'y aurais pas eu de mérite; car je ne puis comprendre encore tant d'aversion pour des êtres qui ne font pas de mal et qui ne sont que malheureux.

Corisande regarda le jeune homme avec surprise; c'était la première fois que l'on ne jugeait pas devant elle les Cagots avec les idées reçues; elle entrevit un esprit éclairé et une âme bonne.

Ce que vous dites là me frappe, reprit-elle; je commence à croire que j'ai eu tort de m'abandonner sans examen à l'impression générale; ce sont des êtres bien souffrans que l'on accable, sans même imaginer un remords.

Qu'importe, reprit le jeune homme, que votre esprit soit prévenu, si votre coeur vous guide pour les soulager?

R. DE SALVANDY.

Le pauvre Malade.

Midi venait de sonner ; c'était un jour d'automne sombre et pluvieux : un seul voyageur se tenait debout, devant le foyer, les bras pendants, la tête penchée, et présentant tour à tour avec distraction chacun de ses pieds à la flamme de l'âtre. Maître Rigaud avait allumé, pour la sixième fois, sa pipe d'écume de mer et recommençait à parcourir l'immense cuisine à pas égaux lorsque la porte qui conduisait à l'escalier s'ouvrit et une femme entra.

Son costume avait un luxe fané, qui sentait à la fois la pauvreté et le désordre. Une robe de soie devenue trop courte laissait voir les grossiers brodequins qui la chaussaient ; un faux cachemire dont la trame de coton avait été jaunie par l'usage, était jeté sur ses épaules, puis noué autour de sa taille avec une négligence déplaisante, et son bonnet, de forme coquette mais à rubans flétris, semblait près de s'envoler. Son visage ressemblait à sa toilette ; on y apercevait les traces d'une beauté évanouie et je ne sais quelle élégance souillée.

A son entrée Rigaud l'arrêta :

Eh bien ! votre *pays* est il enfin levé ? demanda-t-il.

Levé ! répondit la jeune femme d'un accent criard, il a voulu s'asseoir dans son lit, il ne peut pas seulement soutenir sa tête.

L'aubergiste la regarda.

Bah ! reprit-il, il est malade ?

Très sérieusement.

Diable comment va-t-on faire alors ?

Ne vous inquiétez pas, je le soignerai moi ; mais il commence à avoir du délire il faut avertir un médecin

Un médecin! répéta Rigaud en secouant la cendre de sa pipe, vous croyez qu'il faut un médecin ?

Quand je vous dis qu'il me reconnaissait à peine tout à l'heure ; il n'y a pas à attendre un jour ni une heure, envoyez de suite et chez celui qui demeure le plus près. L'Aubergiste ne bougea point.

Vous ne voulez pas ? demanda la jeune femme d'une voix aigre.

A quoi bon? répondit tranquillement Rigaud, votre *pays* ne peut pas rester ici.

Pourquoi ?

Il m'a dit lui-même hier soir en payant son souper et son coucher qu'il ne lui restait rien.

Et vous voulez pour cela qu'il meure là-haut comme un chien ?

Je ne veux pas au contraire qu'il meure là-haut.

Que voulez vous alors ?

Qu'il s'en aille.

La jeune femme recula.

Quoi s'écria-t-elle, vous auriez le cœur de le mettre sur le pavé à moitié mort comme il est ! Quelle espèce d'homme êtes vous donc ?

Je suis aubergiste, répondit sèchement Rigaud, je loue ma maison, je ne la donne pas. S'il suffisait d'être malade pour prendre mes lits, le *Lion d'or* serait bientôt un hôpital. Votre *pays* n'est ni mon parent ni mon compère, n'est-ce pas? je ne lui dois rien, et lui il me doit sa chambre ; qu'il la paye donc ou qu'il s'en aille.

A ces mots prononcés d'un ton qui n'admettait point de réplique, maître Rigaud ralluma sa pipe tranquillement.

Eh bien ! puisque c'est comme cela, je payerai, moi, dit la jeune femme indignée.

Rigaud tendit la main avec un sourire narquois.

Faut-il vous rendre la monnaie ? demanda-t-il.

Elle rougit légèrement.

Vous savez bien que je n'ai point d'argent maintenant, gros tigre que vous êtes ; mais le premier que je gagnerai . . .

Avec votre guitare et votre gosier? . . Je ne fais point crédit sur pareille marchandise, d'autant plus que la saison est meilleure pour les marchands de parapluies que pour les chanteuses de rues ; nous aurons de l'eau jusqu'à la nouvelle lune.

Ainsi, vous refusez de nous garder ?

Je vous donne une heure à vous et à votre *pays* pour plier bagage.

Eh bien ! moi, s'écria la chanteuse, je vous avertis que nous ne partirons pas. . . L'aubergiste haussa les épaules.

. . . Que je vais chercher un médecin . . Il secoua la tête avec indifférence.

Qu'il faudra nous jeter dans la rue . . . .

Il fit un signe de consentement.

Et je crierai partout que vous êtes un juif et un sans cœur.

Il sourit d'un air de mépris. La chanteuse s'élança dans la rue en frappant la porte avec violence.

* * * * * *

Antoine suivit la servante, qui le mena à une sorte de grenier dont la porte ne fermait point. Il entra doucement et aperçut le malade étendu sur un pliant sans oreiller. Les haillons qu'il avait quittés étaient entassés sur une chaise ; un de ses bras, qu'une chemise déchirée ne couvrait qu'à demi, pendait hors de la couche, tandis que l'autre, replié sur sa poitrine s'agitait convulsivement. Au bruit que fit l'étranger en entrant, il tourna la tête, jeta sur lui des regards hagards, et murmura quelques mots inintelligibles.

Cet homme ne peut pas demeurer ici, dit Antoine

à la servante qui s'était arrêtée sur le seuil ; faites préparer une autre chambre.

Il y a à côté, le cabinet jaune, monsieur, répondit-elle en ouvrant une seconde porte qui donnait sur le même palier.

L'étranger parcourut la chambre du regard.

C'est bien ; allez chercher François.

Celui-ci monta, et le malade fut transporté dans la chambre voisine. Tout cela s'était fait sans qu'il donnât aucun signe de connaissance et comme s'il n'eût rien compris à ce qui se passait.

On venait de le mettre au lit lorsque la chanteuse rentra à l'auberge avec un médecin. On lui apprit en bas quel protecteur inattendu son *pays* venait de trouver, et elle monta avec des exclamations de joie.

A la bonne heure s'écria-t-elle en entrant dans la nouvelle chambre où le malade avait été porté ; ici du moins il pourra respirer.

Et courant vers l'alcôve :

Pauvre Louis, vous êtes mieux là, n'est ce pas . . Mon Dieu ! comme ses mains brûlent ! Parlez moi donc Louis, . . . me voilà revenue . . . c'est moi . . . . Seigneur qu'a-t-il à me regarder les yeux ouverts !

Il ne vous reconnaît pas, dit Antoine qui se tenait dans l'ombre au pied du lit. La jeune femme se tourna de son côté :

Ah ! c'est vous, monsieur, qui l'avez fait porter ici, dit-elle en saluant avec une sorte de respect affectueux ; c'est une bonne œuvre et qui vous profitera, car il mérite qu'on ait pitié de lui, le pauvre abandonné. Mais Jésus ! Voyez comme ses lèvres tremblent et comme il a l'air oppressé.

Le médecin qui s'était approché, et qui depuis quelques instants l'examinait avec attention, secoua la tête.

Vous le trouvez bien mal ? demanda la chanteuse à demi voix.

Fort mal.

Et il y a du danger ?

Oui.

Mais vous espérez le sauver pourtant ?

Avec des soins . . . .

Pour ça il n'en manquera pas ; dites seulement ce qu'il faut faire . . . . .

D'abord ne point le quitter.

Elle dénoua vivement son châle et le jeta sur une chaise.

Je ne bouge point d'ici, dit-elle.

Suivre rigoureusement les prescriptions.

Je les suivrai, monsieur.

Et surtout éviter tout bruit près de lui.

Je m'empêcherai de respirer s'il le faut.

Le médecin écrivit son ordonnance, fit ses recommandations et avertit qu'il reviendrait dans la soirée.

Lorsqu'il fut sorti, Antoine s'approcha de la chanteuse.

Demandez à madame Rigaud tout ce qui vous sera nécessaire, dit-il ; ne ménagez rien pour soulager le malade, et si vous avez besoin de moi, ordonnez de m'avertir, je viendrai tout de suite.

Merci, monsieur, répondit la jeune femme avec un sourire auquel la reconnaissance donnait une sorte de grâce ; votre bonté portera bonheur à Louis, et puisqu'il vous a trouvé, il guérira.

Malgré cette prédiction, l'état du malade s'était aggravé le lendemain, et le médecin annonça qu' à moins d'une réaction nouvelle, il était perdu.

Cette déclaration attrista la chanteuse, mais ne la découragea pas. Tant qu'il restait une chance de salut, il lui était permis d'espérer et elle ne négligea rien de ce qui pouvait aider à la crise demandée. Les épreuves du sort ont cela d'utile qu'elles nous rendent

moins faciles à accepter l'affliction. Quand on a peu souffert, on se livre sans résistance aux craintes d'une infortune, mais ceux qui ont rudement essayé la vie ne s'énervent point dans de douloureuses prévisions : loin d'anticiper sur le malheur, ils ajournent leur désespoir et attendent le coup pour en souffrir ; pareils à ces vieux soldats qui, entourés d'ennemis, combattent avec la même confiance et ne pensent à la mort qu'en la recevant.

Antoine était venu plusieurs fois et avait admiré la courageuse activité de la jeune femme. Forcé de s'absenter pour plusieurs jours, il craignait de ne plus trouver le malade au retour ; mais il apprit en arrivant que les soins de la chanteuse avaient triomphé et que Louis était convalescent : il monta pour le voir.

La jeune femme qui reconnut sa voix dans l'escalier courut lui ouvrir.

Entrez, dit-elle, entrez, Louis est bien maintenant, et il sera si heureux de votre visite.

Antoine entra. Le malade était assis sur son séant encore pâle et hâve, mais l'œil paisible. Il fit un effort pour se soulever.

Je vous attendais, monsieur, dit-il d'une voix émue, non pour vous remercier, les remerciments sont aussi difficiles à faire qu'à entendre ; mais pour vous voir et me rappeler les traits d'un homme qui a été si bon pour moi. * * * * *
* * * * * * *

Pardon, monsieur. Je serai, je pense complètement rétabli dans quelques jours et je pourrai chercher du travail. Puis-je en espérer ici ?

Que savez vous faire.

Hélas ! peu de chose. . . .

Votre langage prouve cependant des études.

Tant d'autres en ont fait de plus sérieuses, que je dois compter pour rien mon instruction incomplète ;

aussi, ce que je cherche, c'est une occupation pour mes bras, malheureusement faibles et inhabiles, mais que je forcerai du moins à la patience.

Je tâcherai de vous la trouver.

Oh ! merci, merci monsieur, s'écria Louis dont les yeux devinrent humides ; que grâce à vous je puisse mettre fin à ma vie flottante ; peu m'importe le reste ; que le travail soit dur, le salaire léger . . . Il faut si peu pour vivre quand on a renoncé à être heureux. Ce que je demande c'est de rester au même lieu, d'avoir une cabane pour moi seul, une pierre sur laquelle je vienne m'asseoir au soleil couchant, c'est enfin que je puisse m'habituer aux rues, aux maisons, aux visages, qu'on sache mon nom et que je sois quelque chose de ce tout au milieu duquel je vivrai ; c'est là mon rêve, mon seul espoir désormais. Hélas ! cette joie m'est encore inconnue ! jusqu'à présent j'ai traversé la vie en vagabond ! . . .

* * * * *

Dans ce moment, on frappa à la porte ; la chanteuse alla ouvrir, c'était un brigadier de gendarmerie.

Louis tressaillit.

* * * * *

Vous deviez rester au Mans, et je dois vous arrêter pour avoir rompu votre ban.

Rosalie poussa une exclamation.

Vous arrêter, Louis, s'écria-t-elle, pourquoi cela ? Que veut-il dire ?

Ce qui est, reprit le malade d'une voix sombre ; vous avez cru peut-être qu'une fois hors de prison le condamné recouvrait sa liberté ? Mais on ne fait qu'allonger sa chaîne. On lui donne pour bagne une ville, on l'y retient sous la surveillance de tous, parqué dans l'infamie ! et si le besoin et la honte le forcent à fuir, s'il cherche un coin retiré où il lui soit permis de recommencer la vie sans que le passé flétrisse d'avance son avenir, les gardiens de l'ordre

arrivent, ils le forcent à montrer son passeport ou son épaule, posent le pied sur les pauvres espérances qu'il avait commencé à bâtir et le ramènent à sa prison!

Ainsi il faudra que vous retourniez au Mans ?

Je suis aux ordres de monsieur, dit amèrement Louis en regardant le brigadier. Celui-ci parut incertain de ce qu'il devait faire ; Antoine, qui avait tout écouté jusqu'alors en silence, demanda si le procureur du roi était au parquet, et sur la réponse affirmative du brigadier il sortit.

Une demi-heure après, il était de retour avec un permis de séjour provisoire pour Louis Foucaud. Le gendarme se retira.

Je n'abuserai point de la liberté que vous m'avez obtenu, monsieur, dit le libéré ; dans quelques jours je reprendrai la route de la Vendée. Pardonnez-moi d'avoir accepté votre bienveillance, sans vous dire à qui elle s'adressait. J'aurais dû tout à l'heure, quand j'ai sollicité de vous du travail, vous avouer ce que j'étais, et ne point laisser au hasard le soin de vous éclairer : mais je désirais tant sortir de ce cercle de honte dans lequel je suis enfermé, retrouver l'estime de moi-même, en retrouvant celle des autres hommes ! Oh ! vous ne savez pas, monsieur, quelle soif on peut avoir du bien, quand on est à demi sorti de cette fournaise, où tous les vices vous ont fait sentir leur brûlure. Comme on appelle avec angoisse le dieu secourable qui pourrait nous dépouiller de notre passé ! Ah ! si j'avais pu secouer au vent cette odeur de bagne qui me reste, retrouver dans la pauvreté et le travail, le droit de marcher la tête haute, de sentir une main s'appuyer sur mon épaule sans tressaillir! . . . . J'aurais donné pour cela non pas la moitié de mes jours, le sacrifice hélas! ne serait qu'à mon avantage, mais la moitié de ce qui peut m'arriver de joies fugitives ; la moitié de mes espérances, ce dernier trésor des abandonnés.

A ces mots, le libéré s'arrêta ; gagnée par ses larmes Rosalie s'approcha vivement vers lui, et lui prit les deux mains.

Louis, Louis, au nom de Dieu, ne pleurez pas! Pourquoi se désespérer ainsi ? les chances ne sont pas toujours contre nous ! Ce qu'on a souffert est autant de moins à payer au mauvais sort. Il se trouvera bien à la fin un homme qui verra ce que vous valez et qui vous aidera à sortir de peine. Ce serait si facile ! Que vous eussiez du travail seulement pour vivre, et le soir, quelques heures pour penser à de belles choses, cela suffirait à vous rendre heureux . . Ah ! si ce brigadier n'était pas venu vous demander vos papiers, monsieur n'eût rien appris, il vous eût occupé et, plus tard, en apprenant tout, il n'eût pas cessé pour cela de vous protéger.

Non, non, dit vivement Louis, tout est bien ainsi : je retournerai en Vendée ; il le faut, je subirai ma peine jusqu'au bout. Tant d'autres l'ont supportée avant moi, tant d'autres le supporteront après! Pourquoi me plaindrait on plus qu'eux ? Quand on n'a pas d'autres garanties à donner de ses bonnes intentions, qu'une première faute commise, vous croire serait folie.

A moins qu'on ne connaisse les circonstances de la faute, observa Antoine.

Ah ! racontez tout à monsieur, Louis, dit Rosalie avec expansion.

A quoi bon ?

Vous m'avez bien tout raconté.

Parce que mon cœur avait besoin de décharger sa douleur et que je la sentais là qui me tuait. En vous parlant, je me parlais, pour ainsi dire, à moi-même ; vous aidiez mes souvenirs, vous donniez la réplique à mes colères et à mes désolations ! Ce que je vous racontais d'ailleurs était une partie de votre propre existence, nous avions passé presque par les

mêmes misères, nous pouvions mettre en commun nos sensations, nous comprendre à demi-mot ; j'étais sûr de vous toucher, parce que vous trouviez votre histoire dans la mienne : mais quel intérêt ce triste récit pourrait-il avoir pour monsieur et que pourrait-il y apprendre ?

A connaître les hommes par vous, et à trouver le moyen de les servir, répliqua Antoine en s'approchant. Dites-moi comment une intelligence aussi droite et aussi pénétrante que me paraît être la vôtre a pu arriver à la corruption ; racontez-moi tout sans crainte : je vous le demande comme une faveur.

Il s'était assis près du lit, Louis soupira.

Vous le voulez, reprit-il d'un air pensif ; je l'essayerai ; mais pardonnez-moi si je suis long et si je m'oublie en justifications ou en plaintes ; le besoin d'excuses est, chez ceux qui ont faiblit, une preuve qu'ils aiment encore le bien. Je serai sincère d'ailleurs, et je ne vous cacherai rien de mes pensées ni de mes actions. A tout autre, il m'eut été douloureux de renouveler de tels aveux ; mais vous, monsieur, je ne sais quelle confiance pieuse vous m'inspirez. Avant de vous voir, je vous ai connu comme on connaît Dieu, par le bien que vous m'avez fait ; votre seule présence ici me relève, et votre attention me console. Je sens en vous ce que le fidèle doit sentir dans le confesseur, le pouvoir de guérir mon âme.

Dieu veuille que j'aie réellement ce pouvoir ! dit Antoine doucement.

ÉMILE SOUVESTRE.

Le Cabinet de Travail de l'Académicien.

M. Lormier occupait, sur le quai Saint-Michel, un troisième étage pour lequel il avait fait un bail de dix-neuf ans, afin de profiter des aménagements perfectionnés qu'il y avait établis. Tout son domestique se composait d'une vieille gouvernante qui passait sa vie à essayer des marmites économiques ou des rôtissoires à réflecteurs de l'invention de M. Lormier, et d'un vieux serviteur qui remplissait tour à tour, près de lui, les fonctions de valet de chambre et de secrétaire. Ce fut celui-ci qui reçut Rosalie et qui l'introduisit dans une grande pièce où il la pria d'attendre.

Cette pièce servait de cabinet de travail à M. Lormier et était rangée avec une méthode qui eut fait honneur à un comptoir hollandois. On voyait, au fond, un immense cartonnier dont chaque côté portait une étiquette. Il y avait des cartons pour les traits de vertus, pour les potages économiques, pour la moralisation des classes inférieures et pour les distributions d'eau à domicile ; le tout avec des lettres d'ordre et des chiffres de renvoi, prouvant que M. Lormier avait su ramener ses sympathies humanitaires à l'état de compatibilité.

Tout le reste répondait à cet arrangement systématique. Point de vide dans la bibliothèque (preuve évidente que le maître se contentait de donner ses idées sans prêter ses livres); point de papiers épars sur le bureau, rien enfin de ce qui annonce l'agitation d'un travail passionné. Il était clair que la philanthropie de M. Lormier n'avait rien d'exalté; le digne académicien n'était point l'amant de l'humanité, il l'avait seulement epousée !

Mais en revanche, il semblait épris d'une véritable passion pour les mille petites inventions dont le but

est d'introduire la mécanique dans le ménage. Tout dans son cabinet, était soumis à cette loi. Il y avait un fauteuil *rationnel* (c'était sa manière de désigner les *improuvements* modernes), un encrier *rationnel* et une table *rationnelle;* le tout singulièrement laid et baroque, mais incontestablement perfectionné, car on ne pouvait s'en servir sans un apprentissage.

Le seul ornement de ce cabinet était une demi-douzaine de thermomètres destinés à faire connaître au vieil académicien le degré de chaleur dont il avait besoin, mais qui, malheureusement, ne s'accordaient jamais entre eux.

ÉMILE SOUVESTRE.

La Régénération Humaine.

ON a tort de croire que pour les enfants du peuple la misère soit la seule cause de corruption. Ce qui a perdu Rosalie, vous et tant d'autres, ce n'est point la faim du corps, mais celle de l'âme ; c'est ce besoin de connaître et de jouir, qu'aucun principe ne combattait ; c'est cet entourage de vices provocateurs, cette absence de toute croyance morale ! . . . Voilà ce qu'on ne saurait trop répéter. Les amis du peuple ont droit, sans doute de demander pour lui un partage plus égal des biens ; mais il faut surtout qu'ils réclament une culture plus délicate de ses sentiments. Qu'importerait de le rendre plus riche en jouissances, s'il demeurait aussi pauvre en raison et en vertus ? Non ! la plus grande accusation contre la société n'est point dans la misère du pauvre, mais dans ses fautes ;

et la question de l'avenir est bien moins une question de salaire que d'éducation. Ce qu'il faut surtout, et à tout prix, c'est l'arracher aux hasards de la tentation ; c'est le défendre contre les vices des classes privilégiées, c'est lui ôter l'avidité brutale des jouissances, en lui enseignant le culte des affections, c'est le guérir, à la fois, de la servilité, de la haine et de l'envie, par la conscience de sa dignité. Là, est notre véritable tâche à tous et l'espérance d'un avenir meilleur. La régénération humaine ne relève point de l'économie politique, mais de la morale ; car derrière le monde apparent des intérêts est le monde invisible des sentiments, qui le domine et le gouverne, et c'est de lui que nous dépendons.

ÉMILE SOUVESTRE.

La vraie Religieuse.

Oui, pensez à moi, dit-elle, pensez à moi, Louis ! l'idée que ce souvenir vous garde, me sera une consolation, une joie . . . Mais pensez à Dieu surtout, car tout autre point d'attache est fragile ! qui ne songe qu'à la terre, en recherche les jouissances à tout prix ; pour lui le but de la vie est là ! Placez le plus loin et plus haut ! faites vous en vous même un bonheur hors de toute atteinte. Si votre cœur souffre, appuyez le sur la foi ; Dieu vous consolera des hommes ; vous allez rentrer dans le monde chargé du poids de votre passé ! . . . ne vous laissez point

décourager par les obstacles ou les humiliations ; à chaque injustice, à chaque dureté, à chaque ingratitude, pardonnez tout bas comme le Christ, en vous disant *qu'ils ne savent ce qu'ils font.* Pour celui qui se résigne la douleur est une victoire, et la patience brise, l'un après l'autre tous les aiguillons de la couronne d'épines. Songez que je vous vois pour la dernière fois, Louis. Ah ! faites du moins que je vous laisse rassuré ; faites que perdus l'un pour l'autre, nous puissions nous entendre par les aspirations ; que nos cœurs se donnent rendez-vous dans la même foi, dans les mêmes prières ! Dites Louis, me le promettez-vous ?

ÉMILE SOUVESTRE.

Les Marchands de Nouveautés.

JE dis que l'intérieur du marchand de nouveautés est la première et la plus éclatante représentation de notre esprit social. Tout en montre et rien ou presque rien en boutique. En effet, si je remonte le boulevart, et que j'examine ces magasins drapés de cachemires, de foulards, de sacarillas, de chalis, de satins, de mérinos fantastiques, où se trouvent mêlés des châles, des ridicules, des écharpes, des bas de soie, des mouchoirs de poche, des bonnets ; il me semble voir l'emblème vivant de nos hommes d'état, parlant avec éclat de tout, beaux-arts, politique, commerce, finances, drames, chemins de fer, guerre et garde nationale. Attiré par le pimpant de tant de belles

marchandises, vous entrez au magasin dont je parle, espérant, derrière cette parade étincelante d'étoffes, un magnifique assortiment de toutes choses. Vaine croyance ! si quelque chose vous a plu il faut le décrocher de la montre : tout est là, les rayons ne gardent que le vieux, l'usé, le commun. De même si, épris de la faconde universelle d'un tribun ministériel, vous courez à lui pour sonder quelque idée qu'il vous a paru avoir : peine inutile ! vous avez tout vu, tout entendu, il devient marchand de nouveautés, il décroche quelque phrase de son dernier discours aux deux chambres, et vous l'offre dans son cabinet : après la surface, le vide ; tout est aux carreaux.

N'importe, voyons toujours. Avec un public aussi exigeant qu'une femme de commissaire priseur, qui pour acheter une robe de trente-six francs se fait déployer pour dix mille francs d'étoffes, adoptons la patience de ces pauvres et admirables commis qui usent une vigueur personnelle fort honorable à tirer les étoffes de leurs rayons et à en développer les coupons, et un talent de paroles passablement académique à persuader que tout ce qu'ils étalent est du dernier goût, supérieurement porté, bon teint et du meilleur usage (si j'ai dit *académique*, c'est parce qu'ils répètent toujours la même chose), et faisons passer devant les yeux du lecteur toutes les richesses du marchand de nouveautés. Mais afin de ne le point fatiguer de courses inutiles, et le promener du *Gagne-Petit** de la porte Saint Antoine jusqu'aux *Trois-Quartiers* de la Madeleine, posons-nous au centre et arrêtons-nous rue de Choiseul et rue de Richelieu, chez Delille et chez Gagelin. Le marchand de nouveautés y est résumé sous tous ses rapports dispersés ailleurs dans les mille magasins de la capi-

* Noms de Magasins à Paris.

tale, plus la couleur artistique du magasin de Gagelin et la pompe suprême des galeries de Delille.

Nous voici chez Delille, nous sommes dans l'hôtel Choiseul, dans l'hôtel où vécut le hautain ministre de Louis XV., où mourut la tontine Lafarge, et où végéta la Société royale des bonnes-lettres.

Pour bien comprendre la distribution de ces magasins, il ne faudrait rien moins qu'un plan comme pour les romans de Scott. Nous qui ne vendons pas de gravures à propos de livres, nous allons y suppléer. Imaginez-vous un parallélogramme dont trois côtés sont fermés, le plus long par une suite de salons ouverts sur un jardin, les deux autres par deux galeries splendides, Le quatrième côté est une grille en fer qui longe la rue de Choiseul, et qui donne vue sur un jardin et les magasins qui l'entourent. Nous entrons par la galerie du Nord. C'est ici comme dans toutes choses grandement et sérieusement arrangées, comme dans un spectacle bien ordonné ; le fretin d'abord, la petite pièce en premier. Puis ce sera comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort. La petite pièce ce sont les toiles imprimées, les indiennes qui à deux pas vous font douter si c'est la soie ou le coton qui resplendit à vos yeux des couleurs les plus tranchées ; après les indiennes, toujours dans la même galerie, voici venir les toiles blanches, les calicots, la mousseline, les batistes ; dans ce rayon, Tarare a vaincu la Suisse ; plus loin Saint-Quentin lutte avec Manchester.

Cette honnête galerie finit à cet endroit. Jetons lui un regard de regret, nous allons mettre un pas dans le vice, un pied dans la séduction. Robes d'indienne et d'organdi, toile à draps et à chemises, simples mousselines, gracieuses et économiques parures, adieu ! Ma bourse se serre d'effroi, voici ma femme qui entre dans une enfilade de vastes salons, où une multitude de messieurs aunent en trois

coups de main : à celui-ci ses appointemens d'un mois, à cet autre un terme de sa location, à ce joufflu sa prime fin du mois, à ce maigre ses honoraires d'un testament.

Cher ami, que dis-tu de ce manteau ?

Puh, chère amie, puh !

Pardon, monsieur, ceci est du mérinos croisé imprimé, c'est une disposition nouvelle et qui n'appartient qu 'à la maison de Monsieur Delille.

Aufait, cher ami, c'est joli.

Puh, chère amie, puh !

Nous avons beaucoup mieux monsieur. Voici, madame, quelque chose d'excellent, satin de Ségovie sans envers. Approchez, monsieur ; d'un côté, un semé de fleurs, de l'autre des colonnes en rayures ; cela ne se double pas et tient très chaud. Ceci est l'invention de M. Delille, vous n'en trouverez ailleurs que mauvaises imitations.

Ah ! cher ami, ceci est ravissant, n'est-ce pas ?

Puh, chère amie, puhuhu !

Nous pouvons montrer à Madame, les pouls de soie brodés, brochés et satinés, et par-dessus tout les tissus foulards de l'Inde imprimés pour manteau, c'est la fureur de cette année. Voyez, madame, en ceci comme en tout, les dessins sont la propriété de la maison Delille, et nulle part vous ne verrez ces dispositions ravissantes.

Ah ! pour cette fois, cher ami, je pense . . . .

Puhuhu ! puhuhu ! chère amie.

Ne trouves tu pas celui-là adorable ?

Ouh, ouh, ouh . . . . je n'aime pas les manteaux.

Il ne faut pas autre chose à monsieur ? une robe de chambre pour Madame, ou quelquechose du matin, très simple ? Nous avons ici dans ce second salon des cachemiriennes, des bombasines, tissus de Pondicherry, de Sumatra et de Mysore, tout ce qu'il y a de plus nouveau.

Et le bourreau pousse doucement ma femme qui entre, il lui offre une chaise, il s'empresse, il appelle ses collègues ; il est trés poli, l'insolent! Du reste, c'est M. Rey, de Paris, qui fait ces superbes tissus de Mysore et de Sumatra. C'est une indignité.

Que s'il arrive que par adresse vous échappiez à ce magasin, voici les serres d'un autre qui s'ouvrent à deux battans, et cette fois le puhuhu marital ne vous servira de rien. Que diable! l'hiver approche, et il faut bien à votre femme une robe de soie unie, satin ou gros de Naples, armure ou florence, levantine ou gros des Indes, que préférez vous ? tout s'y trouve. Je vous défie d'inventer une étoffe qu'on ne vous jette à l'instant sur le comptoir, et qu'on ne vous déploie en brillantes et souples ondulations. Pour le coup, la partie est désespérée : le commis tient l'étoffe à la hauteur de l'aune mouvante suspendue au plancher par des tringles d'acier et de cuivre ; gare, vous allez être auné. Allons, un effort d'esprit, une chose impossible. Bien, voilà.

Monsieur, je voudrais quelque chose de mieux.

Alors dans le salon suivant, s'il vous plaît. Montrez à monsieur les velours, les satins brochés, couleur sur couleurs, satins à fond uni avec bouquets de fleurs naturelles ou brodés en or; passez, monsieur, passez.

Et le commis des velours et des satins brodés, brochés, argentés, dorés, semés, diaprés, vous accroche à son tour, toujours poli, tentateur infâme, voué à la perte des maris et à la dessication des bourses. Rassurez-vous ; ceci n'est pas votre affaire, des robes de cour, des satins unis avec des fleurs qu'on dirait vivantes, les unes disséminées en petits brins que vous ramasseriez volontiers, les autres réunies en bouquets qu'on est prêt à cueillir, toute la magnificence des étoffes des dix-septième et dix-huitième siècles. Vous admirez parce que cela

est beau, magnifique, surprenant, mais vous dites avec assurance :

Pardon je voulais quelque chose pour l'hiver, quelque chose de simple, d'uni, de convenable.

Mais cher ami, les manteaux ne vous ont pas semblé bien.

Ah! madame, nous avons les châles ; ils redeviennent très en faveur. Dans le salon suivant. Servez madame.

Et le commis du châle approche ! Spectre effrayant qui dépense en bloc, qu'on ne peut plus arrêter à l'aunage, qui ne procède que par sommes rondes : deux cents, trois cents, mille, deux mille etc.

Voici, madame, qui sort de la fabrique de M. Gausseen, successeur de M. Lagorce.

M. Lagorce, quel espoir ! vous êtes homme d'esprit, c'est le cas de le montrer ; allons ; ferme !

Ah! des cachemires français, c'est beau, c'est possible, mais ça manque de ce parfait moelleux, de ce fluide soyeux du vrai cachemire ; merci, monsieur, merci.

Tu as raison, mon cher ami, quand on se décide à une pareille dépense il faut la faire complète. Un châle français de cinq cents francs, c'est trop cher, c'est une folie ; un cachemire des Indes pour quinze cents francs, c'est bien plus raisonnable, c'est une économie.

Alors, madame, par ici.

A ce moment vous comprenez bien que vous êtes perdu, ruiné, abîmé ; l'œil atone, la face blême, vous vous enfoncez en désespéré dans votre situation, et pour suivre jusqu'au bout la galerie de Delille et votre destinée, vous tournez à droite.

Non, monsieur, pas de ce côté, ce sont les mousselines imprimées, des articles d'été. Nous en aurons de ravissans au printemps, des dessins tout neufs exécutés sous la direction de M. Delille. Nous revi-

endrons dans la salle du fond si madame se décide pour une robe de soierie, madame en pourra juger l'effet aux flambeaux.

Comment aux flambeaux! il est midi. Sans doute; mais pour bien juger des reflets d'un satin ou d'un velours dans un salon, il faut les voir comme ils y paraîtront, et cette salle est éclairée comme une salle de bal, de façon qu'on est sûr de la nuance qu'on choisit. Madame doit comprendre cela.

Très bien.

Et moi aussi très bien, dites vous en vous même, et voici qui vaut la peine qu'on y réfléchisse. En effet, ceci ne passe-t-il pas les bornes des moyens tentateurs? N'y a-t-il pas abus? N'en pourrait-on pas toucher deux mots à M. Gisquet ou M. Persil?

Pendant que vous faites ces réflexions, le commis mène adroitement votre femme par un petit escalier, et chemin faisant il lui raconte comme quoi on introduit en fraude les cachemires des Indes, et comme quoi M. Delille entretient un commis à Bombay pour faire changer la vieille façon des cachemiriennes et la mieux assortir à nos goûts. Comprenez-vous qu'il y a un homme à Bombay qui conspire contre votre repos? Mon Dieu, que l'univers est petit!

Allons! monsieur, vous voilà arrivé au premier étage, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise, ce ne sont plus les chaises gothiques du rez-de-chaussée; voici un canapé, un divan, un fauteuil à la Voltaire. Il n'y a plus ici de rayons de bois, jaunes, rouges, bleus, en boîte, en registre, de toutes formes, ce ne sont plus les comptoirs de chêne que vous avez quittés. De magnifiques armoires d'acajou, des glaces, des dorures, des tentures splendides. C'est anéantissant: votre gozier est sec, vous manquez de salive comme un acteur à son début, vous ne pouvez parler, et pendant votre léthargie votre femme conclut un marché de deux mille

francs. Deux mille francs, entendez-vous ? voilà ce que coute votre puhuhu du premier salon, mons mari, mons provincial. Ceci n'est point la fable du héron qui après avoir dédaigné la carpe et le brochet, soupe d'une grenouille : vous, mon camarade, vous, il faut souper de cachemire, s'il vous reste de quoi souper.

Voilà ce que vous êtes exposé à voir, vous, public : voilà, aussi tout ce que vous verrez.

Si je n'étais pas si pressé, je vous ferais bien monter au second étage, et ce que vous avez vu en bas, en pièces, en coupons, en détail, livré au ciseau et à l'aunage, je vous le montrerais là en monceaux, en montagnes, tout prêt à s'épandre dans la province. Là aussi je vous montrerais quelque chose qui ne descendra que demain, et qui ira se pavaner à côté de cette infâme salle aux flambeaux. Ce sont les frivolités du bal, c'est le bal tout entier, les blondes, les mousselines brodées d'or, lamées, étincelantes, aëriennes, les écharpes de Chine dont la broderie inimitable est également belle des deux côtés ; mais je vous fais grace : d'ailleurs je vois Madame Gagelin qui m'appelle. Adieu, Monsieur Delille, bonsoir, Monsieur Delille, vous êtes un homme fort capable, vous avez agrandi notre commerce, vous êtes quelquechose dans l'état, vous faites vivre des milliers de personnes, ce qui compense celles qui se ruinent dans vos magasins ; vous êtes le premier commerçant du monde dans votre genre ; votre établissement honore la France, vous n'aurez pas la croix d'honneur. Je suis votre serviteur.

Puis M. Guebin vous reconduit jusqu'à la porte. M. Guebin est un homme d'esprit, de bonnes manières, qui fait les honneurs des magasins Delille. Il dirige ceux qui vendent, surveille la complaisance des commis, voit tout, mène tout, c'est comme un ministre.

Ah! Madame Gagelin! Connaissez-vous Madame Gagelin? Madame Gagelin c'est le commerce fait art. Toutes les séductions de la maison Delille ne sont rien près des siennes. Chez elle nous retrouvons toutes ces étoffes que je viens de nombrer, moins multipliées, moins splendides sans doute, mais bien autrement attrayantes, depuis la robe d'indienne, jusqu'au cachemire. Il faut une sorte de puissance créatrice pour se représenter l'étoffe qu'on vous étale chez Delille, drapée en manteau, ou plissée en robe; chez Madame Gagelin, on voit cela d'un regard. Ici le manteau se déploie tout confectionné sur les épaules d'une poupée modèle; la robe sort d'un carton, éblouissante de grâce et de fraîcheur, parée de guirlandes, couronnée de roses qui iront mêler leur pâle incarnat à la blancheur d'un sein discrètement dévoilé. Chez Delille vous aviez l'embarras des noms des tissus, ici c'est en même temps l'embarras des noms des formes. Ceci est une cravate, cela est un collier; voici un sac, voilà une châteleine; ce manteau à manches garnies de fourrures est un boyard, cette écharpe de blonde un mantelet, ce fichu menteur une chemisette. Voilà qui part pour Londres, voici qu'il faut faire douaner pour l'Allemagne; ces blanches parures pour une noce; ces blondes noires pour un deuil. Et puis Madame Gagelin vous montre tout cela elle-même. Le dessin de cette étoffe lui a couté huit jours de recherches patientes parmi les débris du grand siècle. Cette coupe l'a occupée deux nuits sans sommeil avant de se produire aussi gracieuse, aussi élégante, aussi pure. Le Magasin de Madame Gagelin, c'est le cerveau de Jupiter: la mode en sorte tout armée, comme le Pallas antique jaillit de la tête du maître des dieux. Si Delille a un palais, madame Gagelin a presque un salon. Le caprice féminin y perce bien plus intimement. Entendre discuter la façon d'une robe, c'est lire dans le cœur d'une femme.

Et puis une chose suave à mon goût, une chose qui n'est que chez Madame Gagelin, c'est la lingerie, ce sont ces canezous blanc de neige, ces batistes brodées *où l'art surpasse la matière;* ces frêles fichus qui valent cent écus; des mouchoirs qu'on ne craint pas de payer deux cents francs. Cachez, cachez moi tous ces objets; la poche me démange, je vais faire passer toutes mes pièces de cent sous à travers cette bague, où glisse aisément cet immense voile de blonde.

Finissons.

Vous souvenez vous de ce baron allemand qui, se trouvant chez la reine Marie Antoinette, y discutait gravement sur le mérite de deux jumens qu'il possédait l'une grise, l'autre noire. Interrogé par le duc de Lauzun sur la préférence que méritait l'une de ces merveilles. Ma foi, répondit-il, en branlant la tête, si chétais un chour de pataille zur mon chument grisse, ché n'en tescentrais pas pour monter zur mon chument noire, et si chétais zur mon chument noire, ché n'en tescentrais pas pour monter zur mon chument grisse. Je ne vous répéterai pas la drôle d'application que le duc de Lauzun, fit dans la soirée, de la réponse du brave Allemand; mais je vous dirai que si j'étais chez Delille, je n'en sortirais par pour aller chez Madame Gagelin, et que si j'étais chez Madame Gagelin, je n'en sortirais pas pour aller chez M. Delille.

Concluons.

Si M. Delille est le roi de la mode, Madame Gagelin en est la fée.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Souvenir de L'Ariège.

Pauline avait réussi ; elle m'assura qu'il suffirai de dire à la tante que j'accompagnerais sa nièc jusq'à La . . . , pour qu'elle me la confiât. Cel ne m'étonna point, je savais la liberté dont jouissen les jeunes filles dans notre pays. Elles sortent seules vont seules à la promenade ; souvent même dans no petites villes elles reçoivent ; et le plus souvent, pou elles, le mariage n'est pas le moment de leur entré dans le monde, mais plutôt celui de leur retraite.

Ce fut donc une affaire bientôt arrangée, et il fu résolu que je partirais le lendemain avec Paulin Nous devions laisser à Mirepoix les chevaux qu nous auraient conduits, et là nous en devions prendr d'autres pour continuer notre route jusqu' à La . .

Le jour était à peine levé, lorsque nous partîme L'habitude de voyager à cheval est fort commun dans notre pays, même pour les femmes d'une cer taine condition. Quelquefois elles font ces voyag assises sur ce que nous appelons des selles à la fe mière, mais le plus souvent elles montent leu chevaux à califourchon, en s'enveloppant d'un man teau de drap dont j'ai oublié le nom. C'est un espèce de vêtement formé de deux tabliers d'une trè grande longueur, qui s'attachent à la taille, et q tombent de chaque côté sur les hanches, jusqu'au de des pieds.

La coquetterie plus avancée des habitantes d petites villes de la plaine, commence à abandonn cette manière de monter à cheval, et le départeme possède, depuis quelques années, deux ou tro modèles de selles de femme à l'anglaise. Mais Pa line était d'un village de la montagne, où la civilis tion est toujours en retard d'une vingtaine d'anné

sur celle de nos petites villes, et c'est dans l'équipage que j'ai décrit plus haut qu'elle se mit en route avec moi. Presque toujours les descriptions qu'on fait de certains habillemens ou de certains usages séduisent aisément le lecteur. Cependant, si je m'avisais de vouloir prouver qu'une femme à califourchon sur un cheval est un objet gracieux on trouverait que j'y mets de l'impertinence ; et pourtant Pauline, ainsi huchée sur une assez méchante rosse, était bien la plus gracieuse chose que j'eusse vue de ma vie. C'était peut-être le contraste qui me séduisait : je ne sais, mais j'aurais voulu la voir poser devant quelque peintre naïf ; elle était si fraîche, si rose, si sincèrement belle, qu'il semble qu'elle dût rendre charmant tout ce qu'elle faisait. Quand son cheval trébuchait et qu'elle appuyait ses petites mains sur le pommeau de la selle, sa taille de jonc se pliait si doucement ! lorsque épouvantée des faux pas de son coursier, elle avait laissé échapper un cri d'effroi, le rouge lui montait si gaiement au visage ! elle me jetait un sourire si suavement embarrassé, comme pour s'excuser de sa peur ; ce sourire s'ouvrait par des lèvres si pures et si jeunes, sur des dents si brillantes, le regard qu'elle me versait à travers ses longs cils était d'une familiarité si tendre, que durant plus de deux lieues, je me laissai aller à regarder Pauline sans autre pensée que de la regarder.

Bientôt un petit accident, assez commun dans nos campagnes où la police des routes n'est pas très exactement faite, donna à notre conversation un intérêt qui m'absorba complètement.

Nous passions à travers une lande assez étendue ; le chemin, creusé entre deux champs beaucoup plus élevés que la route, ne permettait pas à l'œil de s'étendre au delà de quelques pas ; nous marchions fort près l'un de l'autre, lorsqu' au détour d'un autre

petit sentier qui venait aboutir dans celui que nous suivions, nous fûmes surpris par un grognement sauvage ; le cheval de Pauline s'arrêta tout net, ainsi que le mien, et nous aperçumes quelques chiens qui dévoraient un cheval mort, qu'on avait jeté sur le bord du sentier. À cet aspect, Pauline devint pâle, et si je n'avais été tout-à-fait à côté d'elle, elle fût certainement tombée de cheval. L'horreur du spectacle qui s'était offert à elle suffisait sans doute à une pareille émotion. Je soutins Pauline du mieux que je pus, pendant que je forçais les chevaux à franchir cet obstacle ; mais elle était prise d'un effroi si profond, qu'elle semblait ne plus entendre mes paroles. Son visage était d'une pâleur effrayante, et un léger tressaillement agitait convulsivement ses lèvres.

Des larmes abondantes succédèrent à cette crise nerveuse, des larmes parmi lesquelles elle cherchait à s'excuser de l'émotion qu'elle avait éprouvée, émotion qui m'étonnait véritablement, tant elle avait été puissante devant une rencontre qu'il n'est pas rare de faire dans nos plaines. Enfin j'entendis à travers les sanglots de Pauline qu'elle me disait tout doucement :

Je n'en ai pas peur. . . . Ce n'est pas cela. . . . Mais c'est si affreux. . . . Mon Dieu! après ce que j'ai vu. . . .

Et tout en se lamentant ainsi, elle regardait avec terreur du côté où nous avions rencontré ces restes horribles. Je la rassurai, et bientôt son agitation se calma peu à peu, et elle me dit :

Il ne faut pas m'en vouloir de ce que j'ai éprouvé, ce n'est pas une faute je vous jure; mais si vous saviez, quels souvenirs ce spectacle a réveillés en moi. Le rapprochement en est si hideux qu'il me fait frémir.

Elle s'arrêta, puis elle reprit en secouant la tête:

J'ai tort d'aller retrouver Lucien. La montagne me sera fatale; il m'y arrivera malheur, c'est sûr.

Pourquoi cela? lui dis-je.

Ce que je viens de voir répliqua-t-elle, est un avertissement. Voyez vous, toutes celles de notre famille ont péri dans la montagne. Ma cousine Louise s'y est noyée dans un torrent, et ma pauvre sœur! quel horrible sort elle y a trouvé!

Je demandai à Pauline de quelle mort sa sœur avait péri; et la jeune fille commença ainsi son récit.

Elle était bien plus grande que moi; j'étais tout petite enfant qu'elle avait déjà quinze ans. Elle était *amoureuse* du fils d'un de nos voisins, dont je me souviens encore, car il était beau. Il s'appelait Fabre, et son père est encore tisserand de drap dans notre village; il était pauvre comme il l'est toujours. Mon père s'était aperçu que Fabre venait quelquefois rôder autour de la maison. On lui avait dit qu'à la messe il ne quittait pas ma sœur des yeux, et qu'ils se coudoyaient d'intelligence, lorsqu'ils se croisaient à la promenade. Fabre était employé dans la manufacture de mon père, et mon père le chassa sans en rien dire à ma sœur. La pauvre fille *espéra* son ami pendant plusieurs jours, et voyant qu'il ne venait pas, elle crut qu'il avait pris une autre *maitresse*. De son côté, Fabre était désolé, et sans doute il eut fini par pénétrer à tout risque dans notre maison, s'il ne m'avait rencontré un jour que je m'en étais échappée pour aller jouer. Fabre me chargea d'un billet pour ma sœur. Il était à peu près midi, lorsque je le lui donnais; puis, quand vinrent sept heures du soir, heure du souper, mon père la fit chercher vainement par toute la maison, dans les ateliers et chez toutes les personnes de notre connaissance où elle allait quelquefois. On ne la trouva nulle part. Aujourd'hui que je peux

m'expliquer mieux qu'à cette époque les sentimens de mon père, je comprends la colère furieuse dans laquelle il se mit, lorsqu'un de nos domestiques lui proposa d'aller chez le vieux père Fabre, pour savoir si ma sœur n'y était pas. Mon père faillit battre le domestique, en lui disant que rien ne devait lui faire supposer que ma sœur fût chez cet ouvrier, puis il ajouta avec rage :

Si elle y était, je la tuerais.

La soirée était fort avancée, dix heures avaient sonné. La nuit était sombre, et la neige qui était tombée toute la matinée sur la montagne, s'étendait déjà jusqu'à nous. Mon père resta assis dans le coin de son feu ; aucun des domestiques n'osait lui renouveler la proposition d'aller chercher ma sœur chez le vieux Fabre. Cependant l'heure s'avançait et il n'y avait plus de chance de la trouver si ce n'était chez son *ami.* C'est que, entendez vous, ma sœur aimait Fabre ; elle l'aimait autant que j'aime Lucien, si ce n'est que, comme il était pauvre, elle n'était pas fière avec son ami, comme quelquefois je le suis avec le mien. Mon père le savait, mais il ne voulait pas de cet amoureux, parce qu'il était audessous de lui, comme il ne veut pas du mien parce qu'il est au-dessus de nous. A ce moment il doutait encore que sa fille eût quitté sa maison pour celle du vieux père Fabre ; il eut voulu s'en assurer mais son orgueil n'y pouvait consentir. Il demeurait ainsi immobile à sa place, lorsqu'un coup frappé à notre porte nous fit tous tressaillir. On crut que c'était ma sœur qui rentrait, on s'empressa d'ouvrir ; mais au lieu de ma sœur, ce fut le père Fabre lui-même qui parut devant nous, tremblant et désolé ; mon père s'imaginant que le pauvre ouvrier lui ramenait sa fille, dont il était si inquiet, cria au père Fabre, avant que celui-ci eût prononcé une parole.

Je ne veux pas la voir, je refuse de la voir.

Dites moi donc, monsieur, pourquoi cette sévérité de mon père qui, un instant avant, pleurait sur ma sœur, lorsqu'il ne l'avait pas près de lui, et qui n'eut qu'une malédiction pour elle du moment où il crut l'avoir retrouvée. Il en sera ainsi de moi, quand je serai morte il me regrettera, j'en suis sûre, et tant que je vivrai il me fera mourir. Mais je parle de moi, et j'oublie ma pauvre sœur.

Quand le vieux Fabre entendit que mon père ne voulait plus la voir, il s'écria douleureusement :

C'est donc vrai qu'elle n'est pas revenue dans votre maison? Oh! les pauvres enfans se seront égarés dans la montagne, et ils y périront!

Ils y sont donc allés? s'écria mon père.

Je ne sais, répondit Fabre, mais mon fils n'a pas reparu non plus, depuis une heure de l'après-midi que je l'ai vu gagner le sentier de Saint Barthélemi.

Les domestiques interrogés dirent que c'était aussi vers cette heure que ma sœur avait disparu de la maison. Alors mon père menaça le vieux Fabre, en lui jurant qu'il tuerait son fils. Il voulait, disait il, l'envoyer aux galères. Mais vous ne pouvez vous imaginer de quel effroi mon père fut saisi quand Fabre, l'interrompant avec désespoir, lui cria :

Mais je vous dis qu'ils ne sont revenus ni l'un ni l'autre; ils sont dans la montagne, et tout-à-l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu hurler les loups.

Ce mot calma mon père par la terreur qu'il lui inspira. Ce ne fut bientôt dans toute la maison qu'un cri d'alarme, qui se propagea rapidement dans tout le village. Les recherches de mon père et celles de Fabre avaient suffisamment averti les habitans que ces jeunes gens avaient disparu; peut-être les voisins en riaient-t-ils déjà entre eux, lorsque ce mot fatal retentit bientôt d'une maison à l'autre :

Les enfans sont dans la montagne!



Ce fut un mot d'ordre qui rallia en un instant tout le monde autour de la maison de mon père. On s'était armé de torches, de fusils, et chacun s'offrait à l'accompagner et à l'aider dans la recherche qu'il allait faire. On partit, et moi qui tremblais de l'idée de rester seule dans notre maison déserte, je m'attachai aux jupons d'une grande servante, et je suivis tout ce monde, au milieu de la nuit, et à travers la campagne glacée.

Mon père, pour diriger nos recherches, avait détaché de sa chaîne un de ces grands chiens de la Montagne, qui servait à garder nos troupeaux durant l'été. On commença par faire le tour de la maison. Arrivé à la porte placée au fond du jardin, le chien s'engagea dans un ravin qui gravissait presque à pic le revers de la montagne. Déjà l'instinct du chien ne nous eut plus été nécessaire, car le petit pied de ma sœur, imprimé sur la neige, devenait pour nous un guide assuré. Nous suivîmes long-temps cette trace, éclairés par les torches nombreuses que portait toute cette foule. Bientôt, à l'embranchement d'un petit chemin, les pas de ma sœur ne furent plus seuls ; à côté de chacun de ses pas se trouvait une empreinte plus grande ; c'était assurement là que Fabre avait rencontré ma sœur. Ces traces étaient d'abord assez éloignées l'une de l'autre, puis elles se rapprochaient, puis elles s'éloignaient encore ; et enfin il y eut un moment où elles étaient arrêtées et presque confondues. C'est que, voyez vous, monsieur, ils s'étaient d'abord abordés en tremblant, puis ensuite ils s'étaient appuyés l'un sur l'autre pour se dire comment ils s'aimaient, puis sans doute, quand ils s'étaient arrêtés, ils s'étaient jurés de s'aimer toujours en se pressant le cœur contre le cœur. La trace continuait plus loin, plus régulière et plus égale. Ah ! sans doute à ce moment ils étaient calmes tous deux ! ils avaient pris une résolution de ne jamais se trahir!

Mais voilà qu'au moment où nous pénétrions de plus en plus dans ce chemin roide et tortueux qui gravit la montagne, voilà que notre chien s'arrête, ses poils se hérissent, et il pousse un long hurlement. Il y avait une troisième trace à côté de celles de ma sœur et de Fabre : une empreinte terrible, une empreinte qui jeta la pâleur sur le visage de tous ces hommes ; la griffe d'un loup était inscrite sur la neige, et cette griffe continuait à marcher sur les pas des deux pauvres enfans.

Sans doute le féroce animal n'était arrivé que longtemps après eux, car les pas humains continuaient à être égaux et tranquilles. Mais bientôt ils s'allongèrent, bientôt ils furent largement distancés, et la neige chassée à droite et à gauche annonçait une course rapide. Les enfans avaient aperçu sans doute, bien loin derrière eux, le loup attaché à leurs pas, et ils avaient espéré lui échapper ; mais la trace persévérante du loup marchait toujours à côté de cette trace désespérée ; puis vint un moment où le pied de Fabre seul avait foulé la neige, mais alors la trace était plus profonde et moins rapide : c'est qu'il avait emporté ma sœur dans ses bras. A quelque distance nous reconnûmes qu'il avait trébuché à une grosse pierre du chemin et qu'ils étaient tombés ensemble. Ils s'étaient relevés, et ma sœur avait marché encore ; mais ses pas se suivaient irrégulièrement, et on voyait à chaque instant qu'elle s'était arrêtée, manquant de force et de courage. La trace seule du loup était infatigable ; sa marche ne semblait s'être ni hatée ni ralentie un seul moment ; c'est comme le malheur qui nous poursuit et qui est toujours sûr d'arriver.

Enfin nous atteignîmes un endroit du sentier, où toutes ces traces se jetèrent soudainement de côté ; mais elles s'étaient arrêtées à quelques pas de là. A cet endroit, la neige était foulée et sanglante ; à

cette endroit, il y avait eu une lutte terrible entre l'homme et la bête féroce. Cependant ni l'un ni l'autre n'avait succombé là, et ce ne fut que quelques pas plus loin que nous trouvâmes les lambeaux de corps humains tout saignans et tout déchirés. L'issue même de ce combat semblait écrite en ces restes misérables. Ma sœur tombée sur la face, les bras en avant, avait sans doute succombé, en tentant un dernier effort pour s'échapper. Fabre, trainé dans la neige, les deux bras tendus, n'avait sans doute lâché le loup que lorsque la force ou la vie l'avait quitté, car ses ongles sanglans et ses mains fermées avec force étaient encore pleines des poils fauves du terrible animal.

J'étais bien jeune encore lorsque je vis ce terrible tableau, cependant il m'est demeuré si présent à la pensée, que lorsqu'il se rencontre quelquechose qui me le rappelle, comme tout-à-l'heure, je sens ma raison prête à s'égarer. Il me semble que toute chair est celle de ma soeur, et je puis vous le dire même, en rapprochant la rencontre que nous venons de faire du but de mon voyage il me semble y lire un avertissement de malheur.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Poêle National.

NOUS courions avec rapidité sur la route qui me menait à la maison paternelle. Sorti de mon pays à l'âge où commencent les souvenirs, je n'avais guère à m'occuper des personnes que j'allais voir. Ce n'étaient pas d'anciens amis à retrouver ; c'étaient des connaissances à faire, et après la maison de ma

sœur où je devais descendre, le seul endroit où mon cœur m'ordonnât d'aller, était la tombe de ma mère. Je dois donc le dire, j'éprouvais peu de ces émotions qui tourmentent l'esprit de ceux qui regagnent leur pays natal. J'y allais comme étranger. Ne pouvant donc réfléchir sur des hommes que je ne connaissais pas, je me pris à penser aux lieux que je traversais; et dans ces quelques lieues que j'avais à parcourir, je retrouvai tant de grands souvenirs historiques, à défaut de souvenirs personnels, que je m'étonnai que cette noble province du Languedoc n'eût pas son histoire à elle seule, histoire pleine de noms illustres, de passions brûlantes et de luttes terribles pour toutes sortes de libertés. Ce fut en Languedoc que furent vaincus tous les schismes religieux qui ont ensanglanté la France; en Languedoc que périrent les dernières franchises municipales de nos provinces.

Nous traversâmes Auterive, siège d'un comtonat, titre éteint comme celui de vidame; nous rencontrâmes bientôt le Secourien, la magnifique propriété du Maréchal Clausel, qui, avant d'être la demeure d'un homme de guerre, avait été l'asile du père Vanière, et dont les ombrages, à un siècle de distance, ont entendu discuter des plans de batailles, et réciter les vers paisibles du *Prædium rusticum*. Plus loin encore, Bolbonne dont les moines avaient, au XIIIe siècle, organisé une poste à chevaux pour le service de leur table: les voitures de poste qui alimentent de poisson frais la gastronomie parisienne ne sont donc qu'un souvenir et non pas un progrès. Puis nous passâmes à Saverdun, la seule ville de France qui réclame l'honneur d'avoir donné un pape à la Chrétienté; et enfin, nous abordâmes Pamiers dont le Saint Antonin est aussi fameux et aussi douteux que le Saint Denis des Parisiens.

Peut être fut-ce à ce voyage fait dans le silence

de la nuit, que je dus le désir d'écrire quelques pages de l'histoire de mon pays ; en effet, dans cette route de quelques lieues, on ne rencontre pas une pierre qui ne dise un combat, pas un nom qui ne soit l'écho d'un grand événement. Dans la ville où je me rendais, dans la petite cité de Mirepoix, le nom du seigneur qui l'a dominée jusqu'au jour où toutes les dominations seigneuriales cessèrent, ce nom est un grand souvenir, ce nom me rappelait deux immenses révolutions, l'une, à l'origine de sa puissance, l'autre à sa chute. Ce fut la guerre des Albigeois qui, au XIIIe siècle, imposa le sire de Lévi à notre cité, et ce fut la révolution de '89 qui l'en délivra. Le premier de cette famille fut Sénéchal du comté de Montfort, et conquit, dans la fameuse croisade du nord de la France contre le midi, le titre de maréchal de la Foi, qu'il légua à sa descendance; le dernier de cette descendance fut le père de Mme de Paulastron, cette amie de Charles X, qui près de mourir, obtint, dit on, de lui le serment de rétablir le trône des Bourbons sur ses antiques bases, serment dont on suppose que l'influence ne fût pas étrangère aux ordonnances de 1830.

Cependant le jour était presque venu ; nous étions arrivés à Pamiers, c'était là que je devais quitter la voiture de Toulouse. Je descendis dans l'auberge, et les deux énormes voyageurs qui avaient si bien rempli leurs places et la mienne, s'y arrêtèrent avec moi. Lucien continua sa route, et nous nous donnâmes rendez-vous à La * * *

Une fois que je fus dans la vaste cuisine de l'auberge, je pus examiner les deux voyageurs pour qui j'avais été si complaisant ; quoique tous les deux d'une monstruosité remarquable, ils avaient une grande différence d'aspect ; l'un était un homme qui avait dépassé soixante ans ; mais, à l'exception de quelques cheveux blancs, rien chez lui n'attestait la

vieillesse ; il avait le regard plein de feu et de méchanceté, et son sourire semblait toujours le résultat d'une pensée fâcheuse contre quelqu'un. L'autre était beaucoup plus âgé ; sa physionomie, comme celle du premier, était réjouie, mais sans malice, son regard brillant encore, mais inoffensif. Assurément de ces deux hommes, le premier s'était beaucoup amusé aux dépens de tout le monde, et le second avait mené joyeuse vie à ses propres dépens. Bientôt je vis que je ne m'étais pas trompé. J'avais devant moi les héros de mille petites histoires, de mille petites anecdotes locales, empreintes, chez l'un, de cette impitoyable moquerie gasconne qui tue par le ridicule, et chez l'autre, de cette joyeuse originalité qui peuple notre pays d'invidualités si précieuses. Quelques paroles que prononça ce monsieur à l'air méchant me donnèrent l'occasion d'apprendre quelle puissante tyrannie le ridicule exerce dans les petites villes. A peine arrivé le gros homme demanda des nouvelles du jeune Saint S . . . .

Il vivote ici, répondit l'aubergiste ; mais il a beau faire, les enfans l'injurient toujours quand il passe, et il sera obligé de quitter Pamiers. Saint S . . . a voulu dernièrement se marier, et, lorsque sa prétendue se rendait à l'église, on lui a tellement chanté aux oreilles la chanson du poêle national et celle du mélodior, que la pauvre fille n'a pas osé s'exposer à porter un nom si ridicule.

Comme tout cela se disait pendant qu'on nous préparait le déjeuner, je demandai indifféremment quel était ce Saint S . . . , et quelles étaient ces chansons. L'aubergiste parut très embarrassé, et s'excusa de n'avoir pas le temps de répondre à ma demande. Le ton d'humilité qu'il prit en regardant le gros monsieur, me prouva qu'il avait une peur réelle de cet homme. Assurément ce devait être un personnage bien redoutable, car il semblait épouvanter tout le

monde. Je me demandais si ce n'était pas quelqu'un de ces hommes qui ont marqué dans nos diverses révolutions, et qui ont sur les mains le sang de leur compatriotes. J'étais dans une ville qui a eu ses verdets en 1815, et qui, vingt-cinq ans avant, envoya à la Convention un de ces représentans terribles qui firent payer de leur tête, à plus d'une personne, les bons mots et les dédains qu'ils avaient eu à souffrir autrefois. Vadier, comme Fabre d'Églantine, avait puni de mort les plaisanteries de ses rivaux ; et son seul regret lorsqu'il perdit la puissance, fut de n'avoir pas découvert le véritable auteur d'une épigramme assez peu méchante ; la voici :

Sans doute je n'ai pas la main aussi légère
Que le barbier qui rasa Bartholo :
Mais certes, Vadius, il n'est pas nécessaire,
Pour te faire le poil, d'égaler Figaro.

Cette épigramme couta plus de têtes à notre département qu'elle n'avait de vers. Vadier avait condamné à hasard tous ceux qu'il soupçonnait capables de mettre une rime en face d'une rime, et il n'avait pu atteindre le véritable rimeur. Sans doute les jugemens qu'on porte sur les physionomies sont bien faux, car je m'imaginais un moment que c'était Vadier, qui était devant moi ; point, c'était le poète ; et peut-être est-ce une chose remarquable que le poète faisait plus de peur que le terroriste. C'est que dans ce pays, tout renfermé dans ces petites passions, une plaisanterie est plus fatale que la mort. C'est un héritage qui pèse sur une famille durant de longues années. En voici la preuve.

Saint S . . . . était un musicien de Foix, homme d'un génie tout spécial, ayant à côté de ce génie une profonde ignorance de ce qui ne touchait pas à son art, et une crédulité que les plus niais ne possèdent pas. Avec ses qualités, Saint S . . . tomba dans les mains de Tri . . . Entre mille plaisanteries dont

il fut l'objet, deux étaient restées dans le souvenir du peuple de Foix, et après avoir tourmenté la vie du père, elles avaient pour ainsi dire proscrit la vie du fils.

C'était à l'époque de la révolution, alors que tout se faisait nationalement. Saint S . . . à qui cette révolution avait enlevé la place d'organiste, qui le faisait vivre, sollicitait sans cesse, près des autorités, quelque modeste emploi. Tri . . . alors employé, s'amusait à le bercer de promesses et d'espérances toujours déçues, lorsqu'un matin où Saint S . . . . allait renouveler ses sollicitations, Tri . . . le reçoit d'un air rayonnant.

Enfin, mon cher, lui dit-il, la Convention a reconnu vos droits à une fonction élevée. Et d'abord elle a décrété une institution magnifiquement philantropique ; il va être établi dans chaque commune de France, et au milieu de la place publique, un poêle destiné à chauffer les habitans pauvres de chaque commune. Ce poêle s'appellera *le poêle national*, et vous avez été nommé directeur de ceux de notre district.

C'était assez pour que Saint S . . . fût persuadé de ce qu'on lui annonçait, mais Tri . . . poussa la précaution jusqu'à lui montrer un ordre ministériel qu'il avait fabriqué et la commission qui nommait le pauvre musicien à cet emploi.

Saint S . . . ravi de sa nouvelle grandeur, courut aussitôt en faire part à tout ce qu'il connaissait, et, soit que la mystification fût complètement préparée, soit cet esprit moqueur qui rend tout Gascon complice de toute mauvaise plaisanterie qui se présente, Saint S . . . ne trouva que des gens qui le confirmèrent dans sa croyance, et qui lui expliquèrent même l'organisation du fameux poêle national.

Un jour suffit pour informer toute notre petite ville de cette mystification, et le lendemain tout le

monde, sans s'être donné le mot, crut devoir y prendre part; ainsi de tous côtés, les maçons et les serruriers se présentèrent pour soumissioner la construction du poêle national, les architectes pour en faire le plan, les marchands de bois pour l'alimenter; dès que Saint S . . . paraissait dans une rue, chacun le saluait avec respect, en l'appellant M. le directeur du poêle national; il recevait des lettres adressées à M. le directeur du poêle national. Toute une ville conspirait pour prouver à un fou qu'il était directeur du poêle national, au moment où cette ville, palpitait éperdue sous le menaçant régime de la terreur.

Le poêle national était une épigramme contre la Convention, et la ville de Foix la poussa si loin, qu'un jour fut pris pour la pose de la première pierre de ce philanthropique monument.

Ce fut un véritable jour de fête; toutes les croisées se pavoisèrent de drapeaux, tous les marchands s'endécadisèrent, ne pouvant plus s'endimancher; les boutiques furent fermées, et une population toute entière s'associa à la représentation d'une farce, où, sous prétexte de rire du fou, on ridiculisait cette épithète de *national* attachée à toutes les institutions révolutionnaires. Le cortége fut magnifique; on y parut habillé à la romaine; tous les insignes de la république y furent portés dérisoirement; il ne fut pas besoin de payer des maçons et des ouvriers pour y figurer, chacun s'empressa de s'attribuer son rôle, et enfin, le 21 janvier 1794, la première et la dernière pierre du poêle national fut posée sur la place publique. Il s'en suivit une fête, des danses, des banquets, et le lendemain des arrestations, et le surlendemain des têtes coupées, et puis on n'en parla plus que pour poursuivre le malheureux Saint S . . . de son titre de directeur du poêle national.

La plaisanterie du mélodior fut à peu près la même, si ce n'est qu'il s'agissait d'un immense instru-

ment, qui, placé dans le chef-lieu du département, devait par des conduits souterrains faire entendre son harmonie dans les deux cents communes qui composent l'Ariège.

A une heure dite, et lorsque Saint S . . . toucherait le mélodior, le son de ses accords, porté dans mille endroits différens, devait instantanément rejouir toute la population des chants patriotiques décrétés par la Convention. Saint S . . . . avait cru au poêle national, il crut au mélodior. Il y eut fête, il y eut cortége ; on alla recevoir l'instrument à deux lieues de la ville ; on l'avait placé sur un immense chariot trainé par douze ou quinze paires de bœufs ; on avait élevé au sommet de la caisse, qui était sensée renfermer le mélodior, un trône sur lequel était assis Saint S . . . couronné de roses. Tout ce que la ville avait gardé de jeunesse était entassé sur le char, et chantait des hymnes en l'honneur de la circonstance ; l'entrée fut triomphale, et la plaisanterie se termina comme la précédente.

En racontant ces deux incroyables mystifications, je n'ai pas tant voulu constater une manie des habitans de ce pays, qu'en montrer, les fâcheux résultats. Tant que Saint S . . . vécut, sa folie ne le sauva pas des quolibets, mais l'empêcha de les sentir. Il n'en fut pas de même de ses enfans : les spectacles, les rues, les promenades, leur furent interdits ; ils ne pouvaient paraître nulle part sans qu'un fâcheux refrain ne les y poursuivît ; bourgeois et gens du peuple, femmes, vieillards, enfans, tous savaient la fatale complainte où le nom de Saint S . . . . était livré au ridicule, et la malédiction publique contre un grand coupable ne se montra jamais si archarnée que cette moquerie contre un innocent.

Le fils de Saint S . . . fut obligé de quitter sa ville natale ; et comme il ne s'en était eloigné que de quelques lieues, la plaisanterie l'y avait poursuivi.

Je sus plus tard qu'il n'y avait échappé qu'en allant se cacher parmi les quarante mille habitans de la ville de Toulouse.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

La Maison d'un Maître d'École.

SUR la route de Lyon à Grenoble, on trouve un village assez considérable appelé Bourgoing ; il est situé dans cette partie du Dauphiné où l'on sent déjà se mouvoir cet immense flot de terrain qui s'élève graduellement, et qui, d'ondulation en ondulation, arrive jusqu'aux Alpes les plus hautes.

C'est un pays qui n'est plus la plaine et qui n'est pas encore la montagne ; déjà rude à l'œil et rebelle à la culture, il n'a pas encore ces sublimes beautés sauvages qui plus loin vous font oublier les bienfaits de la civilisation ; c'est le milieu entre cette nature qui appartient tout entière à l'homme et qu'il revêt à son gré des moissons les plus diverses, et cette nature qu'il n'a pu vaincre, et qui garde l'indépendance et l'éternité de ses sites incultes.

A une demi-lieue de Bourgoing, et toujours en allant du côté de Grenoble, on voyait en 1814, à gauche de la route, une chétive maison posée de travers au milieu d'un misérable verger.

Quelque puérile que puisse être la prétention de certains observateurs à juger toutes choses sur les moindres apparences, il faut cependant reconnaître que l'extérieur de cette maison, ce qu'on en pourrait appeler sa physionomie, avait un caractère assez particulier pour être remarqué. Sa façade montrait au rez-de-chaussée deux croisées séparées par une porte.

Au-dessus de ce rez-de-chaussée, régnait un grenier mansardé, éclairé par une seule croisée et auquel on arrivait par un escalier extérieur dressé comme une échelle sur le flanc du bâtiment.

Lorsque la porte du rez-de-chaussée restait entrebaillée, on voyait qu'elle donnait entrée sur un corridor qui traversait la maison dans toute sa profondeur, et qui par conséquent séparait complètement les chambres éclairées chacune par une des croisées. Sans pénétrer dans ces chambres, on pouvait facilement deviner combien le caractère des personnes qui les habitaient devait être dissemblable.

L'une de ces croisées était ornée de pots de fleurs soigneusement tenus; point de fleurs mortes pendant à la tige, point d'herbes parasites montant au pied ; on voyait qu'ils étaient arrosés, taillés, épluchés avec l'exactitude la plus minutieuse. Les vitres de cette croisée étaient nettes et brillantes, et laissaient voir des rideaux d'une blancheur irréprochable, tombant en plis, d'une régularité parfaite.

L'autre croisée du rez-de-chaussée, au contraire de celle-ci, étalait un désordre et une malpropreté repoussante. Des bouteilles aux goulots ébréchés en garnissaient l'appui, et la plupart des carreaux à moitié brisés et réparés avec du papier cachaient mal les lambeaux d'un vieux rideau de damas jaune, tout taché d'huile.

Quant à la croisée de la mansarde, elle était nue de cette parure et de ce désordre ; on n'y voyait ni fleurs ni rideaux sales ou propres ; on apercevait seulement, posée devant cette fenêtre, une table chargée de livres, avec quelques cahiers de papiers, et au fond du grenier un grabat et une chaise.

Tous ces petits indices extérieurs ne disent pas sans doute ce qu'étaient les habitans de cette maison ; mais lorsqu'on savait qu'elle était occupée par une vieille femme, sa fille et son fils, on s'étonnait que

l'ordre et la propreté qui régnait dans la chambre de la fille n'eût pas pénétré dans celle de la mère, et que l'espèce de confortable que possédait la sœur fût refusé à la pauvre mansarde du frère.

Il est donc nécessaire de dire quelles étaient ces trois personnes.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

L'Enfance du Maître d'École.

EN 1793, et tout près de Grenoble, des paysans ramassèrent dans un fossé une pauvre femme évanouie portant dans ses bras une petite fille d'un an tout au plus. Cette femme pouvait avoir vingt-cinq ans et était d'une beauté remarquable; ses habits misérables eussent pu faire croire qu'elle appartenait à la classe la plus pauvre du peuple, si la blancheur de ses mains et la délicatesse de ses pieds n'eussent montré qu'elle n'était point faite aux rudes travaux qu'impose la misère.

Du reste on ne put savoir quelle était cette femme ni d'où elle venait; car lorsque ces paysans l'eurent rappelée à la vie, ils s'aperçurent qu'elle était complètement folle. On fut obligé de lui arracher son enfant qu'elle voulait tuer: bientôt la petite fille fut placée dans un hospice où elle reçut le nom de Rosalie, et cette femme fut enfermée dans la maison des fous et inscrite sous un numéro qui devint son nom; on l'appelait le numero 101.

Cependant au bout de quelque temps, cette femme devint mère une seconde fois; cette fois elle eut un petit garçon, qui fut placé comme sa sœur dans la maison des Orphelins sous le nom de Brutus

(on était en 1794). On réintégra cette femme dans l'hospice des aliénés, et il ne fut plus question de ces trois individus pendant une dizaine d'années.

Cependant, au commencement de l'Empire, lorsqu'on organisa les lycées en régimens, l'hospice des Orphelins proposa au proviseur de lui céder le petit Brutus pour en faire le tambour de sa troupe d'écoliers. L'arrangement fut accepté, et Brutus fut admis en cette qualité au lycée de Grenoble.

L'existence du pauvre Brutus fut dès cette époque une longue et rude épreuve. Il semblait que ce ne fût pas un enfant comme les autres, un être humain qui devait vivre selon la loi commune, c'était pour ainsi dire une chose, un meuble appartenant au lycée. Chacun s'en servait, maîtres et écoliers, selon ses besoins ou son caprice, battu et rallié par les enfans, puni et menacé par les supérieurs.

Dès l'abord, il avait essayé de résister à cette tyrannie brutale des uns et des autres ; et dans les combats à coups de poing qu'il avait soutenus contre les grands, et les représentations justes qu'il avait portées jusqu'au proviseur, on avait pu reconnaître dans cet enfant une nature courageuse et une raison qui n'admettait pas sans discussion un traitement non mérité.

Mais peu à peu tout cela avait cédé devant l'implacable méchanceté des écoliers et le froid abandon de ceux qui ne se faisaient ses juges que pour le condamner.

Brutus en était donc arrivé, à l'âge de quinze ans, à se considérer lui-même comme on le considérait, et le pauvre souffre-douleur regardait comme des jours heureux ceux qu'il passait sans être battu ou sans être mis au pain sec et à l'eau. Il ne se défendait plus, il ne raisonnait plus.

La seule chose qu'il eût gagnée au lycée, c'était une sorte d'instruction bâtarde, mêlée de français et de latin, une assez bonne écriture et un véritable talent sur le fifre et le tambour.

Parmi les grossièretés dont Brutus était poursuivi, celle qu'on lui épargnait le moins était de lui reprocher l'état de sa mère, toujours enfermée dans la maison des fous. L'enfant, à qui toute affection manquait au monde, en avait cherché une près de cette femme et ne l'avait pas trouvée là plus qu'ailleurs.

Ce n'est pas que cette mère fût assez privée de tout souvenir pour méconnaître son fils; elle se rappelait les circonstances de son évanouissement sur la route, celles de son accouchement; elle ne niait pas que Brutus fût son fils, mais elle le détestait, et lorsqu'il venait lui parler, elle le traitait avec un mépris cruel ou s'obstinait à ne lui point répondre. Cette haine pour son enfant ne pouvait non plus être considérée comme un résultat de sa folie, car elle avait pour sa fille Rosalie l'affection la plus passionnée, et toutes les fois que celle-ci venait voir sa mère, c'étaient de sa part des transports de joie si bien sentis, de sages conseils si bien donnés, des questions si tendres sur son état, qu'on eût vraiment douté que cette femme pût tomber bientôt après dans les divagations les plus étranges et faire les actes de la plus absurde folie. Du reste elle n'avait gardé aucun souvenir de ce qui avait précédé son évanouissement sur la route de Grenoble, et quand on la questionnait a ce sujet, elle prenait un air étonné, comme si elle n'eut pas vécu avant cette époque.

Quant à Rosalie, elle avait appris ce qu'on enseignait alors dans les hospices. Elle savait lire et écrire, et était la meilleure ouvrière de Grenoble. C'est ce qui l'avait fait demeurer à l'hospice où elle avait été attachée à la lingerie, tandis que son frère,

qui avait atteint dix-huit ans, avait passé de l'état de tambour à celui de *chien de cour* ou de *pion*, comme disent les écoliers.

Un hasard heureux l'avait toujours sauvé de la conscription, et la Restauration le trouva surveillant la classe des élèves de septième, toujours malheureux, toujours bafoué, toujours triste et morose.

Ce fut à cette époque qu'il se fit un notable changement dans l'existence de Brutus.

L'aumônier du lycée, vieillard de soixante-dix ans, préféra avoir des ouailles plus attentives qu'une troupe turbulante d'enfans; il demanda et obtint le cure de Bourgoing. M. Dulong, c'était son nom, avait pris depuis longtemps Brutus en pitié, et il montra cette bienveillance pour lui, en arrachant le pauvre diable à la vie de supplices qu'il menait.

Le vieux curé avait résolu de doter sa commune d'une école primaire; et comme son grand âge ne lui permettait pas de remplir les fonctions d'instituteur avec la régularité nécessaire, il avait appelé Brutus près de lui comme suppléant. C'était une bien pauvre existence que celle qu'il lui offrait, mais toujours vallait-elle mieux que sa position précaire au collége.

Le recteur de l'académie avait alloué à Brutus cent cinquante francs et un diplôme de capacité; la commune avait fourni sa cote part au salaire de l'instituteur en le logeant gratis dans la maison dont nous avons parlé plus haut, à la charge par lui de la tenir en bon état, ce qui représentait par an un loyer de soixante francs et quatre-vingts francs de réparation. Enfin le revenu de Brutus se complétait avec la rétribution payée par les garçons et les petites filles, qui étaient de vingt sous par mois, dont dix sous étaient affectés aux frais de l'école attenante au presbytère, et dix sous aux appointemens de Bru-

tus. En somme, tout cela pouvait constituer une place de trois cent cinquante francs.

Ce fut avec ces faibles ressources que ce jeune homme se décida à retirer sa mère de l'hospice où elle vivait depuis vingt ans, et à appeler sa sœur près de lui.

Il lui semblait que l'accomplissement de ce devoir sacré obtiendrait sa récompense dans le bonheur qu'il trouverait au sein de sa famille ; mais il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour se désabuser.

Sa mère lui témoignait une aversion qui ne faisait que croître tous les jours, quoique les transports de sa folie se fussent changés en une sorte d'idiotisme morne.

Quant à Rosalie, c'était une belle jeune fille d'une nature hautaine et décidée qui avait pris de prime-abord le commandement de la maison, et qui disposait sans contrôle, non-seulement de tout ce qu'elle gagnait, mais encore de tout ce que gagnait Brutus qui n'en détournait pas un sou à son usage.

Ainsi Rosalie avait fait meubler et arranger sa chambre de la manière la plus coquette qu'elle pût imaginer dans sa pauvre position ; puis, elle avait logé sa mère en lui procurant quelques vieux meubles en étoffes jadis brillantes, ce qui ravissait la vieille folle.

Quant à Brutus, on l'avait relégué au grenier avec une couchette, une table et une chaise. Peut-être, si on lui eut fait bonne mine, ne lui en eut-il pas fallu davantage ; mais à l'heure des repas on l'excluait de la table sous prétexte que sa présence empêchait sa mère de manger. On lui mettait sa part, viande, soupe, légumes, pêle-mêle dans une assiette avec un chiffon de pain, et le pauvre garçon allait dévorer sa pitance dans le verger quand il faisait beau, ou le plus souvent dans son grenier ou dans le corridor.

Nous n'avons pas besoin de dire que les bons morceaux n'étaient pas pour lui, et ces morceaux n'étaient pas toujours assez largement coupés pour l'appétit d'un jeune homme de vingt ans, d'une taille de cinq pieds six pouces et d'une carrure herculéenne. Ils étaient d'autant moins suffisans que Brutus avait un commensal particulier auquel lui seul accordait quelque pitié.

Ce commensal était un chien.

Ce chien, Brutus l'avait trouvé errant sur la route, maigre, pelé, hagard ; des enfans le poursuivaient à coups de pierres. Brutus l'avait sauvé de leur fureur et avait emmené le chien dans sa maison, et depuis deux mois il était son seul ami et le seul compagnon de ses longues promenades solitaires.

On s'étonne quelquefois de l'affection des hommes pour les chiens; mais elle nous semble bien naturelle. Quand nous avons du chagrin ou de la joie dans le cœur, notre meilleur ami discute notre chagrin ou raisonne notre joie. La consolation la plus commune qu'on donne aux infortunés, c'est essayer de leur prouver qu'ils ont tort de souffrir et qu'ils manquent de courage ou de résignation ; la félicitation la plus sincère a toujours une restriction où l'on vous avertit de ne pas croire trop facilement à ce qui vous rend heureux. Le chien, au contraire, est un écho fidèle qui vous répond juste selon l'état de votre cœur. Si vous êtes triste, il est triste ; si vous êtes joyeux, il est joyeux ; il n'accuse ni ne conseille, il sent comme vous sentez, et vous aime comme vous êtes et non comme vous devriez être.

Or, le chien de Brutus était cela pour son maître, celui qui le suivait partout et qui venait toujours à sa voix, empressé et soumis.

Comme on doit aisément l'imaginer, celui qui était le favori de Brutus devait être détesté de la mère et

de la sœur du jeune homme, et le pauvre animal l'avait si bien compris, qu'il ne rentrait jamais à la maison avec son maître ; il attendait à une certaine distance, puis, il tournait autour du verger fermé d'une haie, puis quand il croyait pouvoir passer sans être vu, il courait en toute hâte vers la maison, gravissait en deux bonds l'escalier de la mansarde, et allait se coucher sous le lit.

Du reste, le nom du chien avait quelque chose de particulier comme celui du maître. L'animal était borgne, et Brutus avait employé le peu qu'il savait de son histoire romaine à donner à son chien le nom d'un des plus fameux héros de l'antiquité, à qui une infirmité pareille avait valu le surnom de Coclès. Donc, le caniche de Brutus s'appelait Coclès, comme l'Horatius qui défendit seul le pont du Tibre contre les soldats de Porsenna.

Quant aux deux femmes, dont l'une n'avait point de nom, et dont l'autre ne s'appelait que Rosalie, on s'accoutuma peu à peu à leur donner le nom de celui qui semblait le chef de la famille, et la vieille folle était connue dans le pays sous le nom de la mère Brutus, et sa fille sous celui de mademoiselle Rosalie Brutus.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Promotion du Maître d'École.

Maintenant que nous avons suffisamment dit quels étaient les personnages qui demeuraient dans la maison qu'on voyait à gauche de la route, il faut nous occuper de l'autre côté.

Précisément en face de la chaumière de Brutus, se

terminait le mur d'un parc qui s'étendait à plus d'un quart de lieue le long de la route, et qui remontait de même dans les terres jusqu'au sommet d'une petite colline sur laquelle était situé un château de la plus belle apparence.

Ce château appartenait au comte de Lugano, sénateur de l'empire, ex-conventionnel, et jouissant, disait-on, d'une fortune très-considérable, surtout en sa qualité de tuteur de mademoiselle Van Owen, sa nièce, fille de sa sœur, morte depuis dix ans, et de M. Van-Owen, fournisseur du bon temps, qui avait laissé à sa fille Paméla un héritage colossal.

Monsieur le comte de Lugano, qui devait ce titre à la munificence impériale et qui l'avait accepté avec d'autant plus de reconnaissance, qu'il lui servait à faire oublier un nom odieusement célèbre dans la révolution, n'avait presque jamais habité son château de la Sapinière durant tout l'Empire; mais, en 1814, il avait cru prudent de s'éloigner de Paris, où sa qualité de régicide l'avait fait exclure de la nouvelle chambre des Pairs, malgré ses grands talents administratifs. Depuis le mois de mai, il s'était établi à la Sapinière, avec sa nièce Paméla et son fils Hector de Lugano, ex-auditeur au conseil d'État, jeune homme de fort bonne mine, et qui avait acquis à la cour impériale cette fatuité que donnent les succès faciles, succès qui ne lui avaient pas manqué, grâce à la pénurie de beaux hommes et d'hommes aimables, causée par les guerres de Napoléon qui les emmenait presque tous à ses armées.

Il ne semblait pas que les moindres relations pussent s'établir entre cette famille si opulente et celle de Brutus ; mais le hasard en décida autrement.

La propriété de la Sapinière était régie, en l'absence du comte de Lugano, par un intendant dont la maison était située dans le parc et assez près de la route.

Ce régisseur avait deux fils, bambins de huit à dix ans, fort laids, très-méchans, louches et bossus. Leur père ne voulait pas les envoyer à l'école du village où on les poursuivait des plus cruelles railleries, lorsqu'ils n'étaient pas exposés à quelques mauvais traitemens de la part des petits paysans, qui vengeaient quelquefois sur les enfans les rancunes de leurs pères contre la rigidité de M. Langefay, l'intendant. Celui-ci avait donc prié Brutus de venir donner des leçons particulières de lecture et d'écriture à ses deux charmans marmots, et le maître d'école avait trouvé que c'était pour lui une bonne fortune incommensurable, car monsieur Langefay ne lui avait pas offert moins de six francs par mois pour ses bons soins, et encore arrivait-il à Brutus d'attraper, par-ci par-là, une place à la table de l'intendant, lorsque celui-ci était en humeur de faire une partie de dames ou de domino.

Mais peut-être tout cela n'eut-il point suffi pour rapprocher le richard du misérable sans une circonstance bien méritoire.

En partant de la maison de Brutus, il fallait, pour arriver au château, longer tout le mur du parc en entier pour aller retrouver la grande avenue, puis traverser le parc en entier pour revenir à la maison de l'intendant. Celui-ci avait abrégé ce long trajet en donnant au précepteur de ses fils, comme il l'appelait, la clef d'une petite porte qui ouvrait du parc sur la route en face de la demeure de Brutus, qui ne pouvait donner ses leçons que le soir, quand il en avait fini avec ses écoliers publics.

Or, un soir de juin 1814, le comte de Lugano se promenait seul dans la partie la plus reculée de son parc ; il passait devant cette porte qui ouvrait sur la route, lorsqu'il entendit introduire une clef dans la serrure ; il vit ouvrir la porte, et immédiatement il se trouva en face de Brutus.

Quoique le comte de Lugano fût déjà un homme assez âgé et usé par les plaisirs du monde, et surtout par les travaux, il n'éprouva aucune crainte en se voyant lui, faible et chétif, en face d'un homme dont l'apparence eut paru redoutable à des hommes jeunes et vigoureux. Mais il n'en fut pas de même de Brutus : à l'aspect de cet éminent personnage il se sentit pris d'une frayeur et d'un embarras si comiques, qu'ils appelèrent un sourire sur le visage sec et sur les lèvres minces et arides du vieux sénateur.

Qui êtes-vous ? lui dit le comte d'un ton sévère.

Je suis Brutus.

Le comte fronça le sourcil.

Qu'est-ce que c'est que ça, Brutus ? . . . .

C'est moi, monseigneur.

Monsieur de Lugano se reprit à rire et lui dit d'un ton plus bienveillant :

Mais, que faites-vous, et pourquoi entrez vous dans mon parc par cette porte ?

Ici Brutus commença un récit fort embrouillé pour expliquer ce que nous avons dit plus haut. Il parlait toujours, mais le comte ne l'écoutait déjà plus, il semblait réfléchir et arranger un projet dans sa tête. Tout à coup il interrompit Brutus et lui dit :

Donc, vous avez une bonne écriture ?

Oui, monseigneur.

Vous savez l'orthographe ?

Oui, monseigneur.

Eh bien ! venez me voir demain à sept heures du matin, je vous proposerai peut-être quelque chose qui vous conviendra.

Le comte s'éloigna, Brutus resta immobile, et se hâta d'aller chez l'intendant pour lui faire part de sa bonne fortune.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Maître d'École Secrétaire.

Le lendemain de ce jour, dans un salon du château de la Sapinière, mademoiselle Van-Owen et monsieur Hector de Lugano, assis chacun de son côté, se livraient à une rêverie inspirée par un sentiment commun ; ils semblaient tous deux s'ennuyer à périr.

Paméla prenait et quittait en bâillant un travail de broderie, tandis que son cousin parcourait quelques journaux qu'il rejetait avec impatience sur la table. Du reste, il ne s'occupait pas plus de Paméla qu'elle ne s'occupait de lui ; bien que jeunes et beaux tous deux, ils n'avaient rien à se dire.

En effet, ils étaient tellement sûrs de s'appartenir l'un à l'autre qu'ils ne prenaient pas le soin de se plaire et de se mériter ; leur union, arrêtée depuis dix ans, devait s'accomplir dans deux mois, dès que la future aurait seize ans accomplis, et si elle soupirait quelquefois tout bas en trouvant ce délai bien long, c'était en pensant à son mariage et non pas à son mari. Quand elle avait quitté le pensionnat pour suivre le comte à la Sapinière, elle avait d'abord accepté ce changement avec joie, espérant tous les plaisirs qui dans le monde font cortége à la jeunesse et à la beauté ; mais ceux qu'on trouvait à la Sapinière étaient si tristes, qu'à peine avait-elle cesser d'être enfant qu'elle désirait devenir femme, et cela pour un seul motif, pour ne pas s'ennuyer comme elle s'ennuyait entre son oncle et son cousin.

Cette disposition d'une fille de seize ans n'a rien de bien extraordinaire, tandis que l'indifférente fatuité de monsieur Hector de Lugano était véritablement très-remarquable : non pas en sens qu'elle eût un caractère particulier et original, car il n'avait

qu'une fatuité commune, mais elle était si énorme qu'elle le faisait distinguer.

Cependant la prodigieuse fatuité d'Hector n'avait fait aucune impression sur Paméla ; d'abord, il ne s'était pas donné la peine de lui apprendre ce qu'il valait ; et ensuite, l'eût-il accablée du récit de ses bonnes fortunes, qu'elle se fût imaginée qu'il en était ainsi de tous les hommes. Monsieur Hector de Lugano, qui allait s'emparer maritalement de cette belle enfant de seize ans et de ses quatre millions de dot, était habitué, depuis dix ans, à considérer cela comme une créance bien hypothéquée dont l'échéance approchait.

Ils étaient donc tous deux s'ennuyant dans le salon de la Sapinière depuis une demi-heure, lorsque Hector se leva et sonna ; un domestique parut.

N'a-t-on pas averti mon père que le déjeuner l'attendait ?

On a sonné le déjeuner comme à l'ordinaire.

Il fallait sonner de nouveau ; peut-être est-il au fond du parc et n'a-t-il pas entendu.

Monsieur le comte a dû entendre, car il est dans son cabinet.

Alors, il fallait entrer chez lui.

Monsieur le comte est enfermé, et il a défendu qu'on allât l'interrompre.

Je vous en avais averti, Hector, dit Paméla ; ce matin j'ai vu entrer chez lui une espèce de paysan et depuis ce temps ils sont ensemble.

Quoi ! repartit Hector, ce grand ours en bas bleus, en souliers à rosettes de cuir et en redingote marron, ce malôtru que j'ai rencontré ce matin dans le parc, c'est lui qui est encore avec mon père ?

Oui, monsieur, répondit le domestique, monsieur Brutus est avec le comte depuis sept heures du matin.

Monsieur Brutus? fit Hector en donnant à son exclamation interrogative un ton de mépris si superbe, qu'il s'imagina que tant de dédain valait de l'esprit.

Oui, monsieur, le maître d'école du village.

Le maître d'école du village? répondit Hector.

Il faut avouer notre impuissance à faire nos lecteurs juges du mérite de monsieur Hector de Lugano; ce mérite consistait dans une impertinence de prononciation, une supériorité de grimace que la lettre écrite ne peut rendre; mais il semble cependant que ce devait être fort drôle; car Paméla se mit à rire tout haut, et le domestique l'imita tout bas. Il en est des sots comme des grandes coquettes: tous les hommages leur sont bons.

Est-ce que mon père veut apprendre à lire? Le domestique continua à rire; mais Paméla haussa les épaules; monsieur Hector fut piqué, et l'invita à passer dans la salle à manger sans attendre son père.

A l'instant même parut monsieur de Lugano, précédant Brutus, en lui disant:

Restez, monsieur, vous déjeunerez avec nous; je vais faire avertir chez vous que vous ne rentrerez pas de la journée.

Louis, ajouta le comte en s'adressant au domestique, allez chez monsieur.

Le domestique sortait, quand Brutus l'arrêta en lui disant:

Ne vous dérangez pas, monsieur, c'est inutile, on ne m'attend jamais.

Comme il vous plaira, dit le comte de Lugano, allons nous mettre à table.

Et sans faire attention à Brutus, il alla embrasser Paméla en s'excusant de l'avoir fait attendre, et lui offrit la main.

Pendant ce temps, Brutus restait immobile à sa place, et Hector le lorgnait comme une victime dont il se réservait la jouissance.

Le comte et Paméla quittèrent le salon, et Hector pria Brutus de vouloir bien passer, avec cette affectation de politesse qui devient une insolence quand on peut la comprendre, mais Brutus n'y vit qu'une si affable prévenance, qu'il se sentit plus à l'aise en face du jeune homme si empressé, et qu'il poussa la hardiesse jusqu'à lui dire :

C'est que, voyez-vous, monsieur, j'aimerais autant ne pas déjeuner au château.

En parlant ainsi, le pauvre jeune homme avait presque les larmes aux yeux, et son air désolé eût attendri tout autre qu'un monsieur de la nature d'Hector, qui reprit d'un air de confusion affectée :

Quoi ! Monsieur Brutus nous refuse l'honneur de sa compagnie ?

Oh ! ce n'est pas pour ça, repartit naïvement le maître d'école, mais c'est pour quelque chose que je puis bien vous dire, car vous avez l'air d'un bon enfant.

Le bon enfant fit bondir le superbe Hector ; mais il voulait savoir le secret de Brutus, et il lui demanda quel obstacle l'arrêtait ; celui-ci répondit :

C'est mon chien ; si je ne rentre pas, la pauvre bête n'aura pas à manger de la journée : ma mère et ma sœur le détestent.

Hector trouva cela si admirablement plaisant, qu'il se mit à éclater de rire, en disant à Brutus :

Allez donc déjeuner avec votre chien, mon cher monsieur, je comprends que vous préfériez sa compagnie à la nôtre.

Et il laissa Brutus, qui se mit à traverser le parc à toutes jambes, pour revoir son cher Coclès ; en même temps Hector entrait dans la salle à manger

en poussant des éclats de rire si immodérés, que son père lui demanda ce qu'il avait.

C'est ce monsieur, répondit-il, qui voulait me prier d'inviter son chien à déjeuner.

Monsieur de Lugano s'occupait fort peu de la sottise de son fils, mais il le connaissait parfaitement, et lui dit assez sèchement :

Que signifie cette grossière plaisanterie, Hector, et qu'avez-vous dit à ce jeune homme ?

Monsieur Hector, à qui son père permettait tout excepté de lui manquer de respect, voulut bien raconter la chose comme elle s'était passée.

Et vous avez trouvé cela sans doute fort ridicule ? lui dit le comte.

Mais il me semble qu'il ne fallait pas grand effort pour cela.

Eh bien ! dit le comte, si vous aviez fait ce grand effort, vous auriez trouvé que le plus ridicule des deux, c'était vous.

Ridicule pour m'être moqué de monsieur Brutus ! fit Hector avec humeur.

Vous avez raison ; ridicule n'est pas le mot, mais brutal.

Mon père, dit amèrement Hector à qui la leçon paraissait trop vive, je vous demande pardon de n'avoir pas apprécié la politesse de ce rustre comme elle le méritait.

C'est vrai, monsieur, dit le comte ; ce jeune homme n'a pas suivi les lois de la politesse en refusant mon invitation, et vous n'eussiez certes pas manqué à ce point de savoir-vivre ; mais si son excuse est d'un rustre, comme il vous plaira de l'appeler, elle est d'un bon cœur.

Hector laissa échapper une exclamation d'impatience.

Elle est d'un honnête homme, ajouta monsieur de Lugano avec une sévérité tout à fait étrange.

Paméla regarda son cousin en dessous, comme ravie de la leçon qu'il venait de recevoir, et celui-ci garda un silence furieux, bien décidé à punir Brutus de la mortification qu'il avait subie à son sujet, mais sans oser répliquer à son père qui semblait d'une humeur à ne pas le ménager, et que la présence de ses gens n'arrêtait point, quoi qu'il eût à dire.

Le déjeuner s'acheva sans qu'un mot fût ajouté de part ni d'autre ; seulement le comte, en se levant, dit à un domestique :

Quand monsieur Brutus sera de retour, vous le conduirez chez moi.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Maître d'École et son Chien.

OR, que faisait Brutus pendant ce temps ? Il avait à soutenir de son côté une lutte contre sa sœur Rosalie. En effet, le maître d'école avait oublié sa classe, et le curé avait envoyé successivement chez lui une demi-douzaine de ses écoliers les plus turbulens pour savoir ce qu'il était devenu.

Brutus n'avait rien dit à sa sœur de l'espérance magnifique qui se présentait à lui ; il voulait savoir le résultat de sa conférence avec le comte, pour arriver tout triomphant avec cette grande nouvelle. Ainsi fit-il ; car monsieur de Lugano lui avait offert une somme de douze cents francs par an. Certes, c'était un grand argument en sa faveur, et qui eût apaisé bien des clameurs, s'il avait pu le produire ; mais le malheureux n'en eut pas le temps ; il fut accueilli par une tempête d'injures et de reproches accumulée depuis plusieurs heures dans le sein

de Rosalie. C'était un paresseux ; il perdait son état ; il voulait rester à la charge de sa sœur et de sa mère infirme.

Le pauvre diable les nourrissait toutes deux ; et lorsqu'il voulut dire pour s'excuser qu'il avait été retenu par le comte de Lugano, et qu'il était venu pour déjeuner, on lui ferma la porte au nez en lui disant :

Eh bien ! va manger d'où tu viens.

Brutus se retourna vers Coclès qu'il avait trouvé à la petite porte du parc, et qui avait vu à son maître un air si triomphant qu'il s'était hasardé à le suivre ; le regard que le maître jeta sur le chien avait une expression si cruelle de désespoir sur lui-même, et de pitié pour le pauvre animal qu'il avait associé à sa misère, que Coclès se mit à pousser un long hurlement plaintif.

Aussitôt la fenêtre de la vieille folle s'ouvrit, elle saisit au hasard une des bouteilles posées sur l'appui de la croisée, et la lança avec force. Brutus voulut garantir son chien, et la bouteille ébréchée le blessa assez profondement à la main droite. La douleur qu'il éprouva dut être vive ; mais il sembla ne pas l'avoir ressentie, il regarda tristement sa main ensanglantée, et dit :

Bien ! voilà douze cents francs de perdus.

Rosalie qui était derrière sa mère, mit la tête à la fenêtre en entendant cette parole, et lui cria aigrement :

Qu'est-ce que tu veux dire avec tes douze cents francs ? Ça ne te coûtera pas si cher : une toile d'araignée et un chiffon feront les frais du pansement.

C'est possible, dit Brutus ; mais comme d'ici à huit jours je ne pourrai pas écrire, le comte de Lugano cherchera un autre secrétaire, et les douze cents francs qu'il m'avait promis seront pour un autre.

A peine Brutus avait-il fini sa phrase, que la

porte de la maison s'était rouverte, et que Rosalie lui demandait d'un ton plein d'intérêt ce qu'était cette place de secrétaire, ces douze cents francs ; et lorsqu'enfin Brutus eut pu s'expliquer, ce furent les soins les plus attentifs et les plus empressés pour sa blessure.

On le pansa, on lui donna à déjeûner, on brossa son chapeau, on lui fit même un conte à débiter pour expliquer sa blessure à monsieur le comte. La transition était si brusque, qu'il semble que Brutus n'eût pas dû s'y laisser prendre ; mais pour certains hommes il en est de ce qui flatte leur cœur, comme pour d'autres de ce qui flatte leur vanité ; ils sont aveugles et crédules. Brutus se livra donc à toute la joie que lui inspirait cette tendresse toute nouvelle, et il retourna chez le comte de Lugano.

En traversant le parc, il rencontra Hector qu'il salua humblement, et qui se contenta de lui tourner le dos. Paméla, qui était à la croisée du salon, vit cette impolitesse, et sans autre sentiment que celui de faire juste le contraire de son cousin, elle sortit de manière à être rencontrée par Brutus, et elle lui rendit son salut avec une grâce, un sourire, un regard qu'un autre que Brutus eût pu traduire en ces mots : "Si vous avez un ennemi dans cette maison vous y avez aussi une amie."

Le maître d'école ne se connaissait point assez en pantomime féminine pour comprendre si juste ce que voulait dire celle de mademoiselle Van-Owen. Il ne vit qu'une seule chose qui, jusque-là, lui était restée inconnue ; c'est qu'il y avait dans le monde des êtres appelés femmes qui souriaient et regardaient gracieusement ; il se dit qu'une femme qui souriait et regardait ainsi était si charmante, que sa sœur Rosalie avait grand tort de ne pas faire de même. Puis il entra chez monsieur de Lugano, qui s'arrangea à ce qu'il paraît de l'explication que lui donna

Brutus, car ils restèrent enfermés ainsi jusqu'au soir.

Pendant un mois ce fut ainsi tous les jours.

Brutus venait tous les matins et restait toute la journée au château ; le soir seulement, vers six heures, il le quittait pour aller donner leur leçon aux enfans de l'intendant, leçon que celui-ci ne payait plus. Cet homme était dans les grands principes de l'intendance, il avait compris tout de suite que du moment que son maître payait quelqu'un, ce quelqu'un devait servir l'intendant pour rien.

Un seul petit événement facheux troubla le repos monotone de ce mois, et nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais ce fut encore à l'occasion de ce misérable Coclès.

Deux jours après l'introduction de Brutus au château, la bête, qui crut comprendre que son maître y était bien reçu pensa pouvoir l'y accompagner. Coclès se glissa donc dans le parc à la suite du secrétaire, et rôda longtemps alentour des communs.

Tant qu'il se tint à distance respectueuse, personne ne se douta de la présence de l'imprudent animal; mais ayant eu le malheur de s'approcher du chenil où l'on tenait deux ou trois chiens que monsieur Hector s'était donnés sous prétexte de chasse, et quoiqu'il fût incapable de tuer un moineau posé sur un mur, ces deux ou trois chiens, dis-je, se mirent à hurler d'une si rude façon, que leur maître, qui faisait une partie de billard avec mademoiselle Paméla, voulut aller voir par lui-même ce qui arrivait à sa meute.

A l'aspect du caniche misérable qui fourrait son nez sous la porte, il devina le chien de Brutus, et la charmante idée de le faire étrangler par ses chiens arriva en même temps au beau jeune homme. Il ouvrit la porte du chenil, et aussitôt les chiens s'élancèrent à la poursuite du caniche qui, en fuyant, se réfugia dans la cour d'honneur du château.

Le pauvre animal y fut bientôt cerné, et d'horribles morsures commençaient déjà à le déchirer pendant qu' Hector excitait les chiens à ce carnage, lorsque la fenêtre du cabinet de monsieur de Lugano, placée au rez-de-chaussée, s'ouvrit, et Brutus y parut ; il la franchit, et de deux ou trois coups de pied rudement appliqués il envoya rouler loin de lui les antagonistes de Coclès.

Qu'est-ce que c'est que ce drôle qui ose toucher à mes chiens ! s'écria Hector en s'avançant contre Brutus.

Ce ne fut pas la grossièreté du mot drôle qui irrita Brutus, il ne savait pas encore la valeur insultante de ce mot ; mais Hector qui avait gardé à la main la queue de billard avec laquelle il jouait, la leva pour l'en frapper.

Brutus la lui arracha et la brisa avec une violence qui fit reculer Hector.

Insolent ! dit-il, en le menaçant d'un soufflet.

Ne me touchez pas, s'écria Brutus, ou je traite le maître comme les chiens !

Les aboiemens des animaux, les hurlemens de Coclès, avaient attiré Paméla sur la porte du billard ; quelques domestiques s'étaient montrés aussi, et tous avaient pu voir l'expression exaspérée du visage de Brutus ; quelque chose d'une nature presque féroce était monté du cœur de cet homme à son visage, c'était l'instinct de la bête fauve qu'ont soumise la captivité et les mauvais traitemens, et en qui l'odeur du sang réveille tout d'un coup des instincts endormis. Hector en pâlit, et Paméla demeura les yeux fixés sur ce jeune homme, dont elle eut peur aussi.

Mais tout cela ne fut que l'affaire d'un moment, et presque aussitôt Brutus se courba sous cette chaîne de soumission qui avait pesé sur toute sa vie. Il

laissa tomber de ses mains les débris qu'il tenait encore, et dit humblement à Hector:

Pardonnez-moi, monsieur, mais c'est que je n'ai que mon chien, moi, et . . . .

J'exige des excuses! s'écria Hector en se posant en matamore.

Je vous en fais, monsieur, dit naïvement Brutus, je vous fais pour mon chien et pour moi: je vais l'emmener et je vous promets qu'il ne reviendra plus.

Faites-y bien attention, dit Hector, ou je vous coupe le visage à coups de cravache.

La menace était inutile; car Brutus, appelant Coclès, s'éloignait déjà à grands pas; peut-être l'entendait-il, et peut-être ne lui sembla-t-elle pas une injure.

Cet éclair d'homme qui avait jailli de son cœur, s'était éteint dans cette habitude de misère, de servitude et d'insulte qui l'avait depuis longtemps dégradé.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Chien Trouvé.

LE poëte forgeron était un grand garçon de vingt-quatre ans environ, alerte et robuste, au teint hâlé, aux cheveux et aux yeux noirs, au nez aquilin, à la physionomie hardie, expressive et ouverte; sa ressemblance avec Dagobert était d'autant plus frappante qu'il portait, selon la mode d'alors, une épaisse moustache brune, et que sa barbe, taillée en pointe, lui couvrait seulement le menton; ses joues étaient d'ailleurs rasées depuis l'angle de la mâchoire jus-

qu'aux tempes; un pantalon de velours olive, une blouse bleue, bronzée à la fumée de la forge, une cravate noire négligemment nouée autour de son cou nerveux, une casquette de drap à courte visière, tel était le costume d'Agricole; la seule chose qui contrastât singulièrement avec ses habits de travail, était une magnifique et large fleur d'un pourpre foncé, à pistils d'un blanc d'argent, que le forgeron tenait à la main.

Bonsoir, bonne mère . . . . dit-il en entrant et en allant embrasser Françoise,—puis faisant un signe de tête amical à la jeune fille, il ajouta:—Bonsoir, ma petite Mayeux.

Il me semble que tu es bien en retard, mon enfant, dit Françoise en se dirigeant vers le petit poêle où était le modeste repas de son fils,—je commençais à m'inquiéter . . . .

A t'inquiéter pour moi . . . . ou pour mon souper, chère mére?—dit gaiement Agricole. Diable . . . . c'est que tu ne me pardonnerais pas de faire attendre le bon petit repas que tu me prépares, et cela dans la crainte qu'il soit moins bon . . . gourmande . . . va!

Et ce disant, le forgeron voulut encore embrasser sa mère.

Mais finis donc . . . vilain enfant . . . tu vas me faire renverser le poêlon.

Ça serait dommage, bonne mère, car ça embaume . . . Laissez-moi voir ce que c'est . .

Mais non . . . attends donc . .

Je parie qu'il s'agit de certaines pommes de terre au lard que j'adore.

Un samedi, n'est-ce pas?—dit Françoise d'un ton de doux reproche.

C'est vrai,—dit Agricole, en échangeant avec la Mayeux un sourire d'innocente malice:—mais à propos de samedi, ajouta-t-il, tenez ma mère, voilà ma paye.

Merci mon enfant, mets-la dans l'armoire.

Oui ma mère.

Ah! mon Dieu! dit tout à coup la jeune ouvrière au moment où Agricole allait mettre son argent dans l'armoire,—quelle belle fleur tu as à la main, Agricole . . . je n'en ai jamais vu de pareille . . . et en plein hiver encore . . . Regardez donc, madame Françoise.

Hein, ma mère?—dit Agricole en s'approchant de sa mère pour lui montrer la fleur de plus près.—Regardez, admirez, et surtout sentez . . . car il est impossible de trouver une odeur plus douce, plus agréable . . . c'est un mélange de vanille et de fleur d'oranger.

C'est vrai, mon enfant, ça embaume: Mon Dieu! que c'est donc beau!—dit Françoise en joignant les mains avec admiration.—Où as-tu trouvé cela?

Trouvé? ma bonne mère!—dit Agricole en riant.

Vous croyez que l'on fait de ces trouvailles-là en venant de la barrière du Maine à la rue Brise-Miche?

Et comment donc l'as-tu, alors?—dit la Mayeux, qui partageait la curiosité de Françoise.

Ah! voilà . . . vous voudriez bien le savoir . . . eh bien! je vais vous satisfaire . . . cela t'expliquera pourquoi je rentre si tard, ma bonne mère . . . . car autre chose encore m'a attardé: c'est vraiment la soirée aux aventures . . . Je m'en revenais donc d'un bon pas; j'étais déjà au coin de la rue de Babylone, lorsque j'entends un petit jappement doux et plaintif; il faisait encore un peu jour . . . je regarde . . . c'était la plus jolie petite chienne qu'on puisse voir, grosse comme le poing, noire et feu avec des soies et des oreilles trainantes jusque sur ses pattes.

C'était un chien perdu, bien sûr,—dit Françoise.

Justement. Je prends donc la pauvre petite bête qui se met à me lécher les mains; elle avait autour du cou un large ruban de satin rouge, noué avec

une grosse bouffette ; ça ne me disait pas le nom de son maître ; je regarde sous le ruban, et je vois un petit collier fait de chainettes d'or ou de vermeil, avec une petite plaque . . . je prends une allumette chimique dans ma boîte à tabac ; je frotte, j'ai assez de clarté pour lire, et je lis : LUTINE *appartient à mademoiselle Adrienne de Cardoville, rue de Babylone, No.* 7.

Heureusement que tu te trouvais dans la rue,—dit la Mayeux.

Comme tu dis, je prends la petite bête sous mon bras, je m'oriente, j'arrive le long d'un grand mur de jardin qui n'en finissait pas, et je trouve enfin la porte d'un petit pavillon qui dépend sans doute d'un grand hôtel situé à l'autre bout du mur du parc, car ce jardin à l'air d'un parc . . . je regarde en l'air et je vois le No 7, fraîchement peint au-dessus d'une petite porte à guichet : je sonne ; au bout de quelques instants passés sans doute à m'examiner, car il me semble avoir vu deux yeux à travers le grillage du guichet, on m'ouvre . . . A partir de maintenant . . . vous n'allez plus me croire.

Pourquoi donc, mon enfant ?

Parce que j'aurai l'air de vous faire un conte de fées.

Un conte de fées ?—dit la Mayeux.

Absolument, car je suis encore tout ébloui, tout émerveillé de ce que j'ai vu . . . c'est comme le vague souvenir d'un rêve.

Voyons donc, voyons donc,—dit la bonne mère, si intéressée qu'elle ne s'apercevait pas que le souper de son fils commençait à épandre une légère odeur de brûlé.

D'abord,—reprit le forgeron en souriant de l'impatiente curiosité qu'il inspirait,—c'est une jeune demoiselle qui m'ouvre, mais si jolie, mais si coquettement et si gracieusement habillée, qu'on eût dit un

charmant portrait des temps passés ; je n'avais pas dit un mot qu'elle s'écrie :—Ah ! mon Dieu, monsieur, c'est Lutine ; vouz l'avez trouvée, vous la rapportez ; combien mademoiselle Adrienne va être heureuse ! Venez tout de suite, venez ; elle regretterait trop de n'avoir pas eu le plaisir de vous remercier elle-même.

Et sans me laisser le temps de répondre, cette jeune fille me fait signe de la suivre . . . Dame, ma bonne mère, vous raconter ce que j'ai pu voir de magnificence en traversant un salon à demi éclairé, qui embaumait, ça me serait impossible ; la jeune fille marchait trop vite ; une porte s'ouvre : Ah ! c'était bien autre chose ! C'est alors que j'ai eu un tel éblouissement que je ne me rappelle rien qu'une espèce de miroitement d'or, de lumière, de cristal et de fleurs, et au milieu de ce scintillement, une jeune demoiselle d'une beauté, oh ! d'une beauté idéale . . . mais elle avait les cheveux roux on plutôt brillants comme de l'or . . . C'était charmant ; je n'ai de ma vie vu de cheveux pareils ! Avec ça, des yeux noirs, des lèvres rougeset d'uneblancheur éclatante, c'est tout ce que je me rappelle . . car je vous le répète, j'étais si surpris, si ébloui, que je voyais comme à travers un voile . . . Mademoiselle,—dit la jeune fille qui je n'aurais jamais prise pour une femme de chambre, tant elle était élégamment vêtue,—voilà Lutine,—monsieur l'a trouvée, il la rapporte.—Ah ! monsieur—me dit d'une voix douce et argentine la demoiselle aux cheveux dorés,—que de remerciments j'ai à vous faire ! Je suis follement attachée à Lutine.—Puis jugeant sans doute à mon costume qu'elle pouvait ou qu'elle devait peut-être me remercier autrement que par des paroles, elle prit une petite bourse de soie à côté d'elle et me dit, je dois l'avouer avec hésitation :—Sans doute, monsieur, cela vous a beaucoup dérangé, de me rapporter Lutine : peut

être avez-vous perdu un temps précieux pour vous . . . permettez moi . . . —et elle avança la bourse.

Ah ! Agricole,—dit tristement la Mayeux,—comme elle se méprenait !

Attends la fin . . . et tu lui pardonneras, à cette demoiselle. Voyant sans doute d'un clin d'œil à ma mine que l'offre de la bourse m'avait vivement blessé, elle prend dans un magnifique vase de porcelaine placé à côté d'elle cette superbe fleur, et s'adressant à moi avec un accent rempli de grâce et de bonté, qui laissait deviner qu'elle regrettait de m'avoir choqué, elle me dit :

Au moins, monsieur, vous accepterez cette fleur . . .

Tu as raison, Agricole,—dit la Mayeux en souriant avec mélancolie ;—il est impossible de mieux réparer une erreur involontaire.

Cette digne demoiselle,—dit Françoise en essuyant ses yeux,—comme elle devinait bien mon Agricole !

N'est-ce pas ma mère ? Mais au moment où je prenais la fleur, sans oser lever les yeux, car quoique je ne sois pas timide, il y avait dans cette demoiselle, malgré sa bonté, quelque chose qui m'imposait, une porte s'ouvre, et une autre jeune, belle fille, grande et brune, mise d'une façon bizarre et élégante, dit à la demoiselle rousse :—Mademoiselle, *il est la* . . . Aussitôt elle se lève et me dit :—Mille pardons, monsieur, je n'oublierai jamais que je vous ai dû un moment de vif plaisir . . . Veuillez, je vous en prie, en toute circonstance, vous rappeler mon adresse et mon nom, Adrienne de Cardoville.—Là-dessus, elle disparaît. Je ne trouve pas un mot à répondre ; la jeune fille me reconduit, me fait une jolie petite révérence à la porte, et me voilà dans la rue de Babylone, aussi ébloui, aussi étonné, je vous le répète, que si je sortais d'un palais enchanté . . .

EUGÈNE SUE.

Une Idylle

« *Métairie des Vives-Eaux*, 2 *Juin*.

« Voulant hier vous écrire, mon bon Joseph, je m'étais assis devant cette vieille petite table noire que vous connaissez ; la fenêtre de ma chambre donne, vous le savez, sur la cour de notre métairie ; je puis, de ma table, en écrivant, voir tout ce qui se passe dans cette cour.

« Voici de bien graves préliminaires, mon ami ; vous souriez ; j'arrive au fait.

« Je venais donc de m'asseoir devant ma table, lorsque regardant au hasard par ma fenêtre ouverte, voilà ce que je vis ; vous qui dessinez si bien, mon bon Joseph, vous eussiez, j'en suis sûr reproduit cette scène avec un charme touchant :

« Le soleil était à son déclin, le ciel d'une grande sérénité, l'air printanier, tiède et tout embaumé par la haie d'aubépine fleurie, qui du côté du petit ruisseau, sert de clôture à notre cour ; au-dessous du gros poirier qui touche au mur de la grange, était assis sur le banc de pierre, mon père adoptif, Dagobert, ce brave et loyal soldat que vous aimez tant ; il paraissait pensif ; son front blanchi était baissé sur sa poitrine, et d'une main distraite, il caressait le vieux Rabat-Joie qui appuyait sa tête intelligente sur les genoux de son maître ; à côté de Dagobert était sa femme, ma bonne mère adoptive, occupée d'un travail de couture, et, auprès d'eux, sur un escabeau, Angèle, la femme d'Agricole, allaitait son dernier né, tandis que la douce Mayeux, tenant l'aîné assis sur ses genoux, lui apprenait à épeler ses lettres dans un alphabet.

« Agricole venait de rentrer des champs, il commençait de dételer ses bœufs du joug, lorsque, frappé

sans doute comme moi de ce tableau, il resta un instant immobile à le regarder, la main toujours appuyée au joug sous lequel ployait, puissant et soumis, le large front de ses deux grands bœufs noirs.

"Je ne puis vous exprimer, mon ami, le calme enchanteur de ce tableau, éclairé par les derniers rayons du soleil, brisés çà et là dans le feuillage.

Que de types divers et touchants! La figure vénérable du soldat . . . la physionomie si bonne et si tendre de ma mère adoptive, et le frais et charmant visage d'Angèle souriant à son petit enfant, la douce mélancolie de la Mayeux, appuyant de temps à autre ses lèvres sur la tête blonde et rieuse du fils aîné d'Agricole, et enfin lui-même, Agricole, d'une beauté si mâle, où semble se refléter cette âme loyale et valeureuse . . .

"O mon ami! en contemplant cette réunion d'êtres si bons, si dévoués, si nobles, si aimants et si chers les uns aux autres, retirés dans l'isolement d'une petite métairie de notre pauvre Sologne, mon cœur s'est élevé vers Dieu avec un sentiment de reconnaissance ineffable; cette paix de la famille, cette soirée si pure, ce parfum des fleurs sauvages et des bois, que la brise apportait, ce profond silence, seulement troublé par le bruissement de la petite chute d'eau qui avoisine la métairie, tout cela me faisait monter au cœur de ces *bouffées* de vague et suave attendrissement, que l'on ressent et que l'on n'exprime pas. Vous le savez, mon ami . . . . vous, qui dans vos promenades solitaires, au milieu de vos immenses plaines de bruyères roses entourées de grands bois de sapins, sentez si souvent vos yeux devenir humides, sans pouvoir vous expliquer cette émotion mélancolique et douce; émotion que j'éprouvai aussi tant de fois, durant d'admirables nuits passées dans les profondes solitudes de l'Amérique.

. . . .

"Mais, hélas ! un incident imprévu vint troubler la sérénité de ce tableau.

J'entendis tout à coup la femme de Dagobert s'écrier : Mon ami, tu pleures !

"A ces mots, Agricole, Angèle, la Mayeux, se levèrent et entourèrent spontanément le soldat ; l'inquiétude était peinte sur tous les visages . . . . alors lui, ayant brusquement relevé la tête, on put voir, en effet, deux larmes qui coulaient de ses joues sur sa moustache blanche . . .

"Ce n'est rien . . . mes enfants,—dit-il d'une voix émue,—ce n'est rien . . . mais c'est aujourd'hui . . . . le Ier juin . . . et il y a quatre ans . . .

"Il ne put achever ; et comme il portait les mains à ses yeux pour essuyer les larmes, on s'aperçut qu'il tenait une petite chaîne de bronze à laquelle une médaille était suspendue.

"C'était sa relique la plus chère ; car il y a quatre ans, presque mourant du chagrin désespéré que lui causait la perte de ses deux anges dont je vous ai tant de fois parlé, mon ami, il avait trouvé au cou du maréchal Simon, ramené mort après un combat à outrance, cette médaille que ses enfants avaient si longtemps portée.

"Je descendis à l'instant, comme bien vous pensez, mon ami, afin de tâcher aussi de calmer les douloureux ressouvenirs de cet excellent homme ; peu à peu, en effet ses regrets s'adoucirent, et la soirée se passa dans une tristesse pieuse et calme.

"Vous ne sauriez croire, mon ami, lorsque je fus remonté dans ma chambre, toutes les cruelles pensées qui me revinrent en songeant à ce passé dont je détourne toujours mon esprit avec crainte et horreur.

"Alors m'apparurent les touchantes victimes de ces terribles et mystérieux événements dont on n'a jamais pu sonder et éclairer l'effrayante profondeur,

grâce à la mort du P. d'A... et du P. R..., ainsi qu'à la folie incurable de Madame de Saint D....., tous trois auteurs ou complices de tant d'affreux malheurs. Malheurs à jamais irréparables; car ceux-là qui ont été sacrifiés à une épouvantable ambition, auraient été l'orgueil de l'humanité par le bien qu'ils auraient fait.

"Ah! mon ami, si vous saviez quels étaient ces cœurs d'élite! Si vous saviez les projets de charité splendide de cette jeune fille, dont le cœur était si généreux, l'esprit si élevé, l'âme si grande... La veille de sa mort, et comme pour préluder à ses magnifiques desseins, ensuite d'un entretien dont je dois, même à vous, mon ami, taire le secret... elle m'avait confié une somme considérable, en me disant, avec sa grâce et sa bonté habituelles: "On prétend me ruiner... on le pourra peut-être. Ce que je vous remets sera du moins à l'abri... pour ceux qui souffrent... donnez beaucoup... Faites le plus d'heureux possibles... Je veux royalement inaugurer mon bonheur!"

"Je ne sais si je vous ai dit, mon ami, qu'ensuite de ces sinistres événements, voyant Dagobert et sa femme, ma mère adoptive, réduits à la misère, la douce Mayeux pouvant vivre à peine d'un salaire insuffisant, Agricole, bientôt père, et moi-même, révoqué de mon humble cure et interdit par mon évêque pour avoir donné les secours de notre religion à un protestant, et pour avoir prié sur la tombe d'un malheureux poussé au suicide par le désespoir, me voyant moi-même, en raison de cette interdiction, bientôt sans ressources, car le caractère dont je suis revêtu ne me permet pas d'accepter indifféremment tous les moyens d'existence; je ne sais si je vous ai dit, qu'après la mort de mademoiselle de Cardoville, j'ai cru pouvoir distraire de ce qu'elle m'avait confié pour être employé en bonnes œuvres, une somme

bien minime dont j'ai acquis cette métairie au nom de Dagobert.

"Oui, mon ami, telle est l'origine de ma *fortune ;* le fermier qui faisait valoir ces quelques arpents de terre a commencé notre éducation agronomique ; notre intelligence, l'étude de quelques bons livres pratiques l'a achevée ; d'excellent artisan, Agricole est devenu excellent cultivateur ; je l'ai imité ; j'ai mis avec zèle la main à la charrue sans *déroger*, car ce labeur nourricier est trois fois saint, et c'est encore servir, glorifier Dieu que de féconder la terre qu'il a créée. Dagobert, lorsque ses chagrins se sont un peu apaisés, a retrempé sa vigueur à cette vie agreste et salubre ; dans son exil en Sibérie, il était déjà presque devenu laboureur. Enfin, ma bonne mère adoptive, l'excellente femme d'Agricole, la Mayeux, se sont partagé les travaux intérieurs, et Dieu a béni cette pauvre petite colonie de gens, hélas ! bien éprouvés par le malheur, qui ont demandé à la solitude et aux rudes travaux des champs, une vie paisible, laborieuse, innocente, et l'oubli de grands chagrins.

"Quelques fois vous avez pu, dans nos veillées d'hiver, apprécier l'esprit si délicat, si charmant, de la douce Mayeux, la rare intelligence poétique d'Agricole, l'admirable sentiment maternel de sa mère, le sens parfait de son père, le naturel gracieux et exquis d'Angèle ; aussi dites, mon ami, si jamais l'on a pu réunir tant d'éléments d'adorable intimité. Que de longues soirées d'hiver nous avons ainsi passées autour d'un foyer de sarments pétillants, lisant tour à tour, ou commentant ces quelques livres toujours nouveaux, impérissables, divins, qui réchauffent toujours le cœur, agrandissent toujours l'âme . . . Que de causeries attachantes, prolongées ainsi bien avant dans la nuit ! . . . Et les poésies pastorales d'Agricole, et les timides confidences littéraires de la

Mayeux ! Et la voix si pure, si fraîche d'Angèle, se joignant à la voix mâle et vibrante d'Agricole, dans les chants d'une mélodie simple et naïve ! . . . Et les récits de Dagobert, si energiques, si pittoresques dans leur naïveté guerrière, et l'adorable gaieté des enfants, et leurs ébats avec le bon vieux Rabat-Joie, qui se prête à leurs jeux, plus qu'il n'y prend part . . . Bonne et intelligente créature qui *semble toujours chercher quelqu'un*, dit Dagobert qui le connaît ; et il a raison . . . Oui . . . ces deux anges, dont il était le gardien fidèle, lui aussi les regrette . . .

"Ne croyez pas, mon ami, que notre bonheur nous rende oublieux ; non, non, il ne se passe pas de jour que des noms bien chers à tous nos cœurs ne soient prononcés avec un pieux et tendre respect . . . . . Aussi les souvenirs douloureux qu'ils rappellent, planant sans cesse autour de nous, donnent à notre existence calme et heureuse cette nuance de douce gravité qui vous a frappé . . . .

"Sans doute, mon ami, cette vie restreinte dans le circle intime de la famille et ne rayonnant pas au dehors pour le bien-être et l'amélioration de nos frères, est peut-être d'une félicité un peu égoïste, mais, hélas! les moyens nous manquent, et quoique le pauvre trouve toujours une place à notre table frugale et un abri sous notre toit, il nous faut renoncer à toute grande pensée d'action fraternelle . . . Le modique revenu de notre métairie suffit rigoureusement à nos besoins."

EUGÈNE SUE.

Une Vallée de Désolation.

LE site est agreste et sauvage . . . C'est une haute colline couverte d'énormes blocs de grès, du

milieu desquels pointent çà et là des bouleaux et des chênes au feuillage déjà jauni par l'automne ; ces grands arbres se dessinent sur la lueur rouge que le soleil a laissée au couchant ; on dirait la réverbération d'un incendie.

De cette hauteur, l'œil plonge dans une vallée profonde, fertile, à demi-voilée d'une légère vapeur par la brume du soir . . . Les grasses prairies, les massifs d'arbres touffus, les champs dépouillés de leurs épis mûrs, se confondent dans une teinte sombre, uniforme, qui contraste avec la limpidité bleuâtre du ciel . . .

Des clochers de pierre grise ou d'ardoise élancent çà et là leurs flèches aiguës du fond de cette vallée . . car plusieurs villages y sont épars, bordant une longue route qui va du nord au couchant.

C'est l'heure de repos, c'est l'heure où d'ordinaire la vitre de chaque chaumière s'illumine au joyeux pétillement du foyer rustique, et scintille au loin à travers l'ombre de la feuillée, pendant que des tourbillons de fumée, sortant des cheminées, s'élèvent lentement vers le ciel.

Et pourtant, chose étrange, on dirait que dans ce pays tous les foyers sont éteints et déserts.

Chose plus étrange, plus sinistre encore, tous les clochers sonnent le funèbre glas des morts . . .

L'activité, le mouvement, la vie, semblent concentrés dans ce branle lugubre qui retentit au loin.

Mais voilà que, dans ces villages, naguère obscurs, des lumières commencent à poindre . . .

Ces clartés ne sont pas produites par le vif et joyeux pétillement du foyer rustique. . . Elles sont rougeâtres comme ces feux de pâtre, aperçus le soir à travers le brouillard . . .

Et puis ces lumières ne restent pas immobiles. Elles marchent lentement vers le cimetière de chaque église.

Alors le glas des morts redouble ; l'air frémit sous les coups précipités des cloches, et, à de rares intervalles, des chants mortuaires arrivent, affaiblis, jusqu'au faîte de la colline.

Pourquoi tant de funérailles ?

Quelle est donc cette vallée de désolation . . . où les chants paisibles qui succèdent au dur travail quotidien . . . sont remplacés par des chants de mort ? . . . où le repos du soir est remplacé par le repos éternel ?

Quelle est cette vallée de désolation dont chaque village pleure tant de morts à la fois, et les enterre à la même heure, la même nuit ?

Hélas ! c'est que la mortalité est si prompte, si nombreuse, si effrayante, que c'est à peine si l'on suffit à enterrer les morts . . . Pendant le jour, un rude et impérieux labeur attache les survivants à la terre, et le soir seulement, au retour des champs, ils peuvent, brisés par la fatigue, creuser ces autres sillons où leurs frères vont reposer pressés comme les grains de blé dans le semis.

Et cette vallée n'a pas, seule, vu tant de désolation.

Pendant des années maudites, bien des villages, bien des bourgs, bien des villes, bien des contrées immenses ont vu comme cette vallée leurs foyers éteints et déserts !

Ont vu, comme cette vallée, le deuil remplacer la joie . . . le glas des morts remplacer le bruit des fêtes . . .

Ont, comme cette vallée, pleuré beaucoup de morts le même jour, et les ont enterrés la nuit à la sinistre lueur des torches . . .

Car, pendant ces années maudites, un terrible voyageur a lentement parcouru la terre d'un pôle à l'autre . . . du fond de l'Inde et de l'Asie . . . aux glaces de la Sibérie . . . des glaces de la Sibérie jusqu'aux grèves de l'Océan français.

Ce voyageur, mystérieux comme la mort, lent comme l'éternité, implacable comme le destin, terrible comme la main de Dieu . . . c'était . . .

LE CHOLÉRA ! ! . . .

EUGÈNE SUE.

Couronnement de Guillaume-le-Conquérant.

GUILLAUME n'alla point jusqu'à Londres ; mais s'arrêtant à la distance de quelques milles, il fit partir un fort détachement de soldats, chargés de lui construire, au sein de la ville, une forteresse pour sa résidence. Pendant qu'on hâtait ces travaux, le conseil de guerre des Normands discutait, dans le camp près de Londres, les moyens d'achever promptement la conquête commencée avec tant de bonheur. Les amis familiers de Guillaume disaient que, pour rendre moins âpres à la résistance les habitans des provinces encore libres, il fallait que, préalablement à toute invasion ultérieure, le chef de la conquête prît le titre de roi des Anglais. Cette proposition était sans doute la plus agréable au duc de Normandie ; mais toujours circonspect, il feignit d'y être indifférent. Quoique la possession de la royauté fût l'objet de son entreprise, il paraît que de graves motifs l'engagèrent à se montrer moins ambitieux qu'il ne l'était d'une dignité qui, en l'élevant audessus des vaincus, devait en même temps séparer sa fortune de celle de tous ses compagnons d'armes. Guillaume s'excusa modestement et demanda au moins quelques délais, disant qu'il n'était pas venu en Angleterre pour son intérêt seul, mais pour celui de toute la nation normande ; que d'ailleurs, si Dieu

voulait qu'il devînt roi, le temps de prendre ce titre n'était pas arrivé pour lui, parce que trop de provinces et trop d'hommes restaient encore à soumettre.

La majorité des chefs normands inclinait à prendre à la lettre ces scrupules hypocrites et à décider qu'en effet il n'était pas temps de faire un roi, lorsqu'un capitaine de bandes auxiliares, Aimery de Thouars, à qui la royauté de Guillaume devait porter moins d'ombrage qu'aux natifs de Normandie, prit vivement la parole, et dans le style d'un flatteur et d'un soldat à gages, s'écria : "C'est trop de modestie que de demander à des gens de guerre s'ils veulent que leur seigneur soit roi ; on n'appelle point les soldats à des discussions de cette nature, et d'ailleurs nos débats ne servent qu'à retarder ce que nous souhaitons tous de voir s'accomplir sans délai." Ceux d'entre les Normands qui, après les feintes excuses de Guillaume, auraient osé opiner dans le même sens que leur duc, furent d'un avis tout contraire lorsque le Poitevin eut parlé, de crainte de paraître moins fidèles et moins dévoués que lui au chef commun. Ils décidèrent donc unanimement qu'avant de pousser plus loin la conquête, le duc Guillaume se ferait couronner roi d'Angleterre par le petit nombre de Saxons qu'il avait réussi à effrayer ou à corrompre.

Le jour de la cérémonie fut fixé à la fête de Noël, alors prochaine. L'archevêque de Canterbury, Stigand, qui avait prêté le serment de paix au vainqueur, dans son camp de Berkhamsted, fut invité à venir lui imposer les mains et à le couronner, suivant l'ancien usage, dans l'église du monastère de l'Ouest. en anglais West-mynster, près de Londres. Stigand refusa d'aller bénir un homme couvert du sang des hommes, et envahisseur des droits d'autrui. Mais Eldred, l'archevêque d'York, plus circonspect et mieux avisé, disent certains vieux historiens, comprenant qu'il fallait s'accommoder au temps et ne

point aller contre l'ordre de Dieu, par qui s'élèvent les puissances, consentit à remplir ce ministère. L'église de l'Ouest fut préparée et ornée comme aux anciens jours où d'après le vote libre des meilleurs hommes de l'Angleterre, le roi de leur choix venait s'y présenter pour recevoir l'investiture du pouvoir qu'ils lui avaient remis. Mais cette élection préalable, sans laquelle le titre de roi ne pouvait être qu'une vaine moquerie et une insulte amère du plus fort, n'eut point lieu pour le duc de Normandie. Il sortit de son camp, et marcha entre deux haies de soldats jusqu'au monastère, où l'attendaient quelques Saxons craintifs ou bien affectant une contenance ferme et un air de liberté, dans leur lâche et servile office. Au loin, toutes les avenues de l'église, les places, les rues du faubourg, étaient garnies de cavaliers en armes qui devaient, selon d'anciens récits, contenir les rebelles, et veiller à la sûreté de ceux que leur ministère appellerait dans l'intérieur du temple. Les comtes, les barons, et les autres chefs de guerre, au nombre de deux cent soixante, y entrèrent avec leur duc.

Quand s'ouvrit la cérémonie, Géoffroy, évêque de Coutances, demanda, en langue française, aux Normands, s'ils étaient tous d'avis que leur seigneur prît le titre de roi des Anglais, et, en même temps, l'archevêque d'York demanda aux Anglais, en langue Saxonne, s'ils voulaient pour roi le duc de Normandie. Alors il s'éleva dans l'église des acclamations si bruyantes, qu'elles retentirent hors des portes jusqu'à l'oreille des cavaliers qui remplissaient les rue voisines. Ils prirent ce bruit confus pour un cri d'alarme, et, selon leurs ordres secrets, mirent aussitôt le feu aux maisons. Plusieurs s'élancèrent vers l'église, et, à la vue de leurs épées nues et des flammes de l'incendie, tous les assistans se dispersèrent, les Normands aussi-bien que les Saxons. Ceux-ci

couraient au feu pour l'éteindre, ceux-là pour faire du butin dans le trouble et dans le désordre. La cérémonie fut suspendue par ce tumulte imprévu, et il ne resta pour l'achever en toute hâte que le duc, l'archevêque Eldred, et quelques prêtres des deux nations. Tout tremblans, ils reçurent de celui qu'ils appelaient roi, et qui, selon un ancien récit, tremblait lui-même comme eux, le serment de traiter le peuple Anglo-Saxon aussi bien que le meilleur des rois que ce peuple avait jadis élu.

Dès le jour même, la ville de Londres eut lieu d'apprendre ce que valait un tel serment dans la bouche d'un étranger vainqueur; on imposa aux citoyens un énorme tribut de guerre et l'on emprisonna leurs otages. Guillaume lui-même, qui ne pouvait croire au fond que la bénédiction d'Eldred et les acclamations de quelques lâches eussent fait de lui un roi d'Angleterre dans le sens légal de ce mot, embarrassé pour motiver le style de ses manifestes, tantôt se qualifiait faussement de roi par succession héréditaire, et tantôt, avec toute franchise, de roi par le tranchant de l'épée. Mais s'il hésitait dans ses formules, il n'hésitait pas dans ses actes, et se rangeait à sa vraie place par l'attitude d'hostilité et de défiance qu'il gardait vis-à-vis du peuple; il n'osa point encore s'établir dans Londres ni habiter le château crénelé qu'on lui avait construit à la hâte.

Il sortit donc, pour attendre dans la campagne voisine, que ses ingénieurs eussent donné plus de solidité à ces ouvrages, et jeté les fondemens de deux autres forteresses, pour réprimer, dit un auteur Normand, l'esprit mobile d'une population trop nombreuse et trop fière.

AUGUSTIN THIERRY.

Mort de Guillaume-le-Conquérant.

Durant son séjour en Normandie, dans les premiers mois de l'année 1087, le roi Guillaume s'occupa de terminer avec Philippe Ie, roi de France, une ancienne contestation. A la faveur des troubles qui suivirent la mort du duc Robert, le comté de Vexin, situé entre l'Epte et l'Oise, avait été démembré de la Normandie et réuni à la France. Guillaume se flattait de recouvrer sans guerre cette portion de son héritage; et, en attendant l'issue des négociations, il prenait du repos à Rouen; il gardait même le lit, d'après le conseil de ses médecins qui tâchaient de reduire par une diète rigoureuse son excessif embonpoint. Croyant avoir peu de chose à craindre d'un homme absorbé dans de pareils soins, Philippe ne faisait aux réclamations du Normand que des réponses évasives; et, de son côté, celui-ci semblait prendre le retard en patience. Mais un jour le roi de France s'avisa de dire en plaisantant avec ses amis: " Sur ma foi, le roi d'Angleterre est long à faire ses couches; il y aura grande fête aux relevailles." Ce propos rapporté à Guillaume le piqua au point de lui faire tout oublier pour la vengeance. Il jura par ses plus grands sermens, par la splendeur et la naissance de Dieu, d'aller faire ses relevailles à Notre Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges. En effet, reprenant tout à coup son activité, il assembla ses troupes, et au mois de Juillet, entra en France par le terrain dont il revendiquait la possession. Les blés étaient encore dans les champs, et les arbres se chargaient de fruits. Il ordonna que tout fût dévasté sur son passage, fit fouler les moissons par la cavalerie, arracher les vignes et couper les arbres fruitiers. La pre-

mière ville qu'il rencontra fut Mantes-sur-Seine, on y mit le feu par son ordre, et lui-même, dans une espèce de rage destructive, se porta au milieu de l'incendie pour jouir de ce spectacle et encourager ses soldats.

Comme il galopait à travers les décombres, son cheval mit les deux pieds sur des charbons couverts de cendre, s'abattit et le blessa au ventre. L'agitation qu'il s'était donnée en criant et en courant, la chaleur du feu et de la saison rendurent sa blessure dangereuse; on le transporta malade à Rouen, et de là dans un monastère, hors des murs de la ville dont il ne pouvait supporter le bruit. Il languit durant six semaines, entouré de médecins et de prêtres; et son mal s'aggravant de plus en plus, il envoya de l'argent à Mantes pour rebâtir les églises qu'il avait incendiées; il en envoya aussi aux couvens et aux pauvres de l'Angleterre, pour obtenir, dit un vieux poête anglais, le pardon des vols qu'il avait commis. Il ordonna qu'on mit en liberté les Saxons et les Normands qu'il retenait dans ses prisons. Guillaume, surnommé le Roux, et Henri, les deux plus jeunes fils du roi, ne quittaient point le chevet de son lit, attendant avec impatience, qu'il dictât ses dernières volontés. Robert, l'aîné des trois, était absent depuis sa dernière querelle avec son père. C'était à lui que Guillaume, du consentement des chefs de Normandie, avait légué autrefois son titre de duc; et malgré la malédiction qu'il avait prononcée depuis contre Robert, il ne chercha point à le déshériter de ce titre que le vœu des Normands lui avait destiné. " Quant au royaume d'Angleterre dit-il, je ne le lègue en héritage à personne, parce que je ne l'ai point reçu en héritage, mais acquis par la force et au prix du sang; je le remets entre les mains de Dieu, me bornant à souhaiter que mon fils

Guillaume, qui m'a été soumis en toutes choses, l'obtienne, s'il plaît à Dieu, et y prospère. Et moi, mon père, que me donnes-tu donc?" lui dit vivement Henri, le plus jeune des fils.

"Je te donne, répondit le roi, 5,000 livres d'argent de mon trésor. Mais que ferai-je de cet argent, si je n'ai ni terre ni demeure?

"Sois tranquille, mon fils, et aie confiance en Dieu; souffres que tes aînés te précèdent; ton temps viendra après le leur." Henri se retira aussitôt pour aller recevoir les 5,000 livres; il les fit peser avec soins, et se procura un coffre fort bien ferré et muni de bonnes serrures. Guillaume-le-Roux partit en même temps pour se rendre en Angleterre, et s'y faire couronner roi.

Le 10 de Septembre, au lever du soleil, le roi Guillaume fut éveillé par un bruit de cloches, et demanda ce que c'était; on lui répondait que l'office de prime sonnait à l'église de Sainte-Marie. Il leva les mains en disant: Je me recommande à ma dame Marie, la sainte mère de Dieu; et presqu'aussitôt il expira. Ses médecins et les autres assistans, qui avaient passé la nuit auprès de lui, le voyant mort, montèrent en hâte à cheval et coururent veiller sur leurs biens. Les gens de service et les vassaux de moindre étage, après la fuite de leurs supérieurs enlevèrent les armes, les vases, les vêtemens, le linge, tout le mobilier, et s'enfuirent de même, laissant le cadavre nu sur le plancher. Le corps du roi demeura ainsi abandonné pendant plusieurs heures, car dans toute la ville de Rouen les hommes étaient devenus comme ivres, non pas de douleur, mais de crainte de l'avenir; ils étaient, dit un vieil historien, aussi troublés que s'ils eussent vu une armée ennemie devant la porte de leur ville. Chacun sortait et courait au hasard, demandant conseil à sa femme, à

ses amis, au premier venu ; on transportait, on cachait tous ses meubles, ou l'on cherchait à les vendre à perte.

Enfin des gens de religion, clercs et moines ayant repris leurs sens et recueilli leurs forces, arrangèrent une procession. Revêtus des habits de leur ordre avec la croix, les cierges et les encensoirs, ils vinrent auprès du cadavre et prièrent pour l'âme du défunt. L'archevêque de Rouen, nommé Guillaume, ordonna que le corps du roi fût transporté à Caen, et enseveli dans la basilique de Saint Étienne, premier martyr, qu'il avait bâtie de son vivant. Mais ses fils, ses frères, tous ses parens s'étaient éloignés ; aucun de ses officiers n'étaient présens ; pas un seul ne s'offrit pour avoir soin de ses obsèques ; et ce fut un simple habitant de la campagne, nommé Herluin, qui, par bon naturel, et pour l'amour de Dieu, disent les historiens du temps, prit sur lui la peine et la dépense. Il fit venir à ses frais des ensevelisseurs et un chariot, transporta le cadavre jusqu'au bord de la Seine, et de là sur une barque, par la rivière et par mer, jusqu'à la ville de Caen. Gilbert, abbé de Saint-Étienne, avec tous ses religieux, vint à la rencontre du corps ; beaucoup de clercs et de laïcs se joignirent à eux ; mais un incendie qui éclata subitement fit bientôt rompre le cortége, et courir au feu clercs et laïcs. Les moines de Saint-Étienne restèrent seuls, et conduisirent le roi à l'église de leur couvent. L'inhumation du grand chef, *du fameux baron*, comme disent les historiens de l'époque, ne s'acheva point sans de nouveaux incidens. Tous les évêques et abbés de la Normandie s'étaient rassemblés pour la cérémonie ; ils avaient fait préparer la fosse dans l'église, entre le chœur et l'autel ; la messe était achevée ; on allait descendre le corps, lorsqu'un homme, sortant du milieu de la foule, dit à haute voix :—"Clercs, évêques, ce terrain

est à moi : c'était l'emplacement de la maison de mon père ; l'homme pour lequel vous priez me l'a pris de force pour y bâtir son église. Je n'ai point vendu ma terre, je ne l'ai point engagée ; je ne l'ai point forfaite, je ne l'ai point donnée ; elle est de mon droit, je la réclame. Au nom de Dieu, je défends que le corps du ravisseur y soit placé, et qu'on le couvre de ma glèbe." L'homme qui parla ainsi se nommait Asselin, fils d'Arthur, et tous les assistans confirmèrent la vérité de ce qu'il avait dit. Les évêques le firent approcher, et, d'accord avec lui, payèrent soixante sous pour le lieu seul de la sépulture, s'engageant à le dédommager équitablement pour le reste du terrain. Le corps du roi était sans cercueil, revêtu de ses habits royaux ; lorsqu'on voulut le placer dans la fosse qui avait été bâtie en maçonnerie, elle se trouva trop étroite ; il fallut forcer le cadavre, et il creva. On brûla de l'encens et des parfums en abondance ; mais ce fut inutilement ; le peuple se dispersa avec dégout, et les prêtres eux mêmes, précipitant la cérémonie, désertèrent bientôt l'église.

AUGUSTIN THIERRY.

Superstitions des Saxons.

DANS l'année 1076, Wulfstan * fut cité devant un concile d'évêques et de seigneurs Normands, réunis dans l'église de Westminster, et présidé par le roi Guillaume et par l'archevêque Lanfranc. L'assemblée déclara unanimement que le prélat saxon était

* Évêque de Worcester, dernier des prélats Saxons.

incapable d'exercer en Angleterre les fonctions épiscopales, attendu qu'il ne savait pas parler français. En vertu de cet arrêt bizarre, le roi et l'archevêque ordonnèrent au condamné de rendre le bâton et l'anneau, insignes de sa dignité. L'étonnement et l'indignation d'être si mal récompensé inspirèrent à Wulfstan une énergie toute nouvelle pour lui; il se leva, et, tenant à la main son bâton pastoral, marcha droit au tombeau du roi Edward, enterré dans l'église; là s'arrêtant, et s'adressant au mort en langue anglaise: "Edward, dit-il, c'est toi qui m'as donné ce bâton; c'est à toi que je le rends et le confie." Puis se tournant vers les Normands: "J'ai reçu cela de qui valait mieux que vous; je le lui remets, ôtez-le lui si vous pouvez." En prononçant ces derniers mots, le Saxon frappa vivement la pierre de la tombe avec la pointe du bâton pastoral. Son air et ce geste inattendu produisirent sur l'assemblée une grande impression de surprise mêlée d'effroi superstitieux: le roi et le primat ne réitérèrent point leur demande, et laissèrent le dernier évêque Anglais garder son bâton et son office.

L'imagination populaire fit de cette aventure un prodige, et l'on répandit la nouvelle que le bâton pastoral de Wulfstan, quand il en frappa la pierre, s'y était enfoncé profondement, comme dans une terre molle, et que personne n'avait pu l'en arracher, excepté le Saxon lui-même, lorsque les étrangers eurent révoqué leur sentence. Après la mort de Wulfstan, et, après qu'un chanoine de Bayeux, appelé Samson, lui eut succédé dans l'épiscopat de Worcester, les Anglais de race le décorèrent, comme Walthiof et comme Eghelwin, des noms de saint et de bienheureux. Ce fut le lot de presque tous les hommes éminens qui étaient morts ou qui avaient souffert de leur résistance au pouvoir du conquérant.

Tout cela est un peu étrange pour nous; car les

nations opprimées ont maintenant perdu l'usage de faire des saints de leurs défenseurs et de leurs amis; elles ont la force de conserver le souvenir de ceux qu'elles ont chéris, sans les entourer, après leur mort, d'une auréole superstitieuse. Mais quelque différence qu'il y ait entre nos mœurs et celles des hommes qui nous ont précédés sur la terre, que cette différence ne nous rende point des juges trop sévères pour eux; que la forme bizarre de leur actes nationaux ne nous induise pas à prononcer qu'il n'y avait rien de national et de patriotique dans leurs actes. La grande pensée de l'indépendance humaine leur fut révélée comme à nous; ils l'environnèrent de leurs symboles favoris, rassemblèrent autour d'elle ce que leur esprit imaginait de plus noble, et la firent religieuse, comme nous la faisons poétique. C'est la même conviction, et le même enthousiasme, formulés d'une autre manière, le même penchant à immortaliser en idée ceux qui ont dévoué leur vie au salut ou au bien-être d'autrui.

AUGUSTIN THIERRY.

Condition de l'Angleterre après la Conquête.

SI, résumant en lui-même tous les faits exposés plus haut, le lecteur veut se faire une idée juste de ce qu'était l'Angleterre conquise par Guillaume de Normandie, il faut qu'il se représente non point un simple changement de régime, ni le triomphe d'un compétiteur, mais l'intrusion de tout un peuple au sein d'un autre peuple, dissous par le premier, et dont les fractions éparses ne furent admises dans le nouvel ordre social que comme propriétés person-

nelles, comme *vêtement de la terre*, pour parler le langage des anciens actes. On ne doit point poser d'un côté Guillaume roi et despote, et de l'autre des sujets grands ou petits, riches ou pauvres, tous habitans de l'Angleterre et par conséquent tous Anglais ; il faut s'imaginer deux nations, les Anglais d'origine et les Anglais par invasion, divisées sur le même pays ; ou plutôt se figurer deux pays dans une condition bien différente ; la terre des Normands riche et franche de taillages, celle des Saxons, pauvre, serve et grevée de cens ; la première garnie de vastes hôtels, de châteaux murés et crénelés, la seconde parsemé de cabanes de chaume ou de masures dégradées ; celle-là peuplée d'heureux et oisifs, de gens de guerre et de cour, de nobles et de chevaliers, celle-ci peuplée d'hommes de peine et de travail, de fermiers et d'artisans ; sur l'une le luxe et l'insolence ; sur l'autre la misère et l'envie, non pas l'envie du pauvre à la vue des richesses d'autrui, mais l'envie du dépouillé en présence de ses spoliateurs.

Enfin pour achever le tableau, ces deux terres sont, en quelque sorte, entrelacées l'une dans l'autre ; elles se touchent par tous les points, et cependant elles sont plus distinctes que si la mer roulait entre elles. Chacune parle une langue étrangère pour l'autre ; la terre des riches parle la langue française, tandis que l'ancienne langue du pays reste aux foyers des pauvres et des serfs. Durant long-temps ses deux idiomes se propagèrent sans mélange, et furent, l'un, signe de noblesse, l'autre, signe de roture.

AUGUSTIN THIERRY.

Robin Hood.

Après sa victoire, le roi Richard, voulant se délasser, fit un voyage de plaisir dans la plus grande forêt de l'Angleterre qui s'étendait depuis Nottingham jusqu'au centre du comté d'York, sur un espace de plusieurs centaines de milles ; les Saxons l'appelaient Sire-Wode, nom qui, dans la suite des temps, s'est changé en celui de Sherwood. "Jamais de sa vie il n'avait vu ces forêts, dit un narrateur contemporain, et elles lui plurent extrêmement." Au sortir d'une longue captivité on est toujours sensible au charme des sites pittoresques ; et d'ailleurs à cet attrait naturel pouvait s'en joindre un autre tout particulier, et plus piquant peut-être pour l'esprit aventureux de Richard Cœur-de-Lion. Sherwood était alors une forêt redoutable aux Normands ; c'était l'habitation des derniers restes des bandes de Saxons armés, qui reniant encore la conquête, persistaient volontairement à vivre hors de la loi de l'étranger. Partout chassés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, c'est là seulement, qu'à la faveur des lieux, ils avaient pu se maintenir en nombre, et sous une sorte d'organisation militaire qui leur donnait un caractère plus respectable que celui de voleurs de grands chemins.

Vers le temps où le héros du baronage anglo-normand visita la forêt de Sherwood, dans cette même forêt vivait un homme qui était le héros des serfs, des pauvres et des petits, en un mot de la race anglo-saxonne. "Parmi les deshérités, dit un ancien chroniqueur, on remarquait alors le fameux brigand Robert Hode, que le bas peuple aime tant à fêter par des jeux et des comédies, et dont l'histoire, chantée par les ménétriers, l'in-

téresse plus qu'aucune autre." A ce peu de mots se réduisent toutes nos données historiques sur l'existence du dernier anglais qui ait suivi l'exemple de Hereward; et pour retrouver quelques traits de sa vie et de son caractère, c'est aux vieilles romances et aux ballades populaires qu'il faut, de necessité, avoir recours. Si l'on ne peut ajouter foi aux faits bizarres et souvent contradictoires rapportés dans ces poésies, elles sont du moins témoignage incontestable de l'ardente amitié du peuple anglais pour le chef de bande qu'elles célébrent, et pour ses compagnons, qui, au lieu de labourer pour des maîtres, couraient la forêt, gais et libres, comme s'expriment de vieux refrains. On ne peut guère douter que Robert, ou plus vulgairement Robin Hood, n'ait été d'origine saxonne; son prénom français ne prouve rien contre cette opinion, parce que, dès la seconde génération après la conquête, l'influence du clergé normand fit tomber en désuétude les anciens noms de baptême, remplacés dès lors par les noms de saints ou d'autres, usités en Normandie. Le nom de Hood est Saxon, et les ballades les plus anciennes, et par conséquent les plus dignes d'attention, rangent les aïeux de celui qui le porta dans la classe des paysans. Plus tard, quand s'affaiblit le souvenir de la révolution opérée par la conquête, les poêtes de village imaginèrent d'embellir leur personnage favori de la pompe des grandeurs et des richesses; ils en firent un comte, ou tout au moins le petit-fils d'un comte. Cette dernière supposition à donné lieu à une romance populaire pleine d'intérêt et d'idées gracieuses; mais rien de probable ne l'autorise.

Qu'il soit vrai ou faux que Robin Hood soit né comme le dit cette romance; "dans le bois verdoyant, au milieu des lis en fleur," c'est dans les bois qu'il passa sa vie à la tête de plusieurs centaines d'archers, redoutables aux comtes, aux vicomtes, aux

évêques et aux riches abbés d'Angleterre, mais chéris des fermiers, des laboureurs, des veuves et des pauvres gens. Ils accordaient paix et protection à tout ce qui était faible et opprimé, partagaient avec ceux qui n'avaient rien les dépouilles de ceux qui s'engraissaient de la moisson d'autrui, et, selon la vieille tradition, faisaient du bien à toute personne honnête et laborieuse. Robin Hood était le meilleur cœur et le plus habile tireur d'arc de toute la bande; et après lui on citait Petit-Jean, son lieutenant et son frère d'armes, dont il ne se séparait jamais dans le péril comme dans la joie, et dont les ballades et les proverbes anglais ne le séparent pas non plus. La tradition nomme encore quelques uns de ses compagnons, tels que Mutch, le fils d'un meunier, le vieux Scath Locke, et un moine appelé frère Tuck, qui combattait en froc, et, pour toute arme, se contentait d'un lourd bâton. Ils étaient tous d'humeur joyeuse, ne visant point à s'enrichir, mais seulement à vivre de leur butin, et distribuant tout ce qu'ils avaient de superflu aux familles expropriées dans le grand pillage de la conquête. Quoique ennemis des riches et des puissans, ils ne tuaient point ceux qui tombaient entre leurs mains, et ne versaient le sang que pour leur propre défense. Leurs coups ne tombaient guère que sur les agens de la police royale et les gouverneurs des villes ou des provinces, que les Normands appelaient vicomtes, et que les Anglais appelaient sheriffs. "Bandez vos arcs, dit Robin Hood, et essayez-en les cordes ; dressez une potence ici près ; et malédiction sur la tête de celui qui fera grâce au sheriff et aux sergens."

Le sheriff de Nottingham fut celui contre lequel Robin Hood eut le plus souvent à combattre, et celui qui le pourchassa le plus vivement à cheval et à pied, mettant sa tête à prix, et excitant ses compagnons et ses amis à le trahir. Mais aucun homme

ne le trahit, et plusieurs l'aidèrent à se retirer du péril où sa hardiesse l'entraînait souvent. "J'aimerais mieux mourir, lui disait un jour une pauvre femme, que de ne pas tout faire pour te sauver, car qui m'a nourrie et vêtue, moi et mes enfans, si ce n'est pas toi et Petit-Jean."

Les aventures surprenantes de ce chef de bandits du douzième siècle, ses victoires sur les hommes de race normande, ses stratagèmes et ses évasions, furent long-tems le seul fonds d'histoire nationale qu'un homme du peuple en Angleterre transmît à ses fils, après l'avoir reçu de ses aïeux. L'imagination populaire prêtait au personnage de Robin Hood toutes les qualités et toutes les vertus du moyen âge. Il passe pour avoir été aussi dévot à l'église que brave au combat, et l'on disait de lui qu'une fois entré pour entendre l'office, quelque danger qui survînt, il ne sortait jamais qu'à la fin. Ce scrupule de dévotion l'exposa une fois à être pris par le sheriff et ses hommes d'armes ; mais il trouva encore moyen de faire résistance, et même, à ce que dit la vieille histoire, un peu suspecte d'exagération, ce fut lui qui prit le sheriff. Sur ce thême, les ménétriers anglais du quatorzième siècle ont composé une longue ballade, dont quelques lignes méritent d'être citées, ne fût-ce que comme exemple de la couleur franche et animée que le peuple donne à sa poésie dans les temps où il existe une littérature véritablement populaire.

"En été, quand la verdure est belle et les feuilles larges et longues, il y a plaisir dans la forêt à écouter le chant des oiseaux.

"A voir les chevreuils quitter la colline, pour se retraiter dans la plaine et se mettre à l'ombre sous les feuilles vertes du bois.

"C'était un jour de Pentecôte, de bonne heure, un

matin de mai, un de ces jours où le soleil se lève beau, et où les oiseaux chantent gaiement.

"Par la croix du Christ, dit Petit-Jean, voilà une joyeuse matinée ; et dans toute la chrétienté, il n'y a pas un homme plus joyeux que moi.

"Ouvre ton cœur, mon cher maître, et songe qu'il n'y a pas dans l'année de plus beau temps qu'un matin de mai.

"Une chose me pèse dit Robin Hood, et me chagrine le cœur, c'est de ne pouvoir, en aucun jour de fête, entendre messe ni matines.

"Il y a quinze jours et plus que je n'ai vu mon Sauveur, et je voudrais aller à Nottingham, avec l'aide de la bonne Marie.

"Robin va seul à Nottingham ; et Petit-Jean reste au bois de Sherwood ; il va dans l'église de Sainte-Marie, et s'agenouille devant la croix . . ."

Robin Hood ne fut pas simplement renommé pour sa dévotion aux saints et aux jours de fête; lui-même eut, comme les saints, son jour de fête dans l'année; et dans ce jour, chômé religieusement par les habitans des hameaux et des petites villes d'Angleterre, il n'était permis de s'occuper de rien, sinon de jeux et de plaisirs. Au quinzième siècle, cet usage était encore observé ; et les fils des Saxons et des Normands prenaient en commun leur part de ces divertissemens populaires, sans songer qu'ils étaient un monument de la vieille hostilité de leurs aïeux. Ce jour-là, les églises étaient désertes comme les ateliers; aucun Saint, aucun prédicateur ne l'emportait sur Robin Hood ; et cela dura même après que la réforme eut donné en Angleterre un nouvel essor au zèle religieux. C'est un fait attesté par un évêque Anglican du seizième siècle, le célèbre et respectable Latimer. En faisant sa tournée pastorale, il arriva le soir dans une petite ville près de Londres, et fit avertir qu'il

prêcherait le lendemain, parce que c'était jour solennel. « Le lendemain, dit il, je me rendis à l'église ; mais, à mon grand étonnement, j'en trouvai les portes fermées à clef ; j'envoyai chercher la clef, et l'on me fit attendre une heure et plus ; enfin un homme vint à moi et me dit : Messire, ce jour est un jour de grande occupation pour nous ; nous ne pouvons vous entendre ; car c'est le jour de Robin Hood ; tous les gens de la paroisse sont au loin à couper des branches pour Robin Hood, vous les attendriez inutilement." L'évêque s'était revêtu de son costume ecclésiastique ; il fut obligé de le quitter, et de continuer sa route, laissant la place aux archers habillés de vert, qui jouaient sur un théatre de feuilles les rôles de Robin Hood, de Petit-Jean et de toute la bande.

Des traces de ce long souvenir, dans lequel s'anéantit pour le peuple Anglais le souvenir même de l'invasion normande, subsistent encore aujourd'hui. On trouve dans la province d'York, à l'embouchure d'une petite rivière, une baie qui, sur toutes les cartes modernes, porte le nom de Robin Hood ; et il n'y a pas long-temps que dans la même province, près de Pontefract, l'on montrait aux voyageurs une source d'eau vive et claire qu'on appelait le puits de Robin Hood, et on les invitait à y boire en l'honneur du fameux archer. Durant toute la dix-septième siècle les vieilles ballades de Robin Hood, imprimées en lettres gothiques (espèce d'impression que le bas peuple Anglais affectionnait singulièrement) circulaient dans les villages où elles étaient colportées par des hommes qui les chantaient sur une espèce de récitatif. On en compila même plusieurs collections complètes à l'usage des lecteurs des villes, et l'un de ces recueils portait le titre élégant de *Guirlande de Robin Hood* ; aujourd'hui ces livres, devenus rares, n'intéressent que les érudits ; et l'histoire des héros de Sherwood, dépouilleé de ses

ornemens poétiques, ne se lit plus que parmi les contes à l'usage des enfans.

Aucune des ballades qui nous ont été conservées ne raconte la mort de Robin Hood ; la tradition vulgaire est qu'il périt dans un couvent de femmes où un jour, se sentant malade, il était allé demander des secours. On devait lui tirer du sang, et la nonne qui savait faire cette opération, ayant reconnu Robin Hood, la pratiqua sur lui de manière à le tuer. Ce récit, qu'on ne peut ni affirmer ni contester, est assez conforme aux mœurs du douzième siècle ; beaucoup de femmes, dans les riches monastères, s'occupaient alors à étudier la médecine, et à composer des remèdes qu'elles offraient gratuitement aux pauvres. De plus, en Angleterre, depuis la conquête, les supérieurs des abbayes et la plus grande partie des religieuses étaient d'extraction normande, ainsi que le prouvent leurs statuts rédigés en vieux français : cette circonstance explique peut-être comment le chef de bandits Saxons, que les ordonnances royales avaient mis *hors la loi*, trouva des ennemies dans le couvent où il était allé chercher assistance. Après sa mort, la troupe dont il était le chef et l'âme, se dispersa; et Petit-Jean, son fidèle compagnon, désespérant de se maintenir en Angleterre, et poussé par l'envie de continuer la guerre contre les Normands, se rendit en Irlande, où il prit part aux révoltes des indigènes. Ainsi fut dissoute la dernière troupe de brigands Anglais qui ait eu un objet et un caractère politique, et qui mérite par là une mention dans l'histoire.

AUGUSTIN THIERRY.

Deuil de la France pour Washington.

LE Premier Consul, avant son départ pour l'ar-.ée, se décida enfin à une démarche importante: il la s'établir aux Tuileries. Avec la disposition des sprits à voir en lui un César, un Cromwell, destiné terminer le règne de l'anarchie par le règne du ouvoir absolu, cet établissement dans le palais des ois était une démarche hardie et délicate, non à use des résistances qu'elle pouvait provoquer, mais e l'effet moral qu'elle était dans le cas de produire.

Le Premier Consul la fit précéder d'une cérémonie nposante, et habilement imaginée. Washington enait de mourir. La mort de cet illustre person-age, qui avait rempli de son nom la fin du dernier .ècle, avait été un sujet de regrets pour tous les mis de la liberté en Europe. Le Premier Consul, ugeant qu'une manifestation à ce sujet était oppor-une, adressa aux armées l'ordre du jour suivant:

"Washington est mort! Ce grand homme s'est attu contre la tyrannie, il a consolidé l'indépendance e sa patrie. Sa mémoire sera toujours chère au euple français, comme à tous les hommes libres des eux mondes, et spécialement aux soldats français, ui, comme lui et les soldats américains, se battent our l'égalité et la liberté."

En conséquence, dix jours de deuil furent ordon-és. Ce deuil devait consister en un crêpe noir sus-endu à tous les drapeaux de la République. Le 'remier Consul ne s'en tint pas là: il fit préparer ne fête simple et noble dans l'église des Invalides, glise appelée, dans la langue fugitive du temps, *le emple de Mars.* Les drapeaux conquis en Égypte 'avaient pas encore été présentés au gouvernement. .e général Lannes fut chargé de les remettre, en

cette occasion, au ministre de la guerre, sous le dôme magnifique élevé par le grand roi à la vieillesse guerrière.

Le 9 février (20 pluviôse), toutes les autorités étant réunies aux Invalides, le général Lannes présenta au ministre de la guerre Berthier, quatre-vingt-seize drapeaux, pris aux Pyramides, au Mont-Thabor, à Aboukir. Il prononça une harangue courte et martiale. Berthier lui fit une réponse du même genre. Celui-ci était assis entre deux invalides centenaires, et il avait en face le buste de Washington, ombragé des mille drapeaux conquis sur l'Europe par les armées de la France républicaine.

Non loin de là une tribune était préparée. On y vit monter un proscrit, qui devait sa liberté à la politique du Premier Consul; c'était M. de Fontanes, écrivain pur et brillant, le dernier qui ait fait usage de cette langue Française, autrefois si parfaite, et emportée aujourd'hui avec le dix huitième siècle dans les abîmes du passé. M. de Fontanes prononça en un langage étudié, mais superbe, l'éloge funèbre du héros de l'Amérique. Il célébra les vertus guerrières de Washington, sa valeur, sa sagesse, son désintéressement; il plaça fort au-dessus du génie militaire, qui sait remporter des victoires, le génie réparateur qui sait terminer les guerres civiles, fermer les plaies de la patrie, et donner la paix au monde. A côté de l'ombre de Washington, il évoqua celle de Turenne, de Catinat, de Condé, et, parlant en quelque sorte au nom de ces grands hommes, il donna, sous la forme la plus délicate et la plus digne, des louanges qui, cette fois, étaient pleines de noblesse.

"Oui, s'écriait-il en finissant, oui, tes conseils seront entendus, ô Washington! ô guerrier! ô législateur! ô citoyen sans reproche! Celui qui, jeune encore, te surpassa dans les batailles, fermera comme toi, de ses mains triomphantes, les blessures de la

patrie. Bientôt, nous en avons pour gages sa volonté, et son génie guerrier s'il était malheureusement nécessaire, bientôt l'hymne de la paix retentira dans ce temple de la guerre : alors le sentiment universel de la joie effacera le souvenir de toutes les injustices et de toutes les oppressions . . . . déjà même les opprimés oublient leurs maux, en se confiant à l'avenir ! . . . . Les acclamations de tous les siècles accompagneront le héros qui donnera ce bienfait à la France, et au monde qu'elle ébranle depuis trop longtemps."

Ce discours terminé, des crêpes noirs furent attachés à tous les drapeaux, et la République française fut censée en deuil du fondateur de la République américaine, comme les monarchies qui se mettent en deuil, les unes pour les pertes que font les autres. Que manquait-il à cette pompe, pour qu'elle eût la grandeur de ces scènes funèbres, où Louis XIV venait entendre l'éloge de l'un de ses guerriers, de la bouche de Fléchier ou de Bossuet ? Ce n'etait pas sans doute la grandeur des choses et des hommes, car on parlait de Washington, devant le général Bonaparte, on parlait au milieu d'une société qui avait vu aussi des Charles Ier monter sur l'échafaud, et même des femmes couronnées les y suivre ! On pouvait y prononcer à chaque instant les mots de Fleurus, d'Arcole, de Rivoli, de Zurich, des Pyramides, et ces mots magnifiques pouvaient assurément agrandir un discours aussi bien que ceux des Dunes et de Rocroy ! Que manquait-il donc à cette solennité pour être tout à fait grande ? Il y manquait ce que le plus grand des hommes lui-même n'y pouvait mettre : il y manquait la religion d'abord, non pas celle qu'on se force d'avoir, mais celle qu'on a véritablement, et sans laquelle les morts sont toujours froidement célébrés : il y manquait le genie de Bossuet, car il est des grandeurs qui ne revien-

nent pas chez les nations, et si les Turenne, les Condé ont des successeurs, les Bossuet n'en ont pas: il y manquait enfin une certaine sincérité, car cet hommage à un héros, renommé surtout par le désintéressement de son ambition, était trop visiblement affecté. Cependant n'allons pas croire, avec la foule des interprétateurs vulgaires, que tout fût ici de l'hypocrisie pure ; sans doute il y en avait : mais il y avait aussi les illusions ordinaires du temps, et de tous les temps ! Les hommes, en effet se trompent plus souvent eux-mêmes, qu'ils ne trompent les autres. Beaucoup de Français, comme les Romains sous Auguste, croyaient encore à la République, parce qu'on en prononçait soigneusement le nom ; et il n'est pas bien certain que l'ordonnateur de cette fête funèbre, que le général Bonaparte lui-même, ne s'abusât en célébrant Washington, et qu'il ne crût, en effet, qu'on pouvait en France, comme en Amérique, être le premier, sans être roi ou empereur.

AD. THIERS.

Fouché, Talleyrand, et Cambacérès.

M. FOUCHÉ, ancien oratorien et ancien conventionel, était un personnage intelligent et rusé, ni bon ni méchant, connaissant bien les hommes, surtout les mauvais, les méprisant ; employant les fonds de la police à nourrir les agens de troubles, autant qu'à les surveiller ; toujours prêt à procurer du pain ou une place à tout individu fatigué d'agitations politiques ; faisant ainsi des amis au gouvernement, s'en faisant surtout à lui-même, se créant mieux que des espions crédules ou trompeurs, mais des obligés, qui ne manquaient jamais de l'instruire de ce qu'il avait intérêt

r; ayant de ces obligés dans tous les partis, parmi les royalistes, qu'il savait ménager et r à propos; toujours averti à temps, ne s'exa- jamais le danger, et ne l'exagérant pas à son ; distinguant bien un imprudent d'un homme nt à craindre, sachant avertir l'un, poursuivre faisant, en un mot, la police mieux qu'on ne ais faite, car elle consiste à désarmer les haines qu'à les réprimer: ministre supérieur s'il avait intentions élevées, si son indulgence avait eu re principe que l'indifférence au bien et au son activité avait eu un autre mobile qu'un de se mêler de tout, qui le rendait incommode ect au Premier Consul, et lui donnait souvent arences d'un intrigant vulgaire. Du reste, sa intelligente, vulgaire, équivoque, rendait bien lités et les défauts de son âme.

'remier Consul, jaloux de sa confiance, ne l'ac- pas facilement, à moins qu'il n'eût pour les s une estime entière. Il se servait de M. é, mais en se défiant de lui. Aussi cherchait- quefois à le suppléer ou à le contrôler, en don- le l'argent à son secrétaire de Bourrienne, au ndant de Paris, Murat, surtout à son aide de Savary, pour se composer ainsi plusieurs polices lictoires. Mais M. Fouché savait toujours ncre de gaucherie et de puérilité ces polices unt, se montrait seul bien informé, et, tout en riant souvent le Premier Consul, le ramenait oins à lui, par cette manière de traiter les es, dans laquelle il n'entrait ni amour ni haine, ne application suivie à les arracher, un à un, à agitée des factions.

Fouché, fidèle à demi au parti révolutionnaire, eait volontiers ses anciens amis, et osait, à leur contredire le Premier Consul. Connaissant eur situation morale, appréciant surtout les

scélérats du royalisme, il ne cessait de répéter que le péril, s'il y en avait, était bien plus du côté des royalistes que du côté des révolutionnaires, et qu'on aurait lieu de s'en apercevoir bientôt. Il avait même le mérite, qu'il n'eut pas longtemps, de soutenir qu'on ferait bien de déserter un peu moins la révolution et ses idées. Entendant déjà les flatteurs de l'époque dire qu'il fallait aller plus vite en réaction, ne pas tenir compte des préjugés de la révolution et revenir à quelque chose qui ressemblât à la monarchie, moins les Bourbons, il osait blâmer, sinon le but, du moins l'imprudence avec laquelle certains gens y marchaient. Tout en admettant la justesse de ses avis, donnés avec bons sens, mais sans franchise et sans dignité, le Premier Consul en était frappé, mais pas content. Il reconnaissait, en ne l'aimant pas, les services de ce personnage.

M. de Talleyrand jouait un rôle en tout contraire : il n'avait ni affection pour M. Fouché, ni ressemblance avec lui. Tous deux, anciens prêtres, et sortis, le premier du haut clergé, le second du bas clergé, ils n'avaient de commun que d'avoir profité de la révolution pour dépouiller, l'un la robe du prélat, l'autre le petit habit du professeur oratorien. C'est un spectacle étrange, il faut l'avouer, spectacle qui peint bien cette société profondement bouleversée, que ce gouvernement, composé d'un militaire et de deux prêtres abjurateurs de leur état, et, quoique ainsi composé, n'en ayant pas moins d'éclat, de grandeur, d'influence dans le monde.

M. de Talleyrand, issu de la plus haute extraction, destiné aux armes par sa naissance, condamné à la prêtrise par un accident qui l'avait privé de l'usage d'un pied, n'ayant aucun goût pour cette profession imposée, devenu successivement prélat, homme de cour, révolutionnaire, émigré, puis enfin ministre des affaires étrangères du Directoire, M. de Talleyrand

avait conservé quelque chose de tous ces états : on trouvait en lui de l'évêque, du grand seigneur, du révolutionnaire. N'ayant aucune opinion bien arrêtée, seulement une modération naturelle qui répugnait à toutes les exagérations ; s'appropriant à l'instant même les idées de ceux auxquels il voulait plaire par goût ou par intérêt ; s'exprimant dans un langage unique, particulier à cette société dont Voltaire avait été l'instituteur ; plein de reparties vives, poignantes, qui le rendaient redoutable autant qu'il était attrayant ; tour à tour caressant ou dédaigneux, démonstratif ou impénétrable, nonchalant, digne, boiteux sans y perdre de sa grâce, personnage enfin des plus singuliers, et tel qu'une révolution seule en peut produire, il était le plus séduisant des négociateurs, mais en même temps incapable de diriger, comme chef les affaires d'un grand État : car, pour diriger, il faut de la volonté, des vues et du travail ; et il n'avait aucune de ces choses. Sa volonté se bornait à plaire, ses vues consistaient en opinions du moment, son travail était nul. C'était, en un mot, un ambassadeur accompli, mais point un ministre dirigeant ; bien entendu qu'on ne prend ici cette expression que dans son acception la plus élevée. Du reste, il n'avait pas un autre rôle sous le gouvernement consulaire. Le premier Consul, qui ne laissait à personne le droit d'avoir un avis sur les affaires de guerre ou de diplomatie, ne l'employait qu'à négocier avec les ministres étrangers, d'après ses propres volontés, ce que M. de Talleyrand faisait avec un art qu'on ne surpassera jamais. Toutefois, il avait un mérite moral, c'était d'aimer la paix sous un maître qui aimait la guerre, et de le laisser voir. Doué d'un goût exquis, d'un tact sûr, d'une paresse utile, il pouvait rendre de véritables services, seulement en opposant à l'abondance de parole, de plume et d'action du Premier Consul, sa sobriété, sa parfaite mesure, son penchant

même à ne rien faire. Mais il agissait peu sur ce maître impérieux, auquel il n'imposait ni par le génie, ni par la conviction. Aussi n'avait-il pas plus d'empire que M. Fouché, même moins, tout en étant aussi employé, et plus agréable.

Du reste, M. de Talleyrand disait tout le contraire de ce que disait M. Fouché. Aimant l'ancien régime, moins les personnes et les préjugés ridicules d'autrefois, il conseillait de refaire, le plus tôt possible la monarchie, ou l'équivalent, en se servant de la gloire du Premier Consul à défaut de sang royal; ajoutant que, si on voulait avoir la paix prochaine et durable avec l'Europe, il fallait se hâter de lui ressembler. Et, tandis que le ministre Fouché, au nom de la révolution, conseillait de n'aller pas trop vite, M. de Talleyrand conseillait, au nom de l'Europe, do n'aller pas si lentement.

Le Premier Consul prisait le bon sens vulgaire de M. Fouché, mais goûtait les grâces de M. de Talleyrand, n'en croyait absolument ni l'un ni l'autre sur aucun sujet, et quant à sa confiance, l'avait donnée, donnée toute entière, mais à un autre que ces deux hommes, c'était à son collègue Cambacérès. Celui-ci, peu brillant par l'esprit, avait un bon sens rare, et un dévouement sans bornes au Premier Consul. Ayant tremblé dix ans de sa vie sous des proscripteurs de toute espèce, il aimait avec une sorte de tendresse le maître puissant qui lui procurait enfin la faculté de respirer à l'aise. Il chérissait sa puissance, son génie, sa personne, de laquelle il n'avait reçu et n'espérait recevoir que du bien. Connaissant les faiblesses des hommes, même les plus grands, il conseillait le Premier Consul, comme il faut conseiller quand on veut être écouté, avec une bonne foi parfaite, des ménagemens infinis, jamais pour faire briller sa sagesse, toujours pour être utile à un gouvernement qu'il aimait comme lui-même, l'approu-

vant toujours en public, en toutes choses, quoiqu'il eût fait, ne se permettant de le désapprouver qu'en secret, dans un tête-à-tête absolu avec le Premier Consul ; se taisant quand il n'y avait plus de remède, et que la critique ne pouvait être qu'un vain plaisir de blâmer ; parlant toujours, et avec un courage bien méritoire chez le plus timide des hommes, quand il était temps de prévenir une faute, ou d'agir sur la conduite générale des affaires. Et, comme s'il fallait qu'un caractère qui se contient sans cesse, s'échappe au moins par quelque côté, le consul Cambacérès laissait voir avec ses inférieurs une vanité puérile, vivait avec quelques courtisans subalternes, qui brûlaient devant lui un encens grossier, se promenait presque tous les jours au Palais-Royal dans un costume ridiculement magnifique, et cherchait, dans la satisfaction d'une gourmandise devenue proverbiale, des plaisirs qui suffisaient à son âme vulgaire et sage. Qu'importent au surplus quelques travers, à côté d'une raison supérieure !

Le Premier Consul pardonnait volontiers ces travers à son collègue, et faisait de lui un cas considérable. Il appréciait ce bon sens supérieur, qui ne voulait jamais briller, mais être utile ; qui éclairait toutes choses d'une lumière tempérée et vraie. Il appréciait surtout la sincérité de son attachement, riait de ses travers, toujours avec égard, et lui rendait le plus grand des hommages, celui de ne dire tout qu'à lui, de n'être jamais inquiet que de son jugement. Aussi ne recevait-il d'influence que de lui seul, influence à peine soupçonnée, et à cause de cela très-grande.

Le consul Cambacérès était propre surtout à tempérer ses emportemens à l'égard des personnes, sa précipitation à l'égard des choses. Au milieu de ce conflit de deux tendances opposées, l'une poussant à une réaction précipitée, l'autre, au contraire, com-

battant cette réaction, M. Cambacérès, inflexible quand il s'agissait du maintien de l'ordre, était, dans tout le reste, toujours prononcé pour qu'on allât moins vite. Il ne contestait pas le but auquel on tendait visiblement. Qu'on décernât un jour au Premier Consul tout le pouvoir qu'on voudrait, soit, mais pas trop tôt répétait-il sans cesse. Il voulait surtout qu'on préférât toujours la réalité à l'apparence, le pouvoir véritable à ce qui n'en était que l'ostentation. Un Premier Consul pouvant tout ce qu'il voulait pour le bien, lui semblait valoir beaucoup mieux qu'un prince couronné, gêné dans son action. Agir et se cacher, surtout ne jamais agir trop vite, composait toute sa sagesse. Ce n'est pas là le génie sans doute, mais c'est la prudence; et pour fonder un grand État, il faut des deux.

AD. THIERS.

Les Guérillas de 1822.

L'UN des plus beaux spectacles que j'aie rencontrés dans les Pyrénées, est celui dont je fus frappé en sortant de Perpignan, pour m'enfoncer dans les montagnes. C'était le matin, vers les six heures à peu près. Le froid était rigoureux, un vent impétueux et glacé soufflait des montagnes du Capsir, couvertes de neige; et un jeune Roussillonnais, à la veste courte, au bonnet flottant, au visage court et vif, conduisait au galop quatre chevaux de Cerdagne, qui nous emportaient tout autour du Canigou. Entrainés par ce mouvement rapide, nous voyions se succéder tour à tour les têtes de ce mont superbe qui, placé à l'entrée des Pyrénées, les annonce d'une

manière si imposante. La plaine n'avait encore reçu aucun rayon de soleil, lorsque tout à coup le Canigou reçut sur son front une teinte rose qui, se mariant à la blancheur des neiges, produisit une nuance d'une inexprimable douceur. Cette bande lumineuse s'agrandissant par l'élévation progressive du soleil, le pic supérieur semblait croître à mesure qu'il s'éclairait. Bientôt le mont tout entier fut inondé de lumière et de pourpre; alors toutes ses formes, cachées dans l'obscurité, se dessinèrent à la fois, toutes ses saillies ressortirent, toutes ses profondeurs semblèrent s'enfoncer encore, et il parut acquérir une réalité qu'il n'avait pas. Le froid, le vent, la rapidité de la course ajoutaient à l'effet de ce grand spectacle; le mouvement surtout le rendait enivrant. Mais cependant le plaisir n'était que pour les yeux; le froid extrême ramenait les sens en eux-mêmes, et les empêchait de se répandre au dehors.

Après avoir circulé longtemps au pied du Canigou, les montagnes du Capsir, qui d'abord sont devant vous, se montrent bientôt à côté. On entre alors dans les gorges : la plaine a disparu pour ne reparaître qu'à cent lieues de là, c'est-à-dire à Bayonne. En s'enfonçant dans les défilés qui conduisent dans la Cerdagne, on trouve un peuple tout à fait espagnol. Les femmes, dont le visage est rond et animé, portent un mouchoir qui, étendu comme un voile sur le derrière de la tête, s'attache par les deux bouts sous le menton, et pend en pointe sur les épaules. Un nœud de rubans noirs, placé à l'origine des cheveux, recouvre heureusement leurs fronts; leur ceinture est fortement serrée par un corset lacé sur le devant; et elles ont une grâce tout particulière lorqu'elles exécutent le dimanche ces danses espagnoles, voluptueuses surtout pour les étrangers qui les voient pour la première fois.

Les hommes ouvrent ordinairement la danse par

un branle, qu'ils exécutent tout seuls ; viennent ensuite les femmes, qui figurent seules à leur tour ; enfin, les hommes se réunissent à elles, et les soulevant sur la main comme sur un siége, leur font d'un saut décrire une courbe. Le tout s'exécute au son d'une musique assez bizarre ; un violon, un clairon et une cornemuse, composent un orchestre tour à tour rauque, aigu, criard, qui charme cependant les oreilles de ces bonnes gens, et les remplit de gaieté et d'ardeur.

Prades est le premier bourg un peu considérable que l'on rencontre après Perpignan, et c'est aussi le dernier. Les voitures ne peuvent aller au delà, et on ne peut voyager que sur des chevaux. Dans le moment où j'y arrivai, on apprenait les dernières défaites de la régence, et la fuite des insurgés sur le territoire français. J'entendais ce public montagnard s'en entretenir avec chaleur, et surtout avec la bonne intention d'y trouver du merveilleux. Chacun faisait son récit, mais tous parlaient de cette cavalerie de Mina, qui, disaient ils, *courait sur les pointes des rochers.* Sans être aussi miraculeuse, il est vrai pourtant que cette cavalerie parcourt les montagnes avec une vitesse et une facilité surprenantes. On annonçait aussi plusieurs généraux, la régence, et surtout *el rey Matta-Florida ;* c'est ainsi que les paysans le nomment sur les lieux.

J'étais impatient d'arriver et de voir ces insurgés célèbres. Après une course assez rapide, et vers l'entrée de la nuit, je rencontrai un premier campement dans un petit champ, aux pieds des montagnes, et au milieu de la neige. Je n'ai pas vu de spectacle plus triste et plus original. Il s'annonçait de loin par les banderoles flottantes de nos lanciers, placés en sentinelle aux quatre coins de ce bourg ambulant. Douze ou quinze cents malheureux, hommes, femmes, enfans ou vieillards, étaient étendus sur la terre,

entourés de leur bagage déployé. Les uns reposaient sur un peu de paille ; les autres y joignaient leurs hardes, et tâchaient de se composer des lits. Tous employaient le peu qu'ils avaient, et fourmillaient avec un bruit confus, en proférant un langage barbare et en étalant une malpropreté hideuse. En dehors de ce cercle étaient attachés quelques mulets, la tête hérissée de pompons, et les yeux couverts de plaques en cuivre, suivant l'usage espagnol.

On leur avait distribué à tous des rations qu'ils dévoraient avec avidité. Les moins pauvres y avaient joint un peu de viande salée, mais le plus grand nombre n'y mêlaient que l'eau du torrent qui coulait à quelque distance. Les femmes surtout me touchaient par un air d'abattement et de souffrance qui n'était pas chez les hommes. Je les voyais transporter leurs enfans de dessus leur dos devant leur sein, pour leur donner un lait fatigué. Les malheureuses, épuisées par une longue route, surprises d'un pays nouveau, et surtout d'une âpreté de climat inconnue sur le versant méridional des Pyrénées, semblaient porter seules les maux de la guerre civile, et la peine de l'humeur turbulente de leurs époux. Ces derniers n'étaient pas tristes comme des fanatiques défaits ; il n'y avait chez eux que le souci de la faim, souci que je voyais disparaître chez la plupart, à mesure que leur pain de munition était dévoré. Ils se jetaient alors les uns après les autres sur la terre, où déjà ils reposaient en véritables brutes repues, qui ont tout fait, quand elles ont vécu une journée.

Leurs traits et leurs costumes me frappèrent singulièrement. Je me crus subitement transporté au milieu d'un spectacle qui avait souvent frappé mon enfance, celui des rives de la Méditerranée, où affluent tous les orientaux. La parité de race est frappante. Je trouvais ici deux espèces de visages : les

uns avaient de grands yeux fendus, un front droit, un grand nez, un teint basané, des cheveux et des yeux noirs ; les autres noirs et basanés comme les premiers, avaient la face ramassée, les traits écrasés, de petits yeux pètillans, le poil crépu, et me semblaient tenir particulièrement des Arabes. Leur taille était généralement moyenne et peu droite ; on voyait à la courbure de leurs reins et de leurs jarrets, à leur pas élançé et comme élastique, qu'ils avaient plutôt l'habitude de courir les montagnes que de former des rangs réguliers, et de tenir la tête haute et les bras étendus. Leur costume était singulièrement caractérisé : ils portaient comme les Rousillonnais, le bonnet long, la veste coupée, et, au lieu d'un large pantalon flottant, une culotte serrée et courte finissant au genou, des guêtres se terminant à la cheville ; enfin des *spartilles*, espèces de sandales qui sont formées d'une semelle en corde, et qui s'attachent par des liens ramenés au-dessus du pied. Je parle ici du costume complet. La plupart n'avait ni bonnet ni veste, ni *spartilles* ; une culotte à moitié usée les garantissait de la ceinture au genou, et une couverture, bariolée de mille couleurs, suppléait aux vêtemens qui leur manquaient.

Après avoir observé pendant quelque temps ce déplorable spectacle d'une population déplacée sans motifs légitimes, sans espoir de succès, sans moyens de la soutenir, je me détournais et je repris ma route à travers les montagnes. Les chemins étaient couverts de ces malheureux demeurés en arrière. Il s'y joignait en outre des officiers, des moines, des étudians avec le grand chapeau aragonais et la soutane retroussée. Cependant, ceux-ci étaient dans une autre situation que les malheureux que je venais de quitter. Je ne veux pas aggraver l'injustice d'un état de choses assez inique par lui-même ; mais, je

dois le dire, parce que tous ceux qui en ont été témoins l'ont éprouvé comme moi, ces moines étaient loin de souffrir comme les victimes de leur révolte. Quelques-uns s'étaient unis à des familles qui voyageaient avec eux, et paraissaient les servir. J'ai vu dans ces groupes, composés ordinairement de trois ou quatre individus, un gros personnage qui n'avait ni la mâle vigueur d'un homme, ni la faiblesse intéressante d'une femme, et qui, enveloppé d'un manteau, se faisait doucement porter sur une mule, tandis qu'à ses côtés une malheureuse mère marchait péniblement à pied, le visage et les mains rouges de froid, et faisant ressource de tous ses vêtemens pour couvrir son enfant qu'elle portait dans ses bras. Les officiers étaient désarmés et médiocrement vêtus ; ils portaient de petits plumets à mille couleurs ; quelques-uns montaient d'excellens chevaux.

Au milieu de ce triste spectacle, j'eus une rencontre qui me frappa. Un jeune homme vêtu d'un uniforme assez propre, supérieurement monté, et, quoique désarmé, plein d'une fierté et d'une grâce tout africaines, donnait à son cheval toutes les allures, lui faisait prendre tous les pas, et semblait s'amuser de la route et de la fuite. J'admirai une telle insouciance au milieu de la guerre civile, et je compris combien il était facile d'appeler sur les champs de bataille un peuple que ni l'industrie, ni la culture des arts n'occupent et n'attachent à la paix et au bon ordre.

C'est là l'état d'une grande partie de l'Espagne. L'industrie n'ayant fait aucun progrès chez elle, toutes les classes cherchent dans les montagnes des occupations qui leur manquent dans les villes. Je pus m'en convaincre facilement le soir, dans la première grange où je cherchais un asile. Ceux qui n'avaient pas pu se rendre au campement désigné, s'étaient répandus dans les habitations où on avait

voulu les recevoir, et chauffaient leurs pieds autour d'un grand feu, en attendant d'aller reposer au milieu des chevaux et des vaches. A la lueur de ce grand feu, je les observais les uns après les autres; et avec des signes, un peu de patois rousillonnais, et le secours de l'hôte, je les questionnais. Les uns étaient chasseurs, les autres pâtres, d'autres enfin se disaient commerçans. Cette dernière réponse m'étonnait, et je me demandais ce qu'il y avait de commun entre ces hommes et le commerce, lorsque j'appris que, dans le langage du pays, commercer, c'était transporter, à travers les montagnes, les neiges et les douaniers, des marchandises prohibées. Je vis bientôt quels étaient ces soldats. Je leur parlai de la foi et du roi, mais leurs fibres ne s'ébranlaient point. Le nom de leurs chefs les touchait davantage; et c'est naturel, car c'était pour eux quelque chose de connu et de réel. Le nom du baron d'Eroles les animait assez. Ce général, sans avoir aucune apparence héroïque, sans avoir vaincu à leur tête, est parvenu à captiver leur imagination, peut-être parce qu'il se montrait un peu moins que les autres. Ils voient en lui une intelligence mystérieuse, et un don particulier, que, dans leur ignorance, ils définissent par ce mot répété avec chaleur: *Direction! direction!*

Il faut à ce peuple ignorant, passionné, oisif et pauvre, il lui faut s'occuper et vivre. Jusqu'à ce qu'on lui ait donné tout ce que procure l'industrie, un gîte, un pot-au-feu, un établissement enfin, le premier signal donné dans les montagnes le fera courir avec joie. Aussi rien ne doit moins étonner que la facilité avec laquelle la régence d'Urgel a insurgé quelques peuplades. Mais si l'insurrection est facile, il n'en est pas ainsi de son succès et de sa durée. Quand, en effet, la régence a voulu se donner des ministres et des généraux, faire une cam-

pagne régulière, elle a été battue. On dira qu'elle aurait pu contre Mina ce que les Cortès de Cadiz ont pu contre Bonaparte, à cela il n'y a qu'une réponse à faire. Ces guérillas, insurgés un moment dans les Pyrénées, ne valent rien contre leurs compatriotes. Il n'y a dans leurs pareils rien qui les excite ; au contraire, la vue de l'étranger, différent de langage, de costume, de visage, les anime jusqu'à la fureur. Ces différences sont impardonnables à leurs yeux, et ils les poursuivent avec un acharnement extrême. Joignez à cela de beaux uniformes, de riches armes, des hausse-cols et des boutons brillans à piller sur l'étranger, et il y a plus de raisons qu'il n'en faut pour les faire guerroyer dans tous les défilés de l'Espagne. D'ailleurs, ils ont sur l'ennemi un avantage qu'ils n'ont pas sur leurs compatriotes, la sobriété, la connaissance et l'habitude des lieux. Ces guérillas, faibles contre Mina, seront donc tout-puissans contre l'étranger. Ainsi l'a établi la Providence qui en donnant une patrie aux hommes, a voulu qu'ils pussent la conserver, et pour cela leur a accordé une force irrésistible sur leur propre sol. Cette fable est vraie, qui dit qu'un géant, en touchant la terre, sa mère, y puisait des forces nouvelles et terribles.

AD. THIERS.

Les Contrabandiers Espagnols.

ON ne peut sortir de la Cerdagne que par la vallée de Carol, gorge longue et périlleuse qui débouche sur Ax, dans le département de l'Arriége. C'est là ce qu'on nomme le port de Puymaurin, et c'est l'un

des plus difficiles des Pyrénées. Chemin faisant, on n'entend que cette question adressée par les muletiers qui vont. à ceux qui viennent : *Le port est-il bon?* Cela signifie, le vent, la neige, ne risquent-ils pas de nous engloutir? On couche ordinairement dans un bourg qui est à l'entrée de la vallée, et qu'on appelle la *Tour de Carol.* On part ensuite le lendemain matin, et on emploie la journée entière à franchir cette gaîne de rochers que les gens du lieu appellent *le Port*, et que dans les Alpes on nommerait Col.

J'arrivai à l'entrée de la nuit dans ce bourg, que je viens d'appeler la Tour de Carol. Je vis d'abord quelques habitations couvertes de neige, groupées confusément, et offrant un aspect de saleté qui me frappa encore, après ce que je venais de voir en ce genre. Mon cheval, vieil habitué du pays, me transporta de lui-même dans une cour où étaient appliqués, sur les murailles, des lambeaux de bœufs et des peaux encore toutes sanglantes. Cette cour servait d'abattoir à l'un des fournisseurs de l'armée, et le fumier qui en recouvrait le sol était formé de sang et de paille. Cet aspect me révolta. Mon guide me prêta de grands sabots, dans lesquels j'enfonçai le pied de mes bottes, et je traversai cette cour puante pour me rendre, par une petite porte, au pied d'une échelle qui conduisait à l'étage supérieur. La société, que j'avais jugée nombreuse, par les mulets qu'on déchargeait dans la cour, l'était en effet beaucoup. Dans une grande et vaste salle se trouvait un feu où brûlait un arbre presque entier. La flamme montait le long de la muraille, et allait sortir par un trou pratiqué au toit. Tout autour de ce feu étaient assis sur des pierres carrées, ou sur des rouleaux de bois, des muletiers, des moines, des contrebandiers, toujours appelés commerçans, des *féaux et amés* qui prenaient la fuite, et des femmes qui, pres-

sées de se chauffer, n'avaient pas encore quitté leurs mantes noires. Il régnait là une parfaite égalité, et la place appartenait au premier occupant. Plusieurs rangs de voyageurs gelés attendaient leur tour. Dès que l'un de ceux qui étaient en première ligne commençait à sentir sa peau se brûler, il se retirait, et son serre-file prenait sa place. Heureusement mon guide s'était fait mon chargé d'affaires, et il eut soin d'occuper un siége pour me le transmettre ensuite. Je me trouvai bientôt assis auprès d'un chef de bande, dont la face me promettait beaucoup d'histoires curieuses, si je pouvais me faire entendre, et surtout accueillir de sa fierté castillane. Il avait un grand manteau roulé en bandoulière autour du corps; une ceinture de cuir où ne pendait plus de sabre. Mais, en revanche, je voyais un manche grossier sortir de la poche de son pantalon. Il venait de brûler une pipe, et portant la main à cette poche, il en sortit un instrument d'une longueur extrême, qui se déployant tout à coup, me laissa voir un poignard déguisé en couteau. Il se servit de la pointe pour nettoyer le fourneau de sa pipe, et cette opération faite il regarda son arme un instant, et la retourna plusieurs fois avec complaisance, comme un homme qui contemple son dernier écu. Un brigadier de gendarmerie qui était là y porta la main aussitôt, en lui disant qu'il n'était pas permis d'entrer en armes sur le territoire français.

Eh bien ! dit l'autre, n'est-il pas permis de couper son tabac et son pain ?

Fort bien, reprit le brigadier ; mais il y a là plus qu'il ne faut pour couper du tabac et du pain.

Et les loups et les chiens, ne faut-il pas se défendre contre eux ?

Le guérillas disait cela avec une attitude indolente, mais si fière, que mon gendarme, habitué à demander des passe-ports, et non des poignards, n'osa

pas insister. Il y avait là un vieux sergent, le s
peut-être de son âge et de sa figure que j'aie r
contré dans notre armée, qui se serait, je crois, vol
tiers chargé de désarmer le guérillas. Il avait l
de connaître beaucoup ces sortes de couteaux.
l'entendis murmurer entre les dents et demander a
humeur si on venait en France pour y assassin
Cependant la police ne le concernait pas; il s'en a
boire dans un coin, tandis que l'autre continua
fumer dans le sien; et ils se séparèrent ainsi com
deux dogues d'égale force, qui s'éloignent en gr
dant.

Je me rapprochai de la table où buvait le vie
sergent. La face de ce brave homme s'éclaircit t
à coup; il m'offrit franchement à boire, et de su
me demanda, avec étonnement, ce que je faisais
milieu de ce monde. Mon pauvre monsieur, me d
il, je vous plains; vous mangerez mal, vous passe
une mauvaise nuit, et vous ferez demain un p
mauvais voyage encore. Pour nous, ajouta-t-il,
n'est rien. Il y un an que nous gardons ici ces I
pagnols, qui font le diable chez eux, et qui vienn
ensuite se mettre à l'abri chez nous. Il y en a
là! . . .

Eh bien! mon ami, qu'en pensez vous?

Ce que j'en pense, c'est qu'il est aussi vieux
service que moi, et que ce couteau a tué plus
Français qu'il n'a coupé de tabac.

Et comment devinez-vous cela?

Pour Dieu, je les connais bien! je devine c
visages-là, moi, comme nos pêcheurs, en regarda
l'horison, devinent le mistral.*

Vous êtes donc né sur les bords de la mer?

Eh oui, bon Dieu! Ma mère ouvre des huîtres
Cette; et quoique j'aie toujours couru les monta

* Vent qui souffle dans la Méditerranée.

nes, je vous assure que ce brave homme aurait déjà pris une poignée de neige sur le Canigou, que je n'y aurais pas encore arraché une touffe d'herbe. Tenez, voyez moi ces pieds ; il n'y a pas une chèvre qui les ait aussi fourchus. Et ce poignard ! je parie qu'il a bu de notre sang à tous. Est-ce qu'une méchante arme comme celle-là devrait entrer en France ? . . . Si le brigadier voulait ! . . .

Vous la redoutez donc beaucoup ?

Oh ! mon bon monsieur, quand je la vois, je ne la crains pas, et, grâce à Dieu, mon briquet ne craint personne. Mais mon briquet ne peut aller que dans une main, et ce serpent de couteau passe d'une main dans l'autre ; il vous voit quand vous ne le voyez pas, et il entre comme dans la mie de ce pain.

Vous vous êtes longtemps battu contre les guérillas ; c'est une mauvaise guerre.

Mauvaise! on ne sait pas où elle est. Le chemin est toujours ouvert, il n'y a jamais d'ennemis devant; mais c'est derrière . . . Quand on veut seulement aller boire à un trou, ou couper du bois, il faut se garder de toutes les pierres. Tout à coup il en sort un de ces bons garçons que vous voyez là, et vous n'avez pas le temps de crier *vive l'empereur*, que vous êtes mort. Pardon, ajouta le bon sergent, vous savez que, quand nous nous battions contre ces gens-là, c'est *vive l'empereur* que l'on criait alors. Et lui, savez vous, n'entendait pas que nous eussions peur. Dans la campagne d'Egypte . . . Vous vous souvenez, monsieur, de la campagne d'Égypte . . .

Pas tout à fait, car je n'y étais pas ; mais j'en ai ouï parler.

Eh bien! je vais vous dire . . . Les sabres de ces Turcs vous coupaient un homme comme ici nous faisons sauter la tête d'un petit sapin. Ces sabres nous faisaient peur d'abord ; mais le général nous la fit passer bien vite. Il disait que nous étions des

enfans. Cependant nous étions plus grands et plus vieux que lui; j'avais, moi, quatre ans de plus. Eh bien! il nous dit tant de choses, que nous n'eûmes plus peur. Cependant, ces couteaux . . .

Ne vous y a-t-il pas habitués?

Habitués! . . . on dit bien plus; c'est que lui ne voulut plus revenir ici à cause de ça, et je vous demande, quand lui avait peur . . . nous autres!!!

Croyez-vous, réellement, que Bonaparte ait eu peur de retourner en Espagne à cause des couteaux?

Ma foi, on l'a dit. Et puis, voyez-vous, il venait de se marier, et c'est fâcheux la première année d'un mariage, de venir faire cette guerre-là. Moi, j'ai cru plus d'une fois ne plus revoir ma vieille mère. Tenez, monsieur, buvons un coup, ajouta ce brave homme; tout cela est bon à dire quand on n'y est plus. Et se retournant en même temps vers de jeunes soldats, avec lesquels il choqua le verre: Mes pauvres enfans, leur dit-il, Dieu vous préserve de l'Espagne!

On nous préparait le souper pendant cet intervalle. C'étaient des lambeaux de viande qu'on faisait griller à la flamme, et qui succédaient aux spartilles pendues aux branches brûlantes. Je demandai des œufs, il n'y en avait pas: du beurre, pas davantage. Il fallut se résigner. Chacun s'empara de l'un de ces lambeaux brûlans, et, avec un petit flacon qui passait à la ronde, fit couler un peu de vin dans son gosier. Pendant le repas, on s'entretenait du voyage et de l'état du port. Chaque muletier donnait son avis.

Il fait froid.

Il fait du vent.

Il tombera de la neige.

On ne pourra pas passer.

Tenez, entendez-vous ce bruit qui se fait dans la

itagne ? . . . Il y a de quoi être emportés tous. is ferons encore un déjeuner ici, demain.

it un souper, ajoute un autre. Je m'adresse à d'entre eux. Est-on retenu pour longtemps, lis-je, quand il fait mauvais ?

h ! me répondit-il, quelquefois une quinzaine ours. Et, en disant cela, le plaisant regarde son in avec un sourire assez gai. Un autre me ras- en me disant que quinze jours c'est trop, mais ne semaine ce n'est pas impossible. Voyant que e gagnais rien à les interroger je résolus de dre du repos. Mais toutes les prophéties de vieux sergent s'accomplissaient, et les lits ne ient pas mieux que le souper. Une partie des ives étaient déjà couchés autour de moi. Quelques étaient sur des lits de planches dans certains en- emens, d'autres sur des peaux de mouton. Le re m'avait réservé sa couche, placée non loin du r. J'avoue qu'en la voyant je ne pus accepter obligeant sacrifice, et je demandai de la paille. a paille me dit-il, comme si javais été trop exigeant, a été donnée aux troupes, et nous n'avons plus que feuilles sèches. Après ce dernier échec, je re- ai à faire des demandes nouvelles. Je me ai dans mon carrick ; je mis la tête sur un emanteau, et j'essayai de dormir. Le bruit des its qui étaient placés au-dessous de nous, et d'une uantaine de ces dormeurs qui soufflaient comme phoques, m'empêcha de fermer l'œil, quoique je s très fatigué. Le feu qui commençait à s'éteindre rait cependant encore un peu la scène. Je is, d'un côté un douanier espagnol, qui, ayant i sous la régence, fuyait avec elle, et se retirait une assez jolie femme de la vallée d'Aran. Les époux étaient roulés dans un même manteau . Non loin, de jeunes Aragonais, étudians en logie, étaient recouverts de soutanelles noires, et

un gros curé soulevait avec son ventre une grande couverture de laine qui sert à envelopper la charge des mulets. Enfin, çà et là, des muletiers, des contrebandiers, des insurgés fugitifs se roulaient ensemble, se heurtaient dans leur dur sommeil, et poussaient de gros soupirs à chaque ruade.

Le brigadier de gendarmerie dont j'ai déjà parlé ne s'était pas encore retiré, et il fumait sa pipe au coin du feu. Je me levai, et j'allai m'asseoir à ses côtés. En me déplaçant j'apercus l'Espagnol dont il s'était agi à propos du couteau, qui avait étendu ses gros membres à terre et appuyé sa tête contre un rouleau de bois. Ce magnifique bandit, comme *l'Endymion* éclairé par un rayon de la lune, recevait la lueur rougeâtre du feu. Il dormait profondément. Je remarquais surtout ses grands yeux fermés, sa bouche entr' ouverte, ses longs cheveux épars confusément autour de son cou. Malgré son costume grossier, je n'ai pas vu de plus beau modèle d'homme. Quel dommage, me disais-je, que la civilisation ne vienne pas éclairer et développer une vie si puissante!

Que dites-vous de cette société? me demanda le gendarme. Et sans me donner le temps de lui répondre. Il faut, ajouta-t-il, que vous ayez bien affaire pour être ici ; et quant à moi, il faut bien que j'y sois obligé par mon métier pour y rester. J'ai gardé toutes les côtes de France, tous les défilés des Alpes; j'ai fait le service en Italie même, pendant le blocus; je vous assure que je n'ai pas vu encore de contrebandiers tels que ceux de la vallée de Carol. Tenez (en me montrant l'honorable galerie), voilà des gens qui connaissent les moindres trous de la montagne, et qui passent là où ni vous ni moi n'oserions jamais aller. Et quelle contrebande croyez-vous qu'ils passent? . . . Dans le Jura, près Genève, les montagnards portent des bijoux, des montres et c'est si

qu'il est naturel, de ne pas s'en apercevoir. ceux-ci font simplement la contrebande . . . . uoi? diriez-vous! Des laines . . . et nous ne ons presque jamais nous en aviser. Ils gravis- en effet les montagnes du côté du midi, et, l ils sont au sommet, ils précipitent les balles 'oulent au nord, et que d'autres reçoivent et portent, à travers les défilés, dans le pays de e. Nous avons beau les surveiller, ils nous pent toujours. C'est bien autre chose pour le et le café. Oh! pour ces marchandises, ils nt passer comme les dames, dans les ports de font passer la vanille dans leur sac. Ils forment uple indocile, méchant, que nous avons la plus le peine à contenir; qui n'est ni français, ni nol, et qui n'aime qu'une chose, c'est le renché- nent des denrées. Croiriez-vous qu'ils sont ue tous bonapartistes, quoiqu'ils n'eussent pas le rapport avec le gouvernement de Bonaparte ec celui du roi? Mais en voici la raison: le et le café étaient plus chers alors, et la contre- leur profitait davantage.

AD. THIERS.

Réflexions Politiques.

s Peuples chrétiens me paraissent offrir de nos un effrayant spectacle; le mouvement qui les te est déjà assez rapide pour qu'on désespère de riger: leur sort est entre leurs mains mais t il leur échappe.

truire la démocratie, ranimer s'il se peut ses nces, purifier ses mœurs, régler ses mouvements,

substituer peu à peu la science des affaires à son inexpérience, la connaissance de ses vrais intérêts à ses aveugles instincts; adapter son gouvernement aux temps et aux lieux ; le modifier suivant les circonstances et les hommes : tel est le premier des devoirs imposé de nos jours à ceux qui dirigent la société.

Il faut une science politique nouvelle à un monde tout nouveau.

Mais c'est à quoi nous ne songeons guère : placés au milieu d'un fleuve rapide, nous fixons obstinément les yeux vers quelques débris qu'on aperçoit encore sur le rivage ; tandis que le courant nous entraîne et nous pousse à reculons vers des abîmes.

Il n'y a pas de peuples de l'Europe chez lesquels la grande révolution sociale que je viens de décrire ait fait de plus rapide progrès que parmi nous ; mais elle y a toujours marché au hasard.

Jamais les chefs de l'état n'ont pensé à rien préparer d'avance pour elle; elle s'est faite malgré eux ou à leur insu. Les classes les plus puissantes, les plus intelligentes et les plus morales de la nation n'ont pas cherché à s'emparer d'elle, afin de la diriger. La démocratie a donc été abandonnée à ses instincts sauvages; elle a grandi comme ces enfants, privés des soins paternels, qui s'élèvent d'eux-mêmes dans les rues de nos villes, et qui ne connaissent de la société que ses vices et ses misères. On semblait encore ignorer son existence, quand elle s'est emparée à l'improviste du pouvoir. Chacun alors s'est soumis avec servilité à ses moindres désirs, ou l'a adorée comme l'image de la force; quand ensuite elle se fut affaiblie par ses propres excès, les législateurs conçurent le projet imprudent de la détruire au lieu de chercher à l'instruire et à la corriger, et sans vouloir apprendre à gouverner ils ne songèrent qu'à la repousser du gouvernement.

Il en est résulté que la révolution démocratique

s'est opérée dans le matériel de la société sans qu'il se fît, dans les lois, les idées, les habitudes et les mœurs, le changement qui eût été nécessaire pour rendre cette révolution utile. Ainsi nous avons la démocratie, moins ce qui doit atténuer ses vices et faire ressortir ses avantages naturels, et voyant déjà les maux qu'elle entraîne, nous ignorons encore les biens qu'elle peut donner.

Quand le pouvoir royal, appuyé sur l'aristocratie, gouvernait paisiblement les peuples de l'Europe, la société, au milieu de ses misères, jouissait de plusieurs genres de bonheur, qu'on peut difficilement concevoir et apprécier de nos jours.

La puissance de quelques sujets élevait des barrières insurmontables à la tyrannie du prince ; et les rois, se sentant d'ailleurs revêtus aux yeux de la foule d'un caractère presque divin, puisaient dans le respect même, qu'ils faisaient naître, la volonté de ne point abuser de leur pouvoir.

Placés à une distance immense du peuple, les nobles prenaient cependant, au sort du peuple cette espèce d'intérêt bienveillant et tranquille que le pasteur accorde à son troupeau ; et, sans voir dans le pauvre leur égal, ils veillaient sur sa destinée, comme sur un dépôt remis par la Providence entre leurs mains.

N'ayant point conçu l'idée d'un autre état social que le sien, n'imaginant pas qu'il pût jamais s'égaler à ses chefs, le peuple recevait leurs bienfaits, et ne discutait point leurs droits. Il les aimait lorsqu'ils étaient cléments et justes, et se soumettait sans peine et sans bassesse à leurs rigueurs, comme à des maux inévitables que lui envoyait le bras de Dieu. L'usage et les mœurs avaient d'ailleurs établi des bornes à la tyrannie, et fondé une sorte de droit au milieu même de la force.

Le noble n'ayant point la pensée qu'on voulût lui

arracher des priviléges, qu'il croyait légitimes; le serf regardant son infériorité comme un effet de l'ordre immuable de la nature, on conçoit qu'il put s'établir une sorte de bienveillance réciproque entre ces deux classes si différemment partagées du sort. On voyait alors dans la société de l'inégalité, des misères, mais les âmes n'y étaient pas dégradées.

Ce n'est point l'usage du pouvoir ou l'habitude de l'obéissance qui déprave les hommes, c'est l'usage d'une puissance qu'ils considèrent comme illégitime, et l'obéissance à un pouvoir qu'ils regardent comme usurpé et comme oppresseur

D'un côté étaient les biens, la fòrce, les loisirs, et avec eux les recherches du luxe, les raffinements du goût, les plaisirs de l'esprit, le culte des arts; de l'autre, le travail, la grossièreté et l'ignorance.

Mais au sein de cette foule ignorante et grossière on rencontrait des passions énergiques, des sentiments généreux, des croyances profondes et de sauvages vertus.

Le corps social, ainsi organisé, pouvait avoir de la stabilité, de la puissance, et surtout de la gloire.

Mais voici les rangs qui se confondent; les barrières élevées entre les hommes s'abaissent, on divise les domaines, le pouvoir se partage, les lumières se répandent, les intelligences s'égalisent; l'état social devient démocratique, et l'empire de la démocratie s'établit enfin paisiblement dans les institutions et dans les mœurs.

Je conçois alors une société où tous, regardant la loi comme leur ouvrage, l'aimeraient et s'y soumettraient sans peine; où l'autorité du gouvernement étant respectée comme nécessaire et non comme divine, l'amour qu'on porterait au chef de l'État ne serait point une passion, mais un sentiment raisonné et tranquille. Chacun ayant des droits, et étant assuré de conserver ses droits, il s'établirait entre

toutes les classes une mâle confiance, et une sorte de condescendance réciproque, aussi éloignée de l'orgueil que de la bassesse.

Instruit de ses vrais intérêts le peuple comprendrait que, pour profiter des biens de la société, il faut se soumettre à ses charges. L'association libre des citoyens pourrait remplacer alors la puissance individuelle des nobles, et l'État serait à l'abri de la tyrannie et de la licence.

Je comprends que dans un état démocratique, constitué de cette manière, la société ne sera point immobile; mais les mouvements du corps social pourront y être réglés et progressifs; si l'on y rencontre moins d'éclat qu'au sein d'une aristocratie, on y trouvera moins de misères; les jouissances y seront moins extrêmes, et le bien-être plus général; les sciences moins grandes, et l'ignorance plus rare; les sentiments moins énergiques, et les habitudes plus douces; on y remarquera plus de vices et moins de crimes.

A défaut de l'enthousiasme et de l'ardeur des croyances, les lumières et l'expérience obtiendront quelquefois des citoyens de grands sacrifices; chaque homme étant également faible sentira un égal besoin de ses semblables; et connaissant qu'il ne peut obtenir leur appui qu'à la condition de leur prêter son concours, il découvrira sans peine que pour lui l'intérêt particulier se confond avec l'intérêt général.

La nation prise en corps sera moins brillante, moins glorieuse, moins forte peut-être; mais la majorité des citoyens y jouira d'un sort plus prospère, et le peuple s'y montrera paisible, non qu'il désespère d'être mieux, mais parce qu'il désire être bien.

Si tout n'était pas bon et utile dans un semblable ordre de choses, la société du moins se serait approprié tout ce qu'il peut présenter d'utile et de bon, et les hommes, en abandonnant pour toujours les avantages sociaux que peut fournir l'aristocratie, auraient

pris à la démocratie tous les biens que celle-ci peut leur offrir.

Mais nous, en quittant l'état social de nos aïeux, en jetant pêle-mêle derrière nous leurs institutions, leurs idées et leurs mœurs, qu'avons nous pris à la place ?

Le prestige du pouvoir royal s'est évanoui, sans être remplacé par la majesté des lois ; de nos jours, le peuple méprise l'autorité, mais il la craint, et la peur arrache de lui plus que ne donnaient jadis le respect et l'amour.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

Le Cabinet de Richelieu.

PUISQUE nous avons la liberté de promener nos yeux sur tous les points de la carte, arrêtons-les sur la ville de Narbonne.

Voyez la Méditerranée, qui étend, non loin de là, ses flots bleuâtres, ses rives sablonneuses. Pénétrez dans cette cité semblable à celle d'Athènes ; mais pour trouver celui qui y règne, suivez cette rue inégale et obscure, montez les degrés du vieux archevêché, et entrons dans la première et la plus grande de ses salles.

Elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogive, dont la partie supérieure seulement avait conservé les vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde, énorme, la remplissait dans toute sa largeur, du côté de la grande cheminée ; autour de cette table, couverte d'un tapis bariolé et chargée de papiers et de portefeuilles,

étaient assis et courbés sur leurs plumes huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes debout rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres reliés en noir ne remplissaient pas tout entière, et ils marchaient avec précaution sur le tapis dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies, on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et une voix grêle qui dictait, en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu, allumé en dépit des chaleurs de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant, sur eux, quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné : un croissant de plumes y soutient les reins ; si la tête se penche, elle trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siége déborde tellement les coudes qu'il est permis de croire que les prévoyans tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y trouvait et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs, les yeux grands et doux, une figure pâle et effilée à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du siècle de Louis XIII. Une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcés d'avouer que le docteur Lavater regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter ; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une royale, ornement alors à la

mode, et qui ressemble assez à une virgule par sa forme. Ce vieillard avait sur la tête une calotte rouge et était enveloppé dans une vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée, et n'était rien moins qu'Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

Il avait très-près de lui, autour de la plus petite table dont il a été question, quatre jeunes gens de quinze à vingt ans: ils étaient pages ou domestiques, selon l'expression du temps, qui signifiait alors familier, ami de la maison. Cet usage était un reste de patronage féodal demeuré dans nos mœurs. Les cadets gentilshommes des plus hautes familles recevaient des *gages* des seigneurs, et leur étaient dévoués en toute circonstance, allant appeler en duel le premieur venu au moindre désir de leur patron. Les pages dont nous parlons rédigeaient des lettres dont le cardinal leur avait dit la substance ; et après un coup d'œil du maître, ils les passaient aux secrétaires qui les mettaient au net. Le vieux duc, de son côté, écrivait sur son genou des notes secrètes sur de petits papiers qu'il glissait dans presque tous les paquets avant de les fermer de sa propre main.

Il y avait quelques instans qu'il écrivait, lorsqu'il aperçut, dans une glace placée en face de lui, le plus jeune de ses pages traçant quelques lignes interrompues sur une feuille d'une taille fort inférieure à celle du papier ministériel ; il se hâtait d'y mettre quelques mots, puis la glissant rapidement sous la grande feuille qu'il était chargé de remplir à son grand regret; mais, placé derrière le cardinal, il espérait que sa difficulté à se retourner l'empêcherait de s'apercevoir du petit manége qu'il semblait exercer avec assez d'habitude. Tout à coup Richelieu, lui adressant la parole sèchement, lui dit :—Venez ici, monsieur Olivier.

Ces deux mots furent comme un coup de foudre pour ce pauvre enfant qui paraissait n'avoir pas seize

ans. Il se leva pourtant très-vite et vint se placer debout devant le ministre, les bras pendans et la tête baissée.

Les autres pages et les secrétaires ne remuèrent pas plus que des soldats lorsque l'un d'eux tombe frappé d'une balle, tant ils étaient accoutumés à ces sortes d'appels. Celui-ce pourtant s'annonçait d'une manière plus vive que les autres.

Qu'écrivez-vous là ?

Monseigneur . . . . . ce que Votre Éminence me dicte.

Quoi ?

Monseigneur . . . . la lettre à don Juan de Bragance.

Point de détours, monsieur, vous faites autre chose.

Monseigneur, dit alors le page, les larmes aux yeux, c'était un billet à une de mes cousines.

Voyons-le.

Alors un tremblement universel l'agita, et il fut obligé de s'appuyer sur la cheminée, en disant à demi-voix :—C'est impossible.

M. le vicomte Olivier d'Entraigues, dit le ministre, sans marquer la moindre émotion, vous n'êtes plus à mon service. Et le page sortit ; il savait qu'il n'y avait pas à répliquer ; il glissa son billet dans sa poche, et, ouvrant la porte à deux battans justement assez pour qu'il y eût place pour lui, il s'y glissa comme un oiseau qui s'échappe de sa cage.

Le ministre continua les notes qu'il traçait sur son genou.

Les secrétaires redoublaient de silence et d'ardeur lorsque la porte s'ouvrant rapidement de chaque côté, on vit paraître debout, entre les deux battans, un capucin qui, s'inclinant les bras croisés sur la poitrine, semblait attendre l'aumône ou l'ordre de se retirer. Il avait un teint rembruni, profondément sillonné par la petite-vérole, des yeux assez doux,

mais un peu louches et toujours couverts par des sourcils qui se joignaient au milieu du front ; une bouche dont le sourire était rusé, malfaisant et sinistre ; une barbe plate et rousse à l'extrémité, et le costume de l'ordre de Saint François dans toute son horreur, avec des sandales et des pieds nus qui paraissaient fort indignes de s'essuyer sur un tapis.

Tel qu'il était, ce personnage parut faire une grande sensation dans toute la salle ; car, sans achever la phrase, la ligne ou le mot commencé, chaque écrivain se leva et sortit par la porte où il se tenait toujours debout, les uns le saluant en passant, les autres détournant la tête ; les jeunes pages se bouchant le nez, mais par-derrière lui, car ils paraissaient en avoir peur en secret. Lorsque tout le monde eut défilé, il entra enfin, faisant une profonde révérence, parce que la porte était encore ouverte ; mais sitôt qu'elle fut fermée, marchant sans cérémonie, il vint s'asseoir auprès du cardinal, qui l'ayant reconnu au mouvement qui se faisait, lui fit une inclination de tête sèche et silencieuse, le regardant fixement comme pour attendre une nouvelle, et ne pouvant s'empêcher de froncer le sourcil, comme à l'aspect d'une arraignée ou de quelque autre animal désagréable.

Le Cardinal n'avait pu résister à ce mouvement de déplaisir, parce qu'il se sentait obligé par la présence de son agent, à rentrer dans ces conversations profondes et pénibles dont il s'était reposé pendant quelques jours dans un pays dont l'air pur lui était favorable, et dont le calme avait un peu ralenti les douleurs de sa maladie : elle s'était changée en une fièvre lente, mais ses intervalles étaient assez longs pour qu'il pût oublier, pendant son absence, qu'elle devait revenir. Donnant donc un peu de repos à son imagination jusqu'alors infatigable, il attendait sans impatience, pour la première fois de ses jours peut-

être, le retour des courriers qu'il avait fait partir dans toutes les directions, comme les rayons d'un soleil qui donnait seul la vie et le mouvement à la France. Il ne s'attendait pas à la visite qu'il recevait alors, et la vue d'un de ces hommes qu'il *trempait dans le crime*, selon sa propre expression, lui rendit toutes les inquiétudes habituelles de sa vie, sans dissiper entièrement le nuage de mélancolie qui venait d'obscurcir ses pensées.

Le commencement de sa conversation fut empreint de la couleur sombre de ses dernières rêveries ; mais bientôt il en sortit plus vif et plus fort que jamais, quand la vigueur de son esprit rentra forcément dans le monde réel.

Son confident, voyant qu'il devait rompre le silence le premier, le fit ainsi assez brusquement.

Eh bien ! monseigneur, à quoi pensez-vous ?

Hélas ! Joseph, à quoi devons-nous penser tous tant que nous sommes, sinon à notre bonheur futur dans une vie meilleure que celle-ci ? Je songe, depuis plusieurs jours, que les intérêts humains m'ont trop détourné de cette unique pensée, et je me repens d'avoir employé quelques instans de loisir à des ouvrages profanes tels que mes tragédies *d'Europe* et de *Mirame*, malgré la gloire que j'en ai tirée déjà parmi nos plus beaux esprits, gloire qui se répandra dans l'avenir.

Le P. Joseph, plein des choses qu'il avait à dire, fut d'abord surpris de ce début ; mais il connaissait trop son maître pour en rien témoigner, et sachant bien par où il le ramènerait à d'autres idées, il entra dans les siennes sans hésiter.

Le mérite en est pourtant grand, dit-il avec un air de regret, et la France gémira de ce que ces œuvres immortelles ne sont pas suivies de productions semblables.

Oui, mon cher Joseph, c'est en vain que des hom-

mes tels que Boisrobert, Claveret, Colletet, Corneille, et surtout le célèbre Mairet, ont proclamé ces tragédies les plus belles de toutes celles que les temps présens et passés ont vu représenter; je me les reproche, je vous jure, comme un vrai péché mortel, et je ne m'occupe, dans mes heures de repos, que de ma *Méthode des controverses*, et du livre sur la *Perfection du Chrétien*. Je songe que j'ai cinquante-six ans et une maladie qui ne pardonne guère.

Ce sont des calculs que vos ennemis font aussi exactement que Votre Éminence, dit le père, à qui cette conversation commençait à donner de l'humeur, et qui voulait en sortir plus vite.

Le rouge monta au visage du cardinal.

Je le sais, je le sais bien, dit-il, je connais toute leur noirceur, et je m'attends à tout. Mais qu'y a-t-il donc de nouveau ?

Nous étions convenus déjà, monseigneur, de remplacer mademoiselle d'Hautefort; nous l'avons éloignée comme mademoiselle de La Fayette, c'est fort bien, mais sa place n'est pas remplie, et le roi....

Eh bien ?

Le roi a des idées qu'il n'avait pas eues encore.

Vraiment ? et qui ne viennent pas de moi ? Voilà qui va bien, dit le ministre avec ironie.

Aussi, monseigneur, pourquoi laisser six jours entiers la place de favori vacante ? Ce n'est pas prudent, permettez que je le dise.

Il a des idées, des idées, répétait Richelieu avec une sorte d'effroi, et lesquelles ?

Il a parlé de rappeler la reine-mère, dit le capucin à voix basse, de la rappeler de Cologne.

Marie de Médicis ? s'écria le cardinal en frappant sur les bras de son fauteuil avec ses deux mains. Non, par le Dieu vivant ! elle ne rentrera pas sur le sol de France, d'où je l'ai chassée pied par pied! L'Angleterre n'a pas osé la garder exilée par moi,

La Hollande a craint de crouler sous elle, et mon royaume la recevrait ! Non, non, cette idée n'a pu lui venir par lui-même. Rappeler mon ennemie, rappeler sa mère, quelle perfidie ! non, il n'aurait jamais osé y penser . . . . .

Puis, après avoir rêvé un instant, il ajouta en fixant un regard pénétrant et encore plein du feu de sa colère sur le P. Joseph.

Mais . . . . . . dans quels termes a-t-il exprimé ce désir ? dites-moi les mots précis.

Il a dit assez publiquement et en présence de Monsieur : je sens bien que l'un des premiers devoirs d'un chrétien est d'être bon fils, et je ne résisterai pas long-temps aux murmures de ma conscience.

Chrétien ! conscience ! ce ne sont pas ses expressions ; c'est le P. Caussin, c'est son confesseur qui me trahit, s'écria le cardinal. Perfide jésuite ! je t'ai pardonné ton intrigue de la Fayette ; mais je ne te passerai pas tes conseils secrets. Je ferai chasser ce confesseur, Joseph, il est ennemi de l'état, je le vois bien. Mais aussi, j'ai agi avec négligence depuis quelques jours ; je n'ai pas assez hâté l'arrivée de ce petit d'Effiat, qui réussira sans doute ! il est bien fait et spirituel, dit-on. Ah ! quelle faute ! je mériterais une bonne disgrâce moi-même. Laisser près du roi ce renard de jésuite, sans lui avoir donné mes instructions secrètes, sans avoir un otage, un gage de sa fidélité à mes ordres ! quel oubli ! Joseph, prenez une plume, et écrivez vite ceci pour l'autre confesseur, que nous choisirons mieux. Je pense au P. Sirmond.

Le P. Joseph se mit devant la grande table, prêt à écrire, et le cardinal lui dicta ces devoirs de nouvelle nature, que, peu de temps après, il osa faire remettre au roi, qui les reçut, les respecta, et les apprit par cœur comme les commandemens de l'Église.

Ils nous sont demeurés comme un monument effrayant de l'empire qu'un homme peut arracher à force de temps, d'intrigues et d'audace.

I. Un prince doit avoir un premier ministre, et ce premier ministre trois qualités: 1° qu'il n'ait pas d'autre passion que son prince; 2° qu'il soit habile et fidèle; 3° qu'il soit ecclésiastique.

II. Un prince doit parfaitement aimer son premier ministre.

III. Ne doit jamais changer son premier ministre.

IV. Doit lui dire toutes choses.

V. Lui donner libre accès près de sa personne.

VI. Lui donner une souveraine autorité sur le peuple.

VII. De grands honneurs et de grands biens.

VIII. Un prince n'a pas de plus riche trésor que son premier ministre.

IX. Un prince ne doit pas ajouter foi à ce qu'on dit contre son premier ministre, ni se plaire à en entendre médire.

X. Un prince doit révéler à son premier ministre tout ce qu'on a dit contre lui, *quand même on aurait exigé du prince qu'il garderait le secret.*

XI. Un prince doit non-seulement préférer le bien de son état, mais son premier ministre à tous ses parens.

Tels étaient les commandemens du dieu de la France, moins étonnans encore que la terrible naïveté qui lui fit léguer lui-même ces ordres à la postérité, comme si elle aussi devait croire en lui.

Tandis qu'il dictait son instruction, en la lisant sur un petit papier écrit de sa main, une tristesse profonde paraissait s'emparer de lui à chaque mot, et lorsqu'il fut au bout, il tomba au fond de son fauteuil, les bras croisés et la tête penchée sur son estomac.

Le P. Joseph, interrompant son écriture, se leva, et

lui demander s'il se trouvait mal, lorsqu'il en- ; sortir du fond de sa poitrine ces paroles lugu- et mémorables :

el ennui profond ! quelles interminables inquié- ! Si l'ambitieux me voyait, il fuirait dans un . Q'est-ce que ma puissance ? un misérable du pouvoir royal; et que de travaux pour fixer on étoile ce rayon qui flotte sans cesse ! De- ingt ans je le tente inutilement. Je ne com- s rien à cet homme ! il n'ose pas me fuir ; mais l'enlève : il me glisse entre les doigts. . . Que ses j'aurais pu faire avec ses droits héréditaires, es avais eus. Mais employer tant de calculs à ir en équilibre ! que reste-t-il de génie pour reprises ? J'ai l'Europe dans ma main, et je ıspendu à un cheveu qui tremble. Qu'ai-je à le porter mes regards sur les cartes du monde, mes intérêts sont renfermés dans son étroit t ? Ces six pieds d'espace me donnent plus ne à gouverner que toute la terre. Voilà donc 'est un premier ministre ! enviez-moi mes à présent.

traits étaient décomposés de manière à faire re quelque accident, et il lui prit une toux te et longue, qui finit par un léger crachement g. Il vit que le P. Joseph effrayé allait saisir ochette d'or posée sur la table, et, se levant coup avec la vivacité d'un jeune homme, il a, et lui dit :

ı'est rien, Joseph, je me laisse quelquefois aller ouragement ; mais ces momens sont courts, et rs plus fort qu'avant. Pour ma santé, je sais ement où j'en suis ; mais il ne s'agit pas de Qu'avez-vous fait à Paris ? Je suis content ir le roi arrivé dans le Béarn, comme je le s : nous le veillerons mieux. Que lui avez- nontré pour le faire partir ?

Une bataille à Perpignan.

Allons, ce n'est pas mal. Eh bien ! nous pouvons la lui arranger ; autant vaut cette occupation qu'une autre à présent.

ALFRED DE VIGNY

Une Émeute sous Louis XIII.

DEUX années ! que de changemens elle peuvent apporter sur le front des hommes, dans leurs familles, et surtout dans cette grande famille si troublée des nations, dont un jour brise les alliances, dont une naissance apaise les guerres, dont une mort détruit la paix ! Nos yeux ont vu des rois rentrer dans leur demeure un jour de printemps, ce jour-là même un vaisseau partit pour une traversée de deux ans ; le navigateur revint ; ils étaient sur leur trône : rien ne semblait s'être passé dans son absence, et pourtant Dieu leur avait ôté cent jours de règne.

Mais rien n'était changé pour la France en 1642, époque à laquelle nous passons, ci ce n'était ses craintes et ses espérances. L'avenir seul avait changé d'aspect. Avant de revoir nos personnages, il importe de contempler en grand l'état du royaume.

La puissante unité de la monarchie était plus imposante encore par le malheur des états voisins ; les révoltes de l'Angleterre et celles de l'Espagne et du Portugal faisaient admirer d'autant plus le calme dont jouissait la France ; Strafford et Olivarès, renversés ou ébranlés, grandissaient l'immuable Richelieu.

Six armées formidables, reposées sur leurs armes

triomphantes, servaient de rempart au royaume : celles du Nord, liguées avec la Suède, avaient fait fuir les Impériaux, poursuivi encore par l'ombre de Gustave-Adolphe ; celles qui regardaient l'Italie recevaient dans le Piémont les clefs des villes qu'avait defendues le prince Thomas ; et celles qui redoublaient la chaîne des Pyrénées soutenaient la Catalogne révoltée, et frémissaient encore devant Perpignan qu'il ne leur était pas permis de prendre. L'intérieur n'était pas heureux, mais tranquille. Un invisible génie semblait avoir maintenu ce calme, car le Roi, mortellement malade, languissait à Saint-Germain près d'un jeune favori, et le Cardinal, disait-on, se mourait à Narbonne. Cependant quelques morts trahissaient sa vie, et de loin en loin des hommes tombaient comme frappés par un souffle empoisonné, et rappelaient la puissance invisible.

Saint-Preuil, l'un des ennemis de Richelieu venait de porter sa *tête de fer** sur l'échafaud, *sans honte ni peur*, comme il le dit en y montant.

Cependant la France semblait gouvernée par elle-même ; car le prince et le ministre étaient séparés depuis long-temps ; et, de ces deux malades qui se haïssaient mutuellement, l'un n'avait jamais tenu les rênes de son état, l'autre n'y faisait plus sentir sa main, on ne l'entendait plus nommer dans les actes publics, il ne paraissait plus dans le gouvernement, il s'effaçait partout ; il dormait comme l'araignée au centre de ses filets.

S'il s'était passé quelques événemens et quelques révolutions durant ces deux années, ce devait donc être dans les cœurs, ce devait être quelques-uns de ces changemens occultes, d'où naissent, dans les monarchies sans base, des bouleversemens effroyables et de longues et sanglantes dissensions.

* Ce nom lui fut donné pour sa valeur et un caractère trop ferme, qui fut son crime.

Pour en être éclaircis, portons nos yeux s
vieux et noir bâtiment du Louvre inachevé, et
tons l'oreille aux propos de ceux qui l'habitent
l'environnent.

On était au mois de décembre ; un hiver rigou
avait attristé Paris, où la misère et l'inquiétu
peuple étaient extrêmes, cependant sa cur
l'aiguillonnait encore, et il était avide des spect
que lui donnait la cour. Sa pauvreté lui
moins pesante, lorsqu'il contemplait les agitatio
la richesse ; ses larmes, moins amères à la vu
combats de la puissance, et le sang des grand
arrosait ses rues et semblait alors le seul digne
répandu, lui faisait bénir son obscurité. Déja
ques scènes tumultueuses, quelques assassinats
tans avaient fait sentir l'affaiblissement du mona
l'absence et la fin prochaine du ministre, et co
une sorte de prologue à la sanglante comédie
Fronde, venaient aiguiser la malice et même all
les passions des Parisiens. Ce désordre ne leu
plaisait pas ; indifférens aux causes des quer
fort abstraites pour eux, ils ne l'étaient point
individus, et commençaient déjà à prendre les
de parti en affection ou en haine, non à caus
l'intérêt qu'ils leur supposaient pour le bien-êt
leur classe, mais tout simplement parce qu'ils
saient ou déplaisaient comme des acteurs.

Une nuit surtout, des coups de pistolet et de
avaient été entendus fréquemment dans la (
les patrouilles nombreuses des Suisses et
gardes-du-corps venaient même d'être attaq
et de rencontrer quelques barricades dans les
tortueuses de l'île Notre-Dame ; des charrettes
chaînées aux bornes et couvertes de tonneaux ava
empêché les cavaliers d'y pénétrer, et quelques c
de mousquet avaient blessé des chevaux et des h
mes. Cependant la ville dormait encore, excep



quartier qui environnait le Louvre, habité dans ce moment par la reine et *Monsieur*, duc d'Orléans. Là tout annonçait une expédition nocturne d'une nature très-grave.

Il était deux heures du matin, il gelait, et l'ombre était épaisse, lorsqu'un nombreux rassemblement s'arrêta sur le quai, à peine pavé alors, et occupa lentement et par degrés le terrain sablé qui descendait en pente jusqu'à la Seine. Deux cents hommes, à peu près, semblaient composer cet attroupement ; ils étaient enveloppés de grands manteaux relevés par le fourreau de longues épées à l'espagnole qu'ils portaient. Se promenant sans ordre en long et en large, ils semblaient attendre les événemens, plutôt que les chercher. Beaucoup d'entre eux s'assirent, les bras croisés, sur les pierres éparses du parapet commencé; ils observaient le plus grand silence. Après quelques minutes cependant, un homme qui paraissait sortir d'une porte voutée du Louvre s'approcha lentement avec une lanterne sourde, dont il portait les rayons au visage de chaque individu, et qu'il souffla, ayant démêlé celui qu'il cherchait entre tous : il lui parla de cette façon à demi-voix en lui serrant la main :

Eh bien ! Olivier, que vous a dit M. le Grand ?* Cela va-t-il bien ?

Oui, oui, je l'ai vu hier à Saint-Germain ; le vieux chat est bien malade à Narbonne, il va s'en aller *ad patres*, mais il faut mener nos affaires rondement, car ce n'est pas la première fois qu'il fait l'engourdi. Avez-vous du monde pour ce soir, mon cher Fontrailles ?

Soyez tranquille ! Montrésor va venir avec une centaine de gentilshommes de *Monsieur;* vous le reconnaîtrez, il sera déguisé en maître-maçon, une

* On nommait ainsi par abréviation le grand-écuyer Cinq-Mars.

règle à la main. Mais n'oubliez pas surtout les mots d'ordre : les savez-vous bien tous, vous et vos amis ?

Oui, tous, excepté l'abbé de Gondi qui n'est pas arrivé encore ; mais, Dieu me pardonne, je crois que le voilà lui-même. Qui diable l'aurait reconnu ?

En effet, un petit homme sans soutane, habillé en soldat des gardes françaises, et portant de très-noires et fausses moustaches, se glissa entre eux. Il sautait d'un pied sur l'autre avec un air de joie, et se frottait les mains.

Vive Dieu ! tout va bien, mon ami Fiesque ne faisait pas mieux ; et se levant sur la pointe du pied pour frapper sur l'épaule d'Olivier : Savez-vous que pour un homme qui sort presque de page, vous ne vous conduisez pas mal, sire Olivier d'Entraigues ? vous serez dans nos hommes illustres, si nous trouvons un Plutarque. Tout est bien organisé, vous arrivez à point, ni plus tôt ni plus tard, comme un vrai chef de parti. Fontrailles, ce jeune homme ira loin, je vous le prédis. Mais dépêchons-nous, il vous viendra dans deux heures des paroissiens de mon oncle l'archevêque de Paris ; je les ai bien échauffés, et ils crieront : *Vive Monsieur ! vive la Régente ! et plus de Cardinal !* comme des enragés. Ce sont de bonnes dévotes, tout à moi, qui leur ont monté la tête. Le Roi est fort mal. Oh ! tout va bien, très-bien. Je viens de St-Germain, j'ai vu l'ami Cinq-Mars, il est bon, très bon, toujours ferme comme un roc. Ah ! voilà ce que j'appelle un homme ! Comme il les a joués avec son air mélancolique et insouciant ! Il est le maître de la cour à présent. C'est fini, le Roi va, dit-on, le faire duc et pair, il en est fortement question ; mais il hésite encore ; il faut décider cela par notre mouvement de ce soir : *le vœu du peuple ?* il faut faire *le vœu du peuple* absolument, nous allons le faire entendre. Ce sera la mort de

Richelieu, savez-vous? Surtout c'est la haine pour lui qui doit dominer dans les cris, car c'est là l'essentiel. Cela décidera enfin notre Gaston qui flotte toujours, n'est-ce pas?

Eh! que peut-il faire autre chose? dit Fontrailles; s'il prenait une résolution aujourd'hui en notre faveur, ce serait bien fâcheux.

Eh! pourquoi?

Parce que nous serions bien sûrs que demain au jour il serait contre.

N'importe, reprit l'abbé, la Reine a de la tête.

Et du cœur aussi, dit Olivier; cela me donne de l'espoir pour Cinq-Mars, qui me semble avoir osé faire le boudeur quelquefois en la regardant.

Enfant que vous êtes! que vous connaissez encore mal la cour! Rien ne peut le soutenir que la main du Roi qui l'aime comme son fils, et, pour la Reine, si son cœur bat, c'est de souvenir et non d'avenir. Mais il ne s'agit pas de ces fadaises-là: dites-moi, mon cher, êtes-vous bien sûr de votre jeune avocat que je vois rôder là? Pense-t-il bien?

Parfaitement, c'est un excellent royaliste; il jetterait le Cardinal à la rivière tout à l'heure; d'ailleurs c'est Fournier de Loudun, c'est tout dire.

Bien, bien, voilà comme nous les aimons. Mais garde à vous, messieurs, on vient de la rue Saint-Honoré. Qui va là? crièrent les premiers de la troupe à des hommes qui venaient, Royalistes ou Cardinalistes?

Gaston et *le Grand*, répondirent tout bas les nouveau-venus.

C'est Montrésor et les gens de *monsieur*, dit Fontrailles; nous pourrons bientôt commencer.

Oui, par le corbleu! dit l'arrivant; car les Cardinalistes vont passer à trois heures, on nous en a instruits tout à l'heure.

Où vont-ils? dit Fontrailles.

Ils sont plus de deux cents pour conduire M. de Chavigny qui va voir le vieux chat à Narbonne, dit-on ; ils ont cru plus sûr de longer le Louvre.

Eh bien ! nous allons leur faire patte de velours, dit l'abbé.

Comme il achevait, un bruit de carosses et de chevaux se fit entendre. Plusieurs hommes à manteaux roulèrent une énorme pierre au milieu du pavé. Les premiers cavaliers passèrent rapidement à travers la foule et le pistolet à la main, se doutant bien de quelque chose, mais le postillon qui guidait les quatre chevaux de la première voiture s'embarrassa dans la pierre et s'abattit.

Quel est donc ce carosse qui écrase les piétons ? crièrent à la fois tous les hommes en manteaux. C'est bien tyrannique ! ce ne peut être qu'un ami du Cardinal de *La Rochelle*.*

C'est quelqu'un qui ne craint pas les amis du petit *le Grand*, s'écria une voix à la portière ouverte, d'où un homme s'élança sur un cheval.

Rangez ces Cardinalistes jusque dans la rivière, dit une voix aigre et perçante.

Ce fut le signal des coups de pistolet qui s'échangèrent avec fureur de chaque côté, et qui prêtèrent une lumière à cette scène tumultueuse et sombre ; le cliquetis des épées et le piétinement des chevaux n'empêchaient pas de distinguer les cris, d'un côté : A bas le ministre ! vive le Roi ! vive *Monsieur* et monsieur le Grand ! à bas les *bas rouges !* de l'autre: Vive son Éminence ! vive le grand Cardinal ! mort aux factieux ! vive le Roi ! car le nom du Roi présidait à toutes les haines, comme à toutes les affections, à cette étrange époque.

Cependant les hommes à pied avaient réussi à placer

* Dans le long siége de cette ville, on donna ce nom à Richelieu pour tourner en ridicule son obstination à cerner une place jugée imprenable.

les deux carosses en travers du quai, de manière à s'en faire un rempart contre les chevaux de Chavigny, et de là, entre les roues, par les portières et sous les ressorts, les accablaient de coups de pistolet et en avaient démonté plusieurs. Le tumulte était affreux, lorsque les portes du Louvre s'ouvrirent tout à coup, et deux escadrons de gardes-du-corps sortirent au trot; la plupart avaient des torches à la main pour éclairer ceux qu'ils allaient attaquer, et eux-mêmes. La scène changea. A mesure que les gardes arrivaient à l'un des hommes à pied, on voyait cet homme s'arrêter, ôter son chapeau, se faire reconnaître et se nommer, et le garde se retirait, quelquefois en saluant, d'autrefois en lui serrant la main. Ce secours aux carosses de Chavigny fut donc à peu près inutile, et ne servit qu'à augmenter la confusion. Les gardes-du-corps, comme pour l'acquit de leur conscience, parcouraient la foule des duellistes en disant mollement : Allons, messieurs, de la modération.

Mais lorsque deux gentilshommes avaient bien *engagé le fer* et se trouvaient bien acharnés, le garde qui les voyait, s'arrêtait pour juger les coups, et quelquefois même favorisait celui qu'il pensait être de son opinion ; car ce corps, comme toute la France, avait ses royalistes et ses cardinalistes.

Les fenêtres du Louvre s'éclairaient peu à peu, et l'on y voyait beaucoup de têtes de femmes derrières les petits carreaux en losange, attentives à contempler le combat.

De nombreuses patrouilles de Suisses sortirent avec des flambeaux ; on distinguait ces soldats à leur étrange uniforme. Ils portaient le bras droit rayé de bleu et de rouge et le bas de soie de leur jambe droite était rouge ; le côté gauche rayé de bleu, rouge et blanc, et le bas blanc et rouge. On avait espéré, sans doute, au château royal, que cette troupe

étrangère pourrait dissiper l'attroupement, mais on se trompa. Ces impassibles soldats, suivant froidement, exactement et sans les dépasser, les ordres qu'on leur avait donnés, circulèrent avec symétrie entre les groupes armés qu'ils divisaient un moment, vinrent se réunir devant la grille avec une précision parfaite, et rentrèrent en ordre comme à la manœuvre, sans s'informer si les ennemis à travers lesquels ils avaient passé s'étaient rejoints ou non.

Mais le bruit, un moment apaisé, redevint général à force d'explications particulières. On entendait partout des appels, des injures et des imprécations; il ne semblait pas que rien pût faire cesser ce combat que la destruction de l'un des deux partis, lorsque des cris, ou plutôt des hurlemens affreux, vinrent mettre le comble au tumulte. L'abbé de Gondi, alors occupé à tirer un cavalier par son manteau pour le faire tomber, s'écria :—Voilà mes gens! Fontrailles, vous allez en voir de belles, voyez, voyez déjà comme cela court! c'est charmant vraiment! Et il lâcha prise et monta sur une pierre pour considérer les manœuvres de ses troupes, croisant les bras, avec l'importance d'un général d'armée. Le jour commençait à poindre, et l'on vit que du bout de l'île Saint-Louis accourait en effet une foule d'hommes, de femmes, et d'enfans de la lie du peuple, poussant, au ciel et vers le Louvre, d'étranges vociférations. Des filles portaient de longues épées, des enfans traînaient d'immenses hallebardes et des piques damasquinées du temps de la Ligue, des vieilles en haillons tiraient après elles, avec des cordes, des charrettes pleines d'anciennes armes rouillées et rompues, des ouvriers de tous les métiers, ivres pour la plupart, les suivaient avec des bâtons, des fourches, des lances, des pelles, des torches, des pieux, des crocs, des leviers, des sabres et des

broches aiguës, ils chantaient et hurlaient tour à tour, contrefaisant avec des rires atroces les miaulemens du chat, et portant, comme un drapeau, un de ces animaux pendu au bout d'une perche et enveloppé dans un lambeau rouge, figurant ainsi le Cardinal, dont le goût pour les chats était connu généralement. Des crieurs publics couraient, tout rouges et haletant, semer sur les ruisseaux et les pavés, coller sur les parapets, les bornes, les murs des maisons et du palais mêmes, de longues histoires satiriques en petits vers, faites sur les personnages du temps; des garçons bouchers et des marmitons, portant de larges coutelas, battaient la charge sur des chaudrons et traînaient dans la boue un porc nouvellement égorgé, coiffé de la calotte rouge d'un enfant de chœur. De jeunes et vigoureux drôles, vêtus en femme et enluminés d'un grossier vermillion, criaient d'une voix forcenée: *nous sommes des mères de famille ruinées par Richelieu; mort au Cardinal!* Ils portaient dans leurs bras des nourrissons de paille qu'ils faisaient le geste de jeter à la rivière, et les y jetaient en effet.

Lorsque cette dégoûtante cohue eut inondé les quais de ses milliers d'individus infernaux, elle produisit un effet étrange sur les combattans, et tout-à-fait contraire à ce qu'en attendait leur patron. Les ennemis de chaque faction abaissèrent leur armes et se séparèrent. Ceux de *Monsieur* et de Cinq-Mars furent révoltés de se voir secourus par de tels auxiliaires, et, aidant eux-mêmes les gentilshommes du Cardinal à remonter à cheval et en voiture, leurs valets à y porter les blessés, donnèrent des rendez-vous particuliers à leurs adversaires, pour vider leur querelle sur un terrain plus secret et plus digne d'eux. Rougissant de la supériorité du nombre et des ignobles troupes qu'ils semblaient commander, entrevoyant, peut-être pour la première fois, les funestes conséquences de leurs jeux politiques, et voyant quel était le limon

qu'ils venaient de remuer, ils se divisèrent pour se retirer, enfonçant leurs chapeaux larges sur leurs yeux, jetant leurs manteaux sur les épaules et redoutant le jour.

Ainsi se termina cette échauffourée, qui semblait pouvoir enfanter de grands malheurs; personne n'y fut tué; les cavaliers, avec quelqaes égratignures de plus, et quelques-uns avec leur bourse de moins, à leur grande surprise, reprirent leur route près des carosses par des rues détournées; les autres s'évadèrent un à un, à travers la populace qu'ils avaient soulevée. Les misérables qui la composaient, dénués de chefs de troupe, restèrent encore deux heures à pousser les mêmes cris, jusqu'à ce que leur vin fût cuvé, et que le froid éteignît ensemble le feu de leur sang et de leur faux enthousiasme. On voyait aux fenêtres des maisons du quai de la Cité, et le long des murs, le sage et vénérable peuple de Paris, regardant d'un air triste, et dans un morne silence, ces préludes de désordre ; tandis que le corps des marchands, vêtu de noir, précédé de ses échevins et de ses prévôts, s'acheminait lentement et courageusement, à travers la populace, vers le *Palais de Justice* où devait s'assembler le parlement, et allait lui porter plainte de ces effrayantes scènes nocturnes.

ALFRED DE VIGNY.

Une Ame Calme.

PENDANT cette même matinée, le calme et le silence de l'étude régnaient dans un cabinet modeste d'une grande maison voisine du Palais de Justice. Une lampe de cuivre d'une forme gothique y luttait avec

le jour naissant, et jetait sa lumière rougeâtre sur un amas de papiers et de livres qui couvraient une grande table; elle éclairait le buste de l'Hospital, celui de Montaigne, du président de Thou l'historien, et du roi Louis XIII; une cheminée assez haute pour qu'un homme pût y entrer, et même s'y asseoir, était remplie par un grand feu brûlant sur d'énormes chenets de fer. Sur l'un de ces chenets était appuyé le pied du studieux de Thou, qui, déjà levé, examinait avec attention les œuvres nouvelles de Descartes et de Grotius; il écrivait, sur son genou, ses notes sur ces livres de philosophie et de politique qui faisaient alors le sujet de toutes les conversations; mais en ce moment les *Méditations métaphysiques* absorbaient toute son attention; le philosophe de la Touraine enchantait le jeune conseiller; souvent, dans son enthousiasme, il frappait sur le livre en jetant des cris d'admiration, quelquefois il prenait une sphère placée près de lui, et, la tournant long-temps sous ses doigts, s'enfonçait dans les plus profondes rêveries de la science, puis, conduit par leur profondeur à une élévation plus grande, se jetait à genoux tout à coup devant le crucifix placé sur la cheminée, parce que, aux bornes de l'esprit humain, il avait rencontré Dieu. En d'autres instans, il s'enfonçait dans les bras de son grand fauteuil de manière à être presque assis sur le dos, et mettant ses deux mains sur ses yeux, suivait dans sa tête la trace des raisonnemens de René Descartes, depuis cette idée de la première méditation :

"Supposons que nous sommes endormis, et que toutes ces particularités, savoir : que nous ouvrons les yeux, remuons la tête, étendons le bras, ne sont que de fausses illusions . . . ."

Jusqu'à cette sublime conclusion de la troisième :

"Il ne reste à dire qu'une chose : c'est que, semblable à l'idée de moi-même, celle de Dieu est née et

produite avec moi dès-lors que j'ai été créé. Et, certes, on ne doit pas trouver étrange que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée pour être comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage."

Ces pensées occupaient entièrement l'âme du jeune conseiller, lorsqu'un grand bruit se fit entendre sous ses fenêtres; il crut que le feu d'une maison excitait ces cris prolongés, et se hâta de regarder vers l'aile du bâtiment occupée par sa mère et ses sœurs, mais tout y paraissait dormir, et les cheminées ne laissaient même échapper aucune fumée qui attestât le réveil des habitans: il en bénit le ciel et, courant à une autre fenêtre, il vit le peuple dont nous connaissons les exploits se presser vers les rues étroites qui mènent au quai. Après avoir examiné cette cohue de femmes et d'enfans, l'enseigne ridicule qui les guidait, et les grossiers travestissemens des hommes: C'est quelque fête populaire ou quelque comédie du carnaval, se dit-il; et, après s'être placé de nouveau au coin de son feu, il prit un grand almanach sur la table, et se mit à chercher avec beaucoup de soin quel saint on fêtait ce jour-là. Il regarda la colonne du mois de décembre, et, trouvant au quatrième jour de ce mois le nom de *Sainte-Barbe*, il se rappela qu'il venait de voir passer des espèces de petits canons et caissons, et, parfaitement satisfait de l'explication qu'il se donnait à lui-même, se hâta de chasser l'idée qui venait de le distraire, et se renfonça dans sa douce étude, se levant seulement quelquefois pour aller prendre un livre aux rayons de sa bibliothèque; et, après y avoir lu une phrase, une ligne, ou seulement un mot, le jetait près de lui sur la table ou sur le parquet, encombré ainsi de papiers qu'il se gardait de mettre à leur place, de crainte de rompre le fil de ses rêveries.

A. DE VIGNY.

Deux Conspirateurs.

UN soir devant Perpignan, il se passa une chose inaccoutumée. Il était dix heures, et tout dormait. Les opérations lentes et presque suspendues du siége avaient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols on s'occupait peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne, comme en temps de paix ; et dans l'armée française tous les esprits étaient travaillés par cette inquiétude secrète qui annonce les grands événemens. Cependant tout était calme en apparence ; on n'entendait que les pas mesurés des sentinelles ; on ne voyait, dans la nuit sombre, que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante de leurs fusils ; lorsque tout à coup les trompettes des mousquetaires, des chevau-légers et des gens d'armes sonnèrent, presque en même temps, le *boute-selle* et *à cheval*. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et l'on vit les sergens de bataille portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main, pour réveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchaient dans un sombre silence, circulaient dans les rues du camp, et venaient prendre leur place de bataille ; on entendait le choc des bottes pesantes et le bruit du trot des escadrons, annonçant que la cavalerie faisait les mêmes dispositions. Après une demi-heure de mouvement, les bruits cessèrent, les flambeaux s'éteignirent, et tout rentra dans le calme : seulement l'armée était debout.

Des flambeaux intérieurs faisaient briller comme une étoile l'une des dernières tentes du camp ; on distinguait en approchant cette petite pyramide blanche et transparente ; sur sa toile se dessinaient

deux ombres qui allaient et venaient. Dehors, plusieurs hommes à cheval attendaient ; dedans étaient de Thou et Cinq-Mars.

Le pieux, le sage de Thou était levé, armé, pour la révolte. Les fautes d'un ami sont contagieuses ; il avait d'abord combattu ses projets ; mais l'habitude de les discuter familièrement les lui avait rendus moins odieux ; son mépris pour les vices du premier ministre, son indignation de l'asservissement des Parlemens auxquels tenait sa famille ; les noms puissans, et surtout les nobles caractères des personnes qui dirigeaient l'entreprise, tout avait adouci la première impression que ce projet avait produit sur son cœur généreux. Depuis l'événement fortuit qui l'avait compromis chez Marion de Lorme, parmi les conjurés, il se regardait comme lié par l'honneur avec eux, et, plus que tout cela, les dangers de son ami l'entraînaient dans leur tourbillon comme un aimant invincible, et il s'était jeté aveuglément dans cette entreprise, qu'il avait d'abord repoussée. C'est ainsi que les détails d'une pensée coupable réconcilient avec elle.

Le grand-écuyer était couvert de sa cuirasse, armé, et chaussé de larges bottes. Un énorme pistolet était posé sur sa table entre deux flambeaux avec sa mèche allumée ; une montre pesante dans sa boîte de cuivre devant le pistolet. De Thou, couvert d'un manteau noir, se tenait immobile, les bras croisés ; Cinq-Mars se promenait, les bras derrière le dos, regardant de temps à autre l'aiguille trop lente à son gré ; il entr' ouvrit la tente, et regarda le ciel, puis revint :

Je ne vois pas mon étoile en haut, dit-il, mais n'importe ! elle est là, dans mon cœur.

Le temps est sombre, dit de Thou.

Dites que le temps s'avance. Il marche, ami, il marche ; encore vingt minutes, et tout sera fait.

L'armée attend le coup de ce pistolet pour commencer.

De Thou tenait à la main un crucifix d'ivoire, et portait ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel.

Voici l'heure, disait-il, d'accomplir le sacrifice ; je ne me repens pas, mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres ! J'avais voué mes jours à l'innocence et aux travaux de l'âme, et me voici prêt à commettre le crime et à saisir l'épée.

Mais, prenant avec force la main de Cinq-Mars :

C'est pour vous, c'est pour vous, ajouta-t-il avec l'élan d'un cœur aveuglément dévoué ; je m'applaudis de mes erreurs si elles tournent à votre gloire, je ne vois que votre bonheur dans ma faute. Pardonnez-moi, un moment de retour vers les idées habituelles de toute ma vie.

Cinq-Mars le regardait fixement, et une larme coulait lentement sur sa joue.

Vertueux ami, dit-il, puisse votre faute ne retomber que sur ma tête ! Mais espérons que Dieu, qui pardonne à ceux qui aiment, sera pour nous ; car nous sommes criminels, moi par amour et vous par amitié.

Mais tout à coup regardant la montre, il prit le long pistolet dans ses mains, et considéra la mèche fumante d'un air farouche. Ses longs cheveux tombaient sur son visage comme la crinière d'un jeune lion

Ne te consume pas, s'écria-t-il, brûle lentement ! Tu vas allumer un incendie que toutes les vagues de l'océan ne sauraient éteindre : ta flamme va bientôt éclairer la moitié d'un monde, il se peut qu'elle aille jusqu'au bois des trônes. Brûle lentement flamme précieuse ; les vents qui t'agiteront sont violens et redoutables, l'amour et la haine. Conserve-toi, ton explosion va retentir au loin et trouvera des échos dans la chaumière du pauvre et

dans le palais du roi. Brûle, brûle, flamme chétive, tu es pour moi le sceptre et la foudre !

De Thou, tenant toujours la petite croix d'ivoire, disait à voix basse :

Seigneur, pardonnez-nous le sang qui sera versé, nous combattrons le méchant et l'impie !

Puis élevant la voix :

Ami, la cause de la vertu triomphera, dit-il, elle triomphera seule. C'est Dieu qui a permis que le traité coupable ne vous parvînt pas ; ce qui faisait le crime est anéanti sans doute ; nous combattrons sans l'étranger, et peut-être même ne combattrons nous pas ; Dieu changera le cœur du roi.

Voici l'heure, voici l'heure, dit Cinq-Mars les yeux attachés sur la montre avec une sorte de rage joyeuse ; encore quatre minutes, et les cardinalistes du camp seront écrasés ; nous marcherons sur Narbonne, il est là . . . . .

. . . . . Donnez ce pistolet.

A ces mots il ouvrit brusquement sa tente et prit la mèche du pistolet.

Courrier de Paris ; courrier de la cour ! cria une voix au dehors ; et un homme couvert de sueur, haletant de fatigue, se jeta en bas de son cheval, entra et remit une petite lettre à Cinq-Mars. De la reine, monseigneur, dit-il.

Cinq-Mars pâlit et lut :

" Monsieur le Marquis de Cinq-Mars.

" Je vous fais cette lettre pour vous conjurer et prier de rendre à ses devoirs notre bien aimée fille adoptive et amie, la princesse Marie de Gonzague, que votre affection détourne seule du trône de Pologne à elle offert. J'ai sondé son âme ; elle est bien jeune encore, et *j'ai lieu de croire* qu'elle accepterait la couronne avec *moins d'effort et de douleur que vous ne le pensez peut-être.*

" C'est pour elle que vous avez entrepris une

guerre qui va mettre à feu et à sang mon beau et cher royaume de France ; je vous conjure et supplie d'agir en gentilhomme, et de délier noblement la duchesse de Mantoue des promesses qu'elle aura pu vous faire. Rendez ainsi le repos à son âme et la paix à notre cher pays.

" La reine, qui se jette à vos pieds s'il le faut.

" ANNE."

Cinq-Mars remit avec calme le pistolet sur la table ; son premier mouvement avait fait tourner le canon contre lui-même ; cependant il le remit et saisissant vite un crayon, écrivit sur le revers de la même lettre.

" Madame,

" Marie de Gonzague étant ma femme, ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs.

" CINQ-MARS."

Et comme s'il n'eût pas voulu se donner un instant de réflexion, la mettant de force dans la main du courrier :

A cheval ! à cheval ! lui dit-il d'un ton furieux : si tu demeures un instant de plus tu es mort.

Il le vit partir et rentra.

Seul avec son ami, il resta un instant debout, mais pâle, mais l'œil fixe et regardant la terre comme un insensé. Il se sentit chanceler.

De Thou ! s'écria-t-il.

Que voulez-vous, ami, cher ami ? Je suis près de vous ; vous venez d'être grand, bien grand ! sublime !

De Thou ! cria-t-il encore une fois d'une voix horrible, et il tomba, la face contre terre, comme tombe un arbre déraciné.

A. DE VIGNY.

Le Christianisme au Quatrième Siècle.

Le quatrième siècle est la grande époque de l'Église primitive. et l'age d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social c'est alors que l'Église se fonda, et devint une puissance publique; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillants génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au dix-septième siècle. Que de grands hommes en effet, que d'orateurs éloquents ont rempli l'intervalle depuis Athanase jusqu'à Saint-Augustin ! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain! Quels talents consumés dans de mystiques débats! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des hommes! Quelle transformation de la société tout entière à la voix de cette religion qui passe tout-à-coup des Catacombes sur le trône des Césars, qui dispose du glaive après l'avoir émoussé par ses martyrs, et qui n'est plus ensanglanté que par ses propres divisions !

Dans nos temps modernes, et surtout dans le dix-septième siècle, le christianisme était en quelque sorte aidé par la civilisation, s'épurait avec elle, et brillait de la même splendeur que les arts. Les orateurs sacrés du dix-septième siècle sont soutenus, sont inspirés par tous les génies qui les entourent. Ils réfléchissent dans leur magnificence la pompe, la politesse qu'ils reprochent à la cour de Louis XIV; ils en sont eux-mêmes éblouis et parés. Si Bossuet prédomine par la grandeur et l'enthousiasme, on sent cependant qu'il est nourri des mêmes pensées que ses contemporains, et qu'il appartient à l'heureuse fécondité de la même époque.

Mais dans le quatrième siècle, la sublimité de

l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer, en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages, c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostome, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux, qui devait succéder à l'empire romain.

Il ne peut être sans intérêt de recueillir quelques traits du génie de ces hommes, en examinant, sous un point de vue philosophique et moral ce qui n'a éte jusqu'ici qu'un objet d'apothéose ou d'ironie. Il serait surtout curieux de confronter avec leurs temps, de replacer au milieu des passions et des idées du quatrième siècle, ces hommes qui, dans les histoires officielles de l'église, n'apparaissent que comme les monuments impassibles d'une tradition toujours uniforme.

On dirait, à lire ces récits, que l'ordre religieux et civil était réglé, dans le quatrième siècle, comme du temps de Louis XIV., que les hommes vivaient de même façon, et qu'un martyr des premiers temps ressemblait à un évêque de cour. Mais dans la réalité, que de différences séparent ces époques ! que de tableaux singuliers et nouveaux naitraient d'une vue impartiale jetée sur ces temps antiques ! J'entends cette impartialité de l'imagination, non moins que du jugement, qui consiste, en cherchant la vérité dans les faits, à ne pas teindre le récit des couleurs d'une autre époque.

Souvent j'ai passé de longues veilles à feuilleter ces volumineux recueils de la doctrine et de l'éloquence des premiers siècles Chrétiens : il me semblait

parcourir les mémoires de la plus grande révolution qui se soit opérée dans le monde. Lecteur profane, je cherchais dans ces bibliothèques théologiques les mœurs et le génie des peuples. La vive imagination des orateurs du Christianisme, leurs combats, leur enthousiasme faisaient revivre sous mes yeux un monde qui n'est plus, et que leurs paroles actives et passionnées semblent nous avoir transmis, bien mieux que ne l'a fait l'histoire. Les questions les plus abstraites se personnifiaient par la chaleur de la discussion et de la vérité du langage : tout semblait intéressant, parce que tout était sincère. De grandes vertus, des convictions ardentes, des caractères fortement originaux animaient ce tableau d'un siècle extraordinaire, tout passionné de métaphysique et de théologie, et pour qui le merveilleux et l'incompréhensible étaient devenus l'ordre naturel et la réalité.

A cette vie toute rêveuse et toute idéale viennent se mêler, par un contraste perpétuel et toujours curieux, les incidents de la vie commune, les passions, les vices ordinaires de notre nature. Le mélange des civilisations et des peuples que rapprochait une religion cosmopolite, augmente encore la singulière variété de ce spectacle. Le Christianisme agissait diversement, était reçu à divers degrés chez des nations courbées également par le joug romain, mais distincte d'origine, de mœurs et de climat. Leur caractère primitif reparaissait à la faveur de l'enthousiasme religieux qui les affranchissait des liens terrestres. Le Syrien, le Grec, l'Africain, le Latin, le Gaulois, l'Espagnol, portaient dans leur Christianisme les nuances de leurs caractères ; et souvent les hérésies, alors si nombreuses, étaient plus nationales que théologiques.

Les écrits des Pères sont une image de toutes ces vari[illegible] Au milieu des controverses et des sub-

tilités mystiques, on y surprend tous les détails de l'histoire des peuples, tous les progrès d'une longue révolution morale, le déclin et l'obstination des anciens usages, l'influence des lettres prolongeant celle des croyances, les croyances nouvelles commençant par le peuple, et s'étayant à leur tour du savoir et de l'éloquence, les orateurs remplaçant les apôtres, et le Christianisme formant au milieu de l'ancien monde un âge de civilisation, qui semble séparé de l'empire romain, et qui meurt cependant avec lui.

VILLEMAIN.

TRANSLATION

OF

DIFFICULT WORDS AND IDIOMATIC PHRASES.

PAGE 1.

Feux,	*Families.*
greffier,	*clerk.*
métayer,	*farmer.*
laitage,	*milk food.*
fange,	*mire.*
croupir,	*to stagnate.*
croupissait dans la fange,	*lived in a state of social degradation.*

PAGE 2.

Débiter,	*To cut wood the proper length for sawing—to sell.*
foyers,	*homes.*
veillées,	*evening meetings.*
ce fait accuse la misère,	*this fact betrays the wretchedness.*

PAGE 3.

Il ne faut pas me savoir beaucoup de gré,	*You must not give me too much credit.*
terres vaines et vagues,	*waste lands.*
se laisser aller à une illusion,	*to give oneself up to an illusion.*

PAGE 4.

Vannier,	*Basket-maker.*
vanneries,	*basket-work.*
oseraie,	*osier plot.*
supputant,	*calculating.*
dénicher,	*to hunt out.*
clayons à fromages,	*small baskets for draining cheese.*
distribuer une maison,	*to plan a house.*

PAGE 5.

Botte,	*Bundle.*
tête dure,	*blockhead.*
mener bien des choses de front,	*to carry many matters boldly.*
heurter bien des idées,	*to shock many received opinions.*

PAGE 6.

Administrés,	*Persons under the mayor's administration.*
charrois,	*cartage.*
corvée,	*statute labour.*
faute de,	*for want of.*
trinquer au cabaret,	*to take a glass together at the public house.*
prestation en nature,	*contribution in kind.*

PAGE 7.

Moteur,	*Promoter.*
ferrer,	*to shoe a horse.*
chemins qui a deux lieues de pays,	*a road extending two leagues*

PAGE 8.

Retraite,	*Pension.*
garde-champêtre,	*rural guard.*
en embauchant le maréchal,	*when hiring the farrier.*
embarrassé de son sort,	*not knowing what to do with himself.*
pain tout cuit,	*ready-made bread.*

PAGE 9.

le,	*Belonging to agriculture.*
	estimates.
ı,	*cartwright.*
er,	*excavator.*
e étroite,	*a narrow-minded person.*
ısu,	*without his knowledge.*
ıens aratoires,	*implements of husbandry.*
ion des chemins d'exation,	*making of the roads necessary for the improvements.*

PAGE 10.

er-pépiniériste,	*Nursery-gardener.*
e métier,	*artisans.*
chance,	*I have great luck.*
›ien fait leurs affaires,	*have succeeded so well.*
e mille francs jetés le pays,	*sixty thousand francs invested in the country.*

PAGE 11.

chés,	*Markets.*
ation,	*undertaking.*
chauffage,	*fire-wood.*
rrés,	*timber.*
à qui les suivrait,	*they vied with each other in following them.*
e des pratiques,	*to get customers.*

PAGE 12.

lées et venues d' une ılation,	*The stir of a population.*

PAGE 13.

mme cossu,	*A man well to do in the world*

PAGE 14.

ntrant,	*The person who cuts in at a game of cards.*

deux ombres qui allaient et venaient. Dehors, plusieurs hommes à cheval attendaient ; dedans étaient de Thou et Cinq-Mars.

Le pieux, le sage de Thou était levé, armé, pour la révolte. Les fautes d'un ami sont contagieuses ; *il* avait d'abord combattu ses projets ; mais l'habitude de les discuter familièrement les lui avait rendus moins odieux ; son mépris pour les vices du premier ministre, son indignation de l'asservissement des Parlemens auxquels tenait sa famille ; les noms puissans, et surtout les nobles caractères des personnes qui dirigeaient l'entreprise, tout avait adouci la première impression que ce projet avait produit sur son cœur généreux. Depuis l'événement fortuit qui l'avait compromis chez Marion de Lorme, parmi les conjurés, il se regardait comme lié par l'honneur avec eux, et, plus que tout cela, les dangers de son ami l'entraînaient dans leur tourbillon comme un aimant invincible, et il s'était jeté aveuglément dans cette entreprise, qu'il avait d'abord repoussée. C'est ainsi que les détails d'une pensée coupable réconcilient avec elle.

Le grand-écuyer était couvert de sa cuirasse, armé, et chaussé de larges bottes. Un énorme pistolet était posé sur sa table entre deux flambeaux avec sa mèche allumée ; une montre pesante dans sa boîte de cuivre devant le pistolet. De Thou, couvert d'un manteau noir, se tenait immobile, les bras croisés ; Cinq-Mars se promenait, les bras derrière le dos, regardant de temps à [illegible] l'aiguille trop lente à son gré ; il [illegible] ouvri[illegible] et regarda le ciel, puis revint :

Je ne vois [illegible] dit-il, mais n'importe ! ell[illegible]

Le temps [illegible]

Dites qu[illegible] marche, ami, il marche ; [illegible] tou[illegible] fait.

PAGE 21.

,	*Erroneously.*

PAGE 22.

terie,	*Boasting.*
ient,	*gives the lie to itself.*
t à son imagination,	*took his fancy.*
arts de l'orgueil,	*the aberrations of pride.*

PAGE 23.

	Transport.
lein,	*platform.*
de lutter,	*by dint of struggling.*

PAGE 26.

,	*Issue, descendants.*
s,	*crimes.*
à l'écart,	*set aside, neglected.*

PAGE 27.

macabre,	*Death's dance.*
é,	*banished.*
nne par grandes fau-es,	*mows down unsparingly.*

PAGE 28.

ble,	*Indescribable.*
de France,	*princes and princesses of the royal house of France.*

PAGE 29.

etait,	*Labelled.*
	mother of pearl.
anuels,	*manual occupations.*
etés d'ivoire,	*inlaid with ivory.*

PAGE 30.

Carnet,	*Memorandum-book.*
jouer aux barres,	*to play at prison-bars.*
la quantité des pièces jetées sur le carreau,	*the number of heads of game killed.*

PAGE 31.

Meute,	*Pack of hounds,*
jappe,	*yelp, bark.*

PAGE 32.

Folle,	*Thoughtless.*
frêle,	*weak.*

PAGE 33.

Coquette à ce point,	*Desirous of pleasing to such a degree.*
jeux folâtres,	*childish sports.*

PAGE 34.

Chenapan,	*Good-for-nothing.*
ramasser,	*to pick up.*
si fait,	*yes, certainly.*
notre déjeûner commençait à être loin,	*it was long since we had break-fasted.*
vous avez laissé tomber un mot que j'ai ramassé,	*you let fall a word which I noted.*

PAGE 35.

Crânement (slang word),	*Very comfortably.*
ça tombe à merveille,	*nothing could be more fortunate.*
j'y demeure en plein,	*my house commands a full view of it.*
à l'heure qu'il est,	*at this very moment.*

Page 36.

ı dialoguant,	*While chatting.*
nous sommes pour er,	*when we are returning home.*
passe les mauvaises,	*one forgives them the bad ones.*
z, allez,	*oh! never mind, never mind.*
location,	*to rent, to hire.*

Page 37.

	Switch, small walking-cane,
	butt end of a fire-arm.
,	*conceal.*
us engageâmes dans llée,	*we entered the valley.*

Page 38.

irci,	*An opening in the wood.*
que,	*because.*
	skirt of a wood.
ais que c'était une	*I was in a famous rage.*

Page 39.

ier,	*To lean on one's elbow.*
r,	*to find out one's position.*
,	*mouthfuls.*
iis en route,	*I set off.*
ttu en retraite,	*had retreated.*

Page 41.

que d'évangélisme,	*Superb, from its evangelical spirit.*
ie coup,	*at the same time.*

Page 42.

To smell.

PAGE 43.

N'est pas des nôtres,	*Is not of our party.*

PAGE 44.

Au premier plan,	*In the foreground.*
pelouse,	*sward.*

PAGE 45.

Cordon bleu,	*A first rate cook.*
il avait mon affaire sous la main,	*he had just the person I wanted.*
au premier abord,	*at first.*
prendre quelques renseignements,	*to make some inquiries.*
se défaire de,	*to get rid of.*

PAGE 46.

Mythologique (slang term),	*Incomprehensible.*
plus il enchérissait sur ses éloges,	*the more he praised him.*

PAGE 47.

Châtelaine,	*Lady of a manor.*
sa journée est faite,	*his day's work is over.*

PAGE 48.

S'éprendre de,	*To be smitten with.*
occis,	*slain.*
gredin,	*a beggarly fellow.*
la discussion s'engage,	*the discussion commences.*
les gros mots arrivent,	*hard words ensue.*
de la cuisine plus un mot,	*the pots on the fire are forgotten.*
le pot-au-feu se consume,	*the soup dries away.*

PAGE 49.

Drôlesse,	*A good-for-nothing woman.*
polisson,	*a scamp.*

un mot,	*to introduce a word.*
quillait ses yeux,	*he opened his eyes widely.*
la bouche,	*opened his mouth.*

Page 50.

,	*Steep, rocky shore.*

Page 53.

	Noticed.
re dite,	*at the appointed hour.*

Page 54.

›ire,	*Drink-money.*
du cocher,	*according to the pleasure of the coachman.*

Page 55.

e	*Manœuvre.*
:r au pas,	*to proceed at a very slow pace.*

Page 56.

,	*To thrash.*
	drink-money.
une volée,	*to give a cudgelling.*
hevaux qui n'avaient le souffle,	*two jaded horses.*
: tellement dans son ,	*he was so evidently in the right.*

Page 57.

	Hooting.
e,	*carriage door.*
les,	*miserable hacks.*
	pace of a horse.
té conscience,	*it would have been a matter of conscience.*

il mit six heures à aller,	*he took six hours to go.*
le prince se sentait emporté au petit trot,	*the prince found himself carried along at a gentle trot.*

PAGE 58.

Se réveillant en sursaut,	*Starting out of his sleep.*
appela à tue-tête,	*called with all his might.*
enfoncer la porte,	*to break open the door.*

PAGE 59.

Être à la portée de,	*To be within reach of.*
guet-apens,	*a trap, a plan laid to ensnare.*

PAGE 60.

La veille au matin,	*The morning of the previous day.*
laisser la chose tomber à l'eau,	*to let the matter drop.*
vous aurez cinq et demie d'économie,	*you will have gained five and a half.*

PAGE 61.

Fresque,	*Fresco-painting.*
entrebaîllons la porte,	*let us leave the door a-jar.*

PAGE 62.

S'amincissant,	*Coming to a point.*
mèche de cheveux,	*a lock of hair.*
bottes échancrés en cœur,	*boots sloped down in form of a heart.*
la barre de fer de la famille,	*the most inflexible character of the family.*
fouiller les âmes,	*to search hearts.*

PAGE 63.

Mander quelqu' un,	*To send for a person.*
un geste d'humeur,	*a show of temper.*

PAGE 64.

Marcher dans ma route,	*Act with me.*
je suis au faîte de ma fortune,	*I have reached the pinnacle of fortune.*

PAGE 65.

Troquer,	*Exchange.*
niais,	*simple.*
enrayer,	*to skid or lock a wheel.*
laissez-moi dire à mon tour,	*let me speak in my turn.*
je ne vous en veux pas,	*I am not angry with you.*

PAGE 66.

Consignées à mes frontières,	*Forbidden to pass my frontiers.*
libre à vous de donner,	*you are at liberty to give.*

PAGE 67.

Éparpillée,	*scattered.*

PAGE 68.

Galetas,	*A miserable garret.*
tampon,	*stopper.*
boucher,	*to stop a gap.*
murer,	*to close up.*
rien que de la voir,	*at the mere sight of her.*
prendre votre parti,	*make the best of it.*
vent coulis,	*current of air.*
les panneaux ont joué,	*the pannels have warped.*

PAGE 69.

Calfeutré,	*Stopped up.*
pièce,	*a room.*
à tout prendre,	*after all.*
il n'est point que vous n'ayez entendu parler,	*you cannot but have heard.*
vous avez beau tout fermer,	*it is in vain that you close up everything.*
il vous suit à la piste,	*he follows your track.*
l'avoir mis en défaut,	*to have baffled him.*

PAGE 70.

Tâtonnant,	*Groping, feeling your way in the dark.*
tessons,	*bits of broken china.*
faisceau,	*heap.*
ricanement,	*malicious laugh.*
autant vaudrait,	*it would be as well.*
duel acharné,	*desperate duel.*
à la botte qu'il va vous porter il n'y a pas de parade,	*there is no parrying the thrust he is going to make at you.*
il sonne la victoire,	*he proclaims his triumph.*

PAGE 71.

Charnue,	*Fleshy.*
trompe acérée,	*sharp sting.*
cramponné,	*clinging.*
vous rompez toute mesure,	*you break through all bounds.*
votre imagination se monte,	*your imagination becomes excited.*
vous vous assoupissez,	*you fall asleep.*

PAGE 72.

On en est quitte pour cinq francs,	*It only costs you five francs.*
laisser faire l'animal,	*leave the animal to itself.*

PAGE 73.

Tondre,	*To crop.*
et tout est dit,	*and nothing more is required.*

PAGE 74.

Des bandits à foison,	*Banditti by dozens.*
étape,	*a days march.*

PAGE 75.

Mâchecoulis,	*A piece of ancient fortification.*

Page 76.

Alors à merveille,	*Then all is right.*
madriers,	*thick boards.*
meurtrières	*loopholes.*
deux fiers jeunes gens,	*two fine young men.*

Page 77.

Bariolée,	*Many coloured.*
criblées de balles,	*perforated by balls.*

Page 78.

Roide,	*Steep.*
je mis pied à terre,	*I dismounted.*
être le bienvenu,	*to be welcome.*

Page 80.

Accidents de la côte,	*The features of the coast.*

Page 81.

Abreuvoir,	*Watering-place for animals.*
endolori,	*full of pain, suffering.*
antenne,	*sail-yard.*
câdrait à merveille,	*squared exactly.*
on mit en panne,	*they lay-to.*
on remit le cap sur Messine,	*they again steered towards Messina.*

Page 82.

Les écoutilles,	*The hutches.*

Page 83.

Une vague houleuse,	*a swelling billow.*
recueillement,	*feeling of devotion.*
roulis,	*rolling of a ship.*

Page 84.

marines,	*Marine paintings.*
nous doublâmes le phare,	*we doubled the lighthouse.*

Page 85.

Carguées,	*Brailed.*
se trémousser,	*to dance about.*
qui lui revenait en propre,	*which concerned him personally.*

Page 86.

Équipage,	*Crew.*
sillonner,	*to plough.*
demeurer en reste,	*be behind hand.*
allure régulière,	*regular course.*
une étoile qui file,	*a shooting star.*
pêche au feu,	*fishing by torchlight.*

Page 87.

Rameur,	*Rower.*
aviron,	*oar.*
quotidiennement,	*daily.*
harponneur en titre,	*harpooner by appointment.*

Page 88.

Badauderie,	*Idling, lounging.*

Page 89.

Châsse,	*Shrine.*
petits mouvements de terrain,	*slight undulations in the soil.*

Page 90.

Gigue,	*Jig.*
sautillait à qui mieux mieux,	*skipped about in emulation of one another.*

PAGE 91.

Boîtes,	*Mortars (in fireworks).*
cauchemar,	*nightmare.*
la musique qui donnait le branle,	*the music which set in motion.*

PAGE 93.

Charrier,	*To carry along (only speaking of rivers).*

PAGE 94.

Effondré,	*Broke into.*
eaux thermales,	*hot mineral waters.*
la ville se trouvait à cheval sur la Reuss,	*the town was built on both sides of the Reuss.*

PAGE 97.

Boiseries,	*Wainscotting.*

PAGE 98.

Sa monture,	*The horse he was riding.*
passer la rivière à gué,	*to ford the river.*

PAGE 99.

Poignées de fer,	*Iron rings, handles.*
scellées aux angles des murs,	*cramped in the angles of the walls.*

PAGE 100.

Aiguière,	*An ewer.*
dressoir,	*sideboard.*
suspendue en bandoulière,	*slung across his shoulder.*

PAGE 101.

Tranchait,	*Carved.*

Page 102.

De lignée royale,	*Of royal descent.*
je ne tiens pas moins à savoir,	*I am not the less anxious to know.*

Page 103.

Dressé pour le vol de l'alouette,	*Trained to fly at larks.*

Page 104.

Qu'est-ce à dire?	*What does this mean?*

Page 106.

Mourir à la peine,	*To die in the attempt.*
qui tiendra à l'honneur,	*who feels himself bound in honour.*
octroyer une faveur,	*to grant a favour.*

Page 108.

Le cas échéant,	*If the case occur.*

Page 110.

Mitraille,	*A volley.*
gâchis,	*jumble.*
propos,	*discourses.*
dire tous les mets,	*to enumerate all the dishes.*
assister à une bataille,	*to be present at a battle.*
ronde bosse (used in the text as a slang term),	*figure in relievo (in sculpture).*

Page 111.

Bon pour les maçons,	*That will do for the masons.*
pour tout de bon,	*in good earnest.*

Page 112.

Je ne me souviens plus guère,	*I do not exactly remember.*

PAGE 113.

On a la main forcée,	*One is forced to act.*

PAGE 115.

Nous savons vivre,	*We know how to behave.*
ça me va,	*that suits me.*
laisse-moi les coudées franches,	*let me have full liberty to act.*

PAGE 117.

Riposta,	*Replied.*

PAGE 118.

Toujours est-il,	*One thing is certain.*
fièrement,	*out and out.*

PAGE 119.

Roulage,	*Conveyance company.*
caisse,	*cash department.*
moëllons,	*rough hewn stone.*
locataire,	*tenant.*
il fit de l'art,	*he talked of the arts.*
quoi qu'il en soit,	*be that as it may.*
la cloche était fondue,	*the work was begun.*
être installé dans ses meubles,	*to be installed in a house with one's own furniture.*
taillées en griffons,	*cut in form of griffins.*
liasses de vieux papiers,	*files of old papers.*

PAGE 120.

Pièces,	*Documents.*

PAGE 121.

Avait la vue très-basse,	*Was very near-sighted.*
la nuit des temps,	*the remotest antiquity.*

PAGE 122.

Musquée,	*Choice, in good taste.*
effaroucher,	*to startle.*

PAGE 124.

Ceci cassera le nez à tous les Rohan,	*This will eclipse all the Rohans.*

PAGE 125.

Se dressa sur son séant,	*Raised himself up.*

PAGE 127.

Montre,	*Glass-cases (in shops).*
il y a noble et noble,	*There are different kinds of nobles.*

PAGE 128.

Cannelures,	*Flutings.*
blancheur franche,	*pure white.*

PAGE 129.

Il ne se formaliseront pas,	*They will not take it amiss.*
en l'abordant,	*on coming up to him.*

PAGE 132.

Grommelant,	*Muttering.*
quel entêté grognon!	*what an obstinate grumbler!*

PAGE 134.

Agonie,	*Death struggle.*
drôles,	*rogues.*

PAGE 135.

Ne les rudoyaient pas,	*Did not use them roughly.*
de plain-pied,	*on a level with.*

PAGE 137.

›utes les allures,	*Assumes all manners.*

PAGE 138.

ers,	*Predecessors.*

PAGE 139.

ment,	*Exhaustion.*
ux,	*person ill with the fever.*
ıt,	*vulgarly.*
ıx,	*obscene.*

PAGE 141.

x,	*Boards (of a stage).*
,	*sign, label.*
'orains,	*strolling players,*

PAGE 142.

er,	*To enshrine.*
›iseux,	*idle details.*

PAGE 144.

Dieu,	*Name of a hospital in Paris*
ue,	*place where unknown persons who are found dead are laid, until owned by their friends.*
ɛ,	*place of execution in Paris.*
	sharpers.
était ouverte à deux ıs,	*the door was wide open.*

PAGE 145.

claquer son fouet ›e un gentilhomme ›ances,	*Cracking his whip like a gentleman at large.*

PAGE 146.

Tient à ses gages,	*Keeps in its pay.*
de gré ou de force,	*by fair means or foul.*
pan de muraille,	*part of a wall.*
qu'il n'en serait pas plus embarrassé que du fétu que voilà,	*he would not be more at a loss with it, than he is with this straw.*
faisant coude,	*forming an angle.*

PAGE 147.

Tombereau,	*Tumbrel-full.*
sables mouvans,	*quick-sands.*
château en Espagne,	*castle in the air.*

PAGE 149.

Il se trouva de plain-pied dans tous les chefs-d'œuvre,	*He found himself at once at home in all the masterworks.*

PAGE 150

Lui savoir mauvais gré,	*To be displeased with him, to take amiss.*
le versant de la montagne,	*the slope of the mountain.*

PAGE 151

Soulevés,	*Agitated.*

PAGE 152.

Vieillesse conteuse,	*Garrulous old age.*

PAGE 153.

Ornières,	*Wheel-ruts.*

PAGE 154.

Allez y voir (familiar expression),	*I should like to see it.*
les fortes têtes,	*the wiseacres.*

PAGE 155.

La montée,	*The ascent of a hill.*
se prélasse,	*spreads itself.*
aller ventre à terre,	*to go at full speed.*

PAGE 156.

Chacun s'arrange de son mieux,	*Every one makes himself as comfortable as possible.*
débitent leurs opinions,	*advance their opinions.*

PAGE 157.

Ombre pelée,	*Shade of leafless trees.*

PAGE 158.

Huttes de torchis,	*Mud huts.*
les feux couvent sous la cendre,	*the fire burns under the ashes.*

PAGE 159.

Échappée,	*Opening, vista.*

PAGE 160.

On dirait un jour de fête,	*One would take it to be a holy-day.*
la Salpétrière,	*a hospital at Paris for the insane.*
Père la Chaise,	*a burial-ground near Paris.*

PAGE 161.

Effleuré,	*Touched lightly.*
parvis,	*a square in front of the porch of a church or temple.*
les volées des cloches,	*the peals of the bells.*
à vrai dire,	*to tell the truth.*

PAGE 166.

Minces dîners,	*Scanty meals.*
quels jeûnes accusent leurs bottes vernies,	*what a tale of privation do not their varnished boots tell.*
à point,	*opportunely.*

PAGE 168.

Matamore,	*A braggart.*
spadassin,	*a bully.*
par mesure de prudence,	*from prudential motives.*

PAGE 169.

Endossées,	*Assumed.*
relever une objection,	*to reply to an objection.*

PAGE 170.

Vacarme,	*Noise, uproar.*
maraud,	*rascal.*

PAGE 171.

Disparate,	*Unlike.*
façons,	*manners.*

PAGE 172.

Sans avoir acquitté les droits,	*Without having paid the duty.*

PAGE 173.

Brume,	*Mist.*
chien hérissé,	*dog with bristly hair.*

PAGE 174.

Perlée,	*Pearly.*
encâblure,	*cable-length.*

PAGE 175.

Pyramidait,	*Rose in the form of a pyramid.*
terne,	*tarnished, dull.*
aérienne,	*ætherial.*
registre mortuaire,	*register of burials.*
volée de chauve souris,	*flight of bats.*

PAGE 176.

Gradins,	*Steps.*
arceaux,	*arches.*
nopal,	*nopal, cochineal plant.*
encaissent,	*enclose.*
le port de leurs branches,	*the peculiar growth of their branches.*

PAGE 177.

Arbustes,	*Shrubs.*
caroubier,	*carob tree.*
natte,	*straw mat.*
lisière de verdure,	*border of verdure.*
plants de vignes,	*newly set vines.*
figuier d'Inde,	*opuntia or nopal tree.*

PAGE 178.

Enceintes,	*Enclosures.*

PAGE 179.

Parois,	*Sides.*
suintans,	*moist.*
bruyères	*heath, furze.*
fougères,	*ferns.*
lianes,	*creeping plants.*
lierres,	*ivy.*
un brin d'herbe,	*a blade of grass.*
le lit d'une vallée,	*the bottom of a valley.*
la roche vive,	*the solid rock.*
à rebrousse poil,	*against the hair.*
teintes ondoyantes,	*waving tints.*
bouffées d'odeurs,	*puffs of perfume,*

PAGE 181.

Rocheuses,	*Rocky.*
extravaser,	*to overflow.*
lentisques,	*mastic trees (evergreens).*
il court à pleins bords,	*it flows in a full stream.*

PAGE 182.

Rade,	*Road (for ships).*
s'abriter,	*to seek shelter.*
les culées du pont,	*the butments of the bridge.*
la grève de sable,	*the sandy shore.*

PAGE 183.

Echancré,	*Crenated, scolloped.*
les innombrables accidens de sa structure,	*the innumerable variations in its structure.*

PAGE 184.

Arbousier,	*Arbutus.*
sciemment,	*consciously.*

PAGE 185.

Voies,	*Ways.*

PAGE 186.

Nervures,	*Mouldings.*
bouge,	*paltry lodging.*
plein cintre,	*semicircle (of an arch).*
carène de vaisseau,	*hulk, keel.*

PAGE 187.

Accaparait,	*Engrossed.*

PAGE 188.

Gourmandait les papes,	*Reprimanded the popes.*

PAGE 189.

Il mettait à nu,	*He laid bare.*

PAGE 193.

Constater un fait,	*To verify a fact.*

PAGE 194.

Gravois,	*Coarse plaster, gravel.*
échafauds,	*scaffolding.*
la clef de la voûte,	*the keystone of the arch.*

PAGE 195.

Le couchant,	*The west.*
traite.	*stage, journey.*
basané,	*swarthy.*

PAGE 196.

Flasques,	*Powder horns.*
garnies,	*filled.*
débridé,	*unbridled.*
au petit trot,	*at a gentle trot.*

PAGE 197.

Ramassé dans sa petite taille,	*Compactly built.*
l'allure de leurs chevaux,	*the pace of their horses.*

PAGE 198.

Branle,	*Movement.*
coupe-jarret,	*cut-throat.*
débiter une imposture,	*to give utterance to a falsehood.*

PAGE 199.

Prèter mainforte,	*To lend assistance.*
hausse-col,	*gorget.*

PAGE 200.

Il piqua des deux,	*He struck both spurs into his horse.*
il tourna bride,	*he turned his horse.*

PAGE 202.

Amarrés,	*Moored.*
enjambant,	*striding over.*
giboyait aux pauvres passans,	*shot down the poor passengers like game.*

PAGE 203.

Il lui lâcha à bout portant un coup de pistolet,	*He fired his pistol at him with unerring aim.*
tout d'une pièce,	*stiffly.*
roide mort,	*stone dead.*

PAGE 205.

Massacreurs,	*Murderers*
aubépine,	*whitethorn, hawthorn.*
tuerie,	*carnage, butchering.*

PAGE 206.

Lâché la bride aux passions,	*To give a loose to the passions.*

PAGE 207.

Travaillaient à l'envi,	*Worked in emulation of each other.*

PAGE 211.

Culbuté,	*Upset.*
gabions,	*baskets filled with earth, to protect the pioneers from the enemy's fire, while at work.*
abreuvé de dégoûts,	*overwhelmed with vexation.*
sa cuirasse avait été faussée par une balle,	*his cuirass had been pierced by a ball.*

brassard,	*bracelet, the part of the armour which protects the arm.*
bois de lance,	*shaft of a lance.*

PAGE 212.

Glaçons,	*Flakes of ice.*
débâcle,	*the breaking up of the ice.*

PAGE 213.

Une butte,	*A small rising ground.*
ratent,	*flash in the pan.*
surpris à l'improviste,	*taken by surprise.*
transis de froid,	*benumbed with cold.*

PAGE 214.

Branchages,	*Branches, boughs.*

PAGE 215.

Étau,	*Hand-vice.*
enclouaient les canons,	*spiked the cannons.*

PAGE 216.

Enluminée à grand renfort,	*Strongly coloured.*

PAGE 217.

Ils parlèrent chasse,	*They spoke of the chase.*
force sangliers,	*numbers of wild boars.*
mouflon,	*sheep found in Siberia.*

PAGE 218.

Enthousiasmer,	*To inspire with enthusiasm.*
sauvagerie,	*wildness.*

PAGE 219.

Décommander,	*To countermand.*
elle se faisait une fête de coucher au bivouac.	*she was delighted at the idea of sleeping in the open air.*

Un navire en partance pour,	*A ship about to leave for.*
fit marché,	*concluded a bargain.*
deux chambres telles quelles,	*two rooms such as they were.*
bouille-abaisse,	*a dish made on board ship.*
raser les côtes,	*to coast the shore.*

PAGE 221.

S'obstinaient à,	*Obstinately persisted in.*
un toit embrasé,	*a roof on fire.*
aucune nation en faisait meilleur marché de sa vie,	*no people held life so cheap.*

PAGE 222.

Gaber,	*To talk.*
couleurs voyantes,	*glaring colours.*
se roulant à l'aveugle,	*giving themselves blindly up to.*

PAGE 224.

Au gré de la mode,	*According to the whims of fashion.*

PAGE 225.

D'allure franche et noble,	*Of a free and noble character.*
avait l'air assez maître,	*looked commanding enough.*

PAGE 226.

Fleuron,	*Gem.*
pour vider querelle,	*to settle their dispute.*
trainé à la remorque,	*taken in tow.*

PAGE 228.

Appât,	*Allurement.*
âpre,	*rugged.*
insolent de bien-être,	*rendered presumptuous by prosperity.*
cédant le pas,	*giving precedence.*

PAGE 229.

Berret,	*A kind of cap.*
râpé,	*thread-bare.*
graniteux,	*of granite.*
se faire un gîte,	*to make himself a home.*
on pétrit de l'argile,	*they mix clay.*
hauteurs à pic,	*steep hills.*

PAGE 230.

Il ne s'en met pas en peine,	*He does not trouble himself about it.*
bûche de châtaigner,	*log of chesnut tree.*
épluchant des marrons,	*pealing chesnuts.*
vin du crû,	*wine of the year's growth.*

PAGE 231.

Revenans,	*Ghosts.*
assorties,	*suited.*
sans beaucoup de façons,	*without much ado.*

PAGE 232.

Les sommités de la société,	*The higher classes of society,*

PAGE 233.

Liesse,	*Merriment.*

PAGE 234.

Escarmouchait,	*Skirmished.*
l'ennemi fouilla le sol Béarnais,	*the enemy trod the soil of Bearn.*
montagnes boisées,	*wooded mountains.*

PAGE 236.

Sou morsans,	*Ancient coin.*

PAGE 237.

Au bas du rocher,	*At the foot of the rock.*
ils ont soldé ton compte en une fois,	*they have settled thy account at once.*

PAGE 238.

Son sang refoulait dans son cœur,	*The blood rushed back to her heart.*

PAGE 239.

Grelottemens,	*Shiverings.*
un damoisel,	*a youth.*
le bas de sa robe,	*the hem of her garment.*

PAGE 240.

Air effaré,	*Scared look.*
la mettait en évidence,	*turned attention towards her.*

PAGE 243.

Âtre,	*Hearth.*
brodequins,	*boots.*
pays (provincialism),	*a fellow country-man.*
écume de mer,	*meerschaum.*
qui sentait la pauvreté,	*which spoke of poverty.*
accent criard,	*shrill tone.*

PAGE 244.

Le mettre sur le pavé,	*To turn him out of doors.*
narquois,	*cunning.*

PAGE 245.

Un pliant,	*A folding bedstead.*
nous aurons de l'eau jusqu'à la nouvelle lune,	*we shall have rain until the new moon.*
plier baggage,	*to decamp.*

PAGE 246.

Palier,	*Landing place of a staircase.*

PAGE 248.

Hâve,	*Pale, wan.*

PAGE 249.

Bagne,	*Galleys.*

PAGE 250.

Au parquet	*In court.*
permis de séjour,	*a permit to dwell in a place.*

PAGE 251.

Gagnée par ses larmes,	*Overcome by his tears.*
vous donniez la réplique à mes colères et à mes désolations,	*you responded to my feelings of indignation and of sorrow.*

PAGE 252.

Comprendre à demi-mot,	*To understand at once.*

PAGE 253.

Aménagements,	*Internal improvements (in a house).*
étiquette,	*label.*
tout son domestique,	*the whole of his household.*
marmites économiques,	*economical porridge-pots.*
rôtissoires à réflecteurs,	*reflecting roasting-screens.*
distribution d'eau à domicile,	*the supplying of houses with water.*
lettres d'ordre,	*letters placed on papers, documents, &c. in order to class them.*
chiffres de renvoi,	*numbers for reference.*
sympathies humanitaires,	*sympathies with the human race.*

Page 255.

Improuvements,	*Improvements.*
barcque,	*odd, singular.*
point d'attache,	*anchor (in a figurative sense).*

Page 256.

Foulard,	*Silk handkerchief, a kind of thin silk.*
sacarilla,	*the name of a stuff, a mixture of wool and silk.*
le pimpant,	*brilliancy.*

Page 257.

Rayons,	*Shelves.*
faconde,	*eloquence.*
commissaire priseur,	*appraiser, auctioneer.*
du dernier gout,	*the last fashion.*
supérieurement porté,	*most stylish.*
du meilleur usage,	*an excellent wear.*

Page 258.

Indiennes,	*Gingams.*
organdi,	*organdi muslin.*
enfilade,	*suite.*
auner,	*to measure by the ell.*
la petite pièce en premier,	*the farce first.*
fretin,	*small fry.*

Page 259.

Un joufflu,	*A fat chubby person.*
rayure,	*stripe.*
sa prime fin du mois,	*his anticipated profits on time-bargains (allusion to transactions on the exchange).*
Disposition nouvelle,	*new design.*
un semé de fleurs,	*a sprig.*
ne se double pas,	*does not require to be lined.*
tient très chaud,	*keeps one very warm.*
pouls de soie,	*a silk, a superior kind of gros de Naples.*

PAGE 260.

Bourreau,	*Tormentor.*
serres,	*clutches.*
marital,	*matrimonial.*
armure,	*a kind of rich silk.*
gros des Indes,	*name of a silk.*
diaprés,	*variegated.*
brins,	*sprigs.*
pour le coup la partie est désespérée,	*this time matters have come to a desperate pass*
la dessiccation des bourses,	*the draining of purses.*

PAGE 261.

En bloc,	*In the piece.*
L'aunage,	*the measuring.*
œil atone,	*staring eye.*
face blême,	*wan face.*
vous vous enfoncez en désespéré dans votre situation,	*you give yourself up in despair to your fate.*

PAGE 262.

En toucher deux mots à,	*Give a hint on the subject to.*
introduit en fraude,	*smuggle in.*

PAGE 263.

Se pavaner,	*To parade itself.*
lamées,	*spangled.*

PAGE 264.

Manteau tout confectionné,	*ready made cloak.*
faire douaner,	*to enter at the custom-house.*
le caprice féminin y perce bien plus intimement,	*the fancifulness of the fair sex is much more apparent there.*

PAGE 266.

Elles reçoivent,	*They receive visiters.*
à califourchon,	*astride.*

PAGE 267.

Huchée,	*Mounted*
lande,	*heath.*
si je m'avisais de,	*if I took it into my head to.*

PAGE 268.

S'arrêta tout net,	*Stopped short.*

PAGE 269.

Espéra (provincialism),	*expected, awaited.*
maîtresse,	*sweet-heart.*

PAGE 270.

Faillit battre le domestique,	*Was very near beating the servant.*

PAGE 273.

Largement distancés,	*Far apart.*
la neige était chassée à droite et à gauche,	*the snow was thrown up on both sides.*
il avait trébuché à une grosse pierre,	*he had stumbled over a large stone.*

PAGE 275.

Je me pris à penser,	*I began to think.*

PAGE 276.

Pas une pierre qui ne dise un combat,	*Not a stone that does not tell a tale of some battle.*
rien chez lui n'attestait la vieillesse,	*nothing in his appearance gave evidence of old age.*

PAGE 277.

Il a beau faire,	*Do what he will.*

Page 278.

Hommes qui ont marqué,	*Men who have made themselves conspicuous.*
qui ne touchait pas à son art,	*which did not concern his profession.*

Page 279.

Bercer de promesses,	*To feed with promises.*

Page 280.

Soumissioner,	*To contract for.*
sans s'être donné le mot,	*without having concerted together.*
un jour fut pris,	*a day was fixed.*
toutes les croisées se pavoisèrent de drapeaux,	*all the windows were hung with flags.*
s'endimancher,	*to dress in one's Sunday's best.*

Page 281.

Quolibets,	*Puns, jokes.*
complainte,	*ditty.*

Page 283.

Nettes,	*Clean, bright.*
grabat,	*truckle-bea.*
grenier mansardé,	*garret built like an attic.*
bouteilles aux goulots ébréchés,	*bottles with broken necks.*

Page 284.

Elle n'était point faite aux rudes travaux,	*She was not accustomed to hard work.*

Page 285.

Souffre-douleur,	*Fag, drudge.*

Page 286.

Lingerie,	*Laundry.*

PAGE 287.

Bafoué,	*Scoffed at, knocked about.*
ouailles,	*flock (it is used only when speaking of a clergyman's parishioners).*
alloué,	*granted.*
cote part,	*share.*

PAGE 289.

Commensal,	*Messmate.*
pelé,	*mangy.*
d'une carrure herculéenne,	*of a herculean breadth of shoulder.*

PAGE 291.

Régie,	*Managed.*
intendant,	*steward.*

PAGE 292.

Bambins,	*Children.*
marmots,	*brats.*
incommensurable,	*immeasurable, beyond conception.*
richard,	*rich man.*

PAGE 293.

Il parlait toujours,	*He went on speaking.*

PAGE 294.

Qui font cortége à la jeunesse et à la beauté,	*Which attend youth and beauty.*

PAGE 295.

Malôtru,	*Ungainly fellow.*

PAGE 296.

Il en est des sots comme des,	*It is with fools as with.*

PAGE 297.

Hector le lorgnait,	*Hector looked at him through his eye-glass.*
à toutes jambes,	*at full speed.*

PAGE 298.

Rustre,	*Boor.*

PAGE 300.

Rester à la charge de,	*To be a burthen to.*
l'appui de la croisée,	*the sill of the window.*

PAGE 302.

Chenil,	*Dog-kennel.*
caniche,	*poodle-dog.*
il était dans les grands principes de l'intendance,	*he understood the great principles of administration.*
il rôda longtemps alentour des communs,	*he prowled a long while round the premises.*

PAGE 303.

Cerné,	*Surrounded.*
morsures,	*bites.*

PAGE 304.

Hâlé,	*Sunburnt.*
à grands pas,	*with long strides.*
un grand garçon,	*a fine young fellow.*

PAGE 305.

Casquette à courte visière,	*Casquette with a short peak.*
ça embaume,	*it sheds a perfume around.*
pommes de terre au lard,	*potatoes and bacon.*

PAGE 306.

En plein hiver,	*In the depth of winter.*
je m'en revenais d'un bon pas,	*I was returning at a good pace.*
les soies d'un chien,	*the silky hair of a dog.*

PAGE 307.

Qui n'en finissait pas,	*To which there was no end.*
porte à guichet,	*postern gate.*

PAGE 308.

Miroitement,	*Glittering.*
scintillement,	*sparkling.*

PAGE 309.

Un clin d'œil,	*The twinkling of an eye.*

PAGE 310.

Printanier,	*Spring-like.*
travail de couture,	*needle-work.*

PAGE 311.

Rieuse,	*Joyous.*

PAGE 314.

Agronomique,	*Agricultural.*
agreste,	*rustic.*
sarments,	*branches of the vine.*

PAGE 315.

Grès,	*Brown free-stone.*

PAGE 316.

Branle,	*Ringing.*
pointent ça et là,	*rise here and there.*
massifs d'arbres,	*clumps of trees.*
glas des morts,	*funeral knell.*

PAGE 317.

Sillons,	*Furrows.*
semis,	*seed-bed.*
chants mortuaires,	*funeral chants.*

PAGE 318.

Âpres à la résistance,	*Violent in their resistance to.*

PAGE 319.

Prendre à la lettre,	*To take in a literal sense.*
porter ombrage,	*to give umbrage.*

PAGE 321.

La ville eut lieu d'apprendre,	*The town had an opportunity of learning.*

PAGE 322.

Revendiquait la possession,	*Claimed possession.*

PAGE 323.

Le chevet de son lit,	*The head of his bed, bedside.*

PAGE 324.

Les vassaux de moindre étage,	*The vassals of low degree.*

PAGE 325.

Ensevelisseurs,	*Persons who lay out the dead.*
inhumation,	*interment.*

PAGE 329.

Serve,	*In a state of villeinage.*
masures,	*hovels.*
grevée de cens,	*burthened with taxes.*
homme de peine,	*labourer.*

PAGE 306.

En plein hiver,	*In the depth of w*
je m'en revenais d'un bon pas,	*I was returning*
les soies d'un chien,	*the silky hair of*

PAGE 307.

Qui n'en finissait pas,	*To which there*
porte à guichet,	*postern gate.*

PAGE 308.

Miroitement,	*Glittering.*
scintillement,	*sparkling.*

PAGE 309.

Un clin d'œil,	*The twink*

PAGE 310.

Printanier,	*Spring-l*
travail de couture,	*needle-w*

PAGE 311.

Rieuse,	*Joyou*

PAGE 314.

Agronomique,	*Agri*
agreste,	*rusti*
sarments,	*bran*

PAGE 31

Grès,	*B*

PAG

Branle,	
pointent ça et là,	
massifs d'arbres,	
glas des morts,	

PAGE 351.

Faisant ressource de,	*Availing herself of.*

PAGE 352.

Un gîte,	*A home.*
un pot-au-feu,	*a meal.*
peuplades,	*communities.*

PAGE 354.

Abattoir,	*Slaughter-house.*
gaîne de rochers,	*chain of rocks.*

PAGE 355.

Serre-file,	*The soldier who is the last in the file.*
brûler une pipe,	*to smoke a pipe.*
le fourneau d'une pipe,	*the bowl of a pipe.*

PAGE 357.

Briquet,	*Steel (to strike fire with).*

PAGE 358.

Buvons un coup,	*Let us take a draught.*

PAGE 360.

Une ruade,	*A kick.*

PAGE 361.

Renchérissement des denrées,	*The rise in the price of provisions.*

Page 362.

A l'improviste,	*Suddenly.*

Page 364.

Deux classes si différemment partagées du sort,	*Two classes so differently treated by fate.*

Page 365.

La nation prise en corps,	*The nation taken as a whole.*

Page 367.

Voix grêle,	*A shrill voice.*
un croissant de plumes,	*a cushion stuffed with feathers and made in the form of a crescent.*
une royale,	*a beard cut to a point.*

Page 368.

Cadets,	*Younger sons.*
rédigeaient des lettres,	*made drafts of letters.*
mettaient au net,	*wrote out fairly.*
sillonné par la petite-vérole,	*pitted with the small-pox.*

Page 369.

La taille d'une feuille de papier,	*The size of a sheet of paper.*

Page 371.

Tous tant que nous sommes,	*Every one of us.*

Page 372.

Donner de l'humeur,	*To vex.*

PAGE 377.

Il s'effaçait,	*He withdrew.*

PAGE 378.

Prendre en affection,	*To take a liking to.*

PAGE 379.

Attroupement,	*A riotous assembly, mob.*
lanterne sourde,	*dark lantern.*
mener nos affaires rondement,	*manage our affairs cleverly.*
il fait l'engourdi,	*he shams.*

PAGE 380.

Ce jeune homme ira loin,	*This young man will succeed in the world.*
qui leur ont monté la tête,	*who have worked them up to it.*

PAGE 381.

Qui flotte toujours,	*Who is always wavering.*
faire le boudeur,	*to sulk.*

PAGE 382.

Piétons	*Foot passengers.*
piétinement,	*trampling.*
faire patte de velours,	*to deceive under the semblance of good will.*

PAGE 383.

Pour l'acquit de leur conscience,	*To satisfy their conscience.*

PAGE 384.

Vous allez en voir de belles,	*You will see fine doings.*
il lâcha prise,	*he let go his hold.*
la lie du peuple,	*the dregs of the people.*

PAGE 385.

Bornes,	*Spur-stone, stone post.*
marmitons,	*scullions.*
forcenée,	*furious.*
cohue,	*tumultuous crowd.*
limon,	*mud.*

PAGE 386.

Échauffourée,	*Rash enterprise.*
égratignures,	*scratches.*
échevins,	*sheriffs.*
prévot,	*provost.*
leur vin fût cuvé,	*the fumes of the wine had evaporated.*

PAGE 387.

Chenets,	*Andirons.*

PAGE 388.

Travestissement,	*Disguise.*

PAGE 389.

Avaient engourdi,	*Had enervated.*
sonner le boute-selle,	*to sound to horse.*
factionnaire,	*sentinel*

PAGE 390.

Asservissement,	*Subserviency.*
l'aiguille trop lente à son gré,	*the hand of the clock too slow to his mind.*

PAGE 391.

Nes auraient éteindre,	*Will not be able to extinguish.*

PAGE 392.

J'ai lieu de croire,	*I have reason to believe.*
le canon d'un pistolet,	*the barrel of a pistol.*

PAGE 394.

Glaive,	*Sword.*
émoussé,	*blunted.*

PAGE 395.

Dépérissement,	*Decay.*
est debout dans la décadence de l'empire,	*stands erect amidst the dounfall of the empire.*

THE END.

LONDON

PRINTED BY SPOTTISWOODE AND CO.

NEW-STREET SQUARE

LONDON
PRINTED BY SPOTTISWOODE AND CO.
NEW-STREET SQUARE

